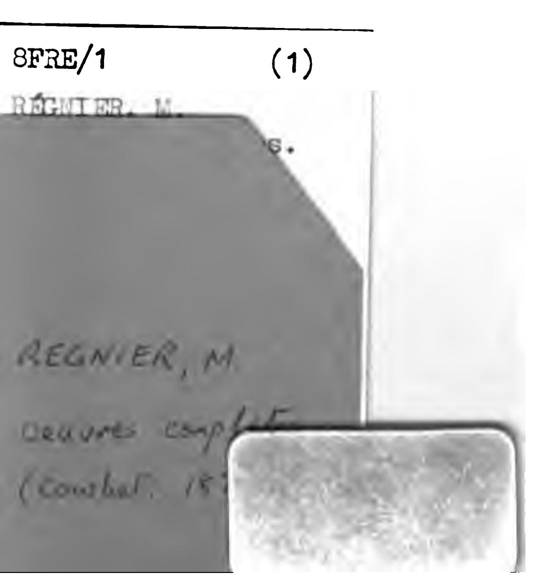
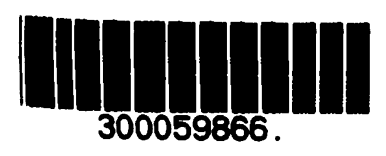



8FRE/1
(1)
RÉGNIER, M.
s.
REGNIER, M.
oeuvres compl
(Courbet. 18


300059866.

ŒUVRES COMPLÈTES

de

Mathurin Regnier

ŒUVRES COMPLÈTES

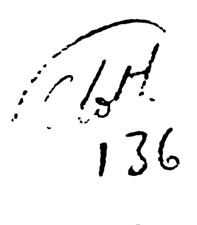
de

Mathurin Regnier

*Accompagnées d'une Notice
biographique & bibliographique, de Variantes,
de Notes, d'un Glossaire & d'un Index*

Par

E. COURBET





PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
31, PASSAGE CHOISEUL, 31

M. DCCC. LXXV



AVERTISSEMENT.



Le plan de cette nouvelle édition ne diffère pas de celui qui a été adopté pour le Regnier de la Petite bibliothèque littéraire. Les poésies publiées du vivant de l'auteur & les œuvres posthumes forment logiquement deux parties distinctes. Pour la première, l'édition de 1613 doit servir de cadre. Bien qu'elle offre de mauvaises variantes, d'inexplicables lacunes & une pièce d'une authenticité douteuse, elle a été donnée par un ami de Regnier immédiatement après la mort du poëte, & elle contient des morceaux qui lui assurent une importance exceptionnelle.

Pour l'établissement du texte, on se sert habituellement aussi de l'édition de 1613, en corrigeant les fautes à l'aide des éditions antérieures. Ce procédé laisse subsister beaucoup d'imperfections de détail. Il a

semblé préférable de reproduire dans leur intégrité les satires de Regnier, telles qu'elles ont paru pour la première fois, sauf à relever exactement dans les notes les variantes les plus caractéristiques. Cette méthode a produit de bons résultats & il suffira d'un exemple pour en justifier l'adoption. Ainsi le vers,

Que sans robe il a veu la matiere premiere,

devenu, par une méprise de l'éditeur de 1613,

Qu'en son globe il a veu la matiere premiere,

reprend dans le texte de Regnier la place qui lui doit être rendue, & une variante obscure, trop longtemps substituée à la leçon originale, rentre dans les notes où elle vient s'ajouter aux errata de 1613.

Les pièces qui sont suite au Discours au Roy ont été publiées du vivant de Regnier. Elles ont paru dans deux recueils très-différents : les *Muses gaillardes* (1609), & le *Temple d'Apollon* (1611). Les premières sont demeurées anonymes jusqu'à la publication du *Cabinet satyrique* (1618), & les autres portent la signature de Regnier. Il était donc convenable de les rattacher dans leur forme primitive à l'œuvre principale du poëte.

La deuxième partie des poésies de Regnier a été constituée à l'aide des pièces empruntées aux éditions des Elzeviers (1652), de Brossette (1729) & de Viollet-le-Duc (1822). Les épigrammes qui suivent ont été

tirées, ſoit d'Anthologies ſatiriques des premières années du XVIIe *ſiècle, ſoit des manuſcrits de l'Arſenal & de la Bibliothèque Richelieu. Comme on le voit ici, l'ordre des pièces eſt donné par la date d'acceſſion à l'œuvre de Regnier, & non par la date de la pièce même. Ce dernier mode de claſſement aurait eu pour effet de placer des épigrammes ſans importance avant des poëmes d'une inconteſtable valeur.*

On remarquera toutefois qu'en tête des morceaux dus aux Elzeviers, figure le dialogue de Cloris & Phylis. Une particularité notable a impoſé ce changement dans la diſpoſition des pièces originales tirées de l'édition de 1652. L'Idylle dramatique dont il s'agit a été imprimée en 1619, dans le Cabinet des Muſes, *& c'eſt de ce recueil qu'elle eſt paſſée avec des altérations bizarres dans la coquette réimpreſſion des Elzeviers. Suivant l'eſprit de reſtitution du texte, qui eſt le principe de nos éditions, nous avons reproduit le dialogue de Cloris & Phylis, d'après le* Cabinet des Muſes *& ſignalé en notes les infidélités, on peut dire les traveſtiſſements & les interverſions imputables aux Elzeviers.*

Les recherches entrepriſes au ſujet de Regnier & de ſes poéſies ont conduit à des éclairciſſements claſſés d'après leur objet dans la notice, les variantes ou le gloſſaire, qui accompagnent l'œuvre du poëte. Nous avons été ainſi amené à reconnaître que certaines particularités de la vie de Regnier devaient être rectifiées.

Pareillement, nous avons constaté que les interpolations reprochées aux Elzeviers ne devaient pas leur être attribuées[1]. *Enfin, nous avons cherché l'explication de certains mots de la langue de Regnier dans les auteurs de son temps, & quand nos investigations ont donné tort à notre premier travail, nous avons résolûment sacrifié le fruit d'expériences reconnues insuffisantes*[2].

C'est seulement à ce prix qu'une édition peut être accueillie : ni la rareté d'un livre, ni les premiers soins dont il porte la preuve, ne sauraient justifier une réimpression sans perfectionnement. Dans cette voie, qui nous paraît toujours ouverte, nous avons été généreusement soutenu; & parmi les érudits qui nous ont fait de précieuses communications, nous devons signaler MM. L. Merlet, Ad. Lecocq, Tricotel & Tamizey de Larroque. Nous sommes enfin particulièrement obligé à M. Cherrier, qui a mis à notre disposition son admirable musée de l'édition de Regnier, & à M. Royer, notre ami & l'infatigable compagnon de tous nos travaux.

1. Voir la Sat. de l'*Impuissance* & les notes p. 269.
2. Voir le Gloss., v° *Mouvant.*





NOTICE.



ES premières années du XVIIe siècle ont été marquées dans la poésie françaiſe par une évolution qui pourrait être appelée la Renaiſſance de la ſatire. Ce mouvement diffère de celui de la Pléiade par une violence exceſſive. Auſſi bien l'œuvre de du Bellay & de Ronſard prit naiſſance dans une enceinte ſavante où l'on étudiait avec un ſoin pieux les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque & latine. Il ne pouvait ſortir de là que des créations réfléchies, des combinaiſons voulues & des tentatives exactement calculées. La ſatire ſe forma tout autrement, à l'air libre, dans les luttes de la Réforme & de la Ligue. Elle ſe fortifia dans l'obſervation de toutes les laideurs de l'hypocriſie politique & religieuſe, & lorſqu'arriva le règne d'Henri IV, elle était armée de toutes pièces, prête à flageller les vices qu'elle avait vus de près, & à frapper les ridicules qu'une atmoſphère d'apaiſement invitait à ſe montrer.

L'avénement du Béarnais avait amené à la cour des gentilshommes de toute eſpèce, des cadets de Gaſcogne au cœur vaillant & inflexible; mais, parmi eux, ſous le maſque de la bravoure, ſe cachait plus d'un baron de Fœneſte. Le ſecond mariage d'Henri IV introduiſit parmi la nobleſſe françaiſe des aventuriers italiens auxquels ſe rallièrent les fils de ceux qui avaient ſuivi Catherine de Médicis. Enfin les galanteries du prince laiſſèrent toute carrière aux débordements des mœurs. Il ne faut point dès lors s'étonner de la licence de nos premiers ſatiriques. Ils avaient ſous les yeux un ſpectacle incomparable, un théâtre immenſe où paradaient impudemment la ſottiſe, la licence & la cupidité.

Ce n'eſt pas dans l'ordre chronologique des œuvres de la Satire françaiſe au commencement du XVIIe ſiècle qu'il faut chercher le témoignage exact du progrès de cette partie de notre littérature. Les ſatires de Vauquelin ont paru en 1604 avec les autres œuvres poétiques de l'auteur; mais il eſt certain que Vauquelin les avait terminées longtemps auparavant. Il n'eſt pas moins hors de doute que les *Tragiques* de d'Aubigné, publiés pour la première fois en 1616, remontent à plus de vingt ans en arrière. L'hiſtorien qui racontera un jour les origines & le développement de notre poéſie ſatirique aura donc le devoir de placer la Freſnaye & d'Aubigné devant le ſeuil du XVIIe ſiècle; car, de même qu'ils ont été les témoins des infamies

publiques & des hontes privées à la vue desquelles se soulève l'indignation du poëte, de même ils sont véritablement aussi les ancêtres de Regnier, de Courval Sonnet, d'Auvray & de du Lorens.

Nous venons de nommer les satiriques qui, de 1608 à 1627, ont démasqué les fausses vertus & poursuivi les vices triomphants. Cette lutte n'était point, comme on serait tenté de le croire, enfermée dans le cercle étroit d'un lieu commun versifié & dans les sûres limites d'une dissertation rhythmique. Souvent il arrivait que le poëte, s'abandonnant à toute la vivacité d'une généreuse colère, s'exposait à de réels dangers. En 1621, Courval Sonnet, dans cinq satires sur les abus & les désordres de la France, attaqua le clergé & la noblesse, les juges & les financiers. Il s'est élevé avec une périlleuse véhémence contre le trafic des choses sacrées, l'attribution des bénéfices aux gentilshommes, le maintien des gardes-dîmes, la vénalité des officiers de justice & les malversations des partisans. Ses virulentes critiques, oubliées aujourd'hui, sont des documents précieux pour tous ceux qui recherchent les intimités de l'histoire. Pour les contemporains de Courval Sonnet, ces tableaux étaient des portraits clairement reconnaissables. Auvray a montré plus d'audace encore. Il a écrit, dans ses *Visions de Polydor en la cité de Nizance*, un poëme où ses premiers lecteurs ont pu démêler sans difficulté César de Vendôme, gouverneur de Bre-

tagne, & les acteurs de la cour galante de ce prince.

Ce n'eſt point ici le lieu de rechercher & d'établir le mérite particulier de chacun des poëtes qui viennent d'être cités. Ce travail impoſerait l'analyſe d'œuvres très-tranchées & l'étude de perſonnalités très-diverſes. Vauquelin de la Freſnaye, eſprit cultivé, familier avec la poéſie antique, a une grâce froide & un charme ſavant qui le rattache aux poëtes de la Pléiade. Chez d'Aubigné, la paſſion domine. A peine contenue par un ſentiment de fidélité au roi, elle s'exhale en colère & en imprécations, où l'on retrouve la bruſquerie d'un ſoldat & l'emportement d'un ſectaire. De là, un langage âpre, élevé, trop ſouvent obſcur, où, comme dans un buiſſon ardent, la penſée apparaît au milieu de la foudre & des éclairs.

Bien différente eſt la muſe dont Courval Sonnet reçoit l'inſpiration. Ce poëte gentilhomme eſt un obſervateur bourgeois & méthodique. Il choiſit ſes ennemis & les attaque ſcientifiquement. Pour les mieux écraſer, il s'eſt créé une langue maſſive & peſante à laquelle une indignation honnête donne une allure vigoureuſe. La carrière poétique de Courval Sonnet ſe partage en trois phaſes. En 1610, il a publié une ſatire en proſe contre les charlatans & une Ménippée en vers contre le mariage. Médecin, il avait à ſe plaindre des thériacleurs & des alchimiſtes; homme, il ſe croyait le devoir de ſignaler les inconvénients du mariage. Il a ouvert un vaſte champ à

son indignation & à son expérience, & dans deux volumes dont le dernier, le livre de l'époux, contient cinq longues satires, il exhala sa colère jusqu'au dernier souffle.

En 1621, il donna les satires politiques, dont il a été fait mention plus haut, & six ans plus tard, il couronna sa carrière par les *Exercices de ce temps*, où il peignait avec des couleurs un peu crues le tableau des mauvaises mœurs de la ville aussi bien que de la campagne, de la bonne comme de la pire société.

D'Esternod, Auvray & du Lorens, dont les satires parurent en 1619 & en 1622, marquent une nouvelle génération de satiriques. Le premier est un poëte formé par l'imitation; il n'a pour lui qu'une inspiration factice, & dans le groupe auquel il appartient, il sert de personnage de fond. Auvray, qu'anime l'emportement des lyriques, se laisse aller à des fantaisies graveleuses qui défigurent son œuvre. Le voisinage d'épigrammes licencieuses dépare ses plus belles odes. Du Lorens enfin nous ramène à la satire régulière & à la critique saine. Le président de Châteauneuf a la sévérité d'un juge; il rend des arrêts. Par comparaison avec les satiriques contemporains, il manque de feu & de couleur; mais pour lui c'est là un éloge. Sous prétexte de flétrir le vice, ses prédécesseurs en avaient fait des portraits trop minutieux. Ils avaient si curieusement, si complaisamment analysé les âmes viles, & décrit les pratiques de l'impudeur, qu'ils don-

naient finalement à ſuſpecter la ſincérité de leurs attaques. Au reſte, ſi du Lorens eſt dépourvu de cette indignation ſcénique, qui fait de la ſatire un petit drame paſſionné & vivant, où le poëte ſe met en ſcène avec le perſonnage qu'il veut frapper, il faut lui reconnaître, au point de vue de l'hiſtoire, un mérite aſſez peu commun. Avec une infatigable ardeur, il a écrit, remanié & mené à bonne fin le livre de ſes ſatires. Les trois éditions données en 1624, 1633 & 1646 ſont des ouvrages abſolument différents comme texte & comme ſujets ; & ces perfectionnements, ces appels d'un premier à un meilleur jugement, ces évolutions de la penſée primitive vers un idéal plus haut ſont des efforts dont on ne ſaurait trop admirer la conſtance.

Au milieu de tous ces poëtes, Regnier eſt ſeul reſté comme le créateur & le maître de la Satire françaiſe. Il ne doit point ſa réputation à une grandeur ſolitaire, puiſqu'il a vécu entouré de rivaux & d'imitateurs. A l'exception de Vauquelin & de d'Aubigné, tous les auteurs de ſon temps ont lu ſes poéſies. Quelques-uns d'entre eux lui ont dérobé les vers qui ont la forme arrêtée d'une maxime ou l'éclat d'une comparaiſon ſaiſiſſante. Il n'eſt pas juſqu'à de ſimples expreſſions, belles de leur pure clarté, que Sonnet, d'Eſternod & du Lorens n'aient empruntées. Ces pilleries n'ont point enrichi les maraudeurs, & Regnier eſt reſté opulent.

Dans ſes plus vifs écarts, Regnier eſt demeüré fidèle aux règles du goût. Il a le verbe haut. Il touche ſans baſſeſſe aux choſes les plus baſſes. Ses faibleſſes nous ſont connues. Il en a fait autant de confidences où il a mis la plus franche bonhomie & la plus entière ſincérité. Nul plus éloquemment que lui n'a montré ſon cœur à nu, ni exprimé avec plus de vivacité le reſpect de l'honneur, les peines de la jalouſie & les élans d'un orgueil généreux. Développés par lui, ces ſentiments ne ſont point les divagations d'un rhéteur. Avant de paſſer dans L'œuvre où nous en recueillons le témoignage, ils ſont ſortis de l'âme du poëte qui en était pénétré. Auſſi pour tous les lecteurs attentifs, les poéſies de Regnier ſont-elles de véritables confeſſions.

La biographie de Regnier eſt encore à l'état de fragments. Il ſemble que des pages en aient été perdues. Ainſi les particularités recueillies par Racan dans ſes Mémoires pour la vie de Malherbe, & les anecdotes que Tallemant a inſérées dans ſes *Hiſtoriettes*, conſtituent la meilleure partie de nos informations ſur l'exiſtence de notre premier poëte ſatirique. Ce ſont en effet d'irrécuſables témoins qui nous ont inſtruits. Le premier a été mêlé à la querelle littéraire engagée entre Deſportes & Malherbe; le ſecond a pu entendre, de la bouche même de perſonnages contemporains, le récit de faits encore préſents à leur mémoire.

En 1719, Dom Liron fit paraître ſa *Bibliothèque chartraine*, où il donna une mince place à Deſportes & à Regnier. La brièveté n'aurait peut-être ſoulevé aucune réclamation; mais dans les quelques pages conſacrées aux deux poëtes, il y avait pluſieurs graves inexactitudes qui tombèrent ſous les yeux d'un lecteur récalcitrant. Une note rectificative très-étendue fut donc adreſſée au *Mercure de France* pour contredire les aſſertions de l'auteur de la *Bibliothèque*, & comme les termes en étaient vifs, il s'écoula, avant l'inſertion de cette note, un temps aſſez long qui fut employé à la diminuer & à l'adoucir. Enfin, l'article critique revu & corrigé parut dans le *Mercure* en février 1723 & il s'en dégage encore un ſouffle de colère. Toute cette irritation eſt largement compenſée par la juſteſſe & la préciſion des renſeignements que le rédacteur offre de prouver d'une manière plus convaincante à l'aide des papiers qu'il a entre les mains. Cette dernière aſſurance n'a pu être donnée que par un membre de la famille de Deſportes ou de Regnier. L'emportement même dont le directeur du *Mercure* a eu peine à modérer l'expreſſion ne ſaurait être imputé à un lecteur ordinaire. On eſt donc fondé à reconnaître une grande valeur à la note critique provoquée par la publication de la *Bibliothèque chartraine*.

C'eſt enfin à Broſſette que l'on doit le complément des recherches entrepriſes ſur Regnier pendant le

xviii[e] ſiècle. En éditeur ſcrupuleux, Broſſette a fait deux parts de ſes informations. Il a conſigné dans ſon Avertiſſement les faits nouveaux[1] qu'il regardait comme certains & laiſſé dans ſes notes les conjectures nées dans ſon eſprit de la lecture des ſatires. Au premier rang de ces hypothèſes ſe trouvent celles qui préſentent Regnier comme ſecrétaire du cardinal de Joyeuſe, & plus tard comme un des attachés de Philippe de Béthune. Venus après Broſſette, & plus concluants que lui ſans motif apparent, le P. Niceron & l'abbé Goujet ont admis les ſuppoſitions du premier annotateur de Regnier comme des renſeignements indiſcutables.

Dans l'ordre des faits biographiques, l'extrait du *Mercure* eſt le premier document à placer ſous les yeux du lecteur. En raiſon de ſon origine particulière, il l'emporte ſur toutes les indications recueillies à une date poſtérieure par un curieux plutôt que par un cri-

1. « Regnier fut tonſuré le 31 de mars 1582, par Nicolas de Thou, évêque de Chartres. Quelques années après, il obtint par dévolut un canonicat dans l'égliſe de Notre-Dame de la même ville, ayant prouvé que le réſignataire de ce bénéfice, pour avoir le temps de faire admettre ſa réſignation à Rome, avoit caché pendant plus de quinze jours la mort du dernier titulaire, dans le lit duquel on avoit mis une bûche, qui fut depuis portée en terre à la place du corps, qu'on avoit fait enterrer ſecretement. Le déréglement dans lequel vécut Regnier ne le laiſſa pas jouir d'une longue vie. Il mourut à Rouen, dans ſa quarantième année, en l'hôtellerie de l'Écu d'Orléans, où il étoit logé.

tique. Nous le reproduiſons donc pour ce qui concerne Regnier ſeulement :

« Mathurin Regnier étoit fils de Jacques Regnier, bourgeois de Chartres, & de Simone Deſportes, ſœur de l'abbé Deſportes ; il naquit le 21 décembre 1573 ; comme on le voit par les regiſtres de la paroiſſe de Saint-Saturnin de la ville de Chartres[1], & comme il eſt écrit dans le journal de Jacques Regnier, ſon père. Le contrat de mariage de Jacques Regnier avec Simone Deſportes, paſſé devant Amelon, notaire à Chartres, le 25 janvier 1573, juſtifie que cette famille étoit des plus notables de la ville. En 1595, Jacques Regnier fut élu échevin de la ville de Chartres. Au mois de janvier de l'année 1597, il fut député à la cour, en qualité d'échevin, pour quelques affaires publiques ; il mourut à Paris & fut inhumé dans l'égliſe de Saint-Hilaire du Mont, le 14 février 1597. Il laiſſa trois enfants[2] : Mathurin, le poëte dont eſt

1. L'acte de naiſſance de Mathurin Regnier, relevé ſur le regiſtre de la paroiſſe Saint-Saturnin, eſt ainſi conçu :

« Mathurin, filz de Iacques Renier & de Symonne Deportes, sa feme ; les parrains, honorables pſonnes, Mathurin Troillart, proc, au ſiege pſidial de Ctres et Iehan Pouſſin, marchant, la maraine mada^e Marie Edeline v^e de Phlippes Deſportes, le xxij i^r du moys de dcebre. »

2. M. Lecocq a relevé ſur le regiſtre des actes de naiſſance de la paroiſſe Saint-Saturnin la date de naiſſance d'Antoine Regnier (26 novembre 1574) & de ſes ſœurs : Marguerite (26 novembre 1578), Loyſe (11 janvier 1580) & Geneviefve (1584). Mathurin a donc

queſtion; Antoine, qui fut conſeiller élu en l'élection de Chartres; & Marie, qui épouſa Abdenago de la Palme, officier de la maiſon du Roy [1]. Antoine Regnier épouſa D^{lle} Anne Godier. Le contrat de mariage fut paſſé devant Fortais, notaire à Chartres; on y voit encore les titres de la plus notable bourgeoiſie. Jacques Regnier, leur père, étoit fils de Mathurin Regnier, bourgeois, qui étoit fils d'un Pierre Regnier, bon marchand de la ville de Chartres. Mathurin Regnier, le poëte, fut reçu chanoine de Chartres le 30 juillet 1609, mais ſon humeur ne lui permit pas de fixer ſa réſidence à Chartres, ni de vivre auſſi régulièrement que des chanoines ſont obligez de faire. Il quitta donc ce bénéfice; il en avoit pluſieurs & une penſion de 2,000 livres ſur l'abbaye des Vaux de Cernay. Il mourut à Rouen le 22 octobre 1613. Ses entrailles furent enterrées dans l'égliſe de la paroiſſe de Sainte-Marie-Mineure, & ſon corps, qui fut mis dans un cercueil de plomb, fut porté dans l'abbaye de Royaumont, à neuf lieues de Paris. Ce qui a contribué à faire paſſer Mathurin Regnier pour le fils d'un tripotier, c'eſt que Jacques Regnier, ſon père, qui étoit un homme de joye & de

été l'aîné de ſix enfants, deux garçons & quatre filles, les trois dernières mortes probablement avant 1597.

1. Dans ſon acte de mariage du 19 août 1593, également relevé par M. Lecocq, Abdenago eſt qualifié de *contrerouleur* du Roy.

plaisirs, fit bâtir un tripot derrière la place des Halles de Chartres, qui s'appela toujours le Tripot-Regnier. Ce tripot ne subsiste plus. Du reste, la seule élection de Jacques Regnier comme échevin de la ville de Chartres démontre qu'il n'étoit point un maître de tripot, puisque ces sortes de gens ne sont point admis dans les charges municipales, non plus que les artisans & les gens du commun. »

La question du tripot qui préoccupe si vivement le correspondant du *Mercure de France* a joué un rôle démesuré dans la biographie de Regnier. Elle a été exploitée avec perfidie par les détracteurs du poëte, & ceux qui ont voulu l'éclaircir avec impartialité se sont toujours abandonnés à des conjectures hasardées. La légende la plus accréditée est que ce tripot, dont on a voulu faire le berceau de Regnier, fut construit en 1573 avec les matériaux provenant des démolitions de la citadelle de Chartres. Or cette fortification a été élevée en 1591. Une autre hypothèse devient donc nécessaire. En 1584, les vieux bâtiments des Halles tombaient en ruines. Il fallut les abattre, & comme ils appartenaient pour moitié à l'évêque, Jacques Regnier obtint par Desportes, son beau-frère, l'abandon d'une partie des matériaux qui servirent à la construction du tripot. Cette dernière supposition, préférable à la première, n'a toutefois guère plus de réalité.

Une délibération[1] du conseil de ville à la date du 25 avril 1579 vient préciser exactement les faits. Elle montre comment le père du poëte fut amené à édifier un jeu de paume au fond de son jardin, & il est permis de croire qu'aucun motif d'intérêt ne se mêla d'abord à cette entreprise. Afin d'éclaircir d'une manière plus complète un incident que la malveillance a défiguré pour en tirer un blâme contre Regnier & sa famille, nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs le texte même de la délibération.

Jacques Regnier expose qu'il « a une maison auec cour & jardin, assise pres & devant le pilory de cette ville. Et par derriere, juxte les remparts, entre les portes Saint-Michel & des Epars; que les immondices qu'on jettoit sur le rempart tombant en son jardin, il auroit fait construire une muraille de 22 toises de longueur, de hauteur de 18 pieds & d'épaisseur 4 pieds & demy par le bas, revenant en haut à 2 pieds & demy; ce qui soutient même les terres du rempart, & sert à la fortification d'iceluy & décoration de la ville. Et que, pour recouvrer une partie de ses frais, ayant commencé à faire bâtir un jeu de paulme, dont fait partie ladite muraille, il requiert de lui permettre de construire un mur de bauge, sur ledit rempart à chacun bout de ladite muraille, en laquelle il fera deux huys fermant à clef. Sur quoy

1. Ce document nous a été communiqué par M. Lecocq.

apres le rapport de la visite qui a esté faite des lieux, Il est permis audit Regnier de faire à chacun des bouts de sa muraille un mur de bauge avec un huis & huisserie fermant à clefs, dont une servira audit Regnier, & en baillera une autre aux Echevins pour ouvrir & fermer lesdits huys. A la charge de tenir les terres du remspart entre les dites clotures & tallus, sur luy, du costé de sa muraille, de paver le fond & place d'entre les dites clotures, pour recevoir les eaux & les faire distiller par dalles & goutieres, sans danger des dits remparts & murailles, & en outre, de payer chacun an, au iour de Saint-Remy, la somme de une livre tournois entre les mains du receveur des deniers communs de la ville [1]. »

Ainsi se trouve expliquée l'origine du tripot. Comment maintenant ce jeu de paume devint-il public? Un accident purement topographique va nous l'apprendre. Sur le côté gauche de la maison Regnier [2],

1. Extrait du 2e vol. du *Registre des Échevins de la ville de Chartres* (1576-1607), fo 30. Décision du 25 avril 1579.

2. La configuration actuelle des lieux permet encore de se rendre un compte exact du plan de la propriété Regnier. Disons tout d'abord que la maison sur laquelle se trouve la plaque commémorative a été construite en 1612 par Abdenago de la Palme, à la place du vieil & lourd hôtel où naquit véritablement Regnier. La rue qui porte aujourd'hui le nom du poëte appartenait pour un tiers dans toute sa longueur à la propriété dont les jardins subsistent entièrement. Cette portion de terrain formait l'allée aux deux extrémités de laquelle étaient, du côté des remparts, le tripot, &, du côté des Halles, une grande porte à ogive. Enfin l'im-

une grande porte à ogive s'ouvrait fur une allée longeant le jardin à l'extrémité duquel s'élevait le tripot. On pouvait ainfi, fans pénétrer dans la maifon, fe rendre au jeu de paume. Les amis de Jacques & les oifîfs ont peu à peu envahi ce lieu de diftraction trop voifin d'un lieu d'affaires, & lui ont valu le renom d'un tripot ouvert au public; mais ici fans doute s'arrête la chronique fcandaleufe, car en feptembre 1611, le roi Louis XIII, de paffage à Chartres, fut conduit au tripot Regnier, & là il fit ou fimula une partie de paume avec la Maunie, une reine de raquette qui gagna le jeune prince en jouant par deffous jambe. Or, il eft peu probable que la curiofité ait alors conduit le roi & fa fuite dans un lieu mal famé.

Mathurin Regnier était né dans les conditions les plus propres à affurer fa fortune. Il avait pour oncle maternel un abbé de vingt-fept ans, fecrétaire de la chancellerie du nouveau roi de Pologne, le duc d'Anjou. Philippe Defportes, qui s'était élevé jufque-là après avoir été fecrétaire de l'évêque du Puy, de Claude de l'Aubefpine & du marquis de Villeroy, ne devait pas s'arrêter en fi bon chemin. Lorfque le

paffe du Pilori, longeant le mur de la propriété, aboutiffait à une mare fituée au pied des remparts & faifant face au tripot. En réfumé, la rue Regnier couvre aujourd'hui l'allée du jardin & l'impaffe du Pilori, & l'auberge de la Herfe d'or occupe l'emplacement du jeu de paume. L'impaffe des Bouchers, qui fervait de dégagement pour les communs de la maifon Regnier, n'a pas fubi de modification topographique.

duc d'Anjou fut proclamé roi ſous le nom de Henri III, Deſportes devint ſecrétaire particulier du monarque. Après la mort de Maugiron, Quélus & Saint-Mégrin, quand Anne de Joyeuſe, favori, puis beau-frère du roi, fut créé duc & pair, Deſportes monta encore en crédit. Il avait été le conſeiller intime du prince, il devint une ſorte de miniſtre, & c'eſt de ce temps que date ſa grande fortune. En 1582, il fut fait abbé de Tiron au diocèſe de Chartres; en 1588, il reçut l'abbaye d'Aurillac qu'il échangea avec le cardinal de Joyeuſe contre l'abbaye des Vaux de Cernay. Enfin, le 13 février 1589, il ajoutait à tous ſes bénéfices l'abbaye de Joſaphat. Cette grande fortune ne tombait pas ſur un égoïſte. Deſportes ſe plaiſait à obliger. Ce n'était point qu'il voulût déſarmer les envieux. Un mobile plus haut le pouſſait. Il était ſerviable comme il était hoſpitalier. Il a eu d'illuſtres protégés, Vauquelin de la Freſnaye, Jacques de Thou & du Perron. Il aimait les lettres, & rêvait pour elles une indépendance officielle. Avec Baïf, il avait obtenu d'Henri III & du duc de Joyeuſe la création d'une ſorte d'académie, & il recevait à Vanves, dans ſa maiſon de campagne, les beaux eſprits du temps, recueillant après la mort de Baïf, de Joyeuſe & d'Henri III, ceux qui, dans ſa penſée, devaient former l'aréopage ſavant dont il appartenait à Richelieu de conſtituer l'Académie françaiſe.

Regnier bénéficia tout d'abord du patronage de

ſon oncle. Il fut tonſuré de bonne heure, &, ſous ce ſigne ſacré, appelé à une brillante carrière. Il avait moins de neuf ans lorſque l'évêque de Chartres, Nicolas de Thou, lui conféra la marque diſtinctive des élus[1].

A partir de cette époque, les documents nous manquent ſur l'enfance du poëte, c'eſt à Regnier lui-même qu'il faut demander des révélations ſur ſa jeuneſſe. Suivant un paſſage de la ſatire XII, il aurait été initié à la poéſie par Jacques Regnier.

Or amy ce n'eſt point vne humeur de médire
Qui m'ayt fait rechercher ceſte façon d'écrire,
Mais mon Pere m'apriſt que des enſeignemens
Les humains aprentifs formoient leurs iugemens,
Que l'exemple d'autruy doibt rendre l'homme ſage,
Et guettant à propos les fautes au paſſage,
Me diſoit, conſidere où ceſt homme eſt reduict
Par ſon ambition, ceſt autre toute nuict
Boit auec des Putains, engage ſon domaine,
L'autre ſans trauailler, tout le iour ſe promeyne,

1. *Analyſe des Mémoires de Guillaume Laiſné,* prieur de Mondonville, par M. H. de Lepinois. Actes de Nicolas de Thou, 1573-1598.
CLXXIII F° 312, v°. *Sabbati poſt Dominicam Lætare, ultima die martii* (1582). Parmi les jeunes gens tonſurés par l'évêque Nicolas de Thou, on remarque Jean, fils de Pierre Regnier & de Claudine Le Riche, de la paroiſſe Saint-Michel; & Mathurin, fils de Jacques Regnier & de Symone Deſportes, de la paroiſſe Saint-Saturnin.

(*Mémoires de la Société archéologique d'Eure-&-Loir*. Année 1860, p. 221.)

Pierre le bon enfant aux dez a tout perdu,
Ces iours le bien de Iean par decret fut vendu,
Claude ayme sa voisine, & tout son bien luy donne;
Ainsi me mettant l'œil sur chacune personne
Qui valoit quelque chose, ou qui ne valoit rien,
M'aprenoit doucement & le mal & le bien,
Affin que fuyant l'vn, l'autre ie recherchasse,
Et qu'aux despens d'autruy sage ie m'enseignasse.

Cet endroit de l'œuvre du poëte a quelque ressemblance avec les vers d'Horace :

Insuevit pater optimus hoc me
Ut fugerem, exemplis vitiorum quæque notando.
(S. I, 4.)

Toutefois il doit être signalé, car nul ne peut dire qu'ici l'imitation ne soit aussi l'expression de la vérité.

D'après la satire IV, au contraire, Jacques Regnier, soucieux de l'avenir de son fils, l'aurait détourné de la poésie. Par de plus prudents conseils, il voulait détruire le mal qu'il avait fait, & pousser vers d'autres inclinations l'enfant qu'il se reprochait d'avoir encouragé à la moquerie. « Vains efforts, » dit Regnier.

Il est vray que le Ciel qui me regarda naistre,
S'est de mon iugement tousiours rendu le maistre,
Et bien que ieune enfant mon Pere me tançast,
Et de verges souuent mes chançons menaçast,

Me disant de depit, & bouffy de colere,
Badin quitte ces vers, & que penses-tu faire?
La Muse est inutile, & si ton oncle a sçeu
S'auancer par cet' art tu t'y verras deçeu...
Mars tout ardant de feu nous menace de guerre...
  Pense-tu que le lut, & la lyre des Poëtes
S'accorde d'armonie auecques les trompettes,
Les fiffres, les tambours, le canon, & le fer?
  Les plus grands de ton tans dans le sang aguerris,
Comme en Trace seront brutalement nourris,
Qui rudes n'aymeront la lyre de la Muse,
Non plus qu'vne vielle ou qu'vne cornemuse.
Laisse donc ce metier & sage prens le soing
De t'acquerir vn art qui te serue au besoing.
  Ie ne sçay, mon amy, par quelle prescience,
Il eut de noz Destins si claire congnoissance,
Mais pour moy ie sçay bien que sans en faire cas,
Ie mesprisois son dire, & ne le croyois pas,
Bien que mon bon Demon souuent me dist le mesme.
  Ainsi me tançoit-il d'vne parolle emeuë.
Mais comme en se tournant ie le perdoy de veuë
Ie perdy la memoire auecques ses discours,
Et resueur m'esgaray tout seul par les destours
Des antres & des bois affreux & solitaires,
Où la Muse en dormant m'enseignoit ses mysteres,
M'aprenoit des secrets & m'echaufant le sein,
De gloire & de renom releuoit mon dessein.

Ces aveux de Regnier nous éclairent uniquement sur les tendances de sa jeunesse. Mais l'événement le plus

important, qui décida de la carrière de notre premier ſatirique, eſt celui auquel il eſt fait alluſion dans ces vers:

C'eſt donc pourquoy ſi ieune abandonnant la France
I'allay vif de courage, & tout chaud d'eſperance
En la cour d'vn Prelat, qu'auecq' mille dangers
I'ay ſuiuy courtiſan aux païs eſtrangers.
I'ay changé mon humeur, alteré ma nature,
I'ay beu chaud, mangé froid, i'ay couché ſur la dure,
Ie l'ay ſans le quitter à toute heure ſuiuy,
Donnant ma liberté ie me ſuis aſſerui,
En publiq', à l'Egliſe, à la chambre, à la table...

Broſſette a ſuppoſé que le prélat en queſtion était le cardinal de Joyeuſe, ſans ſe préoccuper de juſtifier cette hypothèſe, & il a ajouté que Regnier avait, à la ſuite de ce perſonnage, fait le voyage d'Italie en 1583, c'eſt-à-dire à l'âge de dix ans. Un paſſage de la correſpondance de du Perron confirme la première de ces deux ſuppoſitions[1].

1. Lors que i'eu le bien de vous voir chez le Roy, où ie m'eſtois emancipé d'aller ce iour-là, pour prendre congé de Sa Majeſté & me venir acheuer de guerir en ce lieu de Condé*; il y auoit trois ſemaines que ie n'auois abandonné le liƈt, comme le ſieur Regnier, qui m'y vint voir, & lequel ie priay de vous faire mes excuſes, de ce que ie ne vous pouuois aller baiſer les mains, le vous pourra temoigner.

De Condé, ce 9 novembre 1602.

Les Ambaſſades & Negociations de l'Illuſtriſſ. & Reverendiſſ. Cardinal du Perron. Paris, Ant. Eſtienne, 1623, p. 104.

* Condé-ſur-Iton près Évreux, où les évêques de ce diocèſe avaient un château qui leur ſervait de réſidence d'été.

La feconde hypothèfe relative à l'époque du voyage d'Italie foulève quelques difficultés. C'eft en 1583 que François de Joyeufe, archevêque de Narbonne & âgé de vingt & un ans, partit pour Rome avec le duc, fon frère, pour folliciter le chapeau de cardinal. Regnier venait de recevoir la tonfure, mais c'était encore un enfant. Il eft improbable qu'il ait de fi bonne heure quitté fa famille. Quelques bibliographes ont vu dans 1583 une date mal lue & ils ont propofé 1593, qui coïncide avec un nouveau départ du cardinal de Joyeufe pour l'Italie. Cette dernière époque ne peut être exacte. Elle eft contredite par l'affirmation même du poëte :

C'eft donc pourquoi fi jeune...

Parlant de lui, à vingt ans, Regnier ne pouvait s'exprimer en ces termes.

D'autres recherches font donc néceffaires. En tenant compte des particularités de la vie du cardinal de Joyeufe & des indications fournies par les fatires, on fe trouve amené aux conclufions fuivantes.

Regnier, dans le paffage que nous venons de citer, parle de fa jeuneffe, de la cour du prélat auquel il était attaché, des dangers qu'il a courus, & plus loin (S. III, p. 22) d'un trifte féjour en Tofcane & en Savoie.

Or, en 1586, François de Joyeufe, nommé protecteur des affaires de France à Rome, en remplacement du cardinal d'Efte, partit pour l'Italie. Il était

accompagné de perſonnages conſidérables [1], il s'arrêta en Savoie où l'appelaient des devoirs diplomatiques, enfin il fit dans Rome une entrée ſolennelle dont le récit a été conſervé [2].

Tous ces détails concordent aſſez exactement avec les indices biographiques que l'on peut tirer des ſatires de Regnier. L'âge même du poëte ne ſoulève pas d'objection, Regnier était bien alors un adoleſcent.

Il reſte à éclaircir une autre queſtion, celle des dangers. Deux ſuppoſitions acceptables ſont en préſence. La première, la plus importante, eſt d'un vif intérêt.

En mai 1589, le pape Sixte-Quint, depuis longtemps hoſtile à Henri III, & d'ailleurs profondément irrité du meurtre du cardinal de Guiſe, prit texte de ce crime, pour lancer contre le roi un monitoire qui fut affiché à Saint-Pierre & à Saint-Jean de Latran. Le cardinal de Joyeuſe quitta Rome & vint ſe fixer à Veniſe où il choiſit pour réſidence le palais Saint-Georges. Il emmena avec lui d'Oſſat, qui, avant de devenir ſon ſecrétaire, avait été celui du cardinal d'Eſte. On peut penſer que cette bruſque rupture du protecteur des affaires de France avec la papauté fit grand bruit dans les États de l'Égliſe.

1. *Multis præſulibus & viris doctrina conſpicuis proceribusque comitatus.* Gallia chriſt., VI, 117.

2. Voir les *Lettres manuſcrites* du S. de Montereul, témoin oculaire qui paraît avoir été, comme Regnier, attaché à la perſonne du cardinal.

Selon toute probabilité, Regnier faiſait partie de la maiſon de François de Joyeuſe; il n'eſt guère douteux que le jeune abbé, âgé de ſeize ans alors, ne ſe ſoit cru en grand danger.

Le ſecond péril auquel notre poëte fut expoſé eut d'autres cauſes. En 1598, le cardinal de Joyeuſe, pour ſe rendre en Italie, traverſa le Piémont que la peſte ravageait. Les voyageurs étaient tout particulièrement expoſés au fléau, & la correſpondance de l'infatigable diplomate mentionne les difficultés du paſſage. Dans la ſuite du prélat, Regnier tenait une petite place, mais ſur le chemin barré par la peſte, il était menacé à l'égal des plus grands.

C'eſt en 1593, ſuivant M. de Lépinois, que Regnier fut nommé prieur de Bouzaincourt, & le ſavant hiſtorien de la ville de Chartres ajoute que ce titre fut donné au jeune ſecrétaire, afin de le rendre plus digne d'accompagner le cardinal de Joyeuſe. Ici les indices manquent pour propoſer une date plutôt qu'une autre. C'eſt à peine ſi l'on peut indiquer utilement ce qu'était le prieuré, & par quelles voies il a dû arriver au poëte. Le prieuré de Bouzaincourt, ou plus exactement Bouzencourt, *qui dicitur Caſtellania,* parce qu'il était attaché à la chapelle du château de ce lieu[1], dépendait de l'abbaye de Corbie

1. Voir aux manuſcrits de la Bibl. nat. les papiers de Dom Grenier, v° *Bouzancourt.*

& la collation en appartenait à l'abbé. Lorſque, après la mort d'Anne de Joyeuſe, à Coutras, Deſportes ſe retira à Bonport, près de Pont-de-l'Arche, l'abbé de Corbie était l'archevêque de Rouen, Charles de Bourbon, qui, le 5 août 1589, quelques jours après la mort de Henri III, fut proclamé roi de France ſous le nom de Charles X. Le cardinal de Vendôme, qui l'année ſuivante ſuccéda au cardinal de Bourbon comme abbé de Corbie, mourut en 1594, ſans avoir obtenu ſes bulles de confirmation & ſans avoir pris poſſeſſion. Il eſt donc plus logique de faire remonter la nomination de Regnier au prieuré de Bouzaincourt vers l'époque où François de Joyeuſe commençait ſes voyages en Italie, & où Deſportes, encore tout-puiſſant, ne s'était pas tourné contre Henri IV, avec l'amiral de Villars [1]. A partir de ce moment, ſeptembre 1589, juſqu'au milieu de 1594, l'abbé de Tiron lutta pour obtenir ſa réintégration dans les bénéfices qui lui avaient été enlevés. Il ne rentra même en jouiſſance de ſes revenus des Vaux de Cernay que le 21 juin 1594 [2]; & pendant cette période d'agitations perſonnelles, Deſportes, il faut le reconnaître, n'eut guère le loiſir de ſolliciter en faveur de ſon neveu.

1. Villars Brancas était parent d'Anne de Joyeuſe. Deſportes, en s'attachant à lui, n'était pas uniquement pouſſé par l'ambition.
2. Voir, aux Archives de Seine-&-Oiſe, le fonds des Vaux de Cernay, cart. 34.

L'emploi que Regnier tenait auprès du cardinal de Joyeuſe était aſſez modeſte. Le ſecrétaire de l'Éminence était d'Oſſat, qui devint cardinal en 1599, à l'âge de ſoixante-trois ans. Au-deſſous de ce perſonnage ſe trouvait un attaché laïque, J. de Montereul, que l'on rencontre au ſervice du cardinal en 1606, longtemps après que Regnier a quitté le prélat. Notre poëte ne vient qu'en troiſième ordre. Au reſte, il ne faut point s'étonner du peu d'importance des fonctions dévolues à Regnier. Les ambaſſades françaiſes en Italie n'offraient alors pas de plus grandes charges aux beaux eſprits qui ſe laiſſaient attacher à la carrière diplomatique. Rome, devenue le théâtre d'intrigues de toutes ſortes, le champ de compétitions ſans nombre & ſans relâche, n'était nullement la patrie par excellence de la poéſie. La politique primait tout. Aux heures de répit, elle dominait encore, & les œuvres nées ſous l'inſpiration des grands étaient par ordre bouffonnes ou ſévères. En France, au contraire, ſous les Valois & les premiers Bourbons, les princes, oubliant ou ajournant les affaires ſérieuſes, ſe livraient aux poëtes en auditeurs paſſionnés & dociles.

Cette dernière conſidération, d'accord avec les données de l'hiſtoire, explique le dégoût & la triſteſſe qui ſaiſiſſent à Rome même les poëtes français attachés à des ambaſſades. Nul d'entre eux n'a mieux rendu cette impreſſion particulière que du

Bellay & Magny, & quoiqu'ils aient de beaucoup d'années précédé Regnier dans la ville éternelle, leurs doléances n'en ſont pas moins précieuſes à recueillir, parce qu'elles montrent mieux que d'autres en quelles meſquineries s'écoulaient des loiſirs que l'on s'imagine tout entiers conſacrés à la recherche & à la contemplation du beau.

Panjas, veux tu ſçauoir quels ſont mes paſſe-temps?

écrit du Bellay à l'un de ſes amis,

Ie ſonge au lendemain, i'ay ſoing de la deſpenſe
Qui ſe fait chacun iour, & ſi fault que ie penſe
A rendre ſans argent cent créditeurs contents.
Ie vays, ie viens, ie cours, ie ne perds point le temps,
Ie courtiſe vn banquier, ie prens argent d'auance :
Quand i'ay depeſché l'vn, vn autre recommencè,
Et ne fais pas le quart de ce que ie pretends.
Qui me preſente vn compte, vne lettre, vn memoire,
Qui me dit que demain eſt iour de conſiſtoire,
Qui me romp le cerueau de cent propos diuers :
Qui ſe plaint, qui ſe deult, qui murmure, qui crie,
Auecques tout cela, dy (Panjas) ie te prie,
Ne t'ébahis-tu point comment ie fais des vers?

Après ce tableau réel de la vie intime, voici une eſquiſſe non moins ſaiſiſſante de l'exiſtence officielle.

Nous ne faiſons la court aux filles de memoire,
Comme vous qui viuez libres de paſſion :

Si vous ne ſçauez donc noſtre occupation,
Ces dix vers enſuiuans vous la feront notoire.
Suiure ſon cardinal au Pape, au Conſiſtoire,
En capelle, en viſite, en congregation,
Et pour l'honneur d'vn prince ou d'vne nation,
De quelque ambaſſadeur accompagner la gloire :
Eſtre en ſon rang de garde aupres de ſon ſeigneur,
Et faire aux ſuruenans l'accouſtumé honneur,
Parler du bruit qui court, faire de l'habile homme :
Se promener en houſſe, aller voir d'huis en huis
La Marthe, ou la Victoire, & s'engager aux Juifs :
Voila mes compagnons des nouuelles de Rome.

Des citations plus étendues n'ajouteraient rien à ces deux tableaux du parfait ſecrétaire. Tout y eſt nettement indiqué, prévu, depuis les devoirs les plus graves juſqu'aux ſoins les moins ſérieux. Ajoutons qu'en un demi-ſiècle, du temps où du Bellay était à Rome, à l'époque où Regnier y accompagna le cardinal de Joyeuſe, les choſes n'avaient pas varié. Les acteurs ſeuls étaient changés. La Marthe & la Victoire avaient été remplacées par d'autres courtiſanes.

C'eſt dans cette exiſtence faite de petits riens que Regnier paſſa les premières années de ſa jeuneſſe. Rêveur quand il fallait être éveillé, victime des importuns, facile aux *entrants*, bonhomme enfin dans des lieux où il n'eſt pire qualité, Regnier ne ſut tirer aucun avantage d'une ſituation où de piètres perſonnages faiſaient une grande fortune. Il faut ajouter que

par une cruauté du ſort, notre poëte ſe trouvait attaché au prélat le plus actif, le plus remuant & le plus diplomate que l'on puiſſe imaginer. Archevêque de Narbonne à vingt ans (1582), cardinal l'année ſuivante, protecteur des affaires de France à Rome en 1586, François de Joyeuſe occupait une place conſidérable à la tête du clergé & parmi les hommes politiques de ſon pays. Son influence, que la mort de Henri III ſemblait devoir anéantir, ſe releva dès 1591, à l'occaſion de l'élection de Clément VIII, & deux ans plus tard, Joyeuſe, plus puiſſant que jamais, était chargé de mettre Henri IV dans les bonnes grâces de la papauté. Ce cardinal était toujours en voyage. On le retrouve dans des intervalles très-courts à Narbonne, à Paris & en Italie. Son infatigable activité & ſa haute intelligence l'appelaient parfois à des miſſions toutes ſpéciales. L'Étoile nous rapporte de lui, ſous la date de 1598, un mémoire au roi ſur la jonction des deux mers [1].

Avec un tel maître, Regnier vivait tantôt à Rome, tantôt en France. Deſportes poſſédait près de Paris, à Vanves, une maiſon de campagne où il recevait ſes anciens amis & les poëtes nouveaux. Quoiqu'il terminât ſa traduction des pſaumes, le vieux maître n'était pas entièrement tourné à la ſévérité. Il ne

1. Voir le *Regiſtre-Journal de Henri IV,* éd. Champ, p. 298. Ce mémoire ſe trouve également à la Bibl. nat. Manus. Coll. du Puy. V. 88.

nous eſt rien reſté de ce qui a pu ſe dire dans ces réunions où Regnier tenait bien ſa place lorſqu'il était à Paris; mais un ami de Deſportes, le poëte Rapin, a pris ſoin, dans une curieuſe élégie latine[1], de nous conſerver les noms des familiers de la maiſon : du Perron, Bertaud, Baïf le fils, Gilles Durant, Paſſerat, Gillot, Richelet, Petau, de Thou, du Puy, les frères Sainte-Marthe, Paſquier, Hotman, Certon, Le Mareſchal[2] & enfin Thibaut Deſportes, frère de l'abbé de Tiron & grand audiencier de France. Malherbe ne paraît pas encore. Il avait été préſenté par du Perron à Marie de Médicis, lorſqu'elle débarqua à Marſeille; ce fut le commencement de ſa fortune. Mais il ne vint à Paris qu'en 1605, & ſon intimité avec Deſportes fut de courte durée. Il contraſtait avec tous les perſonnages cités plus haut par la rudeſſe de ſes manières, & Racan, ſon diſciple, eſt ſur ce point entièrement d'accord[3] avec Tallemant des Réaux, dont nous avons emprunté le récit.

« Sa converſation eſtoit bruſque : il parloit peu, mais ne diſoit mot qui ne portaſt. Quelquefois meſme il eſtoit ruſtre & incivil, teſmoin ce qu'il fit à

1. V. Rapin, Œuvres latines & françoiſes, 1610, pp. 47 à 53, *Philippi Portæi exequiæ. Ad Jacobum Gilotum, majorum gentium ſenatorem.*

2. Conſeiller au Parlement de Paris que Deſportes choiſit pour exécuteur teſtamentaire après lui avoir laiſſé « un ſaphix bleu en teſmoignaige d'amitié. »

3. *Mémoires pour la vie de Malherbe,* éd. Jannet, II, 262.

Desportes. Regnier l'avoit mené disner chez son oncle; ils trouvèrent qu'on avoit desjà servy. Desportes le receut avec toute la civilité imaginable, & luy dit qu'il luy vouloit donner un exemplaire de ses *Pseaumes*, qu'il venoit de faire imprimer. En disant cela, il se met en devoir de monter à son cabinet pour l'aller querir. Malherbe luy dit rustiquement qu'il les avoit déjà veus, que cela ne méritoit pas qu'il prist la peine de remonter, & que son potage valloit mieux que ses *Pseaumes*. Il ne laissa pas de disner, mais sans dire mot, & après disner ils se separerent & ne se sont pas veus depuis. Cela le brouilla avec tous les amys de Desportes, & Regnier, qui estoit son amy & qu'il estimoit pour le genre satyrique à l'esgal des anciens, fit une satyre contre luy qui commence ainsi :

« *Rapin, le favory*, &c.[1] »

Malherbe avait du reste ouvert les hostilités contre Regnier lui-même. Dans sa haine, on pourrait dire sa jalousie, de toute métaphore, il essaya quelque temps auparavant de déprécier le neveu de Desportes dans l'esprit du roi. Il est douteux qu'il ait réussi. Une louange mal tournée est toujours une louange. Aux yeux de ceux à qui elle s'adresse, elle échappe à toute critique par ce qu'elle a de flatteur. Voici l'anecdote de Tallemant :

1. Tall., *Hist. de Malherbe*, I, 275.

« Malherbe avoit averſion pour les figures poétiques, ſi ce n'eſtoit dans un poëme épique; & en liſant à Henri IV une élegie de Regnier, où il feint que la France s'éleva en l'air pour parler à Jupiter & ſe plaindre du miſerable eſtat où elle eſtoit pendant la Ligue, il demandoit à Regnier en quel temps cela eſtoit arrivé ? Qu'il avoit demeuré tousjours en France depuis cinquante ans, & qu'il ne s'eſtoit point aperceu qu'elle ſe fuſt enlevée hors de ſa place [1]. »

La querelle de Malherbe & de Deſportes ne pouſſa pas ſeulement Regnier à écrire ſa neuvième ſatire. Maynard, le diſciple de Malherbe, s'étant permis quelque quolibet ſur Deſportes ou ſur Regnier, qui tous deux ne prêtaient que trop aux mauvaiſes plaiſanteries, le ſatirique s'échauffa & réſolut d'avoir par l'épée raiſon des moqueurs que ſa plume n'avait pas effrayés. C'eſt encore à Tallemant qu'il faut demander le récit d'une affaire où l'offenſé garda le beau rôle depuis le commencement juſqu'à la fin.

« Regnier le ſatirique, mal ſatisfait de Maynard, le vient appeler en duel qu'il eſtoit encore au lit; Maynard en fut ſi ſurpris & ſi eſperdu qu'il ne pouvoit trouver par où mettre ſon haut de chauſſes. Il a avoué depuis qu'il fut trois heures à s'habiller. Durant ce temps-là, Maynard avertit le comte de Clermont-Lodeve de les venir ſéparer quand ils

1. Tall., *Hiſt. de Malherbe*, I., 294.

ſeroient ſur le pré. Les voylà au rendez-vous. Le comte s'eſtoit caché. Maynard allongeoit tant qu'il pouvoit; tantoſt il ſouſtenoit qu'une eſpée eſtoit plus courte que l'autre; il fut une heure à tirer ſes bottes; les chauſſons eſtoient trop eſtroits. Le comte rioit comme un fou. Enfin le comte paroiſt. Maynard pourtant ne put diſſimuler : il dit à Regnier qu'il luy demandoit pardon; mais au comte il luy fit des reproches, & luy dit que pour peu qu'ils euſſent eſté gens de cœur, ils euſſent eu le loiſir de ſe couper cent fois la gorge[1]. »

Ce n'était pas ſeulement la haine des métaphores qui pouſſait Malherbe à des ſentiments d'hoſtilité contre Deſportes & ſon neveu. Des raiſons infiniment moins platoniques guidaient le poëte normand. Ce campagnard trouvait dans l'abbé de Tiron l'affirmation de tous ſes défauts. Il était pauvre, incivil dans ſes allures & compaſſé dans ſes vers. Deſportes était riche; malgré ſon âge, il était d'une affabilité exquiſe ; & ſes poéſies avaient de la ſoupleſſe & de l'élégance. Du côté de Regnier, Malherbe avait bien d'autres ſujets d'inquiétude. Le poëte chartrain était lié avec d'audacieux railleurs, les uns fort bien en cour & les autres de bonne roture. Cette école ſatirique, qui s'attaquait avec une étrange violence à tous les perſonnages ridicules, donnait beaucoup de

1. Tall., *Duels & accommodements*, VII, 609.

foucis à Malherbe. Elle avait à fa tête Motin, Sigognes, Regnier & Berthelot. Motin & Regnier étaient protégés du roi. Sigognes, gouverneur de Dieppe, était le fecrétaire de la marquife de Verneuil; Berthelot, qui n'avait aucune attache officielle, s'était rendu important par fon audace & fa pétulance. Il prit à partie Malherbe [1], fe moquant du poëte & de fes amours en termes d'une crudité inouïe. Malherbe, pour impofer filence à ce rimeur qui l'attaquait dans fa galanterie, dans fes vers & dans fa nobleffe, fur quoi il était fort chatouilleux, fit adminiftrer des coups de bâton à Berthelot par un gentilhomme de Caen du nom de la Boulardière. Il efpérait avoir ainfi raifon d'un mauvais plaifant, mais l'admirée de Malherbe, la vicomteffe d'Auchy, ayant donné fon approbation à la baftonnade, Berthelot fe vengea durement. Il pourfuivit la dame de fes farcafmes, & pour lui rendre plus piquantes les railleries qu'il propageait contre elle, il en empruntait le texte aux pièces même où Malherbe exaltait les mérites de la vicomteffe [2]. Regnier eut à fon tour à fouffrir de la turbulence de Berthelot. La chronique fcandaleufe ne dit pas de quel côté venaient les torts; mais il eft à

1. Voir Tallemant des Réaux, éd. Techener, in-8°, 1854, I, 330, notes.

2. Le lecteur trouvera dans Tallemant, édit. cit., tom. I, 335, l'indication des pièces fatiriques de Berthelot contre la vicomteffe d'Auchy.

remarquer que, dans l'ode où Sigognes a rapporté le combat des deux poëtes, Regnier joue conſtamment le rôle de l'agreſſeur, vis-à-vis de ſon adverſaire :

Berthelot de qui l'équipage
Eſt moindre que celuy d'vn page.

Sur luy de fureur il s'advance
Ainſi qu'vn pan vers vn oyſon,
Ayant beaucoup plus de fiance
En ſa valeur qu'en ſa raiſon
Et d'abord lui dict plus d'iniures
Qu'vn greffier ne faict d'ecritures.

Berthelot auec patience
Souffre ce diſcours effronté,
Soit qu'il le fit par conſcience
Ou de crainte d'être frotté,
Mais à la fin Regnier ſe ioue
D'approcher la main de ſa joue.

Auſſitoſt de colere bleſme,
Berthelot le charge en ce lieu
D'auſſi bon cœur comme en careſme
Sortant du ſervice de Dieu
Vn petit cordelier ſe rue
Sur une pièce de morue.

Cette grande querelle eut lieu en 1607. Elle n'eſt point une lutte entre ennemis, la longanimité de Berthelot en fait foi. Elle paraît plutôt une ſcène de reproches changée par la vivacité irréfléchie de l'un

des acteurs en une scène de violence. Une raison sérieuse peut être invoquée en ce sens. Deux ans après cet incident, en 1609, un livre publié à l'instigation de Berthelot, *les Muses gaillardes,* contient pour la première fois le récit du combat, &, par égard pour le poëte battu, les noms des lutteurs ont été changés, ils s'appellent Barnier & Matelot.

L'école satirique, dont les maîtres ont été désignés plus haut, est aujourd'hui tombée dans l'oubli. Elle s'est pourtant signalée par la production d'œuvres caractéristiques. On lui doit la publication d'anthologies aujourd'hui fort recherchées des bibliophiles : *la Muse folastre* (1603), *les Muses incogneues* (1604), *les Muses gaillardes* (1609), *les Satyres bastardes du cadet Angoulevent* & *le Labyrinthe d'amour* (1615), *le Recueil des plus excellens vers satiriques* (1617), *le Cabinet satyrique* (1618), *les Délices satyriques* (1620) & enfin *le Parnasse satyrique* (1622). Ici encore Berthelot apparaît dans toute sa pétulance. C'est lui qui est le promoteur de toutes ces œuvres malsaines. Contenu jusqu'à la mort de Motin, son ami, par l'autorité de ce dernier, il donne, à partir de 1616, toute carrière à son avidité de scandale, il accole à l'œuvre de Regnier, qu'il proclame ainsi le maître du groupe, les pièces qui entreront plus tard dans le *Cabinet satyrique,* & ne s'arrête enfin, après la publication du *Parnasse,* que devant l'arrêt qui le frappe avec Théophile, Colletet & Frenicle.

On eſt ſurpris de ce débordement de la poéſie pendant les vingt premières années du XVIIe ſiècle. L'hiſtoire politique donne le ſecret de tant de laideurs. Les guerres de religion, les luttes de la Ligue avaient jeté tous les eſprits dans un grand trouble. Les haines furieuſes auxquelles les partis avaient obéi pendant de longues années s'apaiſaient. Elles faiſaient place à des ſentiments plus calmes, mais encore trop proches des emportements de la veille pour n'en avoir pas conſervé quelque violence. Tout ſe pacifiait lentement. L'eſprit de raillerie ſeul ne capitulait pas. En lui s'étaient réfugiées les colères inaſſouvies. Auſſi les poéſies ſatiriques de 1600 à 1620 dénotent-elles plutôt un trouble paſſager qu'une corruption durable, & des excentricités de débauche plutôt que des habitudes d'impudeur. Les brutalités de la moquerie n'épargnaient pas même Henri IV. Sigognes, à l'occaſion du ſiége d'Amiens, gourmanda crûment le roi trop occupé de galanteries. Beautru écrivait l'*Onoſandre* contre le bonhomme Montbazon. La ſatire était partout : pour les grands à la cour, & pour le peuple au théâtre. Dans un ſixain qui vaut une page d'hiſtoire, le poëte contemporain, d'Eſternod, a conſervé les noms des acteurs juſticiers des ambitieux groteſques, des perſonnages ridicules & des dames galantes :

Regnier, Bertelot & Sigongne
Et dedans l'hôtel de Bourgongne,

Vautret, Valeran & Gafteau
Jean Farine, Gautier Garguille,
Et Gringalet & Brufcambille
En rimeront vn air nouveau.

La pléiade à la tête de laquelle fe trouvait Regnier était ainfi en grande réputation, & les apprentis fatiriques l'invoquaient au début de leurs poëmes. Les uns, à défaut de verve, avaient pour eux le fouvenir des maîtres moqueurs, les autres avaient tout à la fois l'efprit & l'admiration de leurs modèles. Parmi les derniers, Saint-Amant, dans fa pièce de *la Berne*, a dit :

Chers enfans de la medifance...
Vous que Mome en riand aduoue,
Et dont les efcrits font la moue
A quiconque feroit fi fot
Que d'en ofer reprendre un mot;
Regnier, Berthelot & Sigongne...

Nous croyons avoir établi l'exiftence d'une école de fatiriques oppofée à l'école de Malherbe. Mais l'antagonifme littéraire n'excluait pas les rapprochements de l'infpiration, & plus d'une fois les rangs fe mêlèrent. Maynard & Racan lui-même, l'auteur de douces bergeries, ont laiffé des traces de leur voyage au *Parnaffe fatyrique*. D'autre part, Motin figure à côté de Malherbe dans les recueils des plus excellents

vers du temps [1], & Regnier, placé au feuil du *Temple d'Apollon,* commence par une de fes élégies la férie des poëmes qui compofent cette anthologie.

Quelque amour que Regnier eût pour la raillerie, la gaufferie, comme on difait alors, il faut reconnaître qu'il y apportait une certaine réferve. Aucune des pièces où il s'abandonne aux licences de la fatire n'a paru fignée de lui. Les trois éditions de fes œuvres publiées de fon vivant ne comprennent aucun poëme d'une infpiration trop libre. Il y a mieux, par un fentiment de délicateffe dont un obfervateur attentif faifit aifément la portée, il a, dans l'édition de 1609, accrue de deux pièces nouvelles, les fatires X & XI, placé la fatire adreffée à Freminet devant le Difcours au Roi, afin d'éviter, pour ce dernier poëme, le voifinage du tableau que Broffette appelle pudiquement *le Mauvais Gite.* Les excentricités poétiques de Regnier nous ont été révélées après fa mort, &, felon toute prévifion, contre fon gré, car il n'échappera à perfonne que, dès 1613, les œuvres de Regnier font groffies de ftances & d'épigrammes d'un ton cru, for-

1. Ces recueils n'ont pas été moins nombreux que les anthologies fatiriques dont nous avons donné la lifte. Les plus importants font : *les Mufes françoifes ralliées de diverfes parts,* par le fieur Defpinelle, Lyon, 1603 ; *le Parnaffe des plus excellents poetes de ce temps,* Paris, 1607 ; *le Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps,* Paris, 1609 ; *le Temple d'Apollon,* Rouen, 1611 ; *les Délices de la poéfie françoife,* de Roffet, Paris, 1615 ; *le Cabinet des Mufes,* Rouen, 1619.

mant le contraste le plus inattendu avec les satires mêmes où le poëte s'égaye en toute liberté. Un éditeur, ami de Regnier, passionné pour ses moindres productions, a tiré de l'ombre les pages que l'auteur avait condamnées, & qu'il regardait comme l'écume de son esprit. Plus tard, Berthelot & les imprimeurs du *Cabinet* & du *Parnasse satyriques* compléteront impitoyablement les indications primitives que l'on peut attribuer à Motin.

C'est à Rome que Regnier s'adonna tout entier à la satire. Le lieu était merveilleusement favorable. Le poëte, dépourvu d'ambition, n'avait à craindre de personne autour de lui des reproches à ce sujet. Malgré les mille petits soins qui constituaient sa charge auprès du cardinal de Joyeuse, il n'était guère entravé dans son penchant pour l'étude ou pour l'observation. Il était dans la Rome d'Horace & d'Ovide, aussi bien que dans celle de la papauté. Les intrigues, qu'il dédaignait de pénétrer, mettaient en mouvement devant lui de curieux personnages. Les aventures galantes avaient pour lui un charme dont il a confessé toute l'influence dans ses vers. Il a conquis de ce côté tout le terrain abandonné par lui dans la carrière diplomatique. Venu trop jeune à Rome, avec un tempérament très-ardent, il a de trop bonne heure goûté les enchantements des Circés romaines. Maintes fois cependant il est parvenu à s'arracher à leurs embrassements, & ces

heures d'indépendance nous ont donné le poëte que nous admirons.

Dans ces retours à lui-même, Regnier étudiait les poëtes latins dont les vers offraient à fa curiofité pareffeufe les portraits d'originaux indeftructibles; & les types qu'il ne pouvait trouver dans Horace ou dans Ovide, il les rencontrait dans les poëtes burlefques de l'Italie contemporaine. Il n'eft même guère douteux que Regnier ne foit entré en relations avec l'un d'entre eux, Céfar Caporali, fecrétaire du cardinal Acquaviva [1]. Ce poëte avait foixante-fix ans, lorfque Regnier arriva à Rome, & fes œuvres furent publiées [2] peu de temps après, avec les fatires du Berni, du Mauro, dont il continuait la tradition. Soit que Regnier ait perfonnellement connu cet écrivain, ou qu'il ait été pouffé par d'autres à étudier fes ouvrages, il s'infpira de fes *Capitoli*. Il a notamment imité la fatire *del Pedante*, écrite contre un pédant orgueilleux.

Il a également fait des emprunts aux *Capitoli* du *Mauro, in difhonor dell' honore* [3], pour fa IVe fatire. Mais tout en prenant de ci de là dans autrui, Regnier, copifte indocile, plutôt en quête d'un cadre que d'un

1. En décembre 1597, Joyeufe revint en France & laiffa le cardinal Acquaviva à Rome, comme vice-protecteur des affaires de France. Voir d'Offat, lettres, &c.

2. In Venetia, preffo G. B. Bonfadino, 1592. Rime piacevole di Cefare Caporali, del Mauro, e d'altri autori.

3. Il primo libro dell' opere burlefche di Francefco Berni, del Mauro,... in Firenze. 1548, ff. 99 à 162 & 117 à 122.

ſujet, modifiait toutes les données du poëme, dans lequel on ſerait mal à propos tenté de le voir commettre de laborieux plagiats. Sur le ſol remué par d'autres, Regnier prenait pied pour un inſtant, il faiſait des reconnaiſſances, puis bientôt emporté par ſon inſpiration, il modifiait le plan primitif. Il abandonnait ce qui aurait gêné ſon allure, ſubſtituait ſes vues à celles dont la beauté lui paraiſſait peu ſaiſiſſante, & accumulait des aſpects là où le vide occupait trop d'eſpace. Pour ſe convaincre de l'originalité de Regnier dans l'imitation, il ſuffit de comparer la ſatire VIII avec celle d'Horace (I, 9), *Macette* & l'*Impuiſſance* avec les élégies d'Ovide (*Amours*, I, 8, & III, 7). Ce parallèle attrayant met en pleine lumière le génie de Regnier, & montre combien était maître de lui ce poëte qui, dans l'aſſujettiſſement même, échappe à toute entrave, & ſe montre original où de plus célèbres que lui ſe ſont fait un nom.

Cette qualité dominante, qui élève Regnier au premier rang, avait appelé ſur lui l'attention du frère de Sully, Philippe de Béthune, ambaſſadeur auprès du Saint-Siége. On s'eſt un peu trop empreſſé de dire que le poëte chartrain avait ſuivi ce diplomate à Rome en 1601. Nous avons, au contraire, vu par un extrait de la correſpondance de du Perron à la date du 9 novembre 1602, que Regnier était alors en France & qu'il faiſait encore partie de la maiſon du cardinal de Joyeuſe. Il eſt même douteux qu'il ait eu d'autre

patron que ce prélat. La vérité bien probablement eſt que, porteur de communications confidentiellès échangées entre François de Joyeuſe & Philippe de Béthune, dont le cardinal d'Oſſat a vanté l'exquiſe affabilité, Regnier aura ſu gagner les bonnes grâces de l'ambaſſadeur de Henri IV. De là cette VIe ſatire, que Regnier n'eût certes point dédiée à un maître, & ces chanſons auxquelles il fait alluſion dans la même pièce. Il ne nous eſt rien reſté de ces créations légères que Regnier traitait comme ſes fantaiſies ſatiriques, demandant pour elles le bon accueil d'un ſeigneur aimable, non l'approbation de la poſtérité.

Une autre raiſon paraît faire obſtacle à la tradition d'après laquelle Regnier aurait été le ſecrétaire de Philippe de Béthune. Le frère du ſurintendant eſt reſté cinq ans à Rome[1]. Or Regnier, pendant ce temps, eſt en voyage, tantôt en Italie, tantôt à Paris. Ici, ſon patron le laiſſe livré à lui-même, partageant ſes loiſirs entre la pléiade dont il eſt l'âme, & ſon oncle qui lui impoſe des travaux dont il ne veut plus ſe charger.

Tallemant a raconté, avec la bonhomie propre aux chroniqueurs de ce temps-là, un incident qui dut ſoulever un grand orage dans la maiſon de l'abbé de Tiron. Cet homme circonſpect commit un jour une

1. Ses inſtructions ſont datées du 23 août 1601. V. Manus. de la Bibliothèque nationale, F. fr. 3484. Ses dernières lettres ſont de décembre 1605.

grosse imprudence. Il en fut cruellement puni. Rien n'indique toutefois qu'il en ait gardé rancune à son neveu. Pour un sot, il n'est pas de colère durable entre amis, à plus forte raison entre parents :

« Desportes estoit en si grande réputation, que tout le monde luy apportoit des ouvrages pour en avoir son sentiment. Un advocat luy apporta un jour un gros poëme qu'il donna à lire à Regnier, afin de se deslivrer de cette fatigue. En un endroit cet advocat disoit :

Ie bride icy mon Apollon.

« Regnier escrivit à la marge :

Faut auoir le ceruau bien vide
Pour brider des Muses le Roy ;
Les Dieux ne portent point de bride,
Mais bien les Asnes comme toy.

« Cet advocat vint à quelque temps de là, & Desportes luy rendit son livre, après luy avoir dit qu'il y avoit de bien belles choses. L'advocat revint le lendemain, tout bouffy de colère, &, luy montrant ce quatrain, luy dit qu'on ne se mocquoit pas ainsy des gens. Desportes reconnoist l'escriture de Regnier, & il fut contraint d'avouer à l'advocat comme la chose s'estoit passée, & le pria de ne lui point imputer l'extravagance de son nepveu [1]. »

1. Tall., *Hist. de des Portes*, I, 96.

Desportes mourut, le 6 octobre 1606, en son abbaye de Bonport, où il fut enterré [1]. L'opulent abbé ne laissait rien à son neveu [2], & le testament, découvert en 1853 par MM. Chassant & Bréauté, dans les Archives de la vicomté de Pont-de-l'Arche, est venu confirmer d'une manière plus intime encore l'inexplicable situation faite à Regnier par un oncle qui ne marchandait guère sa protection aux étrangers. Avant de juger Desportes sur ce point & de le condamner, il faut lire avec attention l'expression de ses volontés dernières. Après avoir laissé à ses héritiers les biens qui lui sont venus par successions paternelles & maternelles, & les parts acquises d'eux en l'état où elles sont, il lègue à son frère de Bévilliers tous ses biens, meubles, acquêts & conquêts. Il donne quittance à sa sœur Simonne de toutes les sommes dont elle était débitrice tant en principal qu'en intérêt, & il ajoute qu'il la tient quitte de tout le maniement qu'elle a eu de son bien jusqu'au jour de son décès, moyennant qu'elle baille mille écus à la fille aînée Dupont Girard, sa nièce. Simonne Desportes était veuve

1. V. *Gallia christiana*, XI, 669, l'épitaphe que son frère fit inscrire sur son tombeau & à la suite l'éloge de Sainte-Marthe. Voir aussi Lenoir, *Musée des monuments français*.

2. Desportes obtint, le 31 mai 1583, un canonicat en l'église de Chartres. Il résigna cette prébende en faveur de son neveu, Jean Tulloue, qui prit possession le 14 janvier 1595. V. Souchet, *Histoire de Chartres*, t. II, dans les Mémoires de la Société archéologique d'Eure-& Loir.

depuis neuf ans, ſon mari était mort en 1597, à Paris, où il avait été envoyé pour traiter d'affaires intéreſſant la ville de Chartres. L'abbé, qui avait une nombreuſe famille, ne crut pas devoir favoriſer deux têtes dans la même branche. Il était du reſte fondé à penſer que ſur ſes quatre abbayes de Bonport, de Joſaphat, de Tiron & des Vaux de Cernay, Mathurin Regnier, alors bien en cour, ne faillirait point d'en obtenir une.

Ce qui donne quelque valeur à toutes ces ſuppoſitions eſt le paſſage ſuivant d'une élégie latine de Rapin. Ce poëte, ami de Deſportes & de Regnier, a décrit dans cette pièce déjà citée [1] les obſèques de l'abbé de Bonport, & quoiqu'il ait donné à cette cérémonie une grandeur qu'elle n'a pu avoir, puiſque le ſervice funèbre n'eut point lieu à Paris, il n'eſt pas douteux cependant que Rapin n'ait voulu, dans ce dernier hommage, ſe montrer l'interprète fidèle des regrets témoignés au mort par tous ceux qui l'avaient connu. Voici donc les vers dans leſquels Rapin nous fait voir, derrière le cercueil de Deſportes, ſon frère Thibaut & Mathurin, ſon neveu.

Primus ibi frater lente Beuterius ibat
  Ante alios largis fletibus ora rigans.
Illum non ſolantur opes, fundique relicti :
  Nec pietas, & amor frena doloris habent.
Hinc tu tam charo capiti Reniere ſuperſtes

1. V. plus haut, page XXXIII.

Portæum ſequeris proximitate genus;
Virtutumque quibus clarebat avunculus hæres
Nativam ore refers ingenioque facem [1].

Cette courte citation permet d'affirmer qu'aucune méſintelligence ne ſubſiſtait entre Deſportes & Regnier. A l'époque où cette élégie fut écrite, les diſpoſitions dernières de Deſportes étaient connues. Si elles avaient pu être conſidérées comme un témoignage de diſgrâce, Rapin n'eût pas placé Regnier à côté de ſon oncle, le grand audiencier de France, Thibaut Deſportes, ſieur de Bevilliers. Dans ce rapprochement, le poëte latin a montré les ſentiments dont étaient pénétrés ſes perſonnages, & ſes vers peuvent être invoqués avec autant de confiance qu'un document hiſtorique.

Il ne fallut pas moins qu'un fils du roi pour empêcher Regnier de ſuccéder à l'une des abbayes dont était pourvu Deſportes. Mais ce prince, illégitime enfant de Henri IV & de la marquiſe de Verneuil, était ſi jeune alors, qu'on a tout lieu de croire à des machinations particulières pour expliquer la mauvaiſe fortune du poëte. Henri de Bourbon, fils de Catherine-Henriette de Balzac, avait ſix ans [2] lorſqu'il

1. Rapin, Rec. cit., p. 50. *Portæi exequiæ.*

2. Il était né en octobre 1601. V. le P. Anſelme, *Maiſon royale de France.*

D'après la *Gallia chriſtiana,* Henri de Bourbon naquit en février 1603. C'eſt la date de la légitimation.

reçut les abbayes de Bonport, de Tiron & des Vaux de Cernay[1]. Un puiſſant, bleſſé par Regnier, prenait ſa revanche & écartait le ſatirique des bénéfices auxquels il avait quelque droit de prétendre, &, pour lui oppoſer un obſtacle inſurmontable, allait chercher chez le roi lui-même le ſucceſſeur de Deſportes. Les inveſtigations les plus ſerrées n'ont pu conduire à la découverte du mauvais génie dont l'influence l'emporta. Néanmoins Regnier reçut une compenſation; & ce fut par l'influence du marquis de Cœuvres[2], le frère de Gabrielle d'Eſtrées, qu'il obtint, ſur l'abbaye des Vaux de Cernay, une penſion de 2,000 livres. D'après Tallemant[3], le véritable chiffre aurait été de 6,000 livres, & à l'époque où Regnier recevait ce bénéfice, il ſe trouvait en poſſeſſion d'un canonicat à Chartres. Sur le premier

1. Joſaphat ne fut pas donnée à Henri de Bourbon. En voici probablement le motif. Dès 1594, Deſportes avait fait un partage des biens de l'abbaye avec ſes moines. Il ne convenait pas qu'un prince reçût un bénéfice appauvri de la ſorte. Voir, pour la ſuite des fortunes de l'abbaye, la *Gallia chriſtiana*, VIII, 1285.

2. Le marquis de Cœuvres, Annibal-François d'Eſtrées, épouſa en premières noces la fille de Philippe de Béthune. Vingt-ſix ans avant ſon expédition de la Valteline (1626) où il mérita le bâton de maréchal de France, il fit une campagne en Savoie. Bien qu'un peu faſtaſque, il a été très-conſidéré de ſon temps comme militaire & comme politique. Il a laiſſé des mémoires ſur les deux régences de Marie de Médicis (1610 à 1617) & d'Anne d'Autriche (1643 à 1650). Ces derniers ſont demeurés inédits.

3. *Hiſtoriettes*, éd. in-8°, I, 95.

point, le témoignage de Regnier vient diſſiper toute incertitude. Après la mort du roi, le poète éprouva quelques difficultés dans le payement de ſa penſion, &, au milieu de ſes tracaſſeries, il adreſſe à l'abbé de Royaumont une épître burleſque où il s'exprime ainſi :

On parle d'vn retranchement,
Me faiſant au nez griſe mine,
Que l'abbaye eſt en rûine,
Et ne vaut pas, beaucoup s'en faut,
Les deux mille francs qu'il me faut [1].

A l'égard du canonicat de l'égliſe de Chartres, deux dates ont été propoſées par les biographes. D'après Broſſette, Niceron & l'abbé Goujet, Regnier aurait, le 30 juillet 1604, pris poſſeſſion d'un canonicat obtenu par dévolut en l'égliſe de Chartres pour avoir dévoilé une ſupercherie indigne. Le réſignataire, afin d'avoir le temps de ſe faire admettre à Rome, avait pendant plus de quinze jours tenu cachée la mort du dernier titulaire, dont le corps avait été enterré ſecrètement. Puis une bûche inſtallée dans le lit du défunt avait, après l'arrivée des bulles de la chancellerie romaine, reçu les honneurs publics de la ſépulture due au chanoine trépaſſé.

Telle eſt la légende dont le dernier épiſode eſt la nomination de Regnier. Il avait découvert la fraude ; on caſſa la réſignation, & il obtint par dévolut le

1. V. p. 203. Pièce publiée pour la première fois par les Elzéviers, 1652.

canonicat devenu vacant. L'épigramme ſur Vialard, rapportée par Ménage dans l'*Antibaillet*[1], a contribué à accréditer cette révélation ſingulière dans l'eſprit de Broſſette; mais il n'oſa point aller juſqu'à déclarer que Vialard, compétiteur de Regnier pour le canonicat de Notre-Dame de Chartres, fût en même temps l'auteur de la ſupercherie portée à ſa connaiſſance. M. Viollet-le-Duc n'a admis l'hiſtoriette ni dans ſon édition de 1822, ni dans celle de 1853. M. Lacour l'a également rejetée par un ſentiment de défiance étendu à toutes les particularités bizarres de la vie de Regnier[2]. M. de Barthélemy s'eſt prononcé hardiment contre Vialard, & les autres éditeurs ſe ſont bornés à répéter ſans examen ce qu'avait écrit Broſſette.

Avec M. Viollet-le-Duc, M. Lucien Merlet, archiviſte du département d'Eure-&-Loir, s'eſt montré hoſtile à une anecdote dont l'origine eſt obſcure & dont le caractère eſt douteux. Pour prendre parti dans le même ſens, les nouveaux biographes de Regnier peuvent invoquer de ſérieuſes conſidérations. Tout d'abord notre poëte a ſuccédé à Claude Carneau[3], & le décès de ce chanoine ne paraît avoir été ſignalé

1. 1688, II, 343.

2. Cette défiance aurait dû empêcher M. Lacour de publier *en français* la profeſſion canonique de Regnier, comme le ſeul autographe que nous ayons du poëte.

3. « Par mort, » ajoute le Regiſtre de réception des chanoines dont M. Lecocq a bien voulu m'envoyer un extrait.

par aucune circonftance extraordinaire[1]. D'un autre côté, Félix Vialard, en qui l'on ferait tenté de voir le compétiteur déjoué par Regnier, était prieur de Bû, près Dreux. Le 2 octobre 1613, il eft devenu chanoine de Chartres. Peut-on dès lors, en l'abfence d'informations précifes, fuppofer que ce prêtre ait commencé fa carrière[2] par des manœuvres facriléges? Ne convient-il pas enfin d'obferver que la prife de poffeffion de Regnier n'eft pas du 30 juillet 1604, mais bien du 3 juillet 1609? Cette dernière date eft établie par le texte de la profeffion canonique dont nous devons la découverte à M. Merlet. Ce document, reproduit plus bas en fac-fimile d'après le livre de réception des chanoines de Chartres, eft conçu en ces termes :

Ego Mathurinus Renier canonicus Carnotenfis, juro & profiteor omnia & fingula quæ in profeffione fidei

1. Les funérailles de Carneau offrent cependant une particularité. Elles furent accomplies pendant la nuit. Voici du refte l'extrait des regiftres de l'état civil de la paroiffe de Saint-Saturnin :

« Le 15[e] juin 1609, déceda difcrète perfonne maiftre Claude Carneau, vivant chanoyne de Chartres, & fut inhumé en l'églyfe de céans *nuictamment.* »

2. La carrière eccléfiaftique de Félix Vialard ne fut pas brillante. Elle femble avoir été arrêtée court. En 1622, il quitta le diocèfe de Chartres pour celui de Meaux, où il mourut le 4 juillet 1623, doyen du chapitre, à l'âge de trente-fix ans. Cependant fon frère puîné, Charles, eft devenu général des Feuillants & évêque d'Avranches, & fon neveu, Félix, né en 1613, a été nommé évêque de Châlons-fur-Marne à vingt-fept ans.

continentur[1] *a me emissa*[2] *coram dominis de capitulo &*[3] *suprascripta. Ita deus me adjuvet. Actum Carnuti anno Domini 1609, die 3° julii.*

MRENIER

Cet avancement marque une phase nouvelle dans la vie de Regnier. A compter de ce jour, toutes ses relations se concentrent. Jusqu'ici d'ailleurs nous l'avons vu se mouvoir dans un cercle assez resserré d'amis littéraires, ou d'hommes politiques unis par des liens de famille. Desportes, favori d'Anne de Joyeuse & de Villars, fait attacher son neveu au cardinal, protecteur des affaires de France. Chez son oncle, Regnier a rencontré l'héritier de l'amiral, Georges de Brancas Villars, époux d'une sœur de Gabrielle d'Estrées, & par conséquent le beau-frère du marquis de Cœuvres. Son ami Charles de Lavardin, abbé de Beaulieu à sept ans, évêque du Mans à quinze, était par Catherine de Carmaing, sa mère, parent du comte de Monluc. Bertault, condisciple de Du Per-

1. La lecture de ce mot a soulevé bien des doutes. Mon compatriote, M. Ulysse Robert, de la section des manuscrits de la Bibliothèque nationale, a lu dans les deux parties de ce mot : *Christiane*. M. Léopold Delisle, juge de la question, a approuvé le sens fourni par cette lecture. M. Lucien Merlet, d'autre part, tout en reconnaissant qu'il y a matière à difficulté, invoque pour maintenir *continentur*, la comparaison des autres formules de profession, où le mot douteux se retrouve toujours, & peu lisiblement écrit.

2. Ici trois mots biffés : *& supra scripta*.

3. Surcharge. Sous le mot *et*, on lit distinctement *die*.

ron, avait été pouſſé par celui-ci chez Deſportes. Regnier avait connu Freminet à Rome; dans cette même ville, il avait ſu intéreſſer à lui Philippe de Béthune. Il avait rencontré à Vanves Rapin & Paſſerat. Avec Motin, il ſe dérobait aux ſujétions mondaines que lui impoſait le ſéjour de Paris. Lorſqu'il eut été reçu chanoine de Chartres, il devint bientôt l'hôte aſſidu de ſon évêque, Philippe Hurault, fils du chancelier de Chiverny, petit-fils de Chriſtophe de Thou. A ce double titre, le prélat trouvait dans Regnier, en même temps qu'un poëte, un intime, preſque un proche.

Cette liaiſon était particulièrement précieuſe pour le poëte chartrain. L'évêque était en même temps un abbé. Il avait un palais épiſcopal & des maiſons des champs. Ces retraites délicieuſes, abbayes de princes, s'appelaient Pont-Levoy, Saint-Père, La Vallace & ſurtout Royaumont. Le chancelier en avait fait pourvoir ſon fils dès 1594, avant même qu'il eût quitté le collége de Navarre. Dans l'eſprit du vieux politique, l'abbaye de Saint-Père devait aſſurer à Philippe Hurault la ſucceſſion de ſon oncle Nicolas de Thou. Ce calcul ne fut pas trompé. En 1598, l'évêque de Chartres mourut. Philippe, nommé au ſiége épiſcopal, ne fut conſacré que dix ans plus tard, ſelon le droit de régale[1].

1. Voir, ſous la date du 28e jour d'aouſt 1608, le procès-verbal de réception de Me Philippe Hurault, abbé commendataire des abbayes

Pour obtenir l'abbaye de Royaumont, le chancelier ſe tourna vers un autre de ſes parents, Martin de Beaune de Semblançay, qui en était le commendataire, & qui occupait l'évêché du Puy. Par ſuite des prodigalités de ce perſonnage, la vieille abbaye était fort délabrée, & le peu de revenus qu'on en pouvait tirer étaient ſaiſis par les créanciers du prélat. Le bénéfice n'était donc plus tenable. Martin de Beaune réſigna la commande; Philippe Hurault en fit pourvoir ſon fils par brevet du roi & par arrêt du conſeil. Pour prix d'une complaiſance qui lui coûta ſeulement le titre d'abbé, Martin de Beaune jouit juſqu'à ſa mort des produits de l'abbaye. Entre les mains de ſon nouveau maître, la fondation de ſaint Louis ſe releva promptement, & reprit bientôt ſa place parmi les plus belles réſidences du royaume. Regnier fit de longs ſéjours à Royaumont. Le temps des grands voyages était paſſé pour lui. Dans cette pittoreſque Thébaïde, le poëte goûtait, après bien des années d'agitation ſtérile, le repos & l'indépendance qui avaient manqué à ſa jeuneſſe. Il ſemblait même que la fortune, cette grande capricieuſe, ſe tournait vers lui au moment où il ne la recherchait plus. Il avait

de Pont-Levoy, Saint-Père, Royaulmont & La Vallée, Conſeiller du roy en ſon conſeil d'État & privé, par Claude Nicole, licencié ez lois, chambrier, juge & garde général de la juridiction temporelle du Rév. Père en Dieu, Mᵉ Philippe Hurault, éveſque de Chartres.

(Biblioth. de Chartres. Papiers de l'abbé Brillon.)

été chargé d'écrire les poëmes & les devifes de l'entrée de Marie de Médicis à Paris, après fon couronnement à Saint-Denis. La mort de Henri IV furvint inopinément & ces projets de fêtes pompeufes firent place à des cérémonies funèbres[1]. Regnier perdait avec fon roi le feul protecteur qui lui était refté. A partir de ce moment, le poëte, rebuté par les déceptions, fe replie fur lui-même. Il devient irritable & ne fe manifefte plus que par des plaintes. Mais fi fon humeur eft aigrie, fon génie refte intact. Des tranfports de fa colère, il écrit fon admirable fatire de *Macette*[2]. Reffaifi enfin & égaré par le démon de fa

1. J'ay veu de Regnier efcrit à la main, l'entrée qui devoit être faite à la reyne Marie de Medicis à Paris, avec toutes les infcriptions compofées par luy. Mais la mort de Henri IV furvenuë inopinement, empecha cette grande ceremonie & fit fupprimer cet ouvrage. Il eft facile de voir dans ces vers que Regnier aymoit la defbauche.

(Rofteau, *Sentences fur divers efcrits*. Manufcrit de la Bibl. Sainte-Geneviève.)

2. Ce poëme fut accueilli avec une grande faveur, &, en 1643, il contribuait encore, pour beaucoup, à la vogue conftante des œuvres du poëte chartrain. Le maître des Comptes Lhuillier, père de Chapelle, écrivait au grave mathématicien Bouilland, chez M. de Thou : « Je vous prie de chercher fur le Pont-Neuf, ou en la rue Saint-Jacques, ou au Palais, les Satyres ; elles fe vendent imprimées feules, in-8°. Ce font celles que j'aymerois le mieux ; mais je crains qu'elles ne foient mal aifées à trouver. Il y en a d'autres fort communes, imprimées avec un recueil d'affez mauvais vers & mal imprimées. A défault des autres, vous prendrés celles là s'il vous plaift & féparerés les Satyres, que vous m'envoirés dans un paquet tout comme vous les aurés tirées. Mais il y

jeuneſſe, quoiqu'il s'en défende devant Forquevaus, il meurt à Rouen, où il était allé chercher clandeſtinement, où il croyait avoir trouvé la guériſon d'un mal inavouable.

« Regnier, dit Tallemant, familier avec les plus répugnantes confidences, Regnier mourut à trente-neuf ans à Rouen, où il eſtoit allé pour ſe faire traiter de la verolle par un nommé Le Sonneur. Quand il fut guéry, il voulut donner à manger à ſes médecins. Il y avoit du vin d'Eſpaigne nouveau; ils lui en laiſſèrent boire par complaiſance; il en eut une pleuréſie qui l'emporta en trois jours [1]. »

Regnier mourut dans l'hôtellerie de l'Écu d'Orléans, rue de la Priſon, proche le vieux marché. Ses entrailles furent dépoſées dans l'égliſe Sainte-Marie-Mineure, que l'on voit encore au coin de la rue des Bons-Enfants où elle ſert aujourd'hui de ſynagogue [2]. Le corps du poëte, enfermé dans un cercueil de plomb, fut, ſelon ſon vœu, inhumé à l'abbaye de Royaumont.

La réputation de Regnier, déjà grande de ſon vi-

a encore à prendre garde qu'en une impreſſion ancienne la *Macette* manque, qui eſt la meilleure pièce & qui commence : *La fameuſe Macette.* » Cet extrait de la correſpondance de Lhuillier avec Bouilland, donné par M. Paulin Paris dans le quatrième volume de ſon édition de Tallemant, eſt doublement précieux. Il nous montre à quel degré de rareté étaient déjà parvenues, trente ans après la mort de Regnier, les éditions originales des ſatires.

1. *Hiſt. de Deſportes, éd.* in-8°, I, 96.

2. V. La *Revue de Normandie,* année 1868, p. 611.

vant[1], s'accrut encore après lui. Cet hommage à la mémoire du poëte eſt atteſté d'abord par les nombreuſes éditions qui furent données de ſes œuvres de 1613 à 1626. Pendant ce court eſpace de temps, les ſatires furent réimprimées chaque année. Il y a plus, on connaît pour 1614 cinq éditions[2] de Regnier.

Au-deſſus de ces preuves matérielles de l'eſtime des contemporains, il faut placer des témoignages plus motivés. Sur ce point, l'hiſtoire nous réſerve mainte ſurpriſe, car Regnier a eu pour admirateurs des eſprits abſolument oppoſés, dont on pourrait dire qu'ils ne ſont jamais tombés d'accord ſi ce n'eſt au ſujet du poëte chartrain.

Au premier rang des juges de Regnier, ſe place le père Garaſſe. Indépendamment de ſa prédilection

1. On lit dans le *Regiſtre-Journal de Henry IV*, par l'Eſtoile, édition Champollion, t. II, p. 494, ſous la date du 15 janvier 1609 :

« Le jeudi 15, M. D. P. (Du Puy) m'a preſté deux ſatyres de Reynier, plaiſantes & bien faites, comme auſſi ce poete excelle en ceſte maniere d'eſcrire, mais que je me ſuis contenté de lire, pour ce qu'il eſt après à les faire imprimer. »

Et plus loin :

« Le lundi 26, j'achetai les Satyres du ſieur Renier, dont chacun fait cas comme d'un des bons livres de ce temps, avec une autre bagatelle intitulée : *le Meurtre de la Fidélité*, eſpagnol & françois. Elles m'ont couſté les deux, reliées en parchemin, un quart d'eſcu. »

2. Rouen, Jean du Boſc; Paris, Ant. du Breuil, Pierre Gobert, Lefevre, & Abr. Guillemau.

pour les satires, le fougueux jésuite, l'adversaire de Pasquier & le dénonciateur de Théophile, trouvait dans leur auteur un auxiliaire pour combattre ses ennemis. A l'un, il reprochait de n'avoir pas, dans son tableau de la poésie française, cité Regnier comme un maître ; à l'autre, il faisait un crime de son impiété, lui montrant dans Regnier le pécheur & le pénitent. Les citations des satires abondent non-seulement dans les *Recherches des Recherches*[1], mais dans *la Doctrine curieuse*[2]. Elles constituent pour Garasse un élément de réquisitoire & comme la déposition d'un témoin.

Il serait assurément fort intéressant d'examiner avec quelque détail le personnage que Garasse a fait de Regnier dans ses deux volumes ; mais cette digres-

1. Paris, Chappelet, 1622. Pp. 112, 177, 179, 260, 401, 526, 570, 648, 687, 913 & 951.

2. Paris, Chappelet, 1623. Pp. 36, 49, 61, 86, 123, 351, 428, 446, 907 & 971.

L'épitaphe de Regnier, tirée des *Recherches*, se retrouve dans *la Doctrine curieuse*, p. 107. Garasse, parlant de l'auteur, le traite « de jeune libertin, lequel se voyant abandonné des médecins en la fleur de son aage, composa luy mesme son épitaphe, au lieu de songer à vne bonne & genéralle confession de sa vie. »

Puis il ajoute : « Il est vray que cette fougue de jeunesse peut estre excusée en certaine manière, & en effect son autheur estant relevé changea bien d'advis & de façon de vivre, quoy qu'il y ait faict des vers assez libertins.

« Morte tamen laudandus erit, nam sine decoro
Hoc tantùm fecit nobile, quod periit. »

ſion nous conduirait trop loin. Ce qui importait au ſujet, la preuve de la vieille réputation de notre poëte, eſt maintenant établi.

Entre Garaſſe & Boileau, qui, le dernier venu, mais non le moins autoriſé, proclama Regnier le maître de la ſatire, & le choiſit hautement pour modèle, apparaiſſent Colletet & Mlle de Scudéry. L'hiſtoriographe de nos poëtes s'était propoſé d'écrire une notice importante ſur la vie de Regnier. Par malheur, l s'en eſt tenu aux premières pages de ſon travail, qui n'a point été achevé. Aucun éclairciſſement n'a été donné ſur l'exiſtence du poëte. En cette occaſion, la curioſité ſe trouve encore inutilement miſe à l'épreuve. Toutefois les conſidérations générales qui nous reſtent méritent d'être recueillies. Elles montrent comment Regnier était vu par un critique familier avec tous nos poëtes, & les exagérations mêmes de Colletet ſont précieuſes pour nous, parce qu'elles ont tout le relief d'une opinion univerſellement admiſe. Le morceau que nous allons offrir au lecteur eſt, en définitive, un portrait du temps. Certains traits ſembleront trop lourds, d'autres paraîtront à peine indiqués, toutes ces imperfections tiennent à l'optique d'alors. Elles ajoutent à la ſincérité du tableau, qui ſe recommande par un abandon & une franchiſe compatibles avec la plus grande juſteſſe.

Colletet prend ſon récit d'un peu haut. Afin de

proportionner la citation qui va ſuivre au cadre de cette notice, il eſt néceſſaire d'en reſtreindre les termes au ſujet qui nous occupe :

« Le roi Henry le Grand étoit l'ennemy des flatteurs & des lâches. Il lui importoit peu qu'ils fuſſent publiquement reconnus pour ce qu'ils eſtoient; ſi bien que ſous ſon regne, la ſatyre s'acquit un tel credit, qu'il n'y avoit point de poete à la Cour qui, pour acquerir du nom, ne ſe propoſaſt de marcher ſur les pas d'Horace & de Juvenal, & de faire apres eux des ſatyres à leur exemple. Mais certes, celuy qui l'emporta bien loin deſſus les autres dans ce genre d'écrire, qui offuſqua les Motin, les Berthelot & les Sigognes, & qui devint meſme plus qu'Horace & plus que Juvenal en noſtre langue, ce fut l'illuſtre Regnier; eſprit en cela d'autant plus admirable qu'entre les noſtres, il n'y en avoit pas encore eu qu'il euſt peu raiſonnablement imiter. Car encore que nos anciens Gaulois euſſent compoſé des ſirventes, que François Villon, que François Habert, que Clement Marot & quelques autres euſſent fait des Satyres, c'eſtoit à dire vray, pluſtoſt de ſimples & froids coqs à l'aſne, comme ils les appeloient alors, que de veritables poemes ſatyriques. Auſſi Ronſard l'advoue luy-même lorſqu'il dit dans une Elegie à Jean de la Peruſe, que juſques en ſon temps aucun des François n'avoit encore réuſſi ny dans la ſatyre, ny dans l'epigramme, ce qu'il eſpere un jour devoir arriver :

L'vn la ſatyre & l'autre plus gaillard
Nous ſallera l'épigramme raillard.

« Mais, ſi d'un coté il y eut beaucoup de difficultés dans ce travail pour Regnier, il y eut beaucoup de gloire pour luy à l'entreprendre, puiſqu'il y réuſſit de telle ſorte que le vray caractere de la Satyre ſe rencontre dans les ſiennes, car la Satyre n'a pour fin & pour objet que l'imitation des actions humaines. Quel autre poete les a mieux & plus vivement repréſentees aux yeux des hommes ? Et comme ces actions ſont diverſes, quel autre en a mieux encore repreſenté l'agreable varieté ? Dans la vive peinture qu'il en a faite, ne rend-il pas les unes dignes de pitié & de commiſeration, les autres dignes de meſpris & de haine, les autres dignes de riſée ? En effet, c'eſt dans ſes eſcrits que l'on peut voir les ambitieux & les avares, les ingrats & les prodigues, les ſuperbes & les vains, les flatteurs & les babillards, les paraſites & les bouffons, les mediſans & les pareſſeux, les debauchés & les impies fournir une ample carriere à ſa muſe ulceree & un libre exercice à ſa plume piquante, ce qu'il fait avec tant de ſel & de pointes d'eſprit, des ironies tellement naturelles & avec des railleries ſi naïves, qu'il eſt bien malaiſé de le feuilleter ſans rire & ſans en même temps concevoir l'averſion qu'il prétend inſpirer des imperfections & des crimes des hommes. Ainſi cela s'appelle dorer la pilule pour la faire avaler plus doucement. Il guerit inſenſiblement

par elle les uns de leur noire melancolie & degage les autres des attachements coupables, & en cela comme il avoit exactement feuilleté les escrits des anciens poetes latins que j'ay nommés & italiens modernes, il ne feint point d'en transporter les plus beaux traits dans ses escrits, & d'enrichir ainsi la pauvreté de nostre langue de leurs plus superbes despouilles.

« Aussi dès qu'il eut publié ses Satyres, on peut dire qu'elles furent receues avec tant d'applaudissements que jamais ouvrage n'a mieux été receu parmi nous. Les differentes editions qui en ont été faictes dans presque toutes les bonnes villes de France & dans la Hollande mesme, sont des preuves immortelles de cette verité que j'avance. »

Une énumération complète des panégyriques de Regnier serait de peu d'utilité. Le mot d'ordre a été donné par Colletet. Il ne variera guère. Que l'on juge le poëte isolément ou qu'on l'oppose à ses rivaux, il excelle & il l'emporte. Il excelle parmi les satiriques parce que « il peint les vices avec naïveté & les vicieux fort plaisamment. Ce qu'il fait bien est excellent, ce qui est moindre a toujours quelque chose de piquant[1]. » Regnier l'emporte sur Malherbe & sur Boileau, parce qu'il écrit sous la dictée de son franc parler, parce qu'il recherche dans les libertés du langage, & non dans les apprêts du style, les mots les

1. Mlle de Scudéry, *Clelie*, part. IV, liv. II.

plus propres à rendre ſa penſée. Il s'abandonne aux mouvements de l'inſtinct & répugne aux calculs de la réflexion. Une rudeſſe généreuſe & une ſenſibilité originale relèvent ce penchant & lui donnent le niveau des plus hautes aſpirations.

Avec ces tendances poſitives, Regnier s'eſt créé une langue vigoureuſe qui fournit ample matière à l'étude. Par les archaïſmes dont ſes vers offrent de fréquents exemples, il nous ramène en arrière vers les poëtes du milieu du XVI[e] ſiècle, dont il a fait ſa lecture favorite; par le tour & la vivacité de ſa penſée, il nous porte en avant & il devient un des précurſeurs de la poéſie moderne.

L'Italie a eu quelque influence ſur Regnier; mais il ne faut la chercher ni dans le petit nombre de mots étrangers[1] qui ſe trouvent dans les ſatires, ni dans les

1. *Bariſel, catrin, matelineux, tinel, tour de nonne, quenaille,* & *faire joug*. Les deux derniers mots étaient entrés depuis longtemps dans notre langue quand Regnier s'aviſa d'en faire emploi. *Quenaille* pour *canaille,* de *canaglia,* a remplacé notre énergique mot de *chiennaille*.

V. Boucicaut, I, 24 :

Que il vendroit cher à ceſte chiennaille ſa mort.

Des italianiſmes, qui n'exiſtaient pas dans l'édition de 1608, ſont entrés dans les réimpreſſions ſuivantes. Ainſi *ne coucher de rien moins que l'immortalité* eſt devenu, en 1609 & 1612, *ne coucher de rien moins de l'immortalité*. Juſque-là il n'y avait qu'un emprunt du poëte à un idiome voiſin du nôtre, l'éditeur de 1613 vint tout compliquer par une faute typographique. Il écrivit ce vers qui n'eſt d'aucune langue :

Ne touche de rien moins de l'immortalité.

exagérations burlesques dont le portrait du pédant est notamment entaché. Regnier n'a pas subi le joug du comique ultramontain, & la satire de l'*Honneur*, bien qu'elle soit imitée du Mauro, témoigne d'une répugnance marquée pour l'esprit outré de caricature & de bouffonnerie qui est le propre du génie berniesque. C'est par ses mœurs que le poëte montre combien a été puissante sur lui l'action de l'Italie. Il dépeint tout crûment, dans la pleine lumière du ciel romain, avec une impatience de l'effet qui trahit l'homme passionné, le viveur hâté de vivre & d'un tempérament assez fort, d'un esprit assez vigoureux pour suivre longtemps sans être brisé les emportements de sa nature. Pendant la plus grande partie de sa vie, Regnier a été sous le charme des amours libres. Il s'est quelquefois plaint d'être devenu la victime des importuns, il a été la proie des courtisanes. Malgré ces dangereuses promiscuités, il est demeuré sans flétrissure. Il a échappé au vice par l'amour du beau, &, par sa foi dans l'honneur, il est resté incorruptible au sein des corruptions.

La langue de Regnier porte en elle les traces de toutes les agitations du poëte. Quand l'enchaînement méthodique des mots devient une entrave pour la pensée, ou met obstacle à l'expression d'une autre idée, Regnier n'hésite pas à rompre la période commencée. De là des disjonctions fréquentes qui déconcertent le lecteur ressaisi plus loin par la justesse & la

clarté d'images nouvelles. Plus habituellement le vers, resserré à l'excès, offre l'exemple de ces oublis & de ces concentrations qu'on nomme ellipses ou syllepses. Mais il est juste de reconnaître que ces particularités affectent surtout les débuts des satires où le poëte, astreint aux tours apologétiques d'une dédicace, est forcé de contrarier son inspiration & de la soumettre aux lourdes formules de la louange. Partout ailleurs où la pensée redevient libre, l'expression reprend sa vigueur & sa simplicité.

Regnier a fait de nombreux emprunts à la langue des poëtes du milieu du XVIe siècle. Il ne s'est pas borné à leur prendre des mots comme *ains, jà, ores,* des adverbes comme *ardentement*[1] que Malherbe blâmait chez Desportes, il a, à leur exemple, avec des noms simples, des adjectifs & des verbes précédés de

1. Ardentement, formé comme grandement, est plus régulier qu'ardemment. Ici l'euphonie a triomphé.

Ailleurs l'usage l'emporte sans raison. Regnier avait dit :

> Ne pouuant le fini ioindre l'infinité.

Ce dernier mot est aussi bon qu'immensité. Il a survécu, il est vrai, mais dans un sens restreint.

Olivier de Magny a essayé la même tentative sur le mot petitesse. Il n'a pas eu plus de succès.

> Les biens, Guyon, & la richesse
> Qui font haulser la petitesse,
> Se peuuent auoir en tout temps.

(*Odes*, éd. Lemerre, II, 77.)

l'article, vivifié des ſubſtantifs éphémères qui méritaient de durer. En voici quelques-uns :

Pafferat fut vn Dieu ſous humaine *ſemblance*.
En vain par le *veiller* on acquiert du ſcauoir.
Encor que i'aye appris
En mon *philoſopher* d'auoir tout à meſpris.
Quand au *flamber* du feu trois vieilles rechignées.
Et laiſſent ſur le verd le *noble* de l'ouurage,
Plus haute s'éleuant dans le *vague*[1] des cieux.

A propos de ce dernier vers, il convient d'obſerver que les éditeurs de 1612 & 1613, en vue d'éclaircir la penſée du poëte, ont écrit *la vague des cieux,* ſubſtituant ainſi leur idée à celle de l'auteur.

Regnier a également formé des noms avec des participes préſents. Le plus curieux exemple eſt le mot *mouvant* dans le ſens de remuant, échauffé; il s'agit des amoureux

Qui faiſant des mouuans & de l'ame ſaiſie
Croient que l'on leur doit pour rien la courtoiſie.

Cette expreſſion, qui ne ſe retrouve pas exactement chez d'autres poëtes, paraît avoir été tirée, par imitation, de notre vieux théâtre comique. On lit en effet

1. Vague avait alors le ſens de vide, que nous avons conſervé dans l'expreſſion *terrains vagues*.

au prologue de la farce de Cuvier, dans les plaintes de Jacquinot :

> Touiours ma femme fe demaine
> Comme ung faillant[1].

Cette dernière obfervation nous amène à la variabilité du participe préfent. Dans la plupart des cas, l'accord exifte ; néanmoins cette règle fubit de fréquentes exceptions :

> Des chênes vieux
> Qui *renaiffant* fous toy reuerdiffent encore.
> Ces tiercelets des poetes
> Qui par les carefours vont leurs vers *grimaffans*.
> Que Ronfard, du Bellay *viuants* ont eu du bien.
> Qui *viuans* nous trahit & qui morts nous profite.
> O chétifs qui *mourant* fur vn livre.
> Puifque *viuant* ici de nous on ne fait compte.

Comme extenfion de l'accord, il y a lieu de citer l'exemple fuivant :

> le Lapite
> Qui leur fift à la fin enfiler la garite,
> Par force les *chaffants* my morts de fes maifons.

1. Regnier avait pouffé fes lectures affez loin. Dans *Macette*, on reconnaît des vers du *Roman de la Rofe*.

> A donner aiés clos les poins
> Et à prendre les mains overtes,

dit la Vieille du Roman, & Macette à fon tour répète :

> A prendre fagement ayez les mains ouuertes.

Dans l'étude de la langue de Regnier, les permutations de lettres ont une certaine importance, & il eſt d'une grande utilité de diſtinguer celles qui ſont du fonds de la langue de celles qui tiennent aux habitudes typographiques.

Ainſi le mot *rouſſoyante* dans ce vers :

De la douce liqueur rouſſoyante du ciel,

n'eſt pas, comme l'a ſuppoſé Broſſette, un dérivé du primitif *roux*. Cette expreſſion eſt le mot *roſoyante*, de *roſée*. Par permutation *o* eſt devenu *ou*, comme dans *trope*, *coronne*, dont on a fait *troupe*, *couronne*. Enfin par un accident typograghique aſſez commun, l'*ſ* a été doublé ainſi qu'en d'autres cas l'*ſſ* par erreur a été abandonné pour l'*ſ* ſimple. On remarque en effet dans Regnier même cette dernière particularité :

Qu'un eſprit ſi raſis ait des fougues ſi belles.

L'emploi typographique du *c* pour l'*ſ* a provoqué plus d'une mépriſe qu'il importe de ſignaler. *Cycatricé*, qui eſt une faute d'impreſſion dans l'édition de 1613, a paſſé pour une leçon exacte & originale ; auſſi quelques commentateurs ſont-ils allés juſqu'à chercher une acception particulière pour ce mot. Malgré tant d'efforts, *cycatriſé* eſt l'expreſſion conſacrée par les trois premières éditions des ſatires de Regnier dans leſquelles chacun peut lire ces vers :

Pour moy, ſi mon habit partout cycatriſé,
Ne me rendoit du peuple & des grands meſpriſé.

Ces permutations de lettres doivent être examinées de près. Dans l'exemple cité plus haut, la rime offrait un éclairciſſement dont il fallait tenir compte. Le ſens intime joue encore un plus grand rôle. Il permet ſeul de conſerver ou d'éliminer la lettre propre ou étrangère au mot.

Ainſi, dans la ſatire VII, Regnier, s'adreſſant au marquis de Cœuures, lui dit :

Comme a mon confeſſeur vous ouurant ma penſée
De ieuneſſe & d'amour follement inſenſée,
Ie vous conte le mal où trop enclin ie ſuis.

Follement inſenſée eſt la leçon donnée par 1613. Elle paraît acceptable. Il y a là cependant encore une infidélité au texte original, qui porte :

De ieuneſſe & d'amour follement incenſée.

Sans contredit, ici l'expreſſion l'emporte par la vigueur. Elle nous ſemble bizarre parce qu'elle n'eſt pas venue juſqu'à nous; mais elle eſt bien d'une langue néo-latine en veine de jeuneſſe & de caprices.

Le cadre reſtreint de cette notice ne nous permet guére de nous attarder ſur tous les points de notre ſujet. Des indications rapides & propres à conduire

les lecteurs à d'autres découvertes conſtituent uniquement notre tâche. Souvent une ſingularité paſſe pour une erreur, & l'on ſerait tenté de corriger le texte, lorſque le rapprochement d'autres auteurs vient juſtifier l'anomalie apparente. Ainſi les mots *Arſenac*, *Jacopins* & *Juys* ſemblent autant de barbariſmes. Or les deux premiers mots doivent être conſervés : *Arſenac* eſt dans Malherbe, & Ménage explique *Jacopins*. Enfin *Juys* eſt une prononciation figurée, la lettre *ſ* étant muette devant une conſonne. Naïfveté, veufve, Juifs.

Touiours iniuſte mort, les meilleurs tu rauis,
Trois bons princes tu mets hors du conte des vifs[1].

Si la lecture des auteurs du XVIe ſiècle eſt néceſſaire pour éclaircir les archaïſmes & les ſingularités de la langue de Regnier, elle n'eſt pas moins utile pour déterminer la valeur du poëte comme écrivain. Les faux panégyriſtes, qui étudient un perſonnage littéraire en prenant ſoin de faire le vide autour de leur héros, s'expoſent à voir dans cette idole des originalités qu'elle n'a pas, &, de mépriſe en mépriſe, à méconnaître des beautés vraiment dignes d'admiration. Pour un certain nombre de vers très-ſerrés, où la penſée, conciſe & nette comme une maxime, s'enlève avec vigueur ſur le fond du récit, on a voulu faire de Regnier un créateur d'axiomes. Ce jugement

1. Voir Brachet, *Grammaire de la langue du XVIe ſiècle*, p. CI.

eſt trop large, & partant il devient inexact. La création n'eſt point ainſi à portée de la main. Regnier a puiſé dans nos vieux proverbes, &, avec la ſeule tendance de ſon eſprit vers la ſimplicité & la lumière, il leur a donné de la rondeur & de l'éclat. Il a pris un peu partout, dans le langage du peuple qui ſouvent de deux dictons en fait un [1], & dans l'eſpagnol qui pour être pittoreſque ſacrifie parfois la clarté [2]. Plus habituellement il exploite le fonds commun des axiomes nationaux ou nationaliſés par leur acceſſion à notre langue. Il s'eſt ainſi ſervi de cette admirable locution : « tomber de la poële en la braiſe, » qui eſt ſignalée par Henri Eſtienne [3], & qui ſe rencontre dans Théodore de Bèze [4] ; & il a pris dans le tréſor de nos ſentences le vers final qui termine ſa troiſième ſatire :

1. Faire barbe de paille à Dieu. Voir H. Eſtienne, *Precellence du Langage françois,* Paris, 1579, & Bouchet, *Serée 35,* Paris, 1597.

2. Les Eſpagnols diſent en effet : « Corſario à corſario, no hay que ganar que los barillos d'agua.» De corſaire à corſaire il n'y a rien à gagner que des barils d'eau. Il s'agit ici des barils d'eau douce que les corſaires emportaient à leur bord & qui conſtituaient la plus précieuſe partie de leur fret.

V. Brantôme, éd. Jannet, II, 52.

Pour ſimplifier ce proverbe, Regnier a ſupprimé les expreſſions à éclaircir & il nous a laiſſé le dicton :

Corſaires à corſaires
L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.

3. *Precellence du Lang. fr.* Éd. cit., p. 146.

4. *Reveille matin des François,* 1574. Dial. II, p. 134.

On dit communement en villes & villages
Que les grands clercs ne sont pas les plus sages[1].

Mais ce n'eſt pas dans ces imitations que ſe trouve l'originalité véritable de Regnier & la marque de ſon génie. Perſonne n'attend ici des extraits qui, pour être complets, occuperaient des pages entières. Nous examinons la langue du maître, nous ſondons le terreplein des mots pour y découvrir le pur métal &, ſi l'on peut dire, l'or de la penſée. A chaque pas l'étincelle jaillit du ſol & la lumière s'élève en nous montrant les viſions du poëte :

Ces vaillans
Qui touchent du penſer l'eſtoille pouſſinière.
Macette
Dont l'œil tout pénitent ne pleure qu'eau benite.

Voici l'honneur :

Ce vieux ſaint que l'on ne chôme plus...
Et ces femmes qui l'ont
D'effet ſous la chemiſe & d'apparence au front.

Bientôt les jeunes penſers cèdent aux vieux ſoucis; le poëte ſouffre, il eſtime que nous vivons « à taſtons, » que la terre n'eſt plus un lieu tutélaire,

Vn hoſpital commun à tous les animaux.

1. V. *le Recueil des ſentences notables*, &c., de Gabriel Murier. Anvers, 1568, in-12.

Mécontent de la fortune, déçu par l'amour & accablé par la maladie, Regnier ſe tourne vers Dieu, & quoique la prière ſoit pour ſon eſprit une épreuve ſévère, là encore il retrouve les élans, pour parler ſa langue même, les *fougues* habituelles de ſa penſée.

Toy, dit-il à Dieu,

... Toy, tu peux faire trembler
L'vniuers, & deſaſſembler
Du firmament le riche ouurage,
Tarir les flots audacieux,
Ou, les eleuant juſqu'aux Cieux,
Faire de la terre vn naufrage...
Tout fait joug deſſous ta parole :
Et cependant, tu vas dardant
Deſſus moy ton courroux ardent,
Qui ne ſuis qu'vn bourrier qui vole.

Ces vers, par leur objet & par leur meſure, contrarient évidemment l'inſpiration du poëte. Cependant tel eſt le ſouffle qui les anime, ſi fort & ſi haut en eſt le ſens, que le poëte courbé devant Dieu ſemble redire les imprécations de Prométhée.

Après toutes ces obſervations qui ont eu pour objet unique la vie & le génie de Regnier, le moment eſt venu d'aborder les diverſes réimpreſſions des ſatires. Il y a là, comme en tout ce qui touche à notre poëte, un gros ſujet d'étude, puiſqu'on n'en connaît guère moins de ſoixante-dix éditions. De 1608 à 1869, ces publications, conçues dans un eſprit très-différent, ont une

hiſtoire avec des périodes très-tranchées. De 1608 à 1612, Regnier, maître de ſon œuvre, l'accroît lentement, diſpoſe à ſon gré les ſatires nouvelles & laiſſe à l'écart les pièces libres qu'il écrit, ſans y mettre ſon nom, pour les anthologies à la mode. A partir de 1613, les ſatires, accrues de morceaux inédits & de poéſies licencieuſes, ſemblent préparées pour ſervir de première partie à un recueil ſatirique. Le Diſcours au Roy eſt rejeté à la fin du volume, à la ſuite des épigrammes & des quatrains, comme pour établir une ſéparation bien marquée entre les œuvres de Regnier & celles des poëtes qui paraiſſent l'avoir choiſi pour maître. Trois ans plus tard, en effet, les ſatires ſont publiées avec une collection de pièces deſtinées à entrer dans le *Cabinet ſatyrique*. Avec ce bagage étrange, les œuvres de Regnier ſont réimprimées pendant trente années. Toutefois, de 1642 à 1652, les Elzeviers, venus à Paris & guidés par des érudits, ſuppriment les pièces abuſivement jointes aux ſatires & donnent les deux éditions améliorées qui vont ſervir de modèle juſqu'au moment où Broſſette, en 1729, mettra au jour un texte accompagné de commentaires. Ce dernier travail, repris par Lenglet du Freſnoy, Viollet-le-Duc & M. Ed. de Barthélemy, fait place, en 1867, à la réimpreſſion du texte de 1613 [1], conſidéré

1. Paris. Académie des Bibliophiles. Édition par Louis Lacour, impreſſion par D. Jouauſt; in-8° de xviii-309 pages.

à caufe de fa date comme la dernière leçon du vivant de l'auteur. A compter de ce moment, nous abordons les éditions originales, trop longtemps délaiffées & les feules auxquelles on puiffe demander la penfée exacte de l'auteur auffi bien que l'indication certaine des formes de la langue.

Sous ce rapport, l'édition de 1608 tient le rang que lui affigne fa date. Ce précieux livre, offert au roi comme un hommage de vive reconnaiffance, porte tous les indices d'une exécution faite avec foin. Les témoignages de perfection font dans la pureté du texte & dans les détails d'ornement. L'excellence des variantes eft établie par tous les éditeurs qui fe font livrés à des travaux comparatifs fur les leçons des fatires. Quant à la typographie du volume, elle eft due au célèbre éditeur de Ronfard, Gabriel Buon. Les fleurons, qui portent le nom de cet imprimeur, font foi de fon concours[1].

Des raifons analogues à celles qui viennent d'être expofées peuvent donner de la faveur à l'édition de 1609. L'impreffion en a été confiée à P. Pautonnier, imprimeur au Mont-Saint-Hilaire. Or ce typographe eft connu par fes travaux. Le texte des fatires a été

1. Une particularité bizarre dénote avec quel foin les premières œuvres de Regnier furent livrées au public. Le nom de Bertault, placé en tête de la cinquième fatire, a été rectifié en 1608, à l'aide d'un bandeau collé fur la première dédicace, imprimée ainfi par erreur : A monfieur Betault, evefque de Sées.

accru de deux ſatires nouvelles, *le Souper ridicule* & *le Mauvais Gîte*, que l'auteur a placées entre la IXe & la Xe ſatire, afin d'éviter pour le Diſcours au Roy le voiſinage d'une pièce trop libre, & il préſente une régularité notable. L'orthographe des mots eſt moins capricieuſe, elle tend viſiblement à l'unification qui ne ſe montre point dans l'édition précédente.

La réimpreſſion de 1612 a été faite ſur le texte de 1609. A part quelques feuillets, ce volume reproduit page pour page le livre qui lui a été donné pour modèle. Il offre de plus, entre la XIIe ſatire & le Diſcours au Roy, la première leçon de *Macette*[1].

Juſqu'ici, comme on l'a vu, l'œuvre de Regnier s'eſt lentement accrue. En quatre années, de 1608 à 1612, trois ſatires ſeulement ſont venues groſſir l'œuvre du poëte chartrain. Cette gradation n'eſt point calculée. Elle eſt conforme à ce que nous ſavons du caractère du poëte. D'un autre côté, Regnier avait, en 1611, publié dans le *Temple d'Apollon* la plainte *En quel obſcur ſéjour*, & l'ode *Jamais ne pourray ie bannir*. Telles étaient les manifeſtations officielles de ſon eſprit. Au-deſſous, dans le commerce intime des

1. Cette édition, très-rare pour ne pas dire introuvable, m'a été fort gracieuſement communiquée par M. Henri Cherrier, qui m'a par ſon obligeance mis à même de donner d'abord le texte original de *Macette*, de relever les variantes des autres ſatires, & enfin de faire toutes les obſervations néceſſaires pour la deſcription d'un livre de grande valeur.

satiriques de profession, notre poëte produisait de petits poëmes libertins. Ces compositions clandestines restaient sous le voile de l'anonyme lorsqu'elles étaient publiées dans les recueils du temps. C'est ainsi que le *Discours d'une maquerelle* parut, en 1609, dans les *Muses gaillardes* sans nom d'auteur. D'autres pièces du même genre sont imprimées du vivant du poëte, qui répudie également toute paternité. Enfin, sous la date de 1613, une nouvelle édition des satires est donnée. Des fautes typographiques, des lacunes graves [1], des négligences de toute sorte, attestent une précipitation extraordinaire. De plus, cette réimpression comprend un pêle-mêle de pièces nouvelles, quatre satires, trois élégies, un sonnet, des stances libertines, une épigramme & des quatrains classés sans ordre avant le Discours au Roy, comme par un sentiment de fidélité dérisoire aux habitudes du poëte.

1. Quatorze vers ont été omis dans la *Macette,* à partir de celui-ci :

> Fille qui sçait son monde à saison opportune.

Deux vers manquent également dans l'élégie intitulée *Impuissance :*

> Bref tout ce qu'ose amour...
> Puisque ie suis retif...

On a attribué ces vers aux Elzeviers, qui, pour compléter une pièce, n'auraient pas reculé devant une interpolation. Ces suppositions sont inexactes. Le premier vers se trouve dans les *Délices de la Poésie françoise,* de Beaudouin, Paris, 1620, II, 679, & le second est tiré de l'édition des *Satyres de Regnier,* Paris, Ant. du Breuil, 1614.

L'examen de cette édition, hâtivement exécutée, compofée de morceaux difparates, & pour tout dire entièrement différente de celles qui l'ont précédée, amène à croire qu'elle a été donnée lorfque Regnier n'était plus. La mort feule du poëte pouvait permettre une réimpreffion fans foin & fans choix. De quelque façon qu'elle fût préfentée, l'œuvre de Regnier tirait des derniers inftants du défunt & de la caufe même de fa fin un intérêt particulier[1]. Un autre motif d'urgence pouffait Touffaint du Bray à mettre fon nouveau livre en vente, le privilége du 13 avril 1608 allait expirer dans les premiers jours de 1614, il était opportun de précipiter la publication.

D'autres particularités font connaître les auteurs de l'édition. La pléiade fatirique, dont Regnier avait été l'étoile la plus brillante, fe trouvait alors fort entamée :

1. L'infertion de l'ode *la C. P.* eft une allufion non équivoque à la mort du poëte & vient corroborer l'opinion fuivant laquelle l'édition de 1613 eft une réimpreffion pofthume.

On peut encore du fait fuivant tirer une nouvelle preuve que l'édition de 1613 était regardée comme une édition pofthume, accueillie avec réferve. En 1619, le libraire parifien Anthoine Eftoc publia les poéfies de Regnier. Il prit dans 1613 dix-fept fatires, trois élégies, & le Difcours au Roy qui termine le volume. Il laiffa de côté les autres pièces qu'il favait avoir été ajoutées à l'œuvre du poëte défunt contrairement à fes intentions.

Il ne faudrait pas attribuer ces fuppreffions à d'autres fcrupules, car Anthoine Eftoc fut le premier éditeur du *Parnaffe fatyrique*. Il écarta donc les pièces libres de 1613, non par égard pour le lecteur, mais par refpect pour la volonté de l'auteur.

Sigognes était mort ; Berthelot & Motin reſtaient ſeuls ; Colletet, Frenicle & Théophile devaient renforcer le groupe un peu plus tard. Motin, ami de Regnier, lié avec Forquevaux & d'autres familiers du poëte, était à même de recueillir les œuvres inédites & les pièces anonymes qui, dans une réimpreſſion des ſatires, ſemblaient un complément de l'œuvre déjà connue. Du reſte, il poſſédait perſonnellement des morceaux dont il était redevable à ſon intimité avec Regnier. Il ſe mit donc à l'œuvre en hâte & un peu confuſément, car il tira des œuvres de Paſſerat, imprimées en 1606, un ſonnet, & il omit d'emprunter aux poéſies de Rapin, publiées en 1610, au *Temple d'Apollon,* paru en 1611, les pièces que renfermaient ces divers ouvrages. D'autre part, ſoit qu'il fût mal ſervi par ſes ſouvenirs ou qu'il eût été induit en erreur, il accueillait dans les quatrains celui que les manuſcrits [1] attribuent à Théodore de Bèze :

Le Dieu d'amour...

Enfin il faiſait entrer dans l'œuvre de Regnier les ſtances ſur le *Choix des divins oiſeaux,* boutade dont le véritable auteur lui était bien connu [2].

1. Bibl. nat. Fonds français, nº 1662, fº 27.

2. Après la mort de Motin, cette pièce fut publiée ſous ſon nom ; mais elle garda toujours ſa place dans l'œuvre de Regnier. Il eſt probable que les deux poëtes commirent enſemble ce péché de plume.

De ſon côté, Berthelot ne reſtait pas inactif. Le moment lui paraiſſait venu d'ajouter à l'œuvre du maître l'œuvre des rimeurs qui ſe diſaient ſes élèves. Il s'agiſſait de dérober au poëte quelques rayons de ſa gloire. On peut eſtimer que Motin ſe plia d'abord à ces deſſeins. La diſpoſition des poéſies de l'édition de 1613, le claſſement des pièces les moins importantes avant le Diſcours au Roy, qui délimite ainſi l'œuvre de Regnier de celle de ſes imitateurs, ne pourraient pas s'expliquer ſans une telle hypothèſe.

Un titre général devait être impoſé à cet aſſemblage répugnant. Il était ainſi conçu : *Les* SATYRES *du Sr Regnier, reueües, corrigées & augmentées de pluſieurs* SATYRES *des ſieurs de Sigogne, Motin, Touvant & Berthelot, qu'autres des plus beaux eſprits de ce temps*. Tout était convenu, lorſqu'une rupture éclata entre Motin & Berthelot. La cauſe du déſaccord échappe à toutes les inveſtigations. Touſſaint du Bray voulut peut-être ſe renfermer dans les termes ſtricts de ſon privilége & éviter tout riſque de conflit avec Antoine du Breuil, ſon confrère, l'éditeur du livre des *Muſes gaillardes,* dont une groſſe partie entrait dans l'édition projetée. Quoi qu'il en ſoit, les poéſies de Regnier parurent ſeules, &, après la mort de Motin, en 1616, Berthelot, réaliſant enfin le plan formé trois ans auparavant, donna au public la réimpreſſion collective des *Satyres.*

C'eſt de ce livre, apprécié à ſa juſte valeur par les

bibliophiles du XVII[e] ſiècle, comme on l'a vu plus haut par la lettre de Lhuillier [1], que l'on tire habituellement, ſans motif ſérieux qui en établiſſe l'authenticité, les épigrammes & les ſtances commençant par ces vers :

> Ieunes eſprits qui ne pouuez comprendre.
> Hélas! ma ſœur ma mie, i'en mourrois.
> Ce diſoit vne ieune dame.
> Margot s'endormit ſur vn lit.
> Par vn matin vne fille eſcoutoit.
> Vn bon vieillard qui n'auoit que le bec.
> Vn gallant le fit & le refit.
> Vn medecin bruſque & gaillard.
> Puiſque ſept pechés de nos yeux.

L'édition de 1616 offre encore une particularité. Elle a ſervi de modèle à toutes les réimpreſſions qui ont paru juſqu'à 1645. De 1616 à 1628, le nombre des pièces varie peu. A partir de 1623, il s'accroît de *Stances au Roy, pour Théophile.* Le volume ſert de véhicule à des ſupplications en faveur de l'exilé. Ces poéſies ſubſiſtent longtemps après qu'elles n'ont plus d'objet. Enfin, à compter de 1628, les poéſies libertines ſont, à chaque réimpreſſion, éliminées par la volonté de la cenſure. Ainſi, en 1635 (Paris, N. & J. de la Coſte), ces morceaux, qui s'élevaient primitivement à ſoixante & onze, ſont réduits à trente-cinq.

En 1642, une nouvelle phaſe de publication com-

1. Voir page LVIII.

mence. Des étrangers, les Elzeviers, faiſant acte d'éditeurs français, dégagent l'œuvre de Regnier. Guidés par des ſavants & par des bibliophiles : les frères Dupuy, gardes de la Bibliothèque du Roi, l'avocat général Jérôme Bignon, le duc de Montauſier & le chancelier Seguier[1], ils ſuppriment d'abord les ſatires que Berthelot avait jointes aux pièces de Regnier, & de celles-ci mêmes ils écartent les pièces douteuſes ou répugnantes. Ils éliminent ainſi le quatrain du *Dieu d'amour*, les ſtances ſur le *Choix des divins oiſeaux* & l'ode ſur la *C. P.* En même temps ils reviſent, complètent & châtient le texte. Par exemple, à l'aide de l'édition des ſatires d'Ant. du Breuil (Paris, 1614) & du ſecond livre des *Délices de la poéſie françoiſe* (Paris, 1620), ils complètent la ſatire de l'*Impuiſſance*. Ils tirent du *Temple d'Apollon* & du *Cabinet des Muſes* les ſtances *En quel obſcur ſéjour*, l'ode *Jamais ne pourray ie bannir* & le dialogue de *Cloris & Phylis*. Des poſſeſſeurs de pièces inédites leur communiquent deux ſatires, une élégie[2] & des vers ſpiri-

1. Voir les dédicaces placées en tête du Sénèque de 1639, du Commines de 1648 & des *Lettres de Grotius ad Gallos*, même année. Elles établiſſent les relations des Elzeviers & montrent la reconnaiſſance dont ils ſe ſentaient pénétrés à l'égard de leurs protecteurs.

2. Ces trois pièces commencent ainſi :

N'avoir crainte de rien & ne rien eſperer.
Perclus d'vne jambe & des bras.
L'homme s'oppoſe en vain contre la deſtinée.

tuels[1]. Enfin, ſur des indications inexactes, ils font entrer dans l'œuvre du poëte une ode apocryphe intitulée *Louanges de Macette*[2].

Ces améliorations évidentes ont entraîné à leur ſuite des perfectionnements douteux. Nous avons dit tout à l'heure que les Elzeviers avaient châtié le texte de Regnier. L'expreſſion eſt juſte. Le châtiment alla juſqu'à la torture. Toutes les expreſſions ſurannées, & en 1642 on pouvait en voir beaucoup dans les *Satyres*, furent rajeunies. *Douloir* & *cuider* firent place à *s'affliger* & à *penſer*; *ici-bas* fut ſubſtitué à *çà bas*. Les qualificatifs trop forts, *hargneux*, par exemple, furent adoucis. On choiſit pour en tenir lieu le mot *honteux*, dont le ſens eſt bien différent. Pour des raiſons de méticuleuſe pudeur, *ſade*, qui dans Willon *(Regr. de la B. H.)* a donné *ſadinet*, devint l'expreſſion *doucette*; *plats*, trop familier dans le ſens de *propos*, fut conſidéré comme un ſynonyme de *faits*. Tous ces changements conduiſirent à des contre-ſens. *Parler librement*[3] fut mis pour *parler livre*; *des arts tout*

1. Sous ce titre général ſe trouvent les ſtances *Quand ſur moy je jette les yeux*, l'hymne ſur la nativité de Notre-Seigneur, trois ſonnets & le commencement d'un poëme ſacré.

2. Cette ode paraît avoir été priſe des manuſcrits de la Bibl. nat. F. fr. (ancien fonds de Meſmes), nº 884, fº 194.

3. Cette expreſſion *parler livre* ſe rencontre chez Regnier en deux endroits, ſatires VII & XIII. Les Elzeviers, après avoir, en 1642, ſubſtitué au texte leur verſion, *parler libre* & *librement*, ont en 1652, mais ſeulement dans la ſatire VII, rétabli la leçon originale

nouveaux sembla convenablement rendu par *des airs tout nouveaux*. Des vers, dont la quantité ne satisfaisait pas l'oreille, furent allongés d'une syllabe, le tout en dépit de la leçon de l'auteur & des traditions littéraires[1]. Des gens du monde, avec leurs vues sur les bienséances poétiques, s'étaient unis à des étrangers ignorans des intimités de la langue. On comprend ce que de tels alliés durent introduire de caprices & de maladresses dans les poésies de Regnier.

Le travail des Elzeviers, œuvre de fantaisie & de raison, s'accomplit lentement. La première réimpression due à leurs soins (selon la copie imprimée à Paris, CIↃ IↃ XLII.) parut quatre ans après que Jean Elzevier se fut établi à Paris. Elle ne comprend comme poésies nouvelles que les morceaux tirés du *Temple d'Apollon*. Mais on y remarque déjà les suppressions dont il a été fait mention, & les corrections qui ont été signalées plus haut. En 1545 Jean Elzevier, de retour en son pays, fut remplacé par son cousin

1. Des altérations plus graves ont été commises dans le dialogue de *Cloris & Phylis*. Le vers

Par sa mort mon amour n'en est moins enflammée

a été modifié de la sorte :

S'il n'auoit qu'vn desir je n'eus qu'vne pensée;

& le vers

Avec toy mourront donc tes ennuis rigoureux

& les trois suivants, rejetés huit vers plus loin, se trouvent intercalés contre toute raison dans une tirade à laquelle ils n'appartiennent point.

Daniel, qui paſſa quatre années à Paris. C'eſt dans cet eſpace de temps aſſez court que furent recueillis les éléments de l'édition de 1652, donnée à Leiden, ſous les noms de Jean & Daniel Elſevier. Cette dernière réimpreſſion, groſſie de morceaux importants, parmi leſquels, il eſt vrai, figurent à tort les *Louanges de Macette*, eſt une reconſtitution précieuſe de l'œuvre de notre premier ſatirique. Elle a été exécutée à l'étranger, & elle en porte la preuve en plus d'une page; mais elle a été préparée par des bibliophiles pariſiens, & nous pouvons la revendiquer comme un livre français.

Pendant plus d'un demi-ſiècle, l'édition de Jean & Daniel Elzevier ſervit de modèle aux réimpreſſions de Regnier. Mais le temps était arrivé des publications avec commentaires. Rabelais, Montaigne venaient de paraître accompagnés des notes de Le Duchat & de Coſte, lorſqu'un avocat de Lyon, ex-échevin de cette ville, Broſſette [1], entreprit de donner, avec des remarques critiques, un meilleur texte de Regnier. Le nouvel annotateur était un humaniſte inſtruit & défiant de lui-même, ce qui n'eſt pas une mince qualité.

1. Broſſette avait publié en 1716 ſa première édition de Boileau commencée ſous les yeux de l'auteur. Quand le vieux poëte, écrivant à ſon commentateur, l'entretenait de Regnier, il ne manquait pas d'ajouter, *notre commun ami*. Cette appréciation intime vaut bien des éloges pompeux, & Broſſette, en donnant au public une réimpreſſion de Regnier, n'a probablement fait qu'exécuter une des volontés dernières du légiſlateur du Parnaſſe.

Il n'épargna point ses peines & recourut à tous les érudits en renom de son temps. Lorsqu'il ne trouva pas de lui-même les éclaircissements qu'il jugeait nécessaires, il fit appel au savoir de La Monnoye & du président Bouhier[1]. D'autre part, il demandait au dessinateur Humblot un important frontispice, des vignettes & des fleurons qui furent gravés par N. Tardieu, Baquoy, Matthey & Crepy le fils, pour le titre & les principales divisions du volume. En même temps qu'une bonne édition, Brossette voulait publier un beau livre. Cet ouvrage parut donc en grand format vers la fin de 1729, à Londres[2], & non à Paris, comme le dit Brunet, sous la rubrique de Londres.

Dans ce volume, les poésies de Regnier étaient disposées suivant un ordre méthodique : satires, épîtres, élégies, poésies mêlées, épigrammes & poésies spirituelles. Le texte, corrigé à l'aide de l'édition de 1608, était accompagné d'éclaircissements historiques & de notes où les variantes & les imitations

1. La correspondance du président Bouhier (manusf. de la Bibl. nat. F. fr., 24,409, f° 391 à 395) contient quatre lettres de La Monnoye des 15 septembre 1726, 7 octobre 1729, 16 septembre & 2 décembre 1732. Toutes sont relatives à l'édition de Regnier, & à la contrefaçon de cet ouvrage par l'abbé Lenglet du Fresnoy. Je dois cette intéressante indication à l'obligeance de M. Tamizey de Larroque.

2. Chez Lyon & Woodman, in-4°, XXII-403, plus trois feuillets de table & d'errata.

étaient indiquées avec ſoin. Sur certains points cependant, Broſſette ſe contente trop facilement[1]. Il paraît n'avoir point connu l'édition de 1609, & il recueille des leçons de peu de valeur dans des réimpreſſions qui ne méritent aucun crédit[2].

Malgré ces imperfections, le commentaire de Broſſette a été ſouvent reproduit[3] & il ſervit de modèle à M. Viollet-le-Duc[4] & à M. Ed. de Barthélemy[5].

1. Quoique Broſſette n'intervienne pas habituellement dans le texte de l'auteur, il a pris ſur lui de modifier le vers

Et faiſant des mouuans & de l'ame ſaiſie.

Le commentateur penſait que *mouvans* était une faute d'impreſſion, & qu'il fallait écrire *mourans*. Or le mot employé par Regnier était bien l'expreſſion à conſerver. On en retrouve l'équivalent chez tous les poëtes qui mettent dans la bouche d'une vieille des critiques contre les amoureux dont une courtiſane doit fuir le commerce :

Ces prodigues de gambades
Qui ne donnent que des aubades.
(J. du Bellay, éd. Marty-Laveaux, II, 370.)

On ne doit aux termes où nous ſommes
Faire par la beauté difference des hommes,...
Ny pour ſçauoir ſonner ſur le luth vne aubade,
Ou faire dextrement en l'air vne gambade.
(De Leſpine, *Recueil des plus beaux vers de ce temps*, 1609, p. 425.)

2. Broſſette a fait entrer comme pièces nouvelles, dans les poéſies de Regnier, le ſonnet ſur la mort de Rapin, l'épitaphe recueillie par Garaſſe & l'épigramme contre Vialart tirée de l'*Anti-Baillet*.

3. Paris, Lequien, 1822, in-8° de 398 pp.; Paris, Delahays, 1860, avec de nouvelles remarques par M. Proſper Poitevin.

4. Paris, Didot, 1822; Deſoer, 1823; Jannet, 1853.

5. Paris, Poulet-Malaſſis, 1862.

Cette édition comprend trente-deux pièces nouvelles dont nous

L'édition même de 1729 a donné lieu à deux contrefaçons en 1730 & en 1733. La première, in-4° de 400 pages, plus deux feuillets de table, n'eſt qu'une ſimple réimpreſſion donnée à Amſterdam, chez Pierre Humbert. Le frontiſpice & la vignette deſſinés par Humblot pour le titre de l'ouvrage & l'en-tête des ſatires ont été groſſièrement copiés, & ils portent pour unique ſignature celle du graveur Seiller Schafthus[1]. La fidélité de l'ornementation n'eſt pas allée au delà, mais l'obéiſſance typographique s'eſt étendue fort loin, car de la page XIII à la page 383, la contrefaçon ne diffère point de l'original. Il en eſt tout autrement de la réimpreſſion de 1733, qui eſt une œuvre d'inſigne tromperie[2]. L'anonyme auteur de ce livre s'eſt appro-

diſcuterons la valeur en examinant ci-après les manuſcrits de la Bibliothèque nationale.

1. Sur le titre même ſe trouve une vignette ſignée: Humblot inv. & Daudet fecit.

2. Voici le titre exact de ce livre : « Satyres & autres œuvres de Regnier, accompagnées de remarques hiſtoriques. Nouvelle édition conſidérablement augmentée. A Londres, chez Jacob Tonſon, libraire du Roy & du Parlement, M.DCC.XXXIII. »

Il forme un in-4° de XX-416 pp. plus deux feuillets de table. Les vers de Regnier ſont ſuivis, p. 350, de ſtances ſur les *Proverbes d'amour*, de l'ode ſur le *Combat de Regnier & de Berthelot*, enfin de *Poëſies choiſies des ſieurs Motin, Berthelot & autres poëtes célèbres du temps de Regnier*.

L'ornementation du volume a été très-ſoignée. Le titre fait face à un frontiſpice de Natoire gravé par L. Cars, & il porte lui-même une vignette de Cochin. Quatre vignettes formant fleurons pour les ſatires, les épîtres, les élégies & les poéſies diverſes, ont

prié l'avertiſſement de Broſſette. Il y a intercalé un paragraphe où il s'excuſe des lacunes de ſa première édition & manifeſte l'eſpoir que ſon nouvel ouvrage ſera favorablement accueilli du public.

En dépit de cette ſupercherie, l'édition de 1733 fut rapidement reconnue pour l'œuvre d'un fauſſaire. Les pièces que l'auteur regrettait de n'avoir pas connues en 1729 étaient celles-là mêmes que les Elzeviers avaient éliminées de leurs réimpreſſions & d'autres poéſies du même genre qui avaient été recueillies par les éditeurs du *Cabinet ſatyrique*. La trouvaille ne valait guère qu'on lui fît tant d'honneur. Elle était du nombre des conquêtes qui doivent être réaliſées ſans grand bruit. L'indiſcrétion ſeule du nouvel éditeur dévoilait en lui des tendances étrangères à Broſſette.

En conſéquence, grâce au *Cabinet ſatyrique*[1] & à l'engouement de l'éditeur de 1733 pour ce recueil, la réimpreſſion des œuvres de Regnier comprit de

été également deſſinées par Natoire & gravées par Cochin. Trois autres enfin ſignées de Bouché & de L. Cars complètent cet enſemble de figures, en tête de la dédicace des ſatires, & pp. XX, 53, 95, 108, 225, 231, 245, 284, 367 & 413. Enfin chaque page de texte eſt entourée d'un encadrement rouge qui ajoute à l'aſpect du volume.

1. L'édition du Mont-Parnaſſe, de l'imprimerie de meſſer Apollo, due à Lenglet du Freſnoy, eſt celle qui ſervit pour l'accroiſſement des poéſies de Regnier. La comparaiſon des textes ne laiſſe aucun doute ſur ce point.

plus que la précédente : l'*Ode sur une vieille maquerelle,* p. 299; les *Stances sur la Ch. P.,* p. 307; l'*Ode* sur le même sujet, p. 308; le *Discours d'une vieille maquerelle,* p. 315, & sept épigrammes : le *Dieu d'amour, l'Amour est une affection, Magdelon n'est point difficile, Hier la langue me fourcha, Lorsque j'estois comme inutile, Dans un chemin* & *Lizette à qui l'on faisoit tort.*

Le manque de goût de l'éditeur se révéla d'une manière encore plus marquée dans le commentaire dont il crut devoir accompagner le texte de Regnier. Au lieu de compléter les remarques existantes à l'aide d'observations précises & véritablement neuves, il y ajouta des réflexions à double sens & hors de propos. Il s'abandonna sur le texte de l'auteur à des critiques dérisoires, & dans les notes de Brossette il intercala des digressions bouffonnes. Quelques exemples pris au hasard édifieront le lecteur sur cet ouvrage qui est par excellence un livre de mauvaise foi.

L'expression *trousser les bras* (S. I) ne paraît pas noble. Cette appréciation délicate est suivie d'une remarque moins relevée : « on trousse autre chose que les bras. »

Le mot *semence* (S. II) semble bien autrement répugnant. Voici l'arrêt qui frappe ce malheureux : « Expression qui ne doit pas entrer dans un discours qui peut être lu par des gens d'honneur. Tout au plus

un médecin & un chirurgien en doivent-ils parler entre eux. »

Regnier s'était un jour plaint, dans ſa deuxième ſatire,

Que la fidélité n'eſt pas grand reuenu ;

mais il avait gardé ſa foi à ſon maître, attendant avec patience, non la fortune, mais la récompenſe de ſes ſervices. Tant de déſintéreſſement irrite le commentateur. Il s'emporte : « Regnier, écrit-il, avait tort d'être fidèle à outrance : ce n'eſt pas toujours le moyen ſûr de s'avancer auprès des grands. Les voici donc, ces moyens : les ſervir dans des miniſtères agréables, mais ſecrets ; demander avec importunité ; ſe faire craindre de ceux que l'on approche, & les obliger par là d'acheter votre ſilence. J'ai connu des miniſtres..., il falloit leur montrer les dents pour les obliger à faire ce qu'on leur demandoit. Ainſi trêve de zèle avec les grands[1]. »

L'auteur de ces belles maximes, de ces remarques de bon goût était un intrigant de lettres & de cabinet, également porté pour vivre vers les travaux littéraires & les miſſions diplomatiques, l'abbé Lenglet du

1. L'édition de 1733 donne parfois de meilleures explications que celle de 1729 ; mais le cas eſt rare. *Fuſtés* de vers (S. IV), par exemple, que Broſſette avait traduit par *fournis* de vers, eſt plus juſtement interprété par *battus*. Du reſte dans la vieille langue du droit, *fuſté* ſignifie bâtonné, fouetté de verges.

Frefnoy[1]. Ce qu'il fit pour Regnier, il le répéta neuf ans après pour le *Journal de Henri IV* qui avait été publié en 1732 par l'abbé d'Olivet. Enfin, il le renouvela plus tard encore dans fa réédition du *Journal de Henri III.*

Lenglet du Frefnoy ne fe borna pas à s'approprier le travail de Broffette. Il voulut faire fervir le nom du commentateur de Regnier à une odieufe vengeance. Ennemi de Jean-Baptifte Rouffeau qu'il foupçonnait de l'avoir calomnié auprès du prince Eugène, il écrivit, pour la placer en tête de fon édition de Regnier, une épître diffamatoire contre Rouffeau. Celui-ci, averti à temps, obtint du marquis de Fénelon, ambaffadeur en Hollande, la fuppreffion de cette œuvre d'infamie. De fon côté Broffette, par l'intervention du lieutenant général de police, reçut de l'abbé Lenglet une lettre d'excufes[2]. En conféquence, un carton fut placé en tête du Regnier, pp. III & IV, & l'imprimeur fubftitua à l'épître fcandaleufe la dédicace au Roy qui, faifant fuite à l'ode de Motin, ne fut pourtant point fupprimée. Ainfi s'explique le double emploi que l'on

1. Voir fur ce curieux perfonnage *Année littéraire,* 1755, III, let. VI, p. 116, & les *Mémoires pour fervir à l'Hiftoire de la vie & des ouvrages de M. l'abbé Lenglet du Frefnoy.* Londres & Paris, Duchefne, 1761.

2. Ce curieux épifode d'hiftoire littéraire fe trouve raconté bien au long dans les lettres de Rouffeau, VI, 91 & 208, & dans celles de Broffette au préfident Bouhier, des 16 feptembre & 2 décembre 1732.

remarque aujourd'hui dans tous les exemplaires de 1733.

Nous venons de paſſer en revue les diverſes phaſes de l'hiſtoire des éditions de Regnier. Nous nous ſommes appliqué à délimiter exactement les périodes de publications. Il nous reſte à faire connaître celles des poéſies attribuées à Regnier qui ne peuvent trouver place dans une édition de ſes œuvres parce qu'elles ſont, les unes trop licencieuſes & les autres manifeſtement apocryphes, la plupart enfin dépourvues d'une authenticité évidente.

Ces pièces ſe trouvent dans divers recueils imprimés & dans deux manuſcrits de la Bibliothèque nationale.

Le premier de ces ouvrages eſt *le Recueil des plus excellens vers ſatyriques de ce temps, trouvés dans les cabinets des ſieurs de Sigognes, Regnier, Motin, qu'autres des plus ſignalés poëtes de ce ſiècle.* A Paris, chez Anthoine Eſtoc, MDCXVII. In-12 de 222 pages. Ce volume contient de Regnier : le *Dialogue de l'âme de Villebroche parlant à deux courtiſanes, une des Marets du Temple & l'autre de l'Iſle du Palais,* & le *Dialogue de Perrette parlant à la divine Macette*[1].

1. Ces deux pièces, la première de 21 ſtrophes de 6 vers, & la deuxième de 25 ſtrophes de même meſure, ſont entrées avec le nom de Sigognes dans le *Cabinet ſatyrique*. Elles commencent par ces vers :

Au plus creux des ronces fortes.
Plus luiſante que n'eſt verre.

Perrette, ſi l'on en peut croire Tallemant, ſerait Mlle du Tillet

D'autres pièces ſe rencontrent avec le nom de Regnier dans un recueil non moins rare que le précédent : *les Délices ſatyriques ou ſuite du Cabinet des vers ſatyriques de ce temps, &c.*[1] *Paris, Anthoine de Sommaville, 1620.* En dehors des épigrammes connues : *l'Argent tes beaux jours, Quelque moine de par le monde* & le *Tombeau d'un Courtiſan,* ce ſont des ſtances commençant par ce vers :

Je ne ſuis pas preſt de me rendre ;

une ſatire contre une vieille courtiſane :

Encor que ton teint ſoit deſteint ;

& une épigramme nouvelle :

Jeanne, vous deguiſez en vain[2].

Le dernier recueil imprimé où l'on rencontre des poéſies ſous le nom de Regnier eſt le *Parnaſſe ſatyrique du ſieur Théophile*[3]. Il a fourni à M. Viollet-le-

(V. éd. in-8°, I, 191). Sigognes a écrit le combat d'Urſine (Mme de Poyane) & de Perrette (V. le *Cab. ſat.*, Rouen, 1627, p. 497).

Ces deux dialogues, attribués à Regnier par le Recueil d'Anthoine Eſtoc, ſe trouvent encore dans les dernières éditions des *Bigarrures du Seigneur des Accords,* livre III *in fine,* à la ſuite des *Epitaphes.*

1. Voir les *Variétés bibliographiques* de M. Édouard Tricotel. Paris, Gay, 1863, pp. 221 & ſuivantes.

2. Ces trois pièces ont été reproduites dans le *Parnaſſe ſatyrique,* mais la dernière eſt anonyme.

3. Le *Parnaſſe* a paru en 1622. Voir *la Doctrine curieuſe,* du P. Garaſſe, p. 321.

Duc les pièces dont il a groffi fon édition des œuvres du poëte chartrain : les ftances *Si voftre æil tout ardant d'amour & de lumière*, celles qui font adreffées à la belle Cloris & enfin la complainte *Vous qui violentez*. On peut encore y prendre ou du moins y lire les ftances

Femmes qui aimez mieux[1],

& deux fonnets[2] commençant ainfi :

Et bien mon doux amy comment vous portez-vous.
Sod..... enragés ennemis de nature.

Après avoir fignalé les poéfies attribuées à Regnier dans les recueils dont il a été fait mention plus haut, notre devoir eft d'indiquer les manufcrits où de femblables pièces peuvent fe trouver. Il y en a trois, l'un eft à l'Arfenal & les deux autres à la Bibliothèque Richelieu.

1. D'après le manufcrit 122 fr. in-f°, B. L., de l'Arfenal, cette pièce ferait de Théophile.

2. Il y a dans le *Parnaffe fatyrique*, fous le nom de Regnier, un fonnet dont le premier vers eft :

Les humains cheribon, fońt or, defanimez.

Ce poëme eft fauffement attribué à Regnier. Il figure en effet dans les écrits fatiriques publiés contre le roi & fes mignons en 1578, & recueillis par L'Eftoile. Voir les *Mémoires Journaux*, édit. Jouauft, 1875, I, 337.

Nous avons également écarté de la lifte des Poéfies de Regnier, fuivant le *Parnaffe*, les pièces qui dans ce recueil font des réimpreffions du *Temple d'Apollon : Iamais ne pourray-ie bannir;* & des *Délices fatyriques*. Voir plus haut, p. 97, *Je ne fuis pas* & *Encor que ton teint*.

Le premier (Arf., manuf. de Conrart, XVIII[e] vol. in-4°, pp. 323 & 324) offre des attributions plus importantes qu'étendues. Elles éclairciffent un paffage des fatires en nous révélant la jaloufie de Regnier contre du Perron[1] :

> Ce pedant de nouueau baptifé
> Et qui par fes larcins fe rend authorifé.

Defportes, protecteur de Regnier, avait été bien plus efficacement celui de du Perron. Après l'avoir converti au catholicifme, il en avait fait le lecteur, puis le confeffeur d'Henri III. Peu à peu, l'abbé était devenu évêque d'Évreux & cardinal. Pendant cette brillante fortune, due à beaucoup d'audace dans la poéfie & dans la politique, car du Perron, qui groffoyait des in-folio fur des queftions diplomatiques, écrivait des fonnets & de petits vers pour les dames de la cour, Regnier attendait vainement un peu de bien. Auffi, quoiqu'il fe foit rarement montré acceffible à l'envie, n'a-t-il pu réfifter à la tentation qui pouffait un fatirique à fe moquer d'un bel efprit gâté par le fuccès. Les trois épigrammes recueillies par Conrart ont pour objet un livre du cardinal : *du Leger & du Pefant,* fes traductions de Virgile & enfin fes infidélités amoureufes. La fantaifie fcientifique de du Perron ne nous eft point parvenue;

1. C'eft à l'obligeance de M. Tricotel que nous devons cette intéreffante indication.

mais ſes imitations des poëtes latins ſont dans toutes les anthologies des premières années du XVII[e] ſiècle, &, dans ces volumes mêmes, un lecteur attentif peut noter les évolutions galantes de l'abbé, digne élève de Deſportes.

Les manuſcrits de la Bibliothèque nationale diffèrent eſſentiellement de ceux qui viennent d'être cités. Le premier (n° 884, fonds fr.)[1] a fait partie de la collection de Meſmes où il portait le n° 163. C'eſt un in-folio de 347 ff., comprenant, avec un *Sommaire diſcours de la Poéſie,* des odes, des ſtances, des ſonnets & des épigrammes ſatiriques de toute provenance. Malgré l'excentricité libertine des pièces qui compoſent ce volume, il eſt facile de reconnaître qu'un copiſte intelligent a été chargé de grouper tous ces poëmes. L'écriture élégante & nette eſt des premières années du XVII[e] ſiècle. Les meſures du vers, les formes des mots ſont exactement obſervées. Enfin, pour le critique le plus ſévère, ce ſottiſier a la valeur d'un document. Les nudités de langage qu'il recèle ne ſont pas ſeulement des eſquiſſes de chronique littéraire, ce ſont auſſi des tableaux ſecrets de l'hiſtoire de nos mœurs. Dans ce manuſcrit, dont l'auteur s'eſt montré fort ménager d'attributions, le nom de Regnier figure (pp. 307 & 318) ſous une pièce que nous connaiſſons déjà, l'épigramme

1. Ancien fonds. R., 7237.

Quand il dine il tient porte clofe

reproduite par P. Jannet dans fon édition de 1867 (Paris, Picart), & les ftances

Encor que ton teint foit defteint.

Il fe lit enfin (p. 105) au pied d'une ode fatirique de dix-neuf ftrophes commençant par ce vers :

Cette noire & vieille corneille [1].

D'autres poéfies de Regnier fe rencontrent dans le même volume, mais elles ne font pas fignées. On trouve ainfi, ffos 251, 285 & 336, les épigrammes :

Le violet tant eftimé.
Hier la langue me fourcha.
Un homme gift fous ce tombeau,

& de plus, fo 316, les ftances

Le tout puiffant Jupiter [2].

Le manufcrit 12491 (ancien no 4725 du fuppl' français) ne peut être comparé au précédent. Il a une origine incertaine, &, ce qui lui ôte encore plus de valeur, il eft l'œuvre d'un fcribe négligent

1. Ce poëme a paru dans le *Cabinet fatyrique* parmi les pièces attribuées à Sigognes. Cette reftitution nous femble fort hafardée.

2. A ces poéfies anonymes il faut ajouter, ffos 127 & 130, les deux *Dialogues* mentionnés ci-deffus, p. 96; l'ode *Belle & favoureufe Macette*, fo 194, &, fo 125, *le Combat de Renyer & de Berthelot*.

& illettré. Les omiſſions, les non-ſens & les fautes de langue ſont accumulés dans ce grand in-folio[1]. Il ſemble que ce recueil ait été formé vers 1640 par quelque habitant du Blaiſois. La plupart des pièces claſſées dans l'ordre de leur date embraſſent une période de ſeize ans, de 1630 à 1656. Elles ont trait aux événements du jour, aux réjouiſſances locales. Il s'y trouve des vaudevilles contre les gens en vue, des ſtances contre le tabac & pluſieurs ballets[2]. Parmi ces poéſies, l'auteur du manuſcrit a fait entrer un aſſez grand nombre de pièces intéreſſant la famille Hurault, notamment l'évêque de Chartres, le comte de Limours, le marquis de Roſtaing, M. d'Eſclimont & Mlle de Cheverny.

Le prélat tient naturellement une grande place, & d'après les pièces recueillies en ſon honneur & le nom des poëtes qui les ont ſignées, on pourrait conclure que l'abbaye de Royaumont était une retraite

1. Il renferme 642 pages & vingt feuillets liminaires d'une groſſe écriture, de la même main de la première à la dernière pièce.

2. Voir p. 110 le Ballet des *Impériales* & celui de la *Naiſſance de Pantagruel,* danſés à Blois en 1625 & 1626 par M. le comte de Limours & M. d'Eſclimont, au temps du carnaval.

Voir auſſi, p. 146, l'*Entrée du ballet des Gredins,* danſé à Cheverny, en 1637, par Mlle de Cheverny. Signalons encore, pp. 231 & 254, les vers *ſur un chien perdu,* par le ſieur Cheſneau, domeſtique du marquis de Roſtaing, 1646, & *ſur la maladie dudit marquis,* en 1647, & enfin, p. 129, une pièce *ſur le baſtiment & les yſſues du chaſteau de Cheverny,* 1633

ouverte aux poëtes maltraités par la fortune. Baïf le fils, Dameron paraiſſent avoir été les familiers de l'évêque. D'autres moins favoriſés, Jourdain & Regneſſon, atteſtent en leurs vers la bienveillance de leur Mécène.

Regnier occupe un rang à part dans le manuſcrit[1]. Les poéſies qui lui ſont attribuées conſiſtent ſurtout en lettres rimées pour l'évêque dans le genre de la dix-neuvième ſatire :

Perclus d'vne jambe & des bras.

Elles ſont au nombre de douze & commencent à partir de 1606[2], bien qu'il ſoit conſtant que l'auteur n'ait pas été admis dans l'intimité de Philippe Hurault avant la fin de 1609. Au ſurplus, les queſtions de date n'ont pas d'utilité pour repouſſer les attributions du manuſcrit. Le texte des pièces ſuffit à montrer qu'elles ne ſont pas de Regnier. A la fin de la première épître, l'auteur déclare qu'il n'a jamais voyagé en Italie. Plus loin, lettre V, de 1610, il eſt queſtion du garde des ſceaux qui ſuccéda au marquis de Sillery,

1. Pages 45 à 60. On lit en tête de la première page : *Pluſieurs vers eſtant de ſuitte du ſieur Regnier de differentes annees, qui n'ont eſté imprimés dans ſes œuvres & trouvés après ſa mort.* Nous mentionnons, p. 8, pour mémoire, le huitain :

La feconde main de la terre.

2. V. l'édition des *Œuvres* de Regnier de M. Ed. de Barthélemy. Paris, Malaſſis, 1862, pp. 251 à 278.

disgracié en mai 1616. Les anachronismes ne se bornent pas là. Dans une apostrophe satirique de 1612, contre le maréchal d'Ancre & sa femme, le poëte s'exprime ainsi :

... Vous espuisez nos finances
Et pour vous vacquent les Etats
Des maréchaux de notre France.

Cette pièce, mal datée, ne peut être de Regnier, puisque le marquis d'Ancre est devenu maréchal le 20 novembre 1613, un mois après la mort du poëte chartrain.

L'élégie de 1613 : *Amy, pourquoy me veux-tu tant reprendre*, nous jette en d'autres particularités. Elle nous montre Regnier marié, s'excusant d'avoir caché son union, & par de plats badinages se consolant à l'avance des infortunes conjugales qui lui pourraient advenir.

L'épigramme *J'ai l'esprit lourd comme vne souche*, de 1612, se termine plus méchamment encore. Le poëte insulte les maîtres que Regnier a constamment vénérés, Desportes & Ronsard.

Lorsque les erreurs matérielles sont moins évidentes, la niaiserie de la pensée & la bassesse du style déparent cruellement les vers en tête desquels une main d'ignorant a mis le nom d'un véritable poëte, celui-là même qui a adressé à l'évêque de Chartres sa quinzième satire :

Ouy i'efcry rarement & me plais de le faire.

Quelque répugnante que foit l'analyfe des pauvretés poétiques attribuées à Regnier par le manufcrit 12491, un exemple nous paraît néceffaire pour montrer fur quelles mifères le goût eft appelé à fe prononcer. Une ode de 1613, *Sur la naiffance de faint Jean*, contient la ftrophe fuivante :

Quelques faincts le jour de leur fefte
Ont trente bouquets fur la tefte;
Les autres qui meritent mieux
De fix fois dix bouquets on pare :
Mais ta valeur beaucoup plus rare
T'en faict avoir trente plus qu'eux.

Devant un tel abaiffement de toute poéfie, l'efprit le plus fcrupuleux peut fans héfitation décider que ces platitudes ne font pas de l'auteur de *Macette*. En fes plus mauvais moments, Regnier n'eft point tombé fi bas, & c'eft lui faire injure que de chercher férieufement dans cet amas de rimes la part du poëte.

Il femble plus jufte & plus conforme à la vérité de fignaler, dans le manufcrit en queftion, les pièces recueillies déjà dans d'autres ouvrages. On en comptera quatre :

Le *Combat de Regnier & de Berthelot*, fous la date de 1607, les ftances *Encor que ton œil foit efteint*,

l'épigramme *Lisette à qui l'on faisoit tort*, & enfin le sonnet incomplet, *Delos flotant sur l'onde*[1].

Au delà de ces constatations, l'incertitude commence. Des pièces matériellement apocryphes se mêlent à des poésies que leur facture rend suspectes. La défiance naît de tous côtés & n'épargne même pas des morceaux qui ont quelque apparence d'authenticité, comme la lettre de 1609, *Après avoir fort estriué*, & l'épigramme de *Margot*[2].

Une dernière infidélité du manuscrit 12491, & la plus grave parce qu'elle dénote chez son auteur une ignorance inexplicable, vient discréditer encore les attributions qui portent le nom de Regnier. On lit en effet sous la date de 1613, à la fin des prétendues œuvres du poëte chartrain, une pièce qui n'est autre que la célèbre paraphrase de Malherbe sur le psaume *Lauda anima mea Dominum*.

Ne croyons plus mon ame aux promesses du monde.

Ces stances ont été publiées pour la première fois en 1626, dans le *Recueil des plus beaux vers de messieurs Malherbe, Racan, &c.* On les retrouve dans l'édition originale des poésies de Malherbe[3].

1. Cette dernière pièce se retrouve dans L'Estoile avec le nom de Regnier.

2. Voir Regnier, édition citée, pp. 256 & 374.

3. Voir, au sujet de cette pièce, le *Bulletin du Bibliophile*, année 1859, p. 348. Le rédacteur du bulletin essaye de justifier le copiste en avançant qu'une note manuscrite de 1613 a plus d'au-

Ces inveftigations à toute extrémité, au delà même de l'œuvre de Regnier, ont été entreprifes pour fatiffaire les lecteurs curieux de tout ce qui concerne notre premier fatirique. Après avoir cherché la vérité fur l'exiftence fi peu connue du poëte chartrain, après avoir tenté une hiftoire des diverfes éditions des fatires, il nous reftait encore à faire connaître les recueils imprimés & manufcrits où fe trouve le nom de Regnier. En ceci furtout un redoublement de prudence nous était impofé. La reftitution d'un texte a pour complément la fuppreffion de tout ce qui peut paraître d'une authenticité fufpecte, d'après les données de l'hiftoire ou fuivant les règles du goût.

torité qu'une publication poftérieure à la mort de Malherbe. Or le manufcrit 12491 ne remonte pas au delà de 1635 & les vers en litige ont été imprimés du vivant de leur auteur.





LES PREMIERES

ŒVVRES DE M. REGNIER.

Verùm, vbi plura nitent in Carmine, non ego paucis
Offendar maculis.



EPITRE LIMINÉAIRE

AV ROY.

SIRE,



*e m'estois iusques icy resolu de tesmoigner par le silence, le respect que ie doy à vostre Maiesté. Mais ce que l'on eust tenu pour reuerence, le seroit maintenant pour ingratitude, qu'il luy a pleu me faisant du bien, m'inspirer auec vn desir de vertu celuy de me rendre digne de l'aspect du plus parfaict & du plus victorieux Monarque du monde. On lit qu'en Etyopie il y auoit vne statuë qui rendoit vn son armonieux, toutes les fois que le Soleil leuant la regardoit. Ce mesme miracle (*SIRE*) auez vous faict en moy qui touché de l'Astre de V. M. ay receu la voix*

& la parole. On ne trouuera donc estrange si, me ressentant de cet honneur, ma Muse prend la hardiesse de se mettre à l'abri de vos Palmes, & si temerairement elle ose vous offrir ce qui par droit est desia vostre, puis que vous l'auez faict naistre dans vn suiect qui n'est animé que de vous, & qui aura eternellement le cœur & la bouche ouuerte à vos loüanges, faisant des vœus & des prieres continuelles à Dieu qu'il vous rende là haut dans le Ciel autant de biens que vous en faites çà bas en terre.

Vostre tres-humble & tres-obeissant
& tres-obligé suiet & seruiteur

REGNIER.





ODE A REGNIER

SVR SES SATYRES.

ui de nous ſe pourroit vanter
De n'eſtre point en ſeruitude?
Si l'heur le courage & l'eſtude
Ne nous en ſçauroient exempter :
Si chacun languit abbatu
Serf de l'eſpoir qui l'importune,
Et ſi meſme on voit la vertu
Eſtre eſclaue de la fortune

L'vn ſe rend aux plus grands ſubieƐt,
Les grands le ſont à la contrainte,
L'autre aux douleurs, l'autre à la crainte,
Et l'autre à l'amoureux obieƐt :
Le monde eſt en captiuité,
Nous ſommes tous ſerfs de nature,
Ou vifs de noſtre volupté,
Ou morts de noſtre ſepulture.

Mais en ce temps de fiction
Et que ses humeurs on deguise,
Temps où la seruile feintise
Se fait nommer discretion :
Chacun faisant le reserué,
Et de son plaisir son Idole,
REGNIER, tu t'es bien conserué
La liberté de la parole.

Ta libre & veritable voix
Monstre si bien l'erreur des hommes,
Le vice du temps où nous sommes,
Et le mespris qu'on fait des loix :
Que ceux qu'il te plaist de toucher
Des poignants traits de ta Satyre,
S'ils n'auoient honte de pecher,
En auroient de te l'ouïr dire.

Pleust à Dieu que tes vers si doux
Contraires à ceux de Tyrtée
Flechissent l'audace indontée,
Qui met nos Guerriers en couroux :
Alors que la ieune chaleur
Ardents au düel les fait estre,
Exposant leur forte valeur,
Dont ils deburoient seruir leur maistre.

Flatte leurs cœurs trop valeureux,
Et d'autres desseins leur imprimes,
Laisses là les faiseurs de rymes,
Qui ne sont iamais malheureux :

Sinon quand leur temerité
Se feint vn merite ſi rare,
Que leur eſpoir precipité
A la fin deuient vn Icare.

Si l'vn d'eux te vouloit blaſmer
Par couſtume ou par ignorance,
Ce ne ſeroit qu'en eſperance
De s'en faire plus eſtimer.
Mais alors d'vn vers menaçant
Tu luy ferois voir que ta plume
Eſt celle d'vn Aigle puiſſant,
Qui celles des autres conſume.

Romprois-tu pour eux l'vnion
De la Muſe & de ton genie,
Aſſeruy ſoubs la tyrannie
De leur commune opinion?
Croy pluſtoſt que iamais les Cieux
Ne regarderent fauorables
L'enuie, & que les enuieux
Sont touſiours les plus miſerables.

N'eſcry point pour vn foible honneur,
Taſche ſeulement de te plaire,
On eſt moins priſé du vulgaire
Par merite, que par bon-heur.
Mais garde que le iugement
D'vn inſolent te face bleſme :
Ou tu deuiendras autrement
Le propre Tyran de toy-meſme.

REGNIER la loüange n'eſt rien,
Des faueurs elle a ſa naiſſance,
N'eſtant point en noſtre puiſſance,
Ie ne la puis nommer vn bien.
Fuy donc la gloire qui deçoit
La vaine & credule perſonne,
Et n'eſt pas à qui la reçoit,
Elle eſt à celuy qui la donne.

MOTIN.

Difficile eſt Satyram non ſcribere.





Diſcours au Roy.

Satyre I.



uiſſant Roy des François, Aſtre viuant de Mars,
Dont le iuſte labeur ſurmontant les hazards,
Fait voir par ſa vertu que la grandeur de France
Ne pouuoit ſuccomber ſous vne autre vaillance :
Vray fils de la valeur de tes peres, qui ſont
Ombragez des lauriers qui couronnent leur front,
Et qui depuis mile ans indomtables en guerre
Furent tranſmis du Ciel pour gouuerner la terre,
Attendant qu'à ton rang ton courage t'euſt mis,
En leur Troſne eleué deſſus tes ennemis :
Iamais autre que toy n'euſt auecque prudence
Vaincu de ton ſuiect l'ingrate outre cuidance
Et ne l'euſt comme toy du danger preſerué :
Car eſtant ce miracle à toy ſeul reſerué,
Comme au Dieu du païs, en ſes deſſeins pariures
Tu fais que tes bontez excedent ſes iniures.

Or apres tant d'exploits finis heureusement,
Laissant aus cœurs des tiens comme vn vif monument
Auecques ta valeur ta clemence viuante,
Dedans l'Eternité de la race suiuante,
Puisse tu comme Auguste admirable en tes faicts
Rouler tes iours heureux en vne heureuse paix,
Ores que la Iustice icy bas descenduë
Aus petis, comme aux grands, par tes mains est renduë.
Que sans peur du larron trafique le marchant,
Que l'innocent ne tombe aux aguets du meschant,
Et que de ta Couronne en palmes si fertille
Le miel abondamment & la manne distille,
Comme des chesnes vieux aus iours du siecle d'or,
Qui renaissant sous toy reuerdissent encor.
Auiourd'huy que ton fils imitant ton courage,
Nous rend de sa valeur vn si grand tesmoignage
Que ieune de ses mains la rage il deconfit,
Estoufant les serpens ainsi qu'Hercule fit,
Et domtant la discorde à la gueule sanglante,
D'impieté, d'horreur, encore fremissante,
Il luy trousse les bras de meurtres entachez,
De cent chaisnes d'acier sur le dos attachez,
Sous des monceaux de fer dans ses armes l'enterre,
Et ferme pour iamais le temple de la guerre,
Faisant voir clairement par ses faits triomphans,
Que les Roys & les Dieux ne sont iamais enfans.
Si bien que s'esleuant sous ta grandeur prospere,
Genereux heritier d'vn si genereux pere,
Comblant les bons d'amour & les meschans d'effroy.
Il se rend au berceau desia digne de toy.
Mais c'est mal contenter mon humeur frenetique.
Passer de la Satyre en vn panegyrique,
Où molement disert sous vn suiet si grand
Des le premier essay mon courage se rend.

Auſſi plus grand qu'Enée, & plus vaillant qu'Achille
Tu ſurpaſſes l'eſprit d'Homere & de Virgille,
Qui leurs vers à ton los ne peuuent egaller,
Bien que maiſtres paſſez en l'art de bien parler.
Et quand i'egalerois ma Muſe à ton merite,
Toute extreme loüange eſt pour toy trop petite
Ne pouuant le fini ioindre l'infinité :
Et c'eſt aus mieux diſans vne temerité
De parler où le Ciel diſcourt par tes oracles,
Et ne ſe taire pas où parlent tes miracles,
Où tout le monde entier ne bruit que tes proiets,
Où ta bonté diſcourt au bien de tes ſuiets,
Où noſtre aiſe, & la paix, ta vaillance publie,
Où le diſcord étaint, & la loy retablie
Annoncent ta Iuſtice, où le vice abatu
Semble en ſes pleurs chanter vn hymne à ta vertu.
Dans le Temple de Delphe, où Phœbus on reuere,
Phœbus Roy des chanſons, & des Muſes le pere,
Au plus haut de l'Autel ſe voit vn laurier ſainct,
Qui ſa perruque blonde en guirlandes etraint,
Que nul preſtre du Temple en ieuneſſe ne touche,
Ny meſme prediſant ne le maſche en la bouche,
Choſe permiſe aus vieus de ſainct zelle enflamez
Qui ſe ſont par ſeruice en ce lieu confirmez
Deuots à ſon miſtere, & de qui la poictrine
Eſt plaine de l'ardeur de ſa verue diuine.
Par ainſi tout eſprit n'eſt propre à tout ſuiet,
L'œil foible s'eſblouit en vn luiſant obiet,
De tout bois comme on dict Mercure on ne façonne,
Et toute medecine à tout mal n'eſt pas bonne.
De meſme le laurier, & la palme des Roys
N'eſt vn arbre où chacun puiſſe mettre les doigs,
Ioint que ta vertu paſſe en loüange ſeconde
Tous les Roys qui ſeront, & qui furent au monde.

Il ſe faut recognoiſtre, il ſe faut eſſayer,
Se ſonder, s'exercer auant que s'employer
Comme fait vn Luiteur entrant dedans l'arène,
Qui ſe tordant les bras tout en ſoy ſe demène,
S'alonge, s'acourſit, ſes muſcles eſtendant,
Et ferme ſur ſes pieds s'exerce en attendant
Que ſon ennemy vienne, eſtimant que la gloire
Ia riante en ſon cœur luy don'ra la victoire.
Il faut faire de meſme vn œuure entreprenant,
Iuger comme au ſuiet l'eſprit eſt conuenant,
Et quand on ſe ſent ferme, & d'vne aiſle aſſez forte,
Laiſſer aller la plume où la verue l'emporte.
Mais, Sire, *c'eſt vn vol bien eſleué pour ceux*
Qui foibles d'exercice, & d'eſprit pareſſeux,
Enorgueillis d'audace en leur barbe premiere
Chanterent ta valeur d'vne façon groſſiere
Trahiſſant tes honneurs auecq' la vanité
D'attenter par ta gloire à l'immortalité.
Pour moy plus retenu la raiſon m'a faict craindre.
N'oſant ſuiure vn ſuiet où l'on ne peut attaindre,
I'imite les Romains encore ieunes d'ans,
A qui lon permetoit d'accuſer impudans
Les plus vieus de l'eſtat, de reprendre, & de dire
Ce qu'ils penſoient ſeruir pour le bien de l'Empire.
Et comme la ieuneſſe eſt viue, & ſans repos,
Sans peur, ſans fiction, & libre en ſes propos,
Il ſemble qu'on luy doit permetre dauantage,
Auſſi que les vertus floriſſent en ceſt' age
Qu'on doit laiſſer meurir ſans beaucoup de rigueur,
Affin que tout à l'aiſe elles prenent vigueur.
C'eſt ce qui m'a contraint de librement eſcrire
Et ſans piquer au vif me mettre à la Satyre
Où pouſſé du caprice, ainſi que d'vn grand vent,
Ie vais haut dedans l'air quelquefois m'eſleuant.

Et quelque fois auſſi quand la fougue me quitte
Du plus haut, au plus bas, mon vers ſe precipitte
Selon que du ſuget touché diuerſement
Les vers à mon diſcours s'offrent facillement :
Auſſi que la Satyre eſt comme vne prairie
Qui n'eſt belle ſinon qu'en ſa biſarrerie,
Et comme vn pot pouri des freres mandians,
Elle forme ſon gouſt de cent ingredians.
Or grand Roy dont la gloire en la terre eſpanduë
Dans vn deſſein ſi haut rend ma Muſe éperduë,
Ainſi que l'œil humain le Soleil ne peut voir,
L'eſclat de tes vertus offuſque tout ſçauoir,
Si bien que ie ne ſçay qui me rend plus coupable,
Ou de dire ſi peu d'vn ſuiet ſi capable,
Ou la honte que i'ay d'eſtre ſi mal apris,
Ou la temerité de l'auoir entrepris.
Mais quoy, par ta bonté qui tout autre ſurpaſſe
I'eſpere du pardon auecque ceſte grace
Que tu liras ces vers, où ieune ie m'ébas
Pour eſgayer ma force, ainſi qu'en ces combas
De fleurets on s'exerce, & dans vne barriere
Aus pages lon reueille vne adreſſe guerriere
Follement courageuſe affin qu'en paſſetans
Vn labeur vertueux anime leur printans,
Que leur corps ſe deſnouë, & ſe deſangourdiſſe
Pour eſtre plus adroit à te faire ſeruice.
Auſſi ie fais de meſme en ces caprices fous,
Ie ſonde ma portee, & me taſte le pous
Affin que s'il aduient, comme vn iour ie l'eſpere,
Que Parnaſſe m'adopte, & ſe diſe mon pere,
Emporté de ta gloire & de tes faicts guerriers
Ie plante mon lierre au pied de tes Lauriers.



A Monſieur le Comte de Caramain.

SATYRE II.


Comte de qui l'eſprit penetre l'Vniuers,
Soigneus de ma fortune, & facille à mes vers,
Cher ſoucy de la muſe, & ſa gloire future,
Dont l'aimable geme, & la douce nature
Faict voir inacceſſible aus efforts mediſans
Que Vertu n'eſt pas morte en tous les courtiſans,
Bien que foible, & debille, & que mal recongnuë
Son Habit découſu la montre à deminuë,
Qu'elle ait ſéche la chair, le corps amenuiſé,
Et ſerue à contre-cœur le vice auctoriſé,
Le vice qui Pompeus tout merite repouſſe,
Et va comme vn banquier en carroſſe & en houſſe.
Mais c'eſt trop ſermoné de vice, & de vertu :
Il faut ſuiure vn ſentier qui ſoit moins rebatu,
Et conduit d'Apollon recognoiſtre la trace
Du libre Iuuenal, trop diſcret eſt Horace
Pour vn homme piqué, ioint que la paſſion
Comme ſans iugement, eſt ſans diſcretion :
Cependant il vaut mieux ſucrer noſtre moutarde :
L'homme pour vn caprice eſt ſot qui ſe hazarde.

Ignorez donc l'auteur de ces vers incertains,
Et comme enfans trouuez qu'ils ſoient fils de putains,
Expoſez en la ruë, à qui meſme la mere
Pour ne ſe deſcouurir faict plus mauuaiſe chere.
Ce n'eſt pas que ie croye en ces tans effrontez
Que mes vers ſoient ſans pere, & ne ſoient adoptez,
Et que ces rimaſſeurs pour faindre vne abondance,
N'approuuent impuiſſans vne fauce ſemance :
Comme noz citoyens de race deſireux
Qui berçent les enfans qui ne ſont pas à eus.
Ainſi tirant profit d'vne fauce doctrine,
S'ils en ſont accuſez ils feront bonne mine,
Et voudront le niant qu'on liſe ſur leur front
S'il ſe fait vn bon vers que c'eſt eus qui le font,
Ialous d'vn ſot honneur, d'vne batarde gloire,
Comme gens entenduz s'en veullent faire accroire.
A faus titre inſolens, & ſans fruict hazardeus,
Piſſent au beneſtier affin qu'on parle d'eus.
Or auecq' tout cecy le point qui me conſole
C'eſt que la pauureté comme moy les affolle,
Et que la grace à Dieu Phæbus & ſon troupeau
Nous n'euſmes ſur le dos iamais vn bon manteau.
Auſſi lors que lon voit vn homme par la ruë,
Dont le rabat eſt ſale, & la chauſſe rompuë,
Ses gregues aus genous, au coude ſon pourpoint,
Qui ſoit de pauure mine, & qui ſoit mal en point,
Sans demander ſon nom on le peut recognoiſtre,
Car ſi ce n'eſt vn Poëte au moins il le veut eſtre.
Pour moy ſi mon habit par tout cycatriſé
Ne me rendoit du peuple & des grands meſpriſé.
Ie prendrois patience, & parmy la miſere
Ie trouuerois du gouſt, mais ce qui doit deplaire
A l'homme de courage, & d'eſprit releué,
C'eſt qu'vn chacun le fuit ainſi qu'vn reprouué,

Car en quelque façon, les malheurs ſont propices,
Puis les gueus en gueuſant trouuent maintes delices,
Vn repos qui s'egaye en quelque oyſiueté.
Mais ie ne puis patir de me voir reietté;
C'eſt donc pourquoy ſi ieune abandonnant la France
I'allay vif de courage, & tout chaud d'eſperance
En la cour d'vn Prelat, qu'auecq' mille dangers
I'ay ſuiuy courtiſan aux païs eſtrangers.
I'ay changé mon humeur, alteré ma nature,
I'ay beu chaud, mangé froid, i'ay couché ſur la dure,
Ie l'ay ſans le quitter à toute heure ſuiuy,
Donnant ma liberté ie me ſuis aſſeruy,
En publiq' à l'Egliſe, à la chambre, à la table,
Et penſe auoir eſté maintefois agreable.
Mais inſtruict par le temps à la fin i'ay cogneu
Que la fidelité n'eſt pas grand reuenu,
Et qu'à mon tans perdu ſans nulle autre eſperance
L'honneur d'eſtre ſuiect tient lieu de recompanſe,
N'ayant autre intereſt de dix ans ia paſſez
Sinon que ſans regret ie les ay deſpenſez.
Puis ie ſçay quant à luy qu'il a l'ame Royalle,
Et qu'il eſt de Nature & d'humeur liberalle.
Mais, ma foy, tout ſon bien enrichir ne me peut,
Ny domter mon malheur ſi le ciel ne le veut.
C'eſt pourquoy ſans me plaindre en ma deconuenuë
Le malheur qui me ſuit, ma foy ne diminuë,
Et rebuté du ſort ie m'aſſerui pourtant,
Et ſans eſtre auancé ie demeure contant
Sçachant bien que fortune eſt ainſi qu'vne louue
Qui ſans chois s'abandonne au plus laid qu'elle trouue,
Qui releue vn pedant, de nouueau baptiſé,
Et qui par ſes larcins ſe rend authoriſé,
Qui le vice ennoblit, & qui tout au contraire
Raualant la vertu la confinne en miſere.

Et puis ie m'iray plaindre apres ces gens icy?
Non; l'exemple du temps n'augmante mon soucy.
Et bien qu'elle ne m'ait sa faueur departie
Ie n'entends quant à moy de la prendre à partie:
Puis que selon mon goust son infidelité
Ne donne, & n'oste rien à la felicité.
Mais que veus tu qu'on fasse en ceste humeur austere?
Il m'est comme aux putains mal aisé de me taire.
Il m'en faut discourir de tort & de trauers,
Puis souuent la colere engendre de bons vers.
Mais, Conte, que sçait-on? elle est peut estre sage,
Voire auecque raison, inconstante, & volage,
Et Deésse auisée aux biens qu'elle depart
Les adiuge au merite, & non point au hazard.
Puis lon voit de son œil, lon iuge de sa teste,
Et chacun à son dire a droit en sa requeste:
Car l'amour de soy-mesme, & nostre affection,
Adiouste auec vsure à la perfection.
Tousiours le fond du sac ne vient en euidence,
Et bien souuent l'effet contredit l'apparance;
De Socrate à ce point l'arrest est mi-party,
Et ne sçait on au vray qui des deux a menty,
Et si philosophant le ieune Alcibiade
Comme son Cheualier en reçeut l'accolade.
Il n'est à decider rien de si mal-aisé,
Que sous vn sainct habit le vice deguisé.
Par ainsi i'ay doncq' tort, & ne doy pas me plaindre,
Ne pouuant par merite autrement la contraindre
A me faire du bien, ny de me departir
Autre chose à la fin sinon qu'vn repentir.
Mais quoy, qu'y feroit-on, puis qu'on ne s'ose pendre?
Encor' faut-il auoir quelque chose où se prendre,
Qui flate en discourant le mal que nous sentons.
Or laissant tout cecy retourne à nos moutons,

Muse, & sans varier dy nous quelques sornettes,
De tes enfans bastards ces tiercelets des Pœtes,
Qui par les carefours vont leurs vers grimassans,
Qui par leurs actions font rire les passans,
Et quand la faim les poind se prenant sur le vostre
Comme les estourneaux ils s'affament l'vn l'autre.
Cepandant sans souliers, ceinture, ny cordon,
L'œil farouche, & troublé, l'esprit à l'abandon,
Vous viennent acoster comme personnes yures,
Et disent pour bon-iour, Monsieur ie fais des liures,
On les vent au Palais, & les doctes du tans
A les lire amusez, n'ont autre passetans.
De là sans vous laisser importuns ils vous suiuent,
Vous alourdent de vers, d'alaigresse vous priuent,
Vous parlent de fortune, & qu'il faut acquerir
Du credit, de l'honneur, auant que de mourir,
Mais que pour leur respect l'ingrat siecle où nous sommes,
Au pris de la vertu n'estime point les hommes;
Que Ronsard, du Bellay viuants ont eu du bien,
Et que c'est honte au Roy de ne leur donner rien,
Puis sans qu'on les conuie ainsi que venerables,
S'assiessent en Prelats les premiers à vos tables,
Où le caquet leur manque, & des dents discourant,
Semblent auoir des yeux regret au demourant.
Or la table leuée ils curent la machoire :
Apres graces Dieu beut, ils demandent à boire,
Vous font vn sot discours, puis au partir de lá,
Vous disent, mais Monsieur, me donnez vous cela?
C'est tousiours le refrein qu'ils font à leur balade.
Pour moy ie n'en voy point que ie n'en sois malade.
I'en perds le sentiment du corps tout mutilé,
Et durant quelques iours i'en demeure opilé.
Vn autre renfroingné, resueur, melancolique,
Grimassant son discours semble auoir la colique,

Suant, crachant, touſſant, penſant venir au point :
Parle ſi finement que l'on ne l'entend point.
Vn autre ambitieux pour les vers qu'il compoſe,
Quelque bon benefice en l'eſprit ſe propoſe,
Et deſſus vn cheual, comme vn ſinge attaché
Meditant vn ſonnet, medite vne Eueſché.
Si quelqu'vn comme moy leurs ouurages n'eſtime,
Il eſt lourd, ignorant, il n'ayme point la rime,
Difficille, hargneux, de leur vertu ialoux,
Contraire en iugement au commun bruit de tous,
Que leur gloire il derobe, auecq' ſes artifices.
Les Dames cependant ſe fondent en delices
Liſant leurs beaux eſcrits, & de iour & de nuit
Les ont au cabinet ſous le cheuet du lict,
Que portez à l'Egliſe ils valent des matines,
Tant ſelon leurs diſcours leurs œuures ſont diuines.
Encore apres cela ils ſont enfants des Cieux,
Ils font iournellement carouſſe auecq' les Dieux :
Compagnons de Minerue, & confis en ſcience,
Vn chacun d'eux penſe eſtre vne lumiere en France.
Ronſard fay-m'en raiſon, & vous autres eſprits
Que pour eſtre viuans en mes vers ie n'eſcris,
Pouuez vous endurer que ces rauques Cygalles
Egallent leurs chanſons à voz œuures Royalles,
Ayant voſtre beau nom lachement dementy?
Ha! c'eſt que noſtre ſiecle eſt en tout peruerty :
Mais pourtant quelque eſprit entre tant d'inſolence
Sçait trier le ſçauoir d'auecque l'ignorance,
Le naturel de l'art, & d'vn œil auiſé
Voit qui de Calliope eſt plus fauoriſé.
Iuſte poſtérité à teſmoing ie t'apelle,
Toy qui ſans paſſion, maintiens l'œuure immortelle,
Et qui ſelon l'eſprit, la grace & le ſçauoir,
De race en race au peuple vn ouurage fais voir,

Vange ceste querelle, & iustement separe
Du Cigne d'Apollon la corneille barbare
Qui croassant par tout d'vn orgueil effronté
Ne couche de rien moins que l'immortalité.
Mais Comte que sert-il d'en entrer en colere?
Puisque le tans le veut nous n'y pouuons rien faire,
Il faut rire de tout, aussi bien ne peut-on
Changer chose en Virgile, ou bien l'autre en Platon.
Quel plaisir penses-tu, que dans l'ame ie sente,
Quand l'vn de ceste troupe en audace insolente,
Vient à Vanues à pied, pour grimper au coupeau
Du Parnasse François, & boire de son eau,
Que froidement reçeu, on l'escoute à grand peine,
Que la Muse en groignant luy deffend sa fontaine,
Et se bouchant l'oreille au reçit de ses vers,
Tourne les yeux à gauche, & les lit de trauers,
Et pour fruit de sa peine aux grands vens dispersée,
Tous ses papiers seruir à la chaire percée?
Mais comme eux ie suis Pœte, & sans discretion
Ie deuiens importun auecq' presomption.
Il faut que la raison retienne le caprice,
Et que mon vers ne soit qu'ainsi qu'vn exercice,
Qui par le iugement doit estre limité
Selon que le requiert ou l'age, ou la santé.
Ie ne sçay quel Demon m'a fait deuenir Pœte:
Ie n'ay comme ce Grecq des Dieux grand interprete
Dormy sur Helicon, où ces doctes mignons
Naissent en vne nuict comme les champignons,
Si ce n'est que ces iours allant à l'auanture
Resuant comme vn oyson qu'on mene à la pature,
A Vanues i'arriuay, où suiuant maint discours,
On me fit au iardin faire cinq ou six tours,
Et comme vn Conclauiste entre dans le conclaue,
Le sommelier me prit, & m'enferme en la caue,

Où beuuant, & mangeant ie fis mon coup d'eſſay,
Et où ſi ie ſçay rien, i'apris ce que ie ſçay.
Voyla ce qui m'a fait & Poëte, & Satyrique,
Reglant la mediſance à la façon antique.
Mais à ce que ie voy ſympatiſant d'humeur,
I'ay peur que tout à fait ie deuiendray rimeur,
I'entre ſur ma loüange, & bouffi d'arrogance,
Si ie n'en ay l'eſprit i'en auray l'inſolence.
Mais retournons à nous, & ſages deuenus
Soyons à leurs depens vn peu plus retenus.
Or Comte, pour finir ly doncq' ceſte Satyre,
Et voy ceux de ce temps que ie pince ſans rire,
Pendant qu'à ce printemps retournant à la cour
I'iray reuoir mon maiſtre, & luy dire bon iour.





A Monſieur le Marquis de Cœuures.

Satyre III.



arquis, que doy-ie faire en ceſte incertitude?
Doy-ie las de courir me remettre à l'eſtude,
Lire Homere, Ariſtote, & diſciple nouueau
Glaner ce que les Greqs ont de riche, & de beau.
Reſte de ces moiſſons que Ronſard, & Deſportes,
Ont remporté du champ ſur leurs eſpaules fortes,
Qu'ils ont comme leur propre en leur grange entaſſé,
Egallant leurs honneurs aux honneurs du paſſé?
Ou ſi continuant à courtiſer mon maiſtre,
Ie me doy iuſqu'au bout d'eſperance repaiſtre,
Courtiſan morfondu, frenetique, & reſueur,
Portrait de la diſgrace, & de la defaueur,
Puis ſans auoir du bien, troublé de reſuerie
Mourir deſſus vn coffre en vne hoſtellerie,
En Toſcane, en Sauoye, ou dans quelque autre lieu,
Sans pouuoir faire paix, ou trefue auecques Dieu.
Sans parler ie t'entends il faut ſuiure l'orage,
Auſſi bien on ne peut où choiſir auantage.
Nous viuons à tatons, & dans ce monde icy

Souuent auecq' trauail on pourſuit du ſoucy :
Car les Dieux couroucéz contre la race humaine
Ont mis auecq' les biens la ſueur, & la paine.
Le monde eſt vn berlan où tout eſt confondu :
Tel penſe auoir gaigné qui ſouuent a perdu
Ainſi qu'en vne blanque où par hazard on tire,
Et qui voudroit choiſir ſouuent prendroit le pire.
Tout depend du Deſtin, qui ſans auoir eſgard
Les faueurs, & les biens, en ce monde depart.
Mais puis qu'il eſt ainſi que le ſort nous emporte,
Qui voudroit ſe bander contre vne loy ſi forte?
Suiuons doncq' ſa conduite en ceſt aueuglement.
Qui peche auecq' le ciel peche honorablement.
Car penſer s'affranchir c'eſt vne reſuerie,
La liberté par ſonge en la terre eſt cherie :
Rien n'eſt libre en ce monde & chaque homme depend
Comtes, Princes, Sultans, de quelque autre plus grand.
Tous les hommes viuans ſont icy bas eſclaues
Mais ſuiuant ce qu'ils ſont ils diferent d'entraues,
Les vns les portent d'or, & les autres de fer :
Mais n'en deplaiſe aux vieux, ny leur Philoſopher
Ny tant de beaux eſcrits qu'on lit en leurs eſcoles
Pour s'affranchir l'eſprit ne ſont que des paroles.
Au ioug nous ſommes nez & n'a iamais eſté
Homme qu'on ayt vu viure en plaine liberté.
En vain me retirant enclos en vne eſtude
Penſeroy-ie laiſſer le ioug de ſeruitude,
Eſtant ſerf du deſir d'aprendre, & de ſçauoir,
Ie ne ferois ſinon que changer de deuoir.
C'eſt l'arreſt de nature, & perſonne en ce monde
Ne ſçauroit controler ſa ſageſſe profonde.
Puis que peut il ſeruir aux mortels icy bas,
Marquis, d'eſtre ſçauant, ou de ne l'eſtre pas?
Si la ſcience pauure, affreuſe eſt meſpriſée,

Sert au peuple de fable, aux plus grands de risée ;
Si les gens de Latin des sots sont denigrez
Et si lon nest docteur sans prendre ses degrés.
Pourueu qu'on soit morguant, qu'on bride sa moustache,
Qu'on frise ses cheueux, qu'on porte vn grand pannache,
Qu'on parle baragouin, & qu'on suiue le vent :
En ce temps du iourd'huy lon n'est que trop sçauant.
Du siecle les mignons, fils de la poule blanche
Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche,
En credit esleuez ils disposent de tout,
Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à bout.
Mais quoy, me diras tu, il t'en faut autant faire,
Qui ose a peu souuent la fortune contraire :
Importune le Louure, & de iour, & de nuict
Perds pour t'assugetir & la table, & le lict :
Sois entrant, effronté, & sans cesse importune :
En ce temps l'impudance eleue la fortune.
Il est vray, mais pourtant ie ne suis point d'auis
De degager mes iours pour les rendre asseruis,
Et sous vn nouuel Astre aller noueau pilote
Conduire en autre mer, mon nauire qui flote,
Entre l'espoir du bien, & la peur du danger
De froisser mon attente, en ce bord estranger.
Car pour dire le vray c'est vn pays estrange,
Où comme vn vray Prothée à toute heure on se change,
Où les loys par respect sages humainnement,
Confondent le loyer auecq' le chastiment,
Et pour vn mesme fait de mesme intelligence
L'vn est iusticié, l'autre aura recompence.
Car selon l'interest, le credit, ou l'apuy .
Le crime se condamne, & s'absout auiourd'huy.
Ie le dy sans confondre en ces aigres remarques
La clemence du Roy, le miroir des Monarques,
Qui plus grand de vertu, de cœur, & de renom,

S'eſt acquis de Clement, & la gloire & le nom.
Or quant à ton conſeil qu'à la cour ie m'engage,
Ie n'en ay pas l'eſprit, non plus que le courage.
Il faut trop de ſçauoir, & de ciuilité,
Et ſi i'oſe en parler trop de ſubtilité,
Ce n'eſt pas mon humeur, ie ſuis melancolique,
Ie ne ſuis point entrant, ma façon eſt ruſtique,
Et le ſurnom de bon me va t on reprochant,
Dautant que ie n'ay pas l'eſprit d'eſtre meſchant.
Et puis ie ne ſçaurois me forcer ny me faindre,
Trop libre en volonté ie ne me puis contraindre.
Ie ne ſçaurois flater, & ne ſçay point comment
Il faut ſe taire acort, ou parler faucement,
Benir les fauoris de geſte, & de parolles,
Parler de leurs ayeux, au iour de Cerizolles,
Des hauts faicts de leur race, & comme ils ont acquis
Ce titre auecq' honneur de Ducs, & de Marquis.
Ie n'ay point tant d'eſprit pour tant de menterie :
Ie ne puis m'adonner à la cageollerie,
Selon les accidens, les humeurs ou les iours,
Changer comme d'habits tous les mois de diſcours.
Suiuant mon naturel ie hay tout artifice,
Ie ne puis deguiſer la vertu, ny le vice,
Offrir tout de la bouche, & d'vn propos menteur,
Dire pardieu Monſieur ie vous ſuis ſeruiteur,
Pour cent bonadies s'arreſter en la ruë,
Faire ſus l'vn des pieds en la ſale la gruë,
Entendre vn mariollet qui dit auecq' meſpris
Ainſi qu'aſnes ces gens ſont tout veſtus de gris,
Ces autres verdelets aux peroquets reſſemblent,
Et ceux-cy mal peignez deuant les Dames tremblent,
Puis au partir de là comme tourne le vent
Auecques vn bon iour amys comme deuant.
Ie n'entends point le cours du Ciel, ny des planetes,

Ie ne ſçay deuiner les affaires ſecretes,
Cognoiſtre vn bon viſage, & iuger ſi le cœur
Contraire à ce qu'on voit ne ſeroit point moqueur.
De porter vn poullet ie n'ay la ſuffiſance,
Ie ne ſuis point adroit, ie n'ay point d'eloquence
Pour colorer vn faict, ou detourner la foy,
Prouuer qu'vn grand amour n'eſt ſuiect à la loy.
Suborner par diſcours vne femme coquette,
Luy conter des chanſons de Ieanne, & de Paquette.
Deſbaucher vne fille, & par viues raiſons
Luy monſtrer comme Amour faict les bonnes maiſons.
Les maintient, les eſleue, & propice aux plus belles
En honneur les auance, & les faict Damoyſelles,
Que c'eſt pour leurs beaux nez que ſe font les ballets.
Qu'elles ſont le ſuiect des vers, & des poulets,
Que leur nom retentit dans les airs que lon chante,
Qu'elles ont à leur ſuite vne troupe beante
De langoureux tranſis, & pour le faire court
Dire qu'il n'eſt rien tel qu'aymer les gens de court
Aleguant maint exemple en ce ſiecle où nous ſommes,
Qu'il n'eſt rien ſi facile à prendre que les hommes,
Et qu'on ne s'enquiert plus s'elle a faict le pourquoy,
Pourueu qu'elle ſoit riche, & qu'elle ayt bien de quoy.
Quand elle auroit ſuiuy le camp à la Rochelle
S'elle a force ducats elle eſt toute pucelle.
L'honneur eſtropié, languiſſant, & perclus,
N'eſt plus rien qu'vne idolle en qui lon ne croit plus.
Or pour dire cecy il faut force miſtere,
Et de mal diſcourir il vaut bien mieux ſe taire.
Il eſt vray que ceux là qui n'ont pas tant d'eſprit
Peuuent mettre en papier leur dire par eſcrit,
Et rendre par leurs vers, leur Muſe maquerelle;
Mais pour dire le vray ie n'en ay la ceruelle.
Il faut eſtre trop pront, eſcrire à tous propos,

Perdre pour vn ſonnet & ſommeil, & repos.
Puis ma muſe eſt trop chaſte, & i'ay trop de courage,
Et ne puis pour autruy façonner vn ouurage.
Pour moy i'ay de la court autant comme il m'en fault :
Le vol de mon deſſein ne s'eſtend point ſi haut :
De peu ie ſuis content, encore que mon maiſtre
S'il luy plaiſoit vn iour mon trauail recongnoiſtre
Peut autant qu'autre Prince, & a trop de moyen
D'eleuer ma fortune & me faire du bien,
Ainſy que ſa Nature à la vertu facille
Promet que mon labeur ne doit eſtre inutille,
Et qu'il doit quelque iour mal-gré le ſort cuiſant
Mon ſeruice honorer d'vn honneſte preſant,
Honneſte, & conuenable à ma baſſe fortune,
Qui n'abaye, & n'aſpire ainſy que la commune
Apres l'or du Perou, ny ne tend aux honneurs,
Que Rome departit aux vertuz des Seigneurs.
Que me ſert de m'aſſeoir le premier à la table,
Si la fain d'en auoir me rend inſatiable?
Et ſi le fais leger d'vne double Eueſché
Me rendant moins contant me rend plus empeſché?
Si la gloire, & la charge à la peine adonnée
Rend ſous l'ambition mon ame infortunée?
Et quand la ſeruitude a pris l'homme au collet
I'eſtime que le Prince eſt moins que ſon valet.
C'eſt pourquoy ie ne tends à fortune ſi grande :
Loing de l'ambition, la raiſon me commande :
Et ne pretends auoir autre choſe ſinon
Qu'vn ſimple benefice, & quelque peu de nom ;
Affin de pouuoir viure, auecq' quelque aſſeurance,
Et de m'oſter mon bien que lon ait conſcience.
Alors vrayement heureux les liures feuilletant
Ie rendrois mon deſir, & mon eſprit contant.
Car ſans le reuenu l'eſtude nous abuſe,

Et le corps ne se paist aux banquets de la muse.
Ses mets sont de sçauoir discourir par raison,
Comme l'ame se meut vn tans en sa prison,
Et comme deliurée elle monte diuine
Au Ciel lieu de son estre, & de son origine,
Comme le Ciel mobile eternel en son cours
Fait les siecles, les ans, & les mois, & les iours,
Comme aux quatre elemens les matieres encloses,
Donnent comme la mort la vie à toutes choses,
Comme premierement les hommes dispercez,
Furent par l'armonie, en troupes amassez,
Et comme la malice en leur ame glissée,
Troubla de noz ayeux l'innocente pensée,
D'où naquirent les loys, les bourgs, & les citez,
Pour seruir de gourmete à leurs mechancetez,
Comme ils furent en fin reduis sous vn Empire,
Et beaucoup d'autres plats qui seroient longs à dire,
Et quand on en sçauroit ce que Platon en sçait,
Marquis tu n'en serois plus gras, ny plus refaict,
Car c'est vne viande en esprit consommée,
Legere à l'estomac, ainsi que la fumée.
Sçais tu pour sçauoir bien, ce qu'il nous faut sçauoir?
C'est s'affiner le goust de cognoistre, & de voir,
Aprendre dans le monde, & lire dans la vie
D'autres secrets plus fins que de Philosophie,
Et qu'auecq' la science il faut vn bon esprit.
Or entends à ce point ce qu'vn Greq' en escrit,
Iadis vn loup dit-il, que la fain epoinçonne
Sortant hors de son fort rencontre vne lionne
Rugissante à l'abord, & qui montroit aux dens
L'insatiable fain qu'elle auoit au dedans :
Furieuse elle aproche, & le loup qui l'auise,
D'vn langage flateur luy parle, & la courtise :
Car ce fut de tout tans que ployant sous l'effort,

Le petit cede au grand, & le foible au plus fort.
Luy di-ie, qui craignoit que faute d'autre proye,
La beste l'attaquast, ses ruses il employe.
Mais en fin le hazard si bien le secourut,
Qu'vn mulet gros, & gras à leurs yeux aparut;
Ils cheminent dispos croyant la table preste,
Et s'aprochent tous deux assez pres de la beste,
Le loup qui la congnoist, malin, & deffiant,
Luy regardant aux pieds luy parloit en riant :
D'où es-tu? qui es-tu? quelle est ta nouriture?
Ta race, ta maison, ton maistre, ta nature?
Le mulet estonné de ce nouueau discours
De peur ingenieux, aux ruses eut recours,
Et comme les Normans sans luy repondre voire,
Compere, ce dit-il, ie n'ay point de memoire,
Et comme sans esprit ma grand mere me vit,
Sans m'en dire autre chose au pied me l'escriuit.
Lors il leue la iambe au iaret ramassée,
Et d'vn œil innocent il couuroit sa pensée,
Se tenant suspendu sur les pieds en auant :
Le loup qui l'aperçoit se leue de deuant,
S'excusant de ne lire auecq' ceste parolle,
Que les loups de son tans n'alloient point à l'ecolle :
Quand la chaude lionne à qui l'ardante fain
Alloit precipitant la rage, & le dessein,
S'aproche plus sçauante en volonté de lire,
Le mulet prend le tans, & du grand coup qu'il tire
Luy enfonce la teste, & d'vne autre façon,
Qu'elle ne sçauoit point luy aprit sa leçon.
Alors le loup s'enfuit voyant la beste morte,
Et de son ignorance ainsi se reconforte :
N'en deplaise aux Docteurs, Cordeliers, Iacopins,
Pardieu les plus grands clers ne sont pas les plus fins.



A Monſieur Motin.

SATYRE IIII.



otin la Muſe eſt morte, ou la faueur pour elle :
En vain deſſus Parnaſſe Apollon on apelle,
En vain par le veiller on acquiert du ſçauoir,
Si fortune s'en mocque, & s'on ne peut auoir
Ny honneur, ny credit, non plus que ſi noz paines
Eſtoient fables du peuple inutiles, & vaines.
Or va romps toy la teſte, & de iour & de nuict,
Pallis deſſus vn liure à l'apetit d'vn bruit
Qui nous honore apres que nous ſommes ſous terre,
Et de te voir paré de trois brins de lierre,
Comme s'il importoit eſtans ombres là bas,
Que noſtre nom veſcuſt ou qu'il ne veſcuſt pas.
Honneur hors de ſaiſon, inutile merite
Qui viuans nous trahit, & qui morts nous profite.
Sans ſoing de l'auenir ie te laiſſe le bien
Qui vient à contrepoil alors qu'on ne ſent rien,
Puis que viuant icy de nous on ne faict conte,
Et que noſtre vertu engendre noſtre honte.
Doncq' par d'autres moyens à la court familiers,

Par vice, ou par vertu acquerons des lauriers,
Puis qu'en ce monde icy on n'en faict differance,
Et que souuent par l'vn l'autre se recompense.
Aprenons à mentir, mais d'vne autre façon
Que ne fait Caliope ombrageant sa chanson
Du voille d'vne fable, afin que son mistere
Ne soit ouuert à tous, ny congneu du vulguaire.
Aprenons à mentir, noz propos deguiser,
A trahir noz amys, noz ennemis baiser,
Faire la court aux grands, & dans leurs antichambres,
Le chapeau dans la main, nous tenir sur noz membres,
Sans oser ny cracher, ny toussir, ny s'asseoir,
Et nous couchant au iour, leur donner le bon soir.
Car puis que la fortune aueuglement dispose
De tout, peut estre en fin aurons nous quelque chose
Qui pourra destourner l'ingrate aduersité,
Par vn bien incertain à tatons debité,
Comme ces courtisans qui s'en faisant acroire,
N'ont point d'autre vertu, sinon de dire voire.
Or laissons doncq' la Muse, Apollon, & ses vers,
Laissons le lut, la lyre, & ces outils diuers,
Dont Apollon nous flatte, ingrate frenesie,
Puis que pauure & quémande on voit la poësie,
Où i'ai par tant de nuits mon trauail occupé:
Mais quoy ie te pardonne, & si tu m'as trompé
La honte en soit au siecle, où viuant d'age en age
Mon exèmple rendra quelque autre esprit plus sage.
Mais pour moy mon amy ie suis fort mal payé
D'auoir suiuy cet' art, si i'eusse estudié,
Ieune laborieux sur vn bancq à l'escolle,
Gallien, Hipocrate, ou Iason, ou Bartolle,
Vne cornete au col debout dans vn parquet,
A tort & à trauers ie vendrois mon caquet,
Ou bien tastant le poulx, le ventre & la poitrine,

I'aurois vn beau teston pour iuger d'vne vrine,
Et me prenant au nez loucher dans vn bassin
Des ragous qu'vn malade offre à son Medecin,
En dire mon aduis, former vne ordonnance,
D'vn rechape s'il peut, puis d'vne reuerence,
Contrefaire l'honneste, & quand viendroit au point,
Dire en serrant la main, Dame il n'en falloit point.
Il est vray que le Ciel qui me regarda naistre,
S'est de mon iugement tousiours rendu le maistre,
Et bien que ieune enfant mon Pere me tançast,
Et de verges souuent mes chançons menaçast,
Me disant de depit, & bouffy de colere,
Badin quitte ces vers, & que penses-tu faire?
La Muse est inutile, & si ton oncle a sçeu
S'auancer par cet' art tu t'y verras deçeu.
Vn mesme Astre tousiours n'eclaire en ceste terre :
Mars tout ardant de feu nous menace de guerre,
Tout le monde fremit, & ces grands mouuemens
Couuent en leurs fureurs de piteux changemens.
Pense-tu que le lut, & la lyre des Poëtes
S'acorde d'armonie auecques les trompettes,
Les fiffres, les tambours, le canon, & le fer,
Concert extrauagant des musiques d'enfer?
Toute chose a son regne, & dans quelques annees,
D'vn autre œil nous verrons les fieres destinées.
Les plus grands de ton tans dans le sang aguerris,
Comme en Trace seront brutalement nourris,
Qui rudes n'aymeront la lyre de la Muse,
Non plus qu'vne vielle ou qu'vne cornemuse.
Laisse donc ce métier & sage prens le soing
De t'acquerir vn art qui te serue au besoing.
Ie ne sçay mon amy par quelle prescience,
Il eut de noz Destins si claire congnoissance,
Mais pour moy ie sçay bien que sans en faire cas,

Ie mesprisois son dire, & ne le croyois pas,
Bien que mon bon Démon souuent me dist le mesme :
Mais quand la passion en nous est si extreme,
Les aduertissemens n'ont ny force ny lieu :
Et l'homme croit à peine aux parolles d'vn Dieu.
Ainsi me tançoit-il d'vne parolle emeuë.
Mais comme en se tournant ie le perdoy de veuë
Ie perdy la memoire auecques ses discours,
Et resueur m'esgaray tout seul par les destours
Des Antres & des Bois affreux & solitaires,
Où la Muse en dormant m'enseignoit ses misteres,
M'aprenoit des secrets & m'echaufant le sein,
De gloire & de renom releuoit mon dessein.
Inutile science, ingrate, & mesprisée,
Qui sert de fable au peuple, aux plus grands de risée.
Encor' seroit ce peu si sans estre auancé,
Lon auoit en cet art son age depencé,
Apres vn vain honneur que le tans nous refuse,
Si moins qu'vne Putain l'on n'estimoit la Muse.
Eusse tu plus de feu, plus de soing, & plus d'art
Que Iodelle n'eut oncq', Desportes, ny Ronsard,
Lon te fera la mouë, & pour fruict de ta paine,
Ce n'est ce dirat-on qu'vn Poete à la douzaine.
Car on n'a plus le goust comme on l'eut autrefois.
Apollon est gené par de sauuages loix,
Qui retiennent sous l'art sa nature offusquée,
Et de mainte figure est sa beauté masquée.
Si pour sçauoir former quatre vers enpoullez
Faire tonner des mots mal ioincts & mal collez,
Amy l'on estoit Poete, on verroit cas estranges,
Les Poetes plus espais que mouches en vandanges.
Or que des ta ieunesse Apollon t'ait apris,
Que Caliope mesme ait tracé tes escris,
Que le neueu d'Atlas les ait mis sur la lyre,

Qu'en l'Antre Thespean on ait daigné les lire,
Qu'ils tiennent du sçauoir de l'antique leçon,
Et qu'ils soient imprimez des mains de Patisson,
Si quelqu'vn les regarde & ne leur sert d'obstacle,
Estime mon amy que c'est vn grand miracle.
Lon a beau faire bien, & semer ses escris
De ciuette, bainjoin, de musc, & d'ambre gris,
Qu'ils soient plains releuez & graues à l'oreille,
Qu'ils fassent sourciller les doctes de merueille,
Ne pense pour cela estre estimé moins fol,
Et sans argent contant qu'on te preste vn licol,
Ny qu'on n'estime plus (humeur extrauagante)
Vn gros asne pourueu de mille escuz de rente.
Ce malheur est venu de quelques ieunes veaux
Qui mettent à l'encan l'honneur dans les bordeaux,
Et raualant Phœbus, les Muses, & la grace,
Font vn bouchon à vin du laurier de Parnasse,
A qui le mal de teste est commun & fatal,
Et vont bisarement en poste à l'hopital,
Disant s'on n'est hargneux, & d'humeur difficille,
Que lon est mesprisé de la troupe ciuille,
Que pour estre bon Poete il faut tenir des fous,
Et desirent en eux ce qu'on mesprise en tous,
Et puis en leur chanson sotement importune,
Ils accusent les grands, le Ciel, & la fortune,
Qui fustez de leurs vers en sont si rebatus,
Qu'ils ont tiré cet' art du nombre des vertus,
Tiennent à mal d'esprit leurs chansons indiscrettes
Et les mettent au ranc des plus vaines sornetes.
Encore quelques grands affin de faire voir
De Mæcene riuaux qu'ils ayment le sçauoir,
Nous voient de bon œil, & tenant vne gaule,
Ainsi qu'à leurs cheuaux nous en flatent l'espaule,
Auecque bonne mine, & d'vn langage doux,

Nous disent souriant, & bien que faictes vous?
Auez vous point sur vous quelque chanson nouuelle?
I'en vy ces iours passez de vous vne si belle,
Que c'est pour en mourir, ha ma foy ie voy bien,
Que vous ne m'aymez plus, vous ne me donnez rien.
Mais on lit à leurs yeux & dans leur contenance,
Que la bouche ne parle ainsi que l'ame pense,
Et que c'est mon amy, vn gremoire & des mots
Dont tous les courtisans endorment les plus sots.
Mais ie ne m'aperçoy que trenchant du prudhomme,
Mon tans en cent caquets sottement ie consomme,
Que mal instruit ie porte en Brouage du sel,
Et mes coquilles vendre à ceux de sainct Michel.
Doncq' sans mettre l'enchere aux sotises du monde,
Ny gloser les humeurs de Dame Fredegonde,
Ie diray librement pour finir en deux mots,
Que la plus part des gens sont habillez en sots.





A Monsieur Bertault, Euesque de Sées.

Satyre V.

Bertault c'est vn grand cas quoy que lon puisse faire,
Il n'est moyen qu'vn homme à chacun puisse plaire
Et fust-il plus parfaict que la perfection,
L'homme voit par les yeux de son affection.
Chaque fat a son sens dont sa raison s'escrime,
Et tel blasme en autruy ce dequoy ie l'estime,
Tout suyuant l'intelec change d'ordre & de rang,
Les Mores auiourd'huy peignent le Diable blanc,
Le sel est doux aux vns, le sucre amer aux autres,
Lon reprend tes humeurs ainsi qu'on fait les nostres,
Les Critiques du tans m'apellent debauché,
Que ie suis iour & nuict aux plaisirs ataché,
Que i'y pers mon esprit, mon ame & ma ieunesse,
Les autres au rebours accusent ta sagesse,
Et ce hautain desir qui te faict mépriser
Plaisirs, tresors, grandeurs pour t'immortaliser,
Et disent, ô chetifs qui mourant sur vn liure,
Pensez seconds Phænis en vos cendres reuiure,
Que vous estes trompez en vostre propre erreur,

Car & vous & vos vers viuez par procureur.
Vn liuret tout moysi vit pour vous & encore
Comme la mort vous fait, la taigne le deuore,
Ingrate vanité dont l'homme se repaist,
Qui baille apres vn bien qui sottement luy plaist.
Ainsi les actions aux langues sont sugettes,
Mais ces diuers rapors sont de foibles sagettes,
Qui bleçent seulement ceux qui sont mal armez,
Non pas les bons espris à vaincre acoutumez,
Qui sçauent auisez auecques differance,
Separer le vray bien du fard de l'apparance.
C'est vn mal bien estrange aux cerueaux des humains
Qui suiuant ce qu'ils sont malades ou plus sains,
Digerent la viande, & selon leur nature,
Ils prennent ou mauuaise ou bonne nouriture.
Ce qui plaist à l'œil sain offence vn chassieux,
L'eau se iaunit en bile au corps du bilieux,
Le sang d'vn Hidropique en pituite se change,
Et l'estommac gasté pourit tout ce qu'il mange,
De la douce liqueur roussoyante du Ciel,
L'vne en fait le venin, & l'autre en fait le miel.
Ainsi c'est la nature, & l'humeur des personnes,
Et non la qualité qui rend les choses bonnes.
Charnellement se ioindre auecq' sa paranté,
En France c'est inceste, en Perse charité,
Tellement qu'à tout prendre en ce monde où nous sommes,
Et le bien, & le mal depend du goust des hommes.
Or sans me tourmenter des diuers apetis,
Quels ils sont aux plus grands, & quels aux plus petis,
Ie te veux discourir comme ie trouue estrange
Le chemin d'où nous vient le blasme, & la loüange,
Et comme i'ay l'esprit de Chimeres brouillé,
Voyant qu'vn More noir m'appelle barbouillé,
Que les yeux de trauers s'offensent que ie lorgne,

Et que les quinze vints disent que ie suis borgne.
C'est ce qui m'en deplaist encor que i'aye apris
En mon Philosopher d'auoir tout à mépris.
Penses tu qu'à present vn homme a bonne grace,
Qui dans le four l'Euesque enterine sa grace,
Ou l'autre qui poursuit des abolitions,
De vouloir ietter l'œil dessus mes actions,
Vn traistre, vn vsurier, qui par misericorde,
Par argent, ou faueur s'est sauué de la corde,
Moy qui dehors sans plus ay veu le Chastelet,
Et que iamais sergent ne saisit au collet,
Qui vis selon les loix & me contiens de sorte
Que ie ne tremble point quand on heurte à ma porte,
Voyant vn President le cœur ne me tressault,
Et la peur d'vn Preuost ne m'eueille en sursault,
Le bruit d'vne recherche au logis ne m'areste,
Et nul remord facheux ne me trouble la teste,
Ie repose la nuict suz l'vn & l'autre flanc,
Et cepandant Bertault ie suis desus le ranc.
Scaures du tans present, hipocrites seueres,
Vn Claude effrontement parle des adulteres,
Milon sanglant encor reprend vn assassin,
Grache, vn seditieux, & Verres, le larcin.
Or pour moy tout le mal que leur discours m'obiette,
C'est que mon humeur libre à l'amour est sugette,
Que i'ayme mes plaisirs, & que les passetans
Des amours m'ont rendu grison auant le tans,
Qu'il est bien malaisé que iamais ie me change,
Et qu'à d'autres façons ma ieunesse se range.
Mon oncle m'a conté que montrant à Ronsard
Tes vers estincellants & de lumiere, & d'art,
Il ne sçeut que reprendre en ton aprentissage
Sinon qu'il te iugeoit pour vn Poete trop sage.
Et ores au contraire, on m'obiecte à peché

Les humeurs qu'en ta Muſe il euſt bien recherché.
Auſſi ie m'emerueille au feu que tu recelles,
Qu'vn eſprit ſi raſis ait des fougues ſi belles,
Car ie tien comme luy que le chaud element,
Qui donne ceſte pointe au vif entendement,
Dont la verue s'echauffe & s'enflame de ſorte
Que ce feu dans le Ciel ſur des aiſles l'emporte,
Soit le meſme qui rend le Poete ardant & chaud,
Suiect à ſes plaiſirs, de courage ſi haut,
Qu'il mepriſe le peuple, & les choſes communes,
Et brauant les faueurs ſe moque des fortunes,
Qui le fait debauché, frenetique reſuant
Porter la teſte baſſe, & l'eſprit dans le vent,
Egayer ſa fureur parmy des precipices,
Et plus qu'à la raiſon ſuiect à ſes caprices.
Faut il doncq' à preſent s'etonner ſi ie ſuis
Enclin à des humeurs qu'euiter ie ne puis,
Où mon temperament malgré moy me tranſporte,
Et rend la raiſon foible où la nature eſt forte,
Mais que ce mal me dure il eſt bien malaiſé,
L'homme ne ſe plaiſt pas d'eſtre touſiours fraiſé,
Chaque age a ſes façons, & change la Nature
De ſept ans en ſept ans noſtre temperature;
Selon que le Soleil ſe loge en ſes maiſons,
Se tournent noz humeurs, ainſi que noz ſaiſons,
Toute choſe en viuant auecq' l'age s'altere,
Le debauché ſe rit des ſermons de ſon pere,
Et dans vingt & cinq ans venant à ſe changer,
Retenu, vigilant, ſoigneux & meſnager,
De ces meſmes diſcours ſes fils il admoneſte,
Qui ne font que s'en rire & qu'en hocher la teſte,
Chaque age a ſes humeurs, ſon gouſt, & ſes plaiſirs,
Et comme noſtre poil blanchiſſent noz deſirs.
Nature ne peut pas l'age en l'age confondre:

L'enfant qui ſçait deſia demander & reſpondre,
Qui marque aſſeurement la terre de ſes pas,
Auecque ſes pareils ſe plaiſt en ſes ébas,
Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il ſaute d'aiſe,
Sans raiſon d'heure en heure, il s'émeut & s'apaiſe.
Croiſſant l'age en auant ſans ſoing de gouuerneur
Releué, courageux, & cupide d'honneur,
Il ſe plaiſt aux cheuaux, aux chiens, à la campagne,
Facille au vice il hait les vieux, & les dedagne,
Rude à qui le reprend, pareſſeux à ſon bien,
Prodigue, depencier, il ne conſerue rien,
Hautain, audacieux, conſeiller de ſoy meſme,
Et d'vn cœur obſtiné ſe heurte à ce qu'il aime.
L'age au ſoing ſe tournant homme fait il acquiert
Des biens, & des amis, ſi le tans le requiert,
Il maſque ſes diſcours, comme ſur vn theatre,
Subtil ambitieux l'honneur il idolatre,
Son eſprit auiſé preuient le repentir,
Et ſe garde d'vn lieu difficille à ſortir.
Maints facheux accidans ſurprennent ſa vielleſſe.
Soit qu'auecq du ſoucy gagnant de la richeſſe,
Il s'en deffend l'vſage, & craint de s'en ſeruir,
Que tant plus il en a, moins s'en peut aſſouuir,
Ou ſoit qu'auecq' froideur il faſſe toute choſe,
Imbecille, douteux, qui voudroit, & qui n'oſe,
Dilayant, qui touſiours a l'œil ſur l'auenir,
De leger il n'eſpere, & croit au ſouuenir,
Il parle de ſon tans, difficille & ſeuere,
Cenſurant la ieuneſſe vſe des droits de pere,
Il corrige, il reprend, hargneux en ſes façons,
Et veut que tous ſes mots ſoient autant de leçons.
Voilla doncq' de par Dieu comme tourne la vie,
Ainſi diuerſement aux humeurs aſſeruie,
Que chaque age depart à chaque homme en viuant,

De ſon temperament la qualité ſuiuant :
Et moy qui ieune encor' en mes plaiſirs m'égaye,
Il faudra que ie change, & mal gré que i'en aye
Plus ſoigneux deuenu, plus froid, & plus raſſis,
Que mes ieunes penſers cedent aux vieux ſoucis,
Que i'en paye l'eſcot remply iuſque à la gorge,
Et que i'en rende vn iour les armes à ſainct George.
Mais de ces diſcoureurs il ne s'en trouue point,
Ou pour le moins bien peu qui cognoiſſent ce point,
Effrontez, ignorans, n'ayants rien de ſolide,
Leur eſprit prend l'eſſor où leur langue le guide,
Sans voir le fond du ſac ils prononcent l'areſt,
Et rangent leurs diſcours au point de l'intereſt,
Pour exemple parfaitte ils n'ont que l'aparance,
Et c'eſt ce qui nous porte à ceſte indifferance,
Qu'enſemble l'on confond le vice & la vertu,
Et qu'on l'eſtime moins qu'on n'eſtime vn feſtu.
Auſſi qu'importe-il de mal ou de bien faire,
Si de noz actions vn iuge volontaire,
Selon ſes apetis les decide, & les rend
Dignes de recompenſe, ou d'vn ſuplice grand :
Si touſiours noz amis, en bon ſens les expliquent,
Et ſi tout au rebours noz haineux nous en piquent ?
Chacun ſelon ſon gouſt s'obſtine en ſon party,
Qui fait qu'il n'eſt plus rien qui ne ſoit peruerty :
La vertu n'eſt vertu, l'enuie la deguiſe,
Et de bouche ſans plus le vulgaire la priſe :
Au lieu du iugement regnent les paſſions,
Et donne l'intereſt, le pris, aux actions.
Ainſi ce vieux reſueur qui nagueres à Rome
Gouuernoit vn enfant & faiſant le preud'homme,
Contre-caroit Caton, Critique en ſes diſcours,
Qui touſiours rechinoit & reprenoit touſiours,
Apres que cet enfant s'eſt fait plus grand par l'age

Reuenant à la court d'vn ſi lointain voyage,
Ce Critique changeant d'humeurs & de cerueau,
De ſon pedant qu'il fut, deuient ſon maquereau.
O gentille vertu qu'aiſement tu te changes !
Non non ces actions meritent des loüanges,
Car le voyant tout ſeul qu'on le prenne à ſerment,
Il dira qu'icy bas l'homme de iugement
Se doit accommoder au tans qui luy commande,
Et que c'eſt à la court vne vertu bien grande.
Donq' la meſme vertu le dreſſant au poulet,
De vertueux qu'il fut le rend Dariolet,
Donq' à ſi peu de frais, la vertu ſe profane,
Se deguiſe, ſe maſque & deuient courtiſane,
Se transforme aux humeurs, ſuit le cours du marché,
Et diſpence les gens de blaſme & de peché.
Peres des ſiecles vieux, exemple de la vie,
Dignes d'eſtre admirez d'vne honorable enuie,
(Si quelque beau deſir viuoit encor' en nous)
Nous voyant de là haut Peres qu'en dittes vous?
Iadis de voſtre tans la vertu ſimple & pure
Sans fard, ſans fiction imitoit ſa nature,
Auſtere en ſes façons, ſeuere en ſes propos,
Qui dans vn labeur iuſte egayoit ſon repos,
D'hommes vous faiſant Dieux vous paiſſoit d'ambroſie,
Et donnoit place au Ciel à voſtre fantaſie.
La lampe de ſon front partout vous eſclairoit,
Et de toutes frayeurs voz eſpris aſſeuroit,
Et ſans penſer aux biens où le vulgaire penſe,
Elle eſtoit voſtre prix, & voſtre recompenſe,
Où la noſtre auiourd'huy qu'on reuere icy bas,
Va la nuict dans le bal, & dance les cinq pas,
Se parfume, ſe friſe, & de façons nouuelles
Veut auoir par le fard du nom entre les belles,
Fait creuer les courtaux en chaſſant aux foreſts,

Court le faquin, la bague, escrime des fleurets,
Monte vn cheual de bois, fait desus des Pommades,
Talonne le Genet, & le dresse aux passades,
Chante des airs nouueaux, inuente des ballets,
Sçait escrire & porter les vers, & les poulets,
A l'œil tousiours au guet, pour des tours de souplesse,
Glose sur les habits, & sur la gentillesse,
Se plaist à l'entretien, commente les bons mots,
Et met à mesme pris, les sages, & les sots.
Et ce qui plus encor' m'enpoisonne de rage,
Est quand vn Charlatan releue son langage,
Et de coquin faisant le Prince reuestu,
Bastit vn Paranimfe à sa belle vertu,
Et qu'il n'est crocheteur ny courtault de boutique,
Qui n'estime à vertu l'art où sa main s'aplique,
Et qui paraphrasant sa gloire, & son renom,
Entre les vertueux ne veuille auoir du nom.
Voilla comme à present chacun l'adulterise,
Et forme vne vertu comme il plaist à sa guise :
Elle est comme au marché dans les impressions,
Et s'adiugeant aux taux de noz affections,
Fait que par le caprice, & non par le merite,
Le blasme, & la loüange au hazard se debite :
Et peut vn ieune sot, suiuant ce qu'il conçoit,
Ou ce que par ses yeux son esprit en reçoit,
Donner son iugement, en dire ce qu'il pense,
Et mettre sans respec nostre honneur en balance.
Mais puis que c'est le tans, mesprisant les rumeurs
Du peuple, laisson là le monde en ces humeurs,
Et si selon son goust, vn chacun en peut dire,
Mon goust sera Bertault, de n'en faire que rire.



A Monſieur de Bethune eſtant Ambaſſadeur pour Sa Maieſté à Rome.

Satyre VI.



ethune ſi la charge où ta vertu s'amuſe,
Te permet écouter les chanſons que la Muſe,
Deſus les bords du Tibre & du mont Palatin,
Me fait dire en François au riuage Latin,
Où comme au grand Hercule, à la poictrine large,
Noſtre Atlas de ſon fais ſur ton dos ſe deſcharge,
Te commet de l'Eſtat l'entier gouuernement,
Ecoute ce diſcours tiſſu bijarement,
Où ie ne pretens point eſcrire ton Hiſtoire :
Ie ne veux que mes vers s'honorent en la gloire
De tes nobles ayeux, dont les faits releuez,
Dans les cœurs des Flamens ſont encore grauez,
Qui tiennent à grandeur de ce que tes Anceſtres
En armes glorieux furent iadis leurs maiſtres.
Ni moins comme ton frere aidé de ta vertu,
Par force, & par conſeil, en France a combatu
Ces auares Oyſeaux dont les griſes gourmandes
Du bon Roy des François rauiſſoient les viandes,

Suget trop haut pour moy, qui doy ſans m'egarer,
Au champ de ſa valeur, la voir & l'admirer.
Auſſi ſelon le corps on doit tailler la robe :
Ie ne veux qu'à mes vers voſtre Honneur ſe derobe,
Ny qu'en tiſſant le fil de voz faits plus qu'humains,
Dedans ce Labirinte il m'eſchape des mains :
On doit ſelon la force entreprendre la paine,
Et ſe donner le ton ſuyuant qu'on a d'halaine,
Non comme vn fou chanter de tort, & de trauers.
Laiſſant doncq' aux ſçauans à vous paindre en leurs vers,
Haut eſleuez en l'air ſur vne aiſle dorée,
Dignes imitateurs des enfans de Borée,
Tandis qu'à mon pouuoir mes forces meſurant,
Sans prendre ny Phœbus, ny la Muſe à garant,
Ie ſuyuray le caprice en ces pays eſtranges
Et ſans paraphraſer tes faits, & tes loüanges,
Ou me fantaſier le cerueau de ſoucy,
Sur ce qu'on dit de France, ou ce qu'on voit icy,
Ie me deſchargeray d'vn fais que ie dedaigne,
Suffiſant de creuer vn Genet de Sardaigne,
Qui pourroit defaillant en ſa morne vigueur,
Succomber ſoubs le fais que i'ay deſus le cœur.
Or ce n'eſt point de voir, en regne la ſottiſe,
L'Auarice, & le Luxe, entre les gens d'Egliſe,
La Iuſtice à l'ancan, l'Innocent opreſſé,
Le conſeil corrompu ſuiure l'intereſſé,
Les eſtats peruertis toute choſe ſe vendre,
Et n'auoir du credit qu'au pris qu'on peut dependre :
Ny moins que la valeur n'ait icy plus de lieu,
Que la nobleſſe coure en poſte à l'hoſtel Dieu,
Que les ieunes oiſifs aux plaiſirs s'abandonnent,
Que les femmes du tans ſoient à qui plus leur donnent,
Que l'vſure ait trouué (bien que ie n'ay dequoy
Tant elle a bonnes dents) que mordre deſus moy.

Tout cecy ne me pese, & l'esprit ne me trouble,
Que tout s'y peruertisse il ne m'en chaut d'vn double,
Du tans, ni de l'estat il ne faut s'affliger,
Selon le vent qui fait l'homme doit nauiger.
Mais ce dont ie me deuls est bien vne autre chose
Qui fait que l'œil humain iamais ne se repose,
Qu'il s'abandonne en proye aux soucis plus cuisans.
Ha! que ne suis-ie Roy pour cent ou six vingts ans,
Par vn Edit public qui fust irreuocable,
Ie bannirois l'Honneur, ce monstre abominable,
Qui nous trouble l'esprit & nous charme si bien,
Que sans luy les humains icy ne voyent rien,
Qui trahit la nature, & qui rend imparfaite
Toute chose qu'au goust les delices ont faicte.
Or ie ne doute point, que ces esprits bossus,
Qui veulent qu'on les croyé en droite ligne yssus
Des sept sages de Grece, à mes vers ne s'oposent,
Et que leurs iugemens desus le mien ne glosent :
Comme de faire entendre à chacun que ie suis
Aussi perclus d'esprit comme Pierre du Puis,
De vouloir sottement que mon discours se dore
Au despens d'vn suget que tout le monde adore,
Et que ie suis de plus priué de iugement,
De t'offrir ce caprice ainsi si librement,
A toy qui des ieunesse apris en son escolle,
As adoré l'Honneur, d'effect, & de parolle,
Qui l'as pour vn but sainct, en ton penser profond,
Et qui mourrois plustost, que luy faire vn faux bond.
Ie veux bien auoir tort en cette seulle chose,
Mais ton doux naturel fait que ie me propose
Librement te montrer à nu mes passions,
Comme à cil qui pardonne aux imperfections :
Qu'ils n'en parlent doncq' plus & qu'estrange on ne trouue
Si ie hay plus l'Honneur qu'vn mouton vne louue,

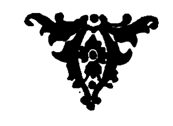
L'Honneur que soubs faux tiltre habite auecque nous,
Qui nous oste la vie & les plaisirs plus doux,
Qui trahit nostre espoir & fait que lon se paine
Apres l'esclat fardé d'vne aparance vaine :
Qui seure les desirs & passe mechamment
La plume par le becq' à nostre sentiment,
Qui nous veut faire entendre en ses vaines chimeres,
Que pour ce qu'il nous touche, il se perd si noz meres,
Noz femmes, & noz sœurs, font leurs maris ialoux,
Comme si leurs desirs dependissent de nous.
Ie pense quant à moy que cest homme fust yure,
Qui changea le premier l'vsage de son viure,
Et rangeant soubs des loys, les hommes escartez,
Bastit premierement & villes & citez,
De tours & de fossez renforça ses murailles,
Et r'enferma dedans cent sortes de quenailles.
De cest amas confus, naquirent à l'instant,
L'enuie, le mespris, le discord inconstant,
La peur, la trahison, le meurtre, la vengeance,
L'horrible desespoir ; & toute ceste engeance
De maux, qu'on voit regner en l'Enfer de la court,
Dont vn pedant de Diable en ses leçons discourt
Quand par art il instruit ses escoliers pour estre,
(S'il se peut faire) en mal plus grands clers que leur maistre.
Ainsi la liberté du monde s'enuola,
Et chascun se campant qui deçà, qui delà,
De hayes, de buissons remarqua son partage,
Et la fraude fist lors la figue au premier age.
Lors du Mien, & du Tien naquirent les proces,
A qui l'argent depart bon, ou mauuais succes,
Le fort batit le foible, & luy liura la guerre,
De là l'Ambition fit anuahir la terre,
Qui fut auant le tans que suruindrent ces maux,
Vn hospital commun à tous les animaux,

Quand le mary de Rhée au ſiecle d'innocence,
Gouuernoit doucement le monde en ſon enfance :
Que la terre de ſoy le fourment raportoit,
Que le cheſne de Maſne & de miel degoutoit :
Que tout viuoit en paix, qu'il n'eſtoit point d'vſures :
Que rien ne ſe vendoit, par poix ny par meſures :
Qu'on n'auoit point de peur qu'vn Procureur fiſcal
Formaſt ſur vne eguille vn long proces verbal :
Et ſe iettant d'aguet deſſus voſtre perſonne,
Qu'vn Bariſel vous miſt dedans la Tour de Nonne.
Mais ſi toſt que le Fils le Pere dechaſſa,
Tout ſans deſus deſous icy ſe renuerſa.
Les ſoucis, les ennuis, nous broüillerent la teſte,
Lon ne pria les ſaincts, qu'au fort de la tempeſte,
Lon trompa ſon prochain, la mediſance eut lieu,
Et l'Hipocrite fiſt barbe de paille à Dieu,
L'homme trahit ſa foy, d'où vindrent les Notaires,
Pour attacher au ioug les humeurs volontaires.
La fain, & la cherté ſe mirent ſur le rang,
La fiebure, les charbons, le maigre flux de ſang,
Commencerent d'eclore, & tout ce que l'Autonne,
Par le vent de midy, nous aporte & nous donne.
Les ſoldats puis apres, ennemis de la paix,
Qui de l'auoir d'autruy ne ſe ſoulent iamais,
Troublerent la campagne, & ſaccageant noz villes,
Par force en noz maiſons, violerent noz filles,
D'où naquit le Bordeau qui s'eleuant debout,
A l'inſtant comme vn Dieu s'etendit tout par tout,
Et rendit Dieu mercy ces fiebures amoureuſes,
Tant de galants pelez, & de femmes galeuſes,
Que les perruques ſont & les drogues encor,
(Tant on en a beſoing) auſſi cheres que l'or.
Encore tous ces maux ne ſeroient que fleurettes,
Sans ce maudit Honneur, ce conteur de ſornettes,

Ce fier ſerpent qui couue vn venin ſoubs des fleurs,
Qui noye iour & nuict noz eſprits en noz pleurs :
Car pour ces autres maux c'eſtoient legeres paines,
Que Dieu donna ſelon les foibleſſes humaines.
Mais ce traiſtre cruël excedant tout pouuoir,
Nous fait ſuër le ſang ſoubs vn peſant deuoir,
De Chimeres nous pipe & nous veut faire acroire
Qu'au trauail ſeulement doibt conſiſter la gloire,
Qu'il faut perdre & ſomeil, & repos, & repas,
Pour tâcher d'aquerir vn ſuget qui n'eſt pas,
Ou s'il eſt, que iamais aux yeux ne ſe decouure,
Et perdu pour vn coup iamais ne ſe recouure,
Qui nous gonfle le cœur de vapeurs & de vent,
Et d'exces par luy meſme il ſe perd bien ſouuent.
Puis on adorera ceſte menteuſe Idolle,
Pour Oracle on tiendra ceſte croyance folle,
Qu'il n'eſt rien de ſi beau que tomber bataillant,
Qu'au deſpens de ſon ſang, il faut eſtre vaillant,
Mourir d'vn coup de lance, ou du choc d'vne pique,
Comme les Paladins de la ſaiſon antique,
Et reſpendant l'eſprit, bleſſé par quelque endroit,
Que noſtre Ame s'enuolle en Paradis tout droit.
Ha! que c'eſt choſe belle & fort bien ordonnée,
Dormir dedans vn lict la graſſe matinee,
En Dame de Paris, s'habiller chaudement,
A la table s'aſſeoir, manger humainement,
Se repoſer vn peu, puis monter en caroſſe,
Aller à Gentilly careſſer vne roſſe,
Pour eſcroquer ſa fille & venant à l'effect,
Luy monſtrer comme Iean, à ſa mere le fait.
Ha! Dieu pourquoy faut-il que mon eſprit ne vaille,
Autant que cil qui miſt les Souris en bataille,
Qui ſceut à la Grenouille aprendre ſon caquet,
Ou que l'autre qui fiſt en vers vn Sopiquet,

Ie ferois esloigné de toute raillerie,
Vn pœme grand, & beau, de la poltronnerie,
En depit de l'honneur, & des femmes qui l'ont,
D'effect sous la chemise, ou d'aparance au front,
Et m'asseure pour moy qu'en ayant leu l'Histoire,
Elles ne seroient plus si sottes que d'y croire.
Mais quand ie considere où l'Ingrat nous reduit,
Comme il nous ensorcelle & comme il nous seduit,
Qu'il assemble en festin, au Regnard, la Ciguoigne,
Et que son plus beau ieu ne gist rien qu'en sa troigne :
Celuy le peut bien dire à qui des le berceau,
Ce malheureux Honneur a tint le becq en l'eau,
Qui le traine à tastons, quelque part qu'il puisse estre,
Ainsi que fait vn chien, vn aueugle, son maistre :
Qui s'en va doucement apres luy, pas à pas,
Et librement se fie à ce qu'il ne voit pas.
S'il veut que plus long tans à ces discours ie croye,
Qu'il m'offre à tout le moins quelque chose qu'on voye,
Et qu'on sauoure, affin qu'il se puisse sçauoir
Si le goust dement point ce que l'œil en peut voir.
Autrement quant à moy ie lui fay banqueroute,
Estant imperceptible il est comme la Goutte :
Et le mal qui caché nous oste l'embon-point,
Qui nous tuë à veu'd'œil, & que l'on ne voit point.
On a beau se charger de telle marchandise,
A peine en auroit on vn Catrin à Venise,
Encor qu'on voye apres, courir certains cerueaux,
Comme apres les raisins, courent les Estourneaux.
Que font tous ces vaillans de leur valeur guerriere,
Qui touchent du penser l'Etoille poussiniere,
Morguent la Destinée & gourmendent la mort,
Contre qui rien ne dure, & rien n'est assez fort,
Et qui tout transparants de claire renommée,
Dressent cent fois le iour, en discours vne armee,

Donnent quelque bataille, & tuant vn chacun,
Font que mourir & viure à leur dire n'est qu'vn :
Releuez, emplumez, braues comme sainct George,
Et Dieu sçait cependant s'ils mentent par la gorge,
Et bien que de l'honneur, ils facent des leçons,
Enfin au fond du sac, ce ne sont que chansons.
Mais mon Dieu que ce Traistre est d'vne estrange sorte,
Tandis qu'à le blasmer la raison me transporte,
Que de luy ie mesdis, il me flate, & me dit
Que ie veux par ces vers acquerir son credit,
Que c'est ce que ma Muse en trauaillant pourchasse,
Et mon intention qu'estre en sa bonne grace,
Qu'en medisant de luy ie le veux requerir,
Et tout ce que ie fay que c'est pour l'aquerir.
Si ce n'est qu'on diroit qu'il me l'auroit fait faire,
Ie l'irois apeller comme mon aduersaire,
Aussi que le duël est icy defendu,
Et que d'vne autre part i'ayme l'Indiuidu.
Mais tandis qu'en colere à parler ie m'areste,
Ie ne m'aperçoy pas, que la viande est preste,
Qu'icy non plus qu'en France on ne s'amuse pas
A discourir d'honneur quand on prend son repas,
Le sommelier en haste, est sorty de la caue,
Desia Monsieur le maistre, & son monde se laue,
Trefues auecq' l'honneur, ie m'en vais tout courant,
Decider au Tinel vn autre different.





A Monſieur le Marquis de Cœuures.

Satyre VII.

Sotte, & facheuſe humeur, de la plus part des hommes
Qui ſuyuant ce qu'ils ſont, iugent ce que nous ſommes,
Et ſucrant d'vn ſoûris vn diſcours ruineux,
Acuſent vn chacun des maux qui ſont en eux,
Noſtre Melancolique en ſçauoit bien que dire,
Qui nous pique en riant, & nous flate ſans rire,
Qui porte vn cœur de ſang, deſous vn front blemy,
Et duquel il vaut moins eſtre amy qu'ennemy.
Vous qui tout au contraire auez dans le courage
Les meſmes mouuemens qu'on vous lit au viſage,
Et qui parfaict amy voz amis eſpargnez,
Et de mauuais diſcours leur vertu n'eborgnez,
Dont le cœur grand, & ferme, au changement ne ploye,
Et qui fort librement, en l'orage s'employe,
Ainſi qu'vn bon patron, qui ſoigneux, ſage, & fort,
Sauue ſes compagnons, & les conduit à bord.
Congnoiſſant doncq' en vous vne vertu facille
A porter les defauts d'vn eſprit imbecille,
Qui dit ſans aucun fard, ce qu'il ſent librement,

Et dont iamais le cœur, la bouche ne dement,
Comme à mon confeſſeur vous ouurant ma penſée,
De ieuneſſe, & d'Amour, follement incenſée,
Ie vous conte le mal, où trop enclin ie ſuis,
Et que preſt à laiſſer ie ne veux & ne puis,
Tant il eſt mal aiſé d'oſter aucq' eſtude,
Ce qu'on a de nature, ou par longue habitude.
Puis la force me manque, & n'ay le iugement
De conduire ma barque en ce rauiſſement,
Au gouffre du plaiſir la courante m'emporte ;
Tout ainſi qu'vn cheual qui a la bouche forte,
I'obeis au caprice, & ſans diſcretion,
La raiſon ne peut rien deſſus ma paſſion.
Nulle loy ne retient mon ame abandonnée,
Ou ſoit par volonté, ou ſoit par Deſtinée
En vn mal euident ie clos l'œil à mon bien :
Ny conſeil, ny raiſon, ne me ſeruent de rien.
Ie choppe par deſſein, ma faute eſt volontaire,
Ie me bande les yeux, quand le Soleil m'éclaire :
Et contant de mon mal ie me tien trop heureux
D'eſtre comme ie ſuis, en tous lieux amoureux,
Et comme à bien aymer mille cauſes m'inuitent,
Auſſi mille beautez mes amours ne limitent,
Et courant çà, & là, ie trouue tous les iours,
En des ſuiets nouueaux de nouuelles amours.
Si de l'œil du deſir, vne femme i'auiſe,
Ou ſoit belle, ou ſoit laide, ou ſage, ou mal apriſe,
Elle aura quelque trait qui de mes ſens vainqueur,
Me paſſant par les yeux me bleçera le cœur :
Et c'eſt comme vn miracle, en ce monde où nous ſommes,
Tant l'aueugle apetit enſorcelle les hommes
Qu'encore qu'vne femme aux amours faſſe peur,
Que le Ciel, & Venus, la voye à contre-cœur,
Toutesfois eſtant femme, elle aura ſes delices,

Releuera ſa grace auecq' des artifices,
Qui dans l'eſtat d'amour la ſçauront maintenir,
Et par quelques atraits les amans retenir.
Si quelqu'vne eſt difforme, elle aura bonne grace,
Et par l'art de l'Eſprit, embellira ſa face,
Captiuant les Amans des mœurs, ou du diſcours,
Elle aura du credit en l'Empire d'amours.
En cela l'on cognoiſt que la Nature eſt ſage,
Qui voyant les deffaux du fœminin ouurage,
Qu'il ſeroit ſans reſpect, des hommes mepriſé,
L'anima d'vn eſprit, & vif, & deguiſé :
D'vne ſimple innocence elle adoucit ſa face,
Elle luy miſt au ſein, la ruſe, & la falace,
Dans ſa bouche la foy, qu'on donne à ſes diſcours,
Dont ce ſexe trahit les Cieux, & les amours,
Et ſelon plus ou moins qu'elle eſtoit belle, ou laide,
Sage elle ſçeut ſi bien vſer d'vn bon remede,
Diuiſant de l'eſprit, la grace, & la beauté,
Qu'elle les ſepara d'vn & d'autre coſté,
De peur qu'en les ioignant quelqu'vne euſt l'auantage,
Auecq' vn bel eſprit d'auoir vn beau viſage.
La belle du depuis ne le recherche point,
Et l'eſprit rarement à la beauté ſe ioint.
Or affin que la laide autrement inutille,
Deſſous le ioug d'amour rendit l'homme ſeruille,
Elle ombragea l'eſprit d'vn morne aueuglement,
Auecques le deſir troublant le iugement,
De peur que nulle femme, ou fuſt laide, ou fuſt belle,
Ne veſcuſt ſans le faire, & ne mouruſt pucelle.
D'où vient que ſi ſouuent les hommes offuſquez
Sont de leurs apetis ſi lourdement moquez,
Que d'vne laide femme ils ont l'ame eſchauffée,
Dreſſent à la laideur d'eux meſmes vn trophée,
Penſent auoir trouué la febue du gaſteau,

Et qu'au ſarail du Turc il n'eſt rien de ſi beau.
Mais comme les beautez ſoit des corps, ou des ames,
Selon l'obiect des ſens ſont diuerſes aux Dames,
Auſſi diuerſement les hommes ſont domtez,
Et font diuers effets les diuerſes beautez :
(Eſtrange prouidence, & prudente methode
De Nature qui ſert vn chaſcun à ſa mode.)
Or moy qui ſuis tout flame & de nuit & de iour,
Qui n'haleine que feu, ne reſpire qu'amour,
Ie me laiſſe emporter à mes flames communes,
Et cours ſous diuers vens de diuerſes fortunes,
Rauy de tous obiects, i'ayme ſi viuement,
Que ie n'ay pour l'amour ny chois, ny iugement :
De toute election, mon ame eſt depourueuë,
Et nul obiect certain ne limite ma veuë.
Toute femme m'agrée, & les perfections
Du corps ou de l'eſprit troublent mes paſſions.
I'ayme le port de l'vne, & de l'autre la taille,
L'autre d'vn trait lacif, me liure la bataille,
Et l'autre dedaignant d'vn œil ſeuere, & dous,
Ma peine, & mon amour, me donne mille coups,
Soit qu'vne autre modeſte à l'impourueu m'auiſe,
De vergongne, & d'amour mon ame eſt toute épriſe,
Ie ſens d'vn ſage feu mon eſprit enflamer,
Et ſon honneſteté me contrainct de l'aymer.
Si quelque autre afettée en ſa douce malice,
Gouuerne ſon œillade auecq' de l'artifice,
I'ayme ſa gentilleſſe, & mon nouueau deſir
Se la promet ſçauante en l'amoureux plaiſir.
Que l'autre parle liure, & faſſe des merueilles,
Amour qui prend par tout me prend par les oreilles,
Et iuge par l'eſprit parfaict en ſes acords,
Des points plus acomplis que peut auoir le corps :
Si l'autre eſt au rebours des lettres nonchalante,

Ie croy qu'au fait d'amour elle sera sçauante,
Et que nature habille à couurir son deffaut
Luy aura mis au lict tout l'esprit qu'il luy faut.
Ainsi de toute femme à mes yeux opposée,
Soit parfaite en beauté, ou soit mal composée,
De mœurs, ou de façons, quelque chose m'en plaist,
Et ne sçay point comment, ny pourquoy, ny que c'est.
Quelque obiect que l'esprit, par mes yeux, se figure,
Mon cœur tendre à l'amour, en reçoit la pointure :
Comme vn miroir en soy toute image reçoit,
Il reçoit en amour quelque obiect que ce soit,
Autant qu'vne plus blanche, il ayme vne brunette,
Si l'vne a plus d'esclat, l'autre est plus sadinette,
Et plus viue de feu, d'amour, & de desir,
Comme elle en reçoit plus, donne plus de plaisir.
Mais sans parler de moy que toute amour emporte,
Voyant vne beauté folatrement acorte,
Dont l'abord soit facile, & l'œil plain de douceur,
Que semblable à Venus on l'estime sa sœur,
Que le Ciel sur son front ait posé sa richesse,
Qu'elle ait le cœur humain, le port d'vne Déesse,
Qu'elle soit le tourment, & le plaisir des cœurs,
Que Flore sous ses pas fasse naistre des fleurs,
Au seul trait de ses yeux, si puissans sur les ames,
Les cœurs les plus glacez sont tous brulans de flames,
Et fut-il de metail, ou de bronze, ou de roc,
Il n'est Moine si sainct qui n'en quittast le froc.
Ainsi moy seulement sous l'Amour ie ne plie,
Mais de tous les mortels la nature accomplie
Flechit sous cest Empire, & n'est homme icy bas,
Qui soit exempt d'amour, non plus que du trepas.
Ce n'est doncq' chose estrange (estant si naturelle)
Que ceste passion me trouble la ceruelle,
M'empoisonne l'esprit, & me charme si fort,

Que i'aimeray, ie croye, encore apres ma mort.
Marquis voilà le vent dont ma nef eſt portée,
A la triſte mercy de la vague indomtée,
Sans cordes, ſans timon, ſans etoille, ny iour,
Reſte ingrat, & piteux de l'orage d'amour,
Qui contant de mon mal, & ioyeux de ma perte,
Se rit de voir de flots ma poitrine couuerte,
Et comme ſans eſpoir flote ma paſſion,
Digne non de riſée, ains de compaſſion.
Cependant incertain du cours de la tempeſte,
Ie nage ſur les flots, & releuant la teſte,
Ie ſemble depiter naufrage audacieux,
L'infortune, les vents, la marine, & les Cieux,
M'egayant en mon mal comme vn melancolique
Qui repute à vertu ſon humeur frenetique,
Diſcourt de ſon caprice, en caquete tout haut :
Auſſi comme à vertu i'eſtime ce deffaut,
Et quand tout par malheur iureroit mon dommage,
Ie mourray fort contant mourant en ce voyage.





A Monſieur l'Abé de Beaulieu
nommé par Sa Maieſté à l'Eueſché du Mans.

Satyre VIII.


harles de mes pechez i'ay bien fait penitence,
Or toy qui te cognois aux cas de conſcience,
Iuge ſi i'ay raiſon, de penſer eſtre abſoubs :
I'oyois vn de ces iours, la Meſſe à deux genoux,
Faiſant mainte oraiſon, l'œil au Ciel, les mains iointes,
Le cœur ouuert aux pleurs, & tout percé des pointes
Qu'vn deuot repentir élançoit dedans moy,
Tremblant des peurs d'Enfer, & tout bruſlant de foy,
Quand vn ieune friſé, releué de mouſtache,
De galoche, de botte, & d'vn ample pennache,
Me vint prendre, & me diſt, penſant dire vn bon mot,
Pour vn Poete du tans, vous eſtes trop deuot,
Moy ciuil, ie me leue, & le bon iour luy donne,
(Qu'heureux eſt le folaſtre, à la teſte griſonne,
Qui bruſquement euſt dit auecq' vne ſambieu,
Ouy-bien pour vous Monſieur qui ne croyez en Dieu.)

Sotte discretion, ie voulus faire acroire,
Qu'vn Poete n'est bisarre, & facheux qu'apres boire,
Ie baisse vn peu la teste, & tout modestement,
Ie luy fis à la mode, vn petit compliment,
Luy comme bien apris, le mesme me sceut rendre,
Et ceste courtoisie à si haut pris me vendre,
Que i'aymerois bien mieux, chargé d'age, & d'ennuys,
Me voir à Rome pauure, entre les mains des Iuys.
Il me prist par la main, apres mainte grimace,
Changeant sur l'vn des pieds, à toute heure de place,
Et dansant tout ainsi qu'vn Barbe encastelé,
Me dist en remachant vn propos aualé,
Que vous estes heureux vous autres belles ames,
Fauoris d'Apolon, qui gouuernez les Dames,
Et par mille beaux vers les charmez tellement,
Qu'il n'est point de beautez, que pour vous seullement,
Mais vous les meritez, voz vertuz non communes
Vous font digne Monsieur de ces bonnes fortunes.
Glorieux de me voir si hautement loué,
Ie deuins aussi fier qu'vn chat amadoüé,
Et sentant au Palais, mon discours se confondre,
D'vn ris de sainct Medard il me fallut rêpondre :
Il poursuyt, mais amy, laissons le discourir,
Dire cent, & cent fois, il en faudroit mourir,
Sa Barbe pinçoter, cageoller la science,
Releuer ses cheueux, dire en ma conscience,
Faire la belle main, mordre vn bout de ses guents,
Rire hors de propos, monstrer ses belles dents,
Se carrer sur vn pied, faire arser son espee,
Et s'adoucir les yeux ainsi qu'vne poupée :
Cependant qu'en trois mots ie te feray sçauoir,
Où premier à mon dam ce facheux me peut voir.
I'estois chez vne Dame, en qui si la Satyre
Permetoit en ces vers que ie le peusse dire,

Reluit, enuironné de la diuinité,
Vn esprit aussi grand, que grande est sa beauté.
Ce Fanfaron chez elle, eut de moy cognoissance,
Et ne fut de parler iamais en ma puissance,
Luy voyant ce iour là, son chapeau de velours,
Rire d'vn facheux conte, & faire vn sot discours,
Bien qu'il m'eust à l'abord doucement fait entendre
Qu'il estoit mon valet, à vendre & à dependre,
Et detournant les yeux, Belle à ce que i'entens,
Comment vous gouuernez les beaux espris du tans,
Et faisant le doucet de parole, & de geste,
Il se met sur vn lict, luy disant, Ie proteste
Que ie me meurs d'amour, quand ie suis pres de vous :
Ie vous ayme si fort que i'en suis tout ialoux,
Puis rechangeant de note, il monstre sa rotonde,
Cest ouurage est-il beau? que vous semble du monde;
L'homme que vous sçauez, m'a dit qu'il n'ayme rien,
Madame à vostre auis, ce iourd'huy suis-ie bien,
Suis-ie pas bien chaussé, ma iambe est-elle belle,
Voyez ce tafetas, la mode en est nouuelle,
C'est œuure de la Chine, à propos on m'a dit
Que contre les clinquants le Roy fait vn edit:
Sur le coude il se met, trois boutons se delace,
Madame baisez moy, n'ay-ie pas bonne grace,
Que vous estes facheuse, à la fin on verra,
Rosete le premier qui s'en repentira.
D'assez d'autres propos il me rompit la teste,
Voilà quant & comment ie cogneu ceste beste,
Te iurant mon amy que ie quitté ce lieu,
Sans demander son nom, & sans luy dire adieu.
Ie n'eus depuis ce iour, de luy nouuelle aucune,
Si ce n'est ce matin que de male fortune,
Ie fus en ceste Eglise, où comme i'ay conté,
Pour me persecutter Satan l'auoit porté.

Apres tous ces propos qu'on se dit d'ariuée,
D'vn fardeau si pesant ayant l'ame greuée,
Ie chauuy de l'oreille, & demourant pensif,
L'echine i'alongois comme vn asne retif,
Minutant me sauuer de ceste tirannie,
Il le iuge à respect, ô sans ceremonie,
Ie vous suply (dit-il) viuons en compagnons.
Ayant ainsi qu'vn pot les mains sur les roignons,
Il me pousse en auant, me presente la porte,
Et sans respect des Saincts hors l'Eglise il me porte.
Aussi froid qu'vn ialoux qui voit son corriual,
Sortis, il me demande, estes-vous à cheual,
Auez vous point icy quelqu'vn de vostre troupe,
Ie suis tout seul à pied, luy de m'offrir la croupe,
Moy pour m'en depêtrer, luy dire tout expres,
Ie vous baise les mains, ie m'en vais icy pres,
Chez mon oncle disner, ô Dieu le galand homme,
I'en suis, & moy pour lors comme vn bœuf qu'on assomme,
Ie laisse choir la teste, & bien peu s'en falut,
Remettant par depit en la mort mon salut,
Que ie n'alasse lors la teste la premiere,
Me ietter du pont neuf, à bas en la riuiere.
Insensible il me tresne en la court du Palais,
Où trouuant par hasard quelqu'vn de ses valets,
Il l'appelle & luy dit, hola hau Ladreuille,
Qu'on ne m'attende point, ie vay disner en ville.
Dieu sçait si ce propos me trauersa l'esprit,
Encor n'est-ce pas tout, il tire vn long escrit,
Que voyant ie fremy, lors sans cageollerie,
Monsieur ie ne m'entends à la chicannerie,
Ce luy dis-ie, feignant l'auoir veu de trauers,
Aussi n'en est-ce pas, ce sont des meschans vers,
(Ie cogneu qu'il estoit veritable à son dire)
Que pour tuer le tans ie m'efforce d'ecrire,

Et pour vn courtiſan quand vient l'occaſion,
Ie monſtre que i'en ſçay pour ma prouiſion.
Il lit, & ſe tournant bruſquement par la place,
Les banquiers étonnez admiroient ſa grimace,
Et montroient en riant qu'ils ne luy euſſent pas
Preſté ſur ſon minois, quatre doubles ducats,
(Que i'euſſe bien donnez pour ſortir de ſa pate,)
Ie l'ecoute, & durant que l'oreille il me flate,
Le bon Dieu ſçait comment à chaque fin de vers,
Tout expres ie diſois quelque mot de trauers,
Il pourſuit non-obſtant d'vne fureur plus grande,
Et ne ceſſa iamais qu'il n'euſt fait ſa legende.
Me voyant froidement ſes œuures aduouër,
Il les ſerre, & ſe met luy meſme à ſe loüer,
Doncq' pour vn Caualier n'eſt-ce pas quelque choſe :
Mais Monſieur n'auez-vous iamais veu de ma proſe?
Moy de dire que ſi : tant ie craignois qu'il euſt
Quelque proces verbal, qu'entendre il me falluſt.
Encore dittes moy en voſtre conſcience,
Pour vn qui n'a du tout nul acquis de ſcience,
Cecy n'eſt-il pas rare? Il eſt vray ſur ma foy,
Luy dis-ie ſouriant : lors ſe tournant vers moy,
M'acolle à tour de bras, & tout petillant d'aiſe,
Doux comme vne epouſee, à la ioüe il me baiſe :
Puis me flatant l'épaule, il me fiſt librement
L'honneur que d'aprouuer mon petit iugement,
Apres ceſte careſſe, il rentre de plus belle,
Tantoſt il parle à l'vn, tantoſt l'autre l'appelle,
Touſiours nouueaux diſcours, & tant fut-il humain
Que touſiours de faueur il me tint par la main.
I'ay peur que ſans cela i'ay l'ame ſi fragille,
Que le laiſſant du guet i'euſſe peu faire gille :
Mais il me fut bien force eſtant bien attaché,
Que ma diſcretion expiaſt mon peché.

Quel heur ce m'euſt eſté, ſi ſortant de l'Egliſe,
Il m'euſt conduit chez luy, & m'oſtant la chemiſe,
Ce beau valet à qui ce beau maiſtre parla,
M'euſt donné l'anguillade, & puis m'euſt laiſſé là,
Honorable defaite, heureuſe échapatoire,
Encores de rechef me la fallut-il boire.
Il vint à reparler deſſus le bruit qui court,
De la Royne, du Roy, des Princes, de la Court,
Que Paris eſt bien grand, que le Pont neuf s'achéue,
Si plus en paix qu'en guerre, vn Empire s'éleue.
Il vint à definir que c'eſtoit qu'Amitié
Et tant d'autres Vertus, que c'en eſtoit pitié.
Mais il ne definit, tant il eſtoit nouice,
Que l'Indiſcretion eſt vn ſi facheux vice,
Qu'il vaut bien mieux mourir, de rage, ou de regret,
Que de viure à la geſne auecq' vn indiſcret.
Tandis que ſes diſcours me donnoient la torture,
Ie ſonde tous moyens pour voir ſi d'auanture
Quelque bon accident euſt peu m'en retirer,
Et m'enpeſcher en fin de me deſeſperer.
Voyant vn Preſident, ie luy parle d'affaire,
S'il auoit des proces, qu'il eſtoit neceſſaire
D'eſtre touſiours apres ces Meſſieurs bonneter,
Qu'il ne laiſſaſt pour moy, de les ſoliciter,
Quant à luy qu'il eſtoit homme d'intelligence,
Qui ſçauoit comme on perd ſon bien par negligence,
Où marche l'intereſt, qu'il faut ouurir les yeux.
Ha! non Monſieur (dit-il) i'aymerois beaucoup mieux
Perdre tout ce que i'ay, que voſtre compagnie,
Et ſe miſt auſſi-toſt ſur la ceremonie.
Moy qui n'ayme à debatre en ces fadeſes là,
Vn tans ſans luy parler, ma langue vacila:
Enfin ie me remets ſur les cageolleries,
Luy dis comme le Roy eſtoit aux Tuilleries,

Ce qu'au Louure on disoit qu'il feroit ce iourd'huy,
Qu'il deuroit se tenir tousiours aupres de luy :
Dieu sçait combien alors il me dist de sottises,
Parlant de ses hauts faicts, & de ses vaillantises,
Qu'il auoit tant seruy, tant faict la faction,
Et n'auoit cependant aucune pension,
Mais qu'il se consoloit, en ce qu'au moins l'Histoire,
Comme on fait son trauail, ne derobroit sa gloire,
Et s'y met si auant que ie creu que mes iours
Deuoient plustost finir, que non pas son discours.
Mais comme Dieu voulut apres tant de demeures,
L'orloge du Palais, vint à frapper onze heures,
Et luy qui pour la souppe auoit l'esprit subtil,
A quelle heure Monsieur, vostre oncle disne-til?
Lors bien peu s'en falut, sans plus longtans attendre,
Que de rage au gibet ie ne m'allasse pendre.
Encor l'eusse-ie fait estant desesperé,
Mais ie croy que le Ciel, contre moy coniuré,
Voulut que s'acomplit ceste auanture mienne,
Que me dist ieune enfant vne Bohemienne.
Ny la peste, la fain, la verolle, la tous,
La fieure, les venins, les larrons, ny les lous,
Ne tueront cestuy-cy, mais l'importun langage
D'vn facheux, qu'il s'en garde, estant grand, s'il est sage.
Comme il continuoit ceste vieille chanson,
Voicy venir quelqu'vn d'assez pauure façon :
Il se porte au deuant, luy parle, le cageolle,
Mais cest autre à la fin, se monta de parole,
Monsieur c'est trop long-tans : tout ce que vous voudrez,
Voicy l'Arrest signé, non Monsieur vous viendrez.
Quand vous serez dedans vous ferez à partie,
Et moy qui cependant n'estois de la partie,
I'esquiue doucement, & m'en vais à grand pas,
La queue en loup qui fuit, & les yeux contre bas,

Le cœur ſautant de ioye, & triſte d'aparance :
Depuis aux bons Sergens i'ay porté reuerance,
Comme à des gens d'honneur, par qui le Ciel voulut
Que ie receuſſe vn iour le bien de mon ſalut.
Mais craignant d'encourir vers toy le meſme vice
Que ie blaſme en autruy, ie ſuis à ton ſeruice,
Et prie Dieu qu'il nous garde, en ce bas monde icy,
De faim, d'vn importun, de froid, & de ſoucy.





A Monſieur Rapin.

Satyre IX.

Rapin le fauorit d'Apollon & des Muſes,
Pendant qu'en leur meſtier iour & nuit tu t'amuſes,
Et que d'vn vers nombreux non encore chanté,
Tu te fais vn chemin à l'immortalité,
Moy qui n'ay ny l'eſprit ny l'halaine aſſez forte,
Pour te ſuiure de prez & te ſeruir d'eſcorte,
Ie me contenteray ſans me precipiter,
D'admirer ton labeur ne pouuant l'imiter,
Et pour me ſatisfaire au deſir qui me reſte,
De rendre ceſt hommage à chacun manifeſte :
Par ces vers i'en prens acte, affin que l'auenir,
De moy par ta vertu, ſe puiſſe ſouuenir,
Et que ceſte memoire à iamais s'entretienne,
Que ma Muſe imparfaite eut en honneur la tienne,
Et que ſi i'eus l'eſprit d'ignorance abatu,
Ie l'euz au moins ſi bon, que i'aymay ta vertu,
Contraire à ces reſueurs dont la Muſe inſolente,
Cenſurant les plus vieux, arrogamment ſe vante
De reformer les vers non les tiens ſeulement,
Mais veulent deterrer les Grecs du monument,

Les Latins, les Hebreux, & toute l'Antiquaille,
Et leur dire à leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille.
Ronsard en son mestier n'estoit qu'vn aprentif,
Il auoit le cerueau fantastique & rétif,
Desportes n'est pas net, du Bellay trop facille,
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville,
Il a des mots hargneux, bouffis & releuez
Qui du peuple auiourd'huy ne sont pas aprouuez.
Comment il nous faut doncq' pour faire vne œuure grande
Qui de la calomnie & du tans se deffende,
Qui trouue quelque place entre les bons autheurs,
Parler comme à sainct Iean parlent les Crocheteurs.
Encore ie le veux pourueu qu'ils puissent faire
Que ce beau sçauoir entre en l'esprit du vulgaire,
Et quand les Crocheteurs seront Pœtes fameux :
Alors sans me facher ie parleray comme eux.
Pensent-ils des plus vieux offenceant la memoire,
Par le mespris d'autruy s'aquerir de la gloire,
Et pour quelque vieux mot, estrange, ou de trauers,
Prouuer qu'ils ont raison de censurer leurs vers,
(Alors qu'une œuure brille & d'art, & de science,
La verue quelque fois s'egaye en la licence.)
Il semble en leur discours hautain & genereux,
Que le Cheual volant n'ait pissé que pour eux,
Que Phœbus à leur ton accorde sa vielle,
Que la Mouche du Grec leurs leures emmielle,
Qu'ils ont seuls icy bas trouué la Pie au nit,
Et que des hauts esprits le leur est le zenit :
Que seuls des grands secrets ils ont la cognoissance,
Et disent librement que leur experience
A rafiné les vers fantastiques d'humeur,
Ainsi que les Gascons ont fait le point d'honneur,
Qu'eux tous seuls du bien dire ont trouué la metode,
Et que rien n'est parfaict s'il n'est fait à leur mode

Cependant leur ſçauoir ne s'eſtend ſeulement,
Qu'à regrater vn mot douteux au iugement,
Prendre garde qu'vn qui ne heurte vne diphtongue,
Epier ſi des vers la rime eſt breue ou longue,
Ou bien ſi la voyelle à l'autre s'vniſſant,
Ne rend point à l'oreille vn vers trop languiſſant,
Et laiſſent ſur le verd le noble de l'ouurage :
Nul eguillon diuin n'eſleue leur courage,
Ils rampent baſſement foibles d'inuentions,
Et n'oſent peu hardis tanter les fictions,
Froids à l'imaginer, car s'ils font quelque choſe,
C'eſt proſer de la rime, & rimer de la proſe
Que l'art lime & relime & polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille vn agreable ſon.
Et voyant qu'vn beau feu leur ceruelle n'embraſe,
Ils attifent leurs mots, ageolliuent leur fraſe,
Affectent leur diſcours tout ſi releué d'art,
Et peignent leurs defaux de couleurs & de fard.
Auſſi ie les compare à ces femmes iolies,
Qui par les Affiquets ſe rendent embelies,
Qui gentes en habits & ſades en façons,
Parmy leur point coupé tendent leurs hameçons,
Dont l'œil rit molement auecque affeterie,
Et de qui le parler n'eſt rien que flaterie :
De rubans piolez s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne giſt qu'en l'ornement,
Leur viſage reluit de cereuſe & de peautre,
Propres en leur coifure vn poil ne paſſe l'autre.
Où ſes diuins eſprits hautains & releuez,
Qui des eaux d'Helicon ont les ſens abreuuez :
De verue & de fureur leur ouurage etincelle,
De leurs vers tout diuins la grace eſt naturelle,
Et ſont comme lon voit la parfaite beauté,
Qui contante de ſoy, laiſſe la nouueauté

Que l'art trouue au Palais ou dans le blanc d'Espagne,
Rien que le naturel sa grace n'acompagne,
Son front laué d'eau claire, éclaté d'vn beau teint,
De roses & de lys la Nature l'a peint,
Et, laissant là Mercure, & toutes ses malices,
Les nonchalances sont les plus grands artifices.
Or Rapin quant à moy qui n'ay point tant d'esprit,
Ie vay le grand chemin que mon oncle m'aprit,
Laissant là ces Docteurs que les Muses instruisent,
En des arts tout nouueaux, & s'ils font comme ils disent,
De ses fautes vn liure aussi gros que le sien,
Telles ie les croiray quand ils auront du bien,
Et que leur belle Muse à mordre si cuisante,
Leur don'ra, comme à luy dix mil escus de rente,
De l'honneur, de l'estime, & quand par l'Vniuers,
Sur le lut de Dauid on chantera leurs vers,
Qu'ils auront ioint l'vtille auecq' le delectable,
Et qu'ils sçauront rimer vne aussi bonne table.
On fait en Italie vn conte assez plaisant,
Qui vient à mon propos, qu'vne fois vn Paisant,
Homme fort entendu & suffisant de teste,
Comme on peut aisement iuger par sa requeste,
S'en vint trouuer le Pape & le voulut prier,
Que les Prestres du tans se peussent marier,
Affin ce disoit-il que nous puissions nous autres
Leurs femmes caresser, ainsi qu'ils font les nostres.
Ainsi suis-ie d'auis comme ce bon lourdaut,
S'ils ont l'esprit si bon, & l'intellect si haut,
Le iugement si clair, qu'ils fassent vn ouurage,
Riche d'inuentions, de sens, & de langage,
Que nous puissions draper comme ils font nos escris,
Et voir comme l'on dit, s'ils sont si bien apris,
Qu'ils montrent de leur eau, qu'ils entrent en cariere,
Leur age defaudra plustost que la matiere,

Nous ſommes en vn ſiecle où le Prince eſt ſi grand,
Que tout le monde entier à peine le comprend,
Qu'ils faſſent par leurs vers, rougir chacun de honte,
Et comme de valeur noſtre Prince ſurmonte
Hercule, Ænée, Achil', qu'ils oſtent les lauriers
Aux vieux, comme le Roy l'a fait aux vieux guerriers:
Qu'ils compoſent vne œuure, on verra ſi leur liure,
Apres mile, & mile ans, ſera digne de viure,
Surmontant par vertu, l'enuie & le Deſtin,
Comme celuy d'Homere, & du chantre Latin.
Mais Rapin mon amy c'eſt la vieille querelle,
L'homme le plus parfaict a manque de ceruelle,
Et de ce grand defaut vient l'imbecilité,
Qui rend l'homme hautain, inſolent, effronté,
Et ſelon le ſuget qu'à l'œil il ſe propoſe,
Suiuant ſon apetit il iuge toute choſe.
Auſſi ſelon noz yeux, le Soleil eſt luyſant,
Moy-meſme en ce diſcours qui fay le ſuffiſant,
Ie me cognoy frappé, ſans le pouuoir comprendre,
Et de mon vercoquin ie ne me puis deffendre.
Sans iuger, nous iugeons, eſtant noſtre raiſon
Là haut dedans la teſte, où ſelon la ſaiſon
Qui regne en noſtre humeur, les brouillas nous embrouillent
Et de lieures cornus le cerueau nous barbouillent.
Philoſophes reſueurs diſcourez hautement,
Sans bouger de la terre allez au firmament,
Faites que tout le Ciel branſle à voſtre cadance,
Et peſez vos diſcours meſme, dans ſa Balance,
Congnoiſſez les humeurs, qu'il verſe de ſus nous,
Ce qui ſe fait de ſus, ce qui ſe fait de ſous,
Portez vne lanterne aux cachots de Nature,
Sçachez qui donne aux fleurs ceſte aymable painture,
Quelle main ſus la terre, en broye la couleur,
Leurs ſecretes vertus, leurs degrez de chaleur,

Voyez germer à l'œil les semances du monde,
Allez metre couuer les poissons dedans l'onde,
Dechifrez les secrets de Nature & des Cieux,
Vostre raison vous trompe, aussi-bien que vos yeux.
Or ignorant de tout, de tout ie me veus rire,
Faire de mon humeur moy-mesme vne Satyre,
N'estimer rien de vray qu'au goust il ne soit tel,
Viure, & comme Chrestien adorer l'Immortel,
Où gist le seul repos qui chasse l'Ignorance,
Ce qu'on voit hors de luy, n'est que sote aparance,
Piperie, artifice, encore ô cruauté
Des hommes & du tans, nostre mechanceté
S'en sert aux passions, & de sous vne aumusse,
L'Ambition, l'Amour, l'Auarice se musse :
L'on se couure d'vn frocq pour tromper les ialoux,
Les Temples auiourd'huy seruent aux rendez-vous :
Derriere les pilliers, on oit mainte sornete,
Et comme dans vn bal, tout le monde y caquette :
On doit rendre suiuant & le tans, & le lieu,
Ce qu'on doit à Cesar, & ce qu'on doit à Dieu,
Et quant aux apetis de la sottise humaine,
Comme vn homme sans goust, ie les ayme sans peine,
Aussi bien rien n'est bon que par affection,
Nous iugeons, nous voyons selon la passion.
Le Soldat auiourd'huy ne resue.que la guerre,
En paix le Laboureur veut cultiuer sa terre :
L'Auare n'a plaisir qu'en ses doubles ducas,
L'Amant iuge sa Dame vn chef d'œuure icy bas,
Encore qu'elle n'ait sur soy rien qui soit d'elle,
Que le rouge, & le blanc, par art la fasse belle,
Qu'elle ante en son palais ses dents tous les matins,
Qu'elle doiue sa taille au bois de ses patins,
Que son poil des le soir, frisé dans la boutique,
Comme vn casque au matin, sur sa teste s'aplique,

Qu'elle aït comme vn piquier le corſelet au dos,
Qu'à grand paine ſa peau puiſſe couurir ſes os,
Et tout ce qui de iour la fait voir ſi doucete,
La nuit comme en depoſt ſoit de ſous la toillette.
Son eſprit vlceré iuge en ſa paſſion,
Que ſon taint fait la nique à la perfection.
Le ſoldat tout-ainſi pour la guerre ſoupire
Iour & nuit il y penſe & touſiours la deſire,
Il ne reſue la nuit, que carnage, & que ſang,
La pique dans le poing, & l'eſtoc ſur le flanc,
Il penſe mettre à chef quelque belle entrepriſe,
Que forçant vn chaſteau tout eſt de bonne priſe,
Il ſe plaiſt aux treſors qu'il cuide rauager,
Et que l'honneur luy rie au milieu du danger.
L'Auare d'autre part n'ayme que la richeſſe,
C'eſt ſon Roy, ſa faueur, la court & ſa maitreſſe,
Nul obiect ne luy plaiſt, ſinon l'or & l'argent,
Et tant plus il en a plus il eſt indigent.
Le Paiſant d'autre ſoing ſe ſent l'ame ambraſée,
Ainſi l'humanité ſottement abuſée,
Court à ſes apetis qui l'aueuglent ſi bien,
Qu'encor qu'elle ait des yeux ſi ne voit-elle rien.
Nul chois hors de ſon gout ne regle ſon enuie,
Mais s'aheurte où ſans plus quelque apas la conuie,
Selon ſon apetit le monde ſe repaiſt,
Qui fait qu'on trouue bon ſeulement ce qui plaiſt.
O debille raiſon où eſt ores ta bride,
Ou ce flambeau qui ſert aux perſonnes de guide,
Contre les paſſions trop foible eſt ton ſecours,
Et ſouuent courtiſane apres elle tu cours
Et ſauourant l'apas qui ton ame enſorcelle,
Tu ne vis qu'à ſon gouſt, & ne voys que par elle.
De là vient qu'vn chacun meſmes en ſon defaut,
Penſe auoir de l'eſprit autant qu'il luy en faut,

Auſſi rien n'eſt party ſi bien par la nature
Que le ſens, car chacun en a ſa fourniture.
Mais pour nous moins hardis à croire à nos raiſons,
Qui reglons nos eſpris par les comparaiſons
D'vne choſe auecq' l'autre, épluchons de la vie
L'action qui doit eſtre, ou blaſmée, ou ſuiuie,
Qui criblons le diſcours, au chois ſe variant,
D'auecq' la fauceté la verité triant,
(Tant que l'homme le peut) qui formons nos ouurages,
Aux moules ſi parfaicts de ces grands perſonnages,
Qui depuis deux mile ans, ont acquis le credit,
Qu'en vers rien n'eſt parfaict, que ce qu'ils en ont dit,
Deuons nous auiourd'huy, pour vne erreur nouuelle
Que ces clers deuoyez forment en leur ceruelle,
Laiſſer legerement la vieille opinion,
Et ſuiuant leurs auis croire à leur paſſion?
Pour moy les Huguenots pouroient faire miracles,
Reſſuciter les morts, rendre de vrais oracles,
Que ie ne pourois pas croire à leur verité,
En toute opinion ie fuy la noueauté.
Auſſi doit-on plutoſt imiter nos vieux peres,
Que ſuiure des noueaux, les nouuelles Chimeres,
De meſme en l'art diuin de la Muſe doit-on
Moins croire à leur eſprit, qu'à l'eſprit de Platon.
Mais Rapin à leur gouſt, ſi les vieux ſont profanes,
Si Virgille, le Taſſe, & Ronſard ſont des aſnes,
Sans perdre en ces diſcours le tans que nous perdons,
Allons comme eux aux champs & mangeons des chardons.





Satyre X.



e mouuement de temps peu cogneu des humains,
Qui trompe nostre espoir, nostre esprit, & nos mains,
Cheuelu sur le front & chauue par derriere,
N'est pas de ces oyseaux qu'on prend à la pantiere,
Non plus que ce milieu des vieux tant debatu,
Où l'on mist par despit à l'abry la vertu,
N'est vn siege vaccant au premier qui l'occupe,
Souuent le plus Mattois ne passe que pour Dupe :
Ou par le iugement il faut perdre son temps
A choisir dans les mœurs ce Milieu que i'entens.
Or i'excuse en cecy nostre foiblesse humaine,
Qui ne veut, ou ne peut, se donner tant de peine,
Que s'exercer l'esprit en tout ce qu'il faudroit,
Pour rendre par estude vn lourdaut plus adroit.
Mais ie n'excuse pas les Censeurs de Socrate,
De qui l'esprit rongneux de soy-mesme se grate,
S'idolatre, s'admire, & d'vn parler de miel,
Se va preconisant cousin de Larcanciel :
Qui baillent pour raisons des chansons & des bourdes,
Et tous sages qu'ils sont font les fautes plus lourdes :
Et pour sçauoir gloser sur le Magnificat,

Tranchent en leurs diſcours de l'eſprit delicat,
Controllent vn chacun, & par apoſtaſie
Veulent paraphraſer deſſus la fantaſie :
Auſſi leur bien ne ſert qu'à monſtrer le deffaut,
Et ſemblent ſe baigner quand on chante tout haut,
Qu'ils ont ſi bon cerueau, qu'il n'eſt point de ſottiſe
Dont par raiſon d'eſtat leur eſprit ne s'aduiſe.
Or il ne me chaudroit inſenſez ou prudens
Qu'ils fiſſent à leurs frais Meſſieurs les intendans,
A chaque bout de champ ſi ſous ombre de chere
Il ne m'en falloit point payer la folle enchere.
Vn de ces iours derniers par des lieux deſtournez
Ie m'en allois reſuant le manteau ſur le nez,
L'âme bizarément de vappeurs occupee
Comme vn Poëte qui prend les vers à la pippee :
En ces ſonges profonds où flottoit mon eſprit,
Vn homme par la main hazardement me prit,
Ainſi qu'on pourroit prendre vn dormeur par l'oreille,
Quand on veut qu'à minuict en ſurſaut il s'eſueille,
Ie paſſe outre d'aguet ſans en faire ſemblant,
Et m'en vois à grands pas tout froid & tout tremblant :
Craignant de faire encor' auec ma patience
Des ſottiſes d'autruy nouuelle penitence.
Tout courtois il me ſuit, & d'vn parler remis,
Quoy? Monſieur, eſt-ce ainſi qu'on traite ſes amis,
Ie m'arreſte contraint d'vne façon confuſe,
Grondant entre mes dents ie barbotte vne excuſe :
De vous dire ſon nom il ne guarit de rien,
Et vous iure au ſurplus qu'il eſt homme de bien,
Que ſon cœur conuoiteux d'ambition ne créue
Et pour ſes factions qu'il n'ira point en Gréue :
Car il aime la France, & ne ſouffriroit point,
Le bon ſeigneur qu'il eſt, qu'on la miſt en pourpoint.
Au compas du deuoir il regle ſon courage,

Et ne laiſſe en depoſt pourtant ſon auantage,
Selon le temps il met ſes partis en auant,
Alors que le Roy paſſe, il gaigne le deuant,
Et dans la Gallerie, encor' que tu luy parles,
Il te laiſſe au Roy Iean, & s'en court au Roy Charles.
Meſme aux plus auancez demandant le pourquoy
Il ſe met ſur vn pied, & ſur le quant à moy,
Et ſeroit bien faſché le Prince aſſis à table
Qu'vn autre en fuſt plus pres, ou fiſt plus l'agreable,
Qui plus ſuffiſamment entrant ſur le deuis
Fiſt mieux le Philoſophe ou diſt mieux ſon auis,
Qui de chiens ou d'oyſeaux euſt plus d'experience,
Ou qui déuidaſt mieux vn cas de conſcience :
Puis dittes comme vn ſot qu'il eſt ſans paſſion,
Sans gloſer plus auant ſur ſa perfection.
Auec maints hauts diſcours, de chiens, d'oyſeaux, de bottes,
Que les vallets de pied ſont fort ſuiects aux crottes,
Pour bien faire du pain il faut bien enfourner,
Si Domp-Pedre eſt venu qu'il s'en peut retourner,
Le Ciel nous fiſt ce bien qu'encor' d'aſſez bonne heure,
Nous vinſmes au Logis où ce Monſieur demeure,
Où ſans hiſtorier le tout par le menu,
Il me dict vous ſoyez Monſieur le bien venu.
Apres quelque propos, ſans propos & ſans ſuitte
Auecq' un froid Adieu ie minutte ma fuitte,
Plus de peur d'accident que de diſcretion :
Il commence vn ſermon de ſon affection,
Me rid, me prend, m'embraſſe, auec ceremonie,
Quoy? vous ennuyez-vous en noſtre compagnie?
Non non, ma foy dit-il, il n'ira pas ainſi,
Et puis que ie vous tiens, vous ſouppërez icy.
Ie m'excuſe, il me force, ô Dieux quelle iniuſtice?
Alors, mais las trop tard ie cogneus mon ſupplice ·
Mais pour l'auoir cogneu, ie ne peux l'éuiter,

Tant le destin se plaist à me persecuter.
A peine à ces propos eut-il fermé la bouche,
Qu'il entre à l'estourdi vn sot faict à la fourche,
Qui pour nous saluër laissant choir son chappeau,
Fist comme vn entre-chat auec vn escabeau,
Trebuschant sur le cul, s'en va deuant derriere,
Et grondant se fascha qu'on estoit sans lumiere :
Pour nous faire sans rire aualler ce beau saut
Le Monsieur sur la veuë excuse ce deffaut,
Que les gens de sçauoir ont la visiere tendre :
L'autre se releuant deuers nous se vint rendre,
Moins honteux d'estre cheut, que de s'estre dressé
Et luy demandast-il s'il s'estoit point blessé.
Apres mille discours dignes d'vn grand volume,
On appelle vn vallet, la chandelle s'allume :
On apporte la nappe, & met-on le couuert,
Et suis parmy ces gens comme vn homme sans vert,
Qui fait en rechignant aussi maigre visage
Qu'vn Renard que Martin porte au Louure en sa cage.
Vn long-temps sans parler ie regorgeois d'ennuy
Mais n'estant point garand des sottises d'autruy,
Ie creu qu'il me falloit d'vne mauuaise affaire
En prendre seulement ce qui m'en pouuoit plaire.
Ainsi considerant ces hommes & leurs soings,
Si ie n'en disois mot ie n'en pense pas moings,
Et iugé ce lourdaut à son nez autentique,
Que c'estoit vn Pedant, animal domestique,
De qui la mine rogue & le parler confus,
Les cheueux gras & longs, & les sourcils touffus
Faisoient par leur sçauoir, comme il faisoit entendre,
La figue sur le nez au Pedant d'Alexandre.
Lors ie fus asseuré de ce que i'auois creu,
Qu'il n'est plus Courtisan de la Cour si recreu,
Pour faire l'entendu qu'il n'ait pour quoy qu'il vaille,

Vn Poëte, vn Astrologue, ou quelque Pedentaille,
Qui durant ses Amours auec son bel esprit
Couche de ses faueurs l'histoire par escrit.
Maintenant que l'on voit & que ie vous veux dire,
Tout ce qui se fist là digne d'vne satyre,
Ie croirois faire tort à ce Docteur nouueau,
Si ie ne luy donnois quelques traicts de pinceau;
Mais estant mauuais peintre ainsi que mauuais Poëte,
Et que i'ay la ceruelle & la main mal adroitte,
O Muse ie t'inuoque! emmielle moy le bec,
Et bandes de tes mains les nerfs de ton rebec,
Laisse moy là Phæbus chercher son auanture,
Laisse moy son B. mol, prend la clef de Nature,
Et vien simple sans fard, nuë & sans ornement,
Pour accorder ma fluste auec ton instrument.
Dy moy comme sa race autres fois ancienne
Dedans Rome accoucha d'vne Patricienne,
D'où nasquit dix Catons & quatre vingts Preteurs,
Sans les Historiens & tous les Orateurs :
Mais non, venons à luy, dont la mauffade mine
Ressemble vn de ces Dieux des coutaux de la Chine,
Et dont les beaux discours plaisamment estourdis
Feroient creuer de rire vn sainct de Paradis.
Son teint iaune enfumé de couleur de malade,
Feroit donner au Diable, & ceruze, & pommade,
Et n'est blanc en Espaigne à qui ce Cormoran
Ne fasse renier la loy de l'Alcoran.
Ses yeux bordez de rouge esgarez sembloient estre,
L'vn à Mont-marthe, & l'autre au chasteau de Bicestre :
Toutesfois redressant leur entre-pas tortu,
Ils guidoient la ieunesse au chemin de vertu.
Son nez haut releué sembloit faire la nique
A l'Ouide Nason, au Scipion Nasique,
Où maints rubiz balez tous rougissants de vin

Monſtroient vn HAC ITVR *à la pomme de pin :*
Et preſchant la vendange aſſeuroient en leur trongne,
Qu'vn ieune Medecin vit moins qu'vn vieux yurongne.
Sa bouche eſt groſſe & torte, & ſemble en ſon porfil,
Celle-là d'Aliʒon qui retordant du fil
Fait la moüe aux paſſans, & feconde en grimace,
Baue comme au Prin-temps vne vieille limace.
Vn rateau mal rangé pour ſes dents paroiſſoit,
Où le chancre & la roüille en monceaux s'amaſſoit,
Dont pour lors ie congneus grondant quelques parolles
Qu'expert il en ſçauoit creuer ſes euerolles,
Qui me fiſt bien iuger qu'aux veilles des bons iours
Il en ſouloit roigner ſes ongles de velours.
Sa barbe ſur ſa ioüe eſparſe à l'auanture,
Où l'art eſt en colere auecque la nature,
En Boſquets s'eſleuoit, où certains animaux
Qui des pieds, non des mains, luy faiſoient mille maux.
Quant au reſte du corps il eſt de telle ſorte
Qu'il ſemble que ſes reins & ſon eſpaule torte
Façent guerre à ſa teſte, & par rebellion,
Qu'ils euſſent entaſſé Oſſe ſur Pellion :
Tellement qu'il n'a rien en tout ſon attelage
Qui ne ſuiue au galop la trace du viſage.
Pour ſa robbe elle fut autre qu'elle n'eſtoit
Alors qu'Albert le Grand aux feſtes la portoit;
Mais touſiours recouſant piece à piece nouuelle,
Depuis trente ans c'eſt elle, & ſi ce n'eſt pas elle :
Ainſi que ce vaiſſeau des Grecs tant renommé
Qui ſurueſcut au temps qu'il auoit conſommé :
Vne taigne affamée eſtoit ſur ſes eſpaules,
Qui traçoit en Arabe vne Carte des Gaules :
Les pieces & les trous ſemeʒ de tous coſteʒ,
Repreſentoient les Bourgs, les monts, & les Citeʒ :
Les filets ſepareʒ qui ſe tenoient à peine,

Imitoient les ruiſſeaux coulans dans vne pleine.
Les Alpes en iurant luy grimpoient au collet,
Et Sauoy' qui plus bas ne pend qu'à vn fillet.
Les puces & les poux & telle autre quenaille,
Aux plaines d'alentour ſe mettoient en bataille,
Qui les places d'autruy par armes vſurpant
Le titre diſputoient au premier occupant.
Or deſſous ceſte robbe illuſtre & venerable,
Il auoit vn iupon, non celuy de Conſtable :
Mais vn qui pour vn temps ſuiuit l'arriere-ban,
Quand en premiere nopce il ſeruit de caban
Au croniqueur Turpin, lors que par la campagne
Il portoit l'arbaleſtre au bon Roy Charlemagne :
Pour aſſeurer ſi c'eſt, ou laine, ou ſoye, ou lin,
Il faut en deuinaille eſtre maiſtre Gonin.
Sa ceinture honorable ainſi que ſes iartieres,
Furent d'vn drap du ſeau, mais i'entends de liʒieres
Qui ſur maint Couſturier ioüerent maint rollet,
Mais pour l'heure preſente ils ſangloient le mulet.
Vn mouchoir & des gans auecq' ignominie
Ainſi que des larrons pendus en compagnie,
Luy pendoient au coſté, qui ſembloit en lambeaux,
Crier en ſe mocquant vieux linge, & vieux drapeaux :
De l'autre brimballoit vne clef fort honneſte,
Qui tire à ſa cordelle vne noix d'arbaleſte.
Ainſi ce perſonnage en magnifique arroy,
Marchant pedetentim s'en vint iuſques à moy
Qui ſentis à ſon neʒ, à ſes leures décloſes,
Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que roſes.
Il me parle latin, il allegue, il diſcourt,
Il reforme à ſon pied les humeurs de la Court :
Qu'il a pour enſeigner vne belle maniere,
Que ſans robe il a veu la matiere premiere,
Qu'Epicure eſt yurongne, Hypocrate vn bourreau,

Que Bartolle & Iason ignorent le barreau :
Que Virgille est passable, encor' qu'en quelques pages,
Il meritast au Louure estre chifflé des Pages,
Que Pline est inesgal, Terence vn peu ioly,
Mais sur tout il estime vn langage poly.
Ainsi sur chasque Autheur il trouue de quoy mordre,
L'vn n'a point de raisons, & l'autre n'a point d'ordre,
L'autre auorte auant temps des œuures qu'il conçoit,
Or il vous prend Macrobe & luy donne le foit,
Ciceron il s'en taist d'autant que l'on le crie
Le pain quotidian de la Pedanterie,
Quant à son iugement il est plus que parfait
Et l'immortalité n'ayme que ce qu'il fait,
Par hazard disputant si quelqu'vn luy replique,
Et qu'il soit à quia, vous estes heretique :
Ou pour le moins fauteur, ou vous ne sçauez point
Ce qu'en mon manuscrit i'ay noté sur ce point.
Comme il n'est rien de simple aussi rien n'est durable,
De pauure on deuient riche, & d'heureux miserable,
Tout se change qui fist qu'on changea de discours,
Apres maint entretien, maints tours, & maints retours,
Vn valet se leuant le chapeau de la teste
Nous vint dire tout haut que la souppe estoit preste :
Ie congneu qu'il est vray ce qu'Homere en escrit,
Qu'il n'est rien qui si fort nous resueille l'esprit,
Car i'eus au son des plats l'ame plus alteree
Que ne l'auroit vn chien au son de la curee :
Mais comme vn iour d'Esté où le Soleil reluit,
Ma ioye en moins d'vn rien comme vn éclair s'enfuit,
Et le Ciel qui des dents me rid à la pareille,
Me bailla gentiment le lieure par l'oreille :
Et comme en vne montre où les passe-volans
Pour se monstrer soldats sont les plus insolens :
Ainsi parmy ces gens vn gros vallet d'estable,

Glorieux de porter les plats deſſus la table,
D'vn nez de Maiordome, & qui morgue la faim,
Entra ſeruiette au bras & fricaſſee en main,
Et ſans reſpect du lieu, du Docteur ny des ſauſſes,
Heurtant table & treteaux, verſa tout ſur mes chauſſes :
On le tance, il s'excuſe, & moy tout reſolu,
Puis qu'à mon dam le Ciel l'auoit ainſi voulu,
Ie tourne en raillerie vn ſi faſcheux miſtere
De ſorte que Monſieur m'obligea de s'en taire.
Sur ce point on ſe laue, & chacun en ſon rang,
Se met dans vne chaire ou s'aſſied ſur vn banc :
Suiuant ou ſon merite, ou ſa charge, ou ſa race.
Des niais ſans prier ie me mets en la place,
Où i'eſtois reſolu faiſant autant que trois,
De boire & de manger comme aux veilles des Rois :
Mais à ſi beau deſſein defaillant la matiere,
Ie fus enfin contraint de ronger ma littiere,
Comme vn aſne affamé qui n'a chardons ny foing,
N'ayant pour lors dequoy me ſaouler au beſoing.
Or entre tous ceux-là qui ſe mirent à table,
Il n'en eſtoit pas vn qui ne fuſt remarcable,
Et qui ſans eſplucher n'aualaſt l'Eperlan :
L'vn en titre d'office exerçoit vn berlan,
L'autre eſtoit des ſuiuants de Madame Lipee,
Et l'autre cheualier de la petite eſpee,
Et le plus ſainct d'entr'eux (ſauf le droict du cordeau)
Viuoit au Cabaret pour mourir au bordeau.
En forme d'Eſchiquier les plats rangez ſur table,
N'auoient ny le maintien, ny la grace accoſtable,
Et bien que nos diſneurs mengeaſſent en Sergens,
La viande pourtant ne prioit point les gens :
Mon Docteur de Meneſtre en ſa mine alteree,
Auoit deux fois autant de mains que Briaree,
Et n'eſtoit quel qu'il fuſt morceau dedans le plat,

Qui des yeux & des mains n'eust vn escheq & mat.
D'où i'aprins en la cuitte aussi bien qu'en la cruë,
Que l'âme se laissoit piper comme vne Gruë,
Et qu'aux plats comme au lict auec lubricité
Le peché de la chair tentoit l'humanité.
Deuant moy iustement on plante vn grand potage,
D'où les mousches à ieun se sauuoient à la nage :
Le broüet estoit maigre, & n'est Nostradamus
Qui l'Astrolabe en main ne demeurast camus,
Si par galanterie ou par sottise expresse
Il y pensoit trouuer vne estoille de gresse :
Pour moy si i'eusse esté sur la mer de Leuant,
Où le vieux Louchaly fendit si bien le vent,
Quand sainct Marc s'habilla des enseignes de Trace,
Ie l'acomparerois au golphe de Patrasse,
Pource qu'on y voyoit en mille & mille parts
Les moûches qui flottoient en guise de Soldarts,
Qui morts sembloient encor' dans les ondes salees
Embrasser les charbons des Galeres brustees.
I'oy ce semble quelqu'vn de ces nouueaux Docteurs,
Qui d'estoc & de taille estrillent les Autheurs,
Dire que ceste exemple est fort mal assortie :
Homere, & non pas moy t'en doit la garantie,
Qui dedans ses escrits, en des certains effets
Les compare peut-estre aussi mal que ie faits.
Mais retournons à table où l'esclanche en ceruelle
Des dents & du chalan separoit la querelle,
Et sur la nappe allant de quartier en quartier
Plus dru qu'vne nauette au trauers d'vn mestier,
Glissoit de main en main où sans perdre auantage
Ebrechant le cousteau tesmoignoit son courage :
Et durant que Brebis elle fut parmy nous
Elle sçeut brauement se deffendre des loups,
Et de se conseruer elle mist si bon ordre,

Que morte de vieilleſſe elle ne ſçauroit mordre :
A quoy glouton oyſeau du ventre renaiſſant
Du fils du bon Iapet te vas-tu repaiſſant,
Aſſez, & trop long-temps, ſon poulmon tu gourmandes,
La faim ſe renouuelle au change des viandes :
Laiſſant là ce larron, vien icy deſormais
Où la tripaille eſt fritte en cent ſortes de mets.
Or durant ce feſtin Damoyſelle famine
Auec ſon nez etique, & ſa mourante mine,
Ainſi que la charté par Edit l'ordonna,
Faiſoit vn beau diſcours deſſus l'alezina,
Et nous torchant le bec aleguoit Symonide
Qui dict pour eſtre ſain qu'il faut maſcher à vuide.
Au reſte à manger peu, Monſieur beuuoit d'autant,
Du vin qu'à la tauerne on ne payoit contant,
Et ſe faſchoit qu'vn Iean bleçé de la Logique,
Luy barboüilloit l'eſprit d'vn ergo Sophiſtique.
Eſmiant quant à moy du pain entre mes doigts,
A tout ce qu'on diſoit doucet ie m'accordois :
Leur voyant de piot la ceruelle eſchauffée,
De peur (comme l'on dict) de courroucer la Fée.
Mais à tant d'accidents l'vn ſur l'autre amaſſéz,
Sçachant qu'il en falloit payer les pots caſſez :
De rage ſans parler ie m'en mordois la léure
Et n'eſt Iob de deſpit qui n'en euſt pris la chéure :
Car vn limier boiteux de galles damaſſé
Qu'on auoit d'huile chaude & de ſouffre greſſé,
Aïnſi comme vn verrat enueloppé de fange,
Quand ſous le corcelet la craſſe luy demange,
Se bouchonne par tout, de meſme en pareil cas
Ce rongneux las d'aller ſe frottoit à mes bas
Et fuſt pour eſtriller ſes galles ou ſes crottes,
De ſa grace il greſſa mes chauſſes pour mes bottes
En ſi digne façon que le frippier Martin

Auec sa malle-tache y perdroit son Latin.
Ainsi qu'en ce despit le sang m'eschauffoit l'ame,
Le monsieur son Pedant à son aide reclame,
Pour soudre l'argument, quand d'vn sçauant parler,
Il est, qui fait la mouë aux chimeres en l'air.
Le Pedant tout fumeux de vin & de doctrine
Respond, Dieu sçait comment le bon Iean se mutine
Et sembloit que la gloire en ce gentil assaut
Fust à qui parleroit non pas mieux mais plus haut,
Ne croyez en parlant que l'vn ou l'autre dorme,
Comment vostre argument dist l'vn n'est pas en forme,
L'autre tout hors du sens, mais c'est vous, mal-autru
Qui faites le sçauant & n'estes pas congru.
L'autre, Monsieur le sot ie vous feray bien taire.
Quoy? comment? est-ce ainsi qu'on frape Despautere?
Quelle incongruité, vous mentez par les dents,
Mais vous, ainsi ces gens à se picquer ardents,
S'en vindrent du parler à tic tac, torche, lorgne,
Qui casse le museau, qui son riual éborgne,
Qui iette vn pain, vn plat, vne assiette, vn couteau,
Qui pour vne rondache empoigne vn escabeau,
L'vn faict plus qu'il ne peut, & l'autre plus qu'il n'ose,
Et pense en les voyant voir la Metamorphose,
Où les Centaures souz au Bourg Athracien,
Voulurent chauds de rains faire nopces de chien,
Et cornus du bon pere encorner le Lapite,
Qui leur fist à la fin enfiler la garitte,
Quand auecque des plats, des treteaux, des tisons,
Par force les chassant my-morts de ses maisons,
Il les fist gentiment apres la Tragedie,
De Cheuaux deuenir gros Asnes d'Arcadie :
Noz gens en ce combat n'estoient moins inhumains,
Car chacun s'escrimoit & des pieds & des mains :
Et comme eux tous sanglants en ces doctes alarmes,

La fureur aueuglee en main leur mist des armes :
Le bon Iean crie au meurtre, & ce Docteur harault,
Le Monsieur dist tout-beau, l'on apelle Girault.
A ce nom voyant l'homme & sa gentille trongne,
En memoire aussi-tost me tomba la Gascongne.
Ie cours à mon manteau, ie descens l'escalier,
Et laisse auec ces gens Monsieur le cheualier
Qui vouloit mettre barre entre ceste canaille.
Ainsi sans coup ferir ie sors de la bataille,
Sans parler de flambeau, ny sans faire autre bruit,
Croyez qu'il n'estoit pas, O nuict ialouse nuict,
Car il sembloit qu'on eust aueuglé la nature,
Et faisoit vn noir brun d'aussi bonne teinture,
Que iamais on en vit sortir des Gobelins,
Argus pouuoit passer pour vn des Quinze vingts :
Qui pis-est il pleuuoit d'vne telle maniere,
Que les reins par despit me seruoient de goutiere :
Et du haut des maisons tomboit vn tel degout,
Que les chiens alterez pouuoient boire debout.
Alors me remettant sur ma philosophie,
Ie trouue qu'en ce monde il est sot qui se fie,
Et se laisse conduire, & quant aux Courtisans,
Qui doucets & gentils font tant les suffisans,
Ie trouue les mettant en mesme patenostre,
Que le plus sot d'entr'eux est aussi sot qu'vn autre :
Mais pour ce qu'estant là ie n'estois dans le grain,
Aussi que mon manteau la nuict craint le serain,
Voyant que mon logis estoit loin, & peut estre
Qu'il pourroit en chemin changer d'air & de maistre,
Pour esuiter la pluye à l'abry de l'auuent,
I'allois doublant le pas, comme vn qui fend le vent.
Quand bronchant lourdement en vn mauuais passage
Le Ciel me fist iouër vn autre personnage :
Car heurtant vne porte en pensant m'accoter,

Ainſi qu'elle obeit ie viens à culbuter :
Et s'ouurant à mon heurt, ie tombay ſur le ventre,
On demande que c'eſt, ie me releue, i'entre :
Et voyant que le chien n'aboyoit point la nuict,
Que les verroux greſſez ne faiſoient aucun bruit :
Qu'on me rioit au nez, & qu'vne chambriere
Vouloit monſtrer enſemble, & cacher la lumiere :
I'y ſuis, ie le voy bien, ie parle l'on reſpond,
Où ſans fleurs de bien dire, ou d'autre art plus profond,
Nous tombaſmes d'accord, le monde ie contemple,
Et me retrouue en lieu de fort mauuais exemple :
Toutesfois il falloit en ce plaiſant malheur,
Mettre pour me ſauuer en danger mon honneur.
Puis donc que ie ſuis là, & qu'il eſt pres d'vne heure,
N'eſperant pour ce iour de fortune meilleure,
Ie vous laiſſe en repos, iuſques à quelques iours,
Que ſans parler Phœbus ie feray le diſcours
De mon giſte, où penſant repoſer à mon ayſe,
Ie tombé par malheur de la poiſle en la braiſe.





Satyre XI.

Suitte.



oyez que c'est du monde, & des choses humaines,
Tousiours à nouueaux maux naissent nouuelles peines,
Et ne m'ont les destins à mon dam trop constans
Iamais apres la pluye enuoyé le beau-temps,
Estant né pour souffrir ce qui me reconforte,
C'est que sans murmurer la douleur ie supporte,
Et tire ce bon-heur du mal-heur où ie suis,
Que ie fais en riant bon visage aux ennuis,
Que le Ciel affrontant ie nazarde la Lune,
Et voy sans me troubler l'vne & l'autre fortune.
Pour lors bien m'en vallut : car contre ces assauts
Qui font lors que i'y pense encor' que ie tressauts :
Petrarque & son remede y perdant sa rondache
En eust de marisson ploré comme vne vache.
Outre que de l'obiect la puissance s'esmeut,
Moy qui n'ay pas le nez d'estre Iean qui ne peut,
Il n'est mal dont le sens la nature resueille,
Qui Ribaut ne me prist ailleurs que par l'oreille.
Entré doncq' que ie fus en ce logis d'honneur,
Pour faire que d'abord on me traitte en Seigneur,
Et me rendre en Amour d'autant plus aggreable,

La bourse desliant ie mis piece sur table,
Et guarissant leur mal du premier appareil,
Ie fis dans vn escu reluire le Soleil,
De nuict dessus leur front la ioye estincelante
Monstroit en son midy que l'ame estoit contente,
Deslors pour me seruir chacun se tenoit prest,
Et murmuroient tout bas, l'honneste homme que c'est.
Toutes à qui mieux mieux s'efforçoient de me plaire,
L'on allume du feu dont i'auois bien affaire,
Ie m'aproche, me sieds, & m'aidant au besoing,
Ià tout appriuoisé ie mangeois sur le poing,
Quand au flamber du feu trois vieilles rechignees,
Vinrent à pas contez comme des erignees,
Chacune sur le cul au foyer s'accropit,
Et sembloient se plaignant marmoter par despit.
L'vne comme vn fantosme affreusement hardie,
Sembloit faire l'entree en quelque Tragedie,
L'autre vne Egyptienne en qui les rides sont
Contre-escarpes, rampards, & fossez sur le front.
L'autre qui de soy-mesme estoit diminutiue,
Ressembloit transparante vne lanterne viue
Dont quelque Paticier amuse les enfans,
Où des oysons bridez, Guenuches, Elefans,
Chiens, chats, liéures, renards, & mainte estrange beste
Courent l'vne apres l'autre, ainsi dedans sa teste
Voyoit-on clairement au trauers de ses os,
Ce dont sa fantasie animoit ses propos :
Le regret du passé, du present la misere,
La peur de l'auenir, & tout ce qu'elle espere
Des biens que l'Hypocondre en ses vapeurs promet,
Quand l'humeur ou le vin luy barboüillent l'armet.
L'vne se pleint des reins, & l'autre d'vn côtaire.
L'autre du mal des dents, & comme en grand mistere,
Auec trois brins de sauge, vne figue d'antan,

Vn va-t'en, ſi tu peux, vn ſi tu peux va-t'en,
Eſcrit en peau d'oignon, entouroit ſa machoire,
Et toutes pour guarir ſe reforçoient de boire.
Or i'ignore en quel champ d'honneur & de vertu,
Ou deſſous quels drapeaux elles ont combatu,
Si c'eſtoit mal de Sainct ou de fiéure-quartaine,
Mais ie ſçay bien qu'il n'eſt Soldat ny Capitaine,
Soit de gens de cheual, ou ſoit de gens de pié,
Qui dans la charité ſoit plus eſtropié.
Bien que maiſtre Denis ſoit ſçauant en Sculture,
Fiſt-il auec ſon art quinaude la nature,
Ou comme Michel l'Ange, euſt-il le Diable au corps,
Si ne pourroit-il faire auec tous ſes efforts,
De ces trois corps tronquez vne figure entiere,
Manquant à cet effect, non l'art mais la matiere.
En tout elles n'auoient ſeulement que deux yeux
Encore bien flétris, rouges & chaſſieux,
Que la moitié d'vn nez, que quatre dents en bouche,
Qui durant qu'il fait vent branlent ſans qu'on les touche,
Pour le reſte il eſtoit comme il plaiſoit à Dieu,
En elles la ſanté n'auoit ny feu ny lieu :
Et chacune à par-ſoy repreſentoit l'idolle
Des fiéures, de la peſte, & de l'orde verolle.
A ce piteux ſpectacle il faut dire le vray
I'euz vne telle horreur que tant que ie viuray,
Ie croiray qu'il n'eſt rien au monde qui guariſſe
Vn homme vicieux comme ſon propre vice.
Toute choſe depuis me fut à contre-cœur,
Bien que d'vn cabinet ſortiſt vn petit cœur,
Auec ſon chapperon, ſa mine de pouppee,
Diſant i'ay ſi grand peur de ces hommes d'eſpee
Que ſi ie n'euſſe veu qu'eſties vn Financier,
Ie me fuſſe pluſtoſt laiſſé crucifier,
Que de mettre le nez où ie n'ay rien affaire,

Iean mon mary, Monſieur, il eſt Apoticaire.
Sur tout viue l'Amour, & bran pour les Sergens,
Ardez, voire, c'eſt-mon, ie me cognois en gens,
Vous eſtes, ie voy bien, grand abbateur de quilles,
Mais au reſte honneſte homme, & payez bien les filles,
Cognoiſſez-vous, mais non, ie n'oſe le nommer,
Ma foy c'eſt vn braue homme & bien digne d'aymer,
Il ſent touſiours ſi bon, mais quoy vous l'iriez dire.
Cependant de deſpit il ſemble qu'on me tire
Par la queuë vn matou, qui m'eſcrit ſur les reins,
De griffes & de dents mille alibis forains :
Comme vn ſinge faſché i'en dy ma patenoſtre,
De rage ie maugree & le mien & le voſtre,
Et le noble vilain qui m'auoit attrapé :
Mais Monſieur, me diſt-elle, auez-vous point ſoupé.
Ie vous prie notez l'heure, & bien que vous en ſemble,
Eſtes-vous pas d'auis que nous couchions enſemble :
Moy crotté iuſqu'au cul, & moüillé iuſqu'à l'os,
Qui n'auois dans le lict beſoin que de repos,
Ie faillis à me pendre oyant que ceſte lice
Effrontément ainſi me preſentoit la lice.
On parle de dormir, i'y conſens à regret,
La Dame du logis me mene au lieu ſecret,
Allant on m'entretient de Ieanne & de Macette,
Par le vray Dieu que Ieanne eſtoit & claire & nette,
Claire comme vn baſſin, nette comme vn denier,
Au reſte, fors Monſieur, que i'eſtois le premier.
Pour elle qu'elle eſtoit niepce de Dame Auoye,
Qu'elle feroit pour moy de la fauce monnoye,
Qu'elle euſt fermé ſa porte à tout autre qu'à moy,
Et qu'elle m'aymoit plus mille fois que le Roy.
Eſtourdy de cacquet ie feignois de la croire,
Nous montons, & montans d'vn c'eſt-mon & d'vn voire,
Doucement en riant i'apointois noz procez.

La montee estoit torte & de fascheux accez,
Tout branloit dessous nous iusqu'au dernier estage,
D'eschelle en eschelon comme vn linot en cage,
Il falloit sauteller & des pieds s'approcher
Ainsi comme vne chéure en grimpant vn rocher.
Apres cent soubres-sauts nous vinsmes en la chambre,
Qui n'auoit pas le goust de musc, ciuette, ou d'ambre,
La porte en estoit basse, & sembloit vn guichet,
Qui n'auoit pour serrure autre engin qu'vn crochet.
Six douues de poinçon seruoient d'aix & de barre,
Qui baillant grimassoient d'vne façon bizarre,
Et pour se reprouuer de mauuais entretien,
Chacune par grandeur se tenoit sur le sien,
Et loin l'vne de l'autre en leur mine alteree
Monstroient leur saincte vie estroite & retiree.
Or comme il pleut au Ciel en trois doubles plié,
Entrant ie me heurté la caboche & le pié,
Dont ie tombe en arriere estourdi de ma cheute,
Et du haut iusqu'au bas ie fis la cullebutte :
De la teste & du cul contant chaque degré,
Puis que Dieu le voulut ie prins le tout à gré.
Aussi qu'au mesme temps voyant choir ceste Dame,
Par ie ne sçay quel trou ie luy vis iusqu'à l'ame,
Qui fist en ce beau sault m'esclatant comme vn fou,
Que ie prins grand plaisir à me rompre le cou.
Au bruit Macette vint, la chandelle on apporte,
Car la nostre en tombant de frayeur estoit morte :
Dieu sçait comme on la vit & derriere & deuant,
Le nez sur les carreaux & le fessier au vent,
De quelle charité l'on soulagea sa peine,
Cependant de son long sans poux & sans haleine,
Le museau vermoulu, le nez escarboüillé,
Le visage de poudre & de sang tout soüillé,
Sa teste descouuerte où l'on ne sçait que tondre,

Et lors qu'on luy parloit qui ne pouuoit respondre,
Sans collet, sans beguin, & sans autre affiquet,
Ses mules d'vn costé de l'autre son tocquet.
En ce plaisant mal-heur ie ne sçaurois vous dire
S'il en falloit pleurer ou s'il en falloit rire?
Apres cest accident trop long pour dire tout,
A deux bras on la prend & la met-on debout,
Elle reprend courage, elle parle, elle crie,
Et changeant en vn rien sa douleur en furie,
Dist à Ieanne en mettant la main sur le roignon,
C'est mal-heureuse toy qui me porte guignon :
A d'autres beaux discours la collere la porte,
Tant que Macette peut elle la reconforte :
Cependant ie la laisse & la chandelle en main,
Regrimpant l'escalier ie suy mon vieux dessein.
I'entre dans ce beau lieu, plus digne de remarque
Que le riche Palais d'vn superbe Monarque.
Estant là ie furette aux recoings plus cachez,
Où le bon Dieu voulut que pour mes vieux pechez,
Ie sçeusse le despit dont l'âme est forcenee,
Lors que trop curieuse ou trop endemenee,
Rodant de tous costez & tournant haut & bas,
Elle nous fait trouuer ce qu'on ne cherche pas.
Or en premier item souz mes pieds ie rencontre
Vn chaudron ebreché, la bourse d'vne monstre,
Quatre boëtes d'vnguents, vne d'alun bruslé,
Deux gands depariez, vn manchon tout pelé,
Trois fiolles d'eau bleuë, autrement d'eau seconde,
La petite seringue, vne esponge, vne sonde,
Du blanc, vn peu de rouge, vn chifon de rabat,
Vn balet pour brusler en allant au Sabat,
Vne vieille lanterne, vn tabouret de paille,
Qui s'estoit sur trois pieds sauué de la bataille,
Vn baril defoncé, deux bouteilles sur-cu,

Qui disoient sans goulet nous auons trop vescu :
Vn petit sac tout plein de poudre de Mercure,
Vn vieux chapperon gras de mauuaise teinture,
Et dedans vn coffret qui s'ouure auecq' enhan,
Ie trouue des tisons du feu de la sainct Iean,
Du sel, du pain benit, de la feugere, vn cierge,
Trois dents de mort pliez en du parchemin vierge,
Vne Chauue-souris, la carcasse d'vn Gay,
De la gresse de loup & du beurre de May.
Sur ce point Ieanne arriue & faisant la doucette,
Qui vit ceans ma foy n'a pas besongne faite :
Tousiours à nouueau mal nous vient nouueau soucy,
Ie ne sçay quant à moy quel logis c'est icy.
Il n'est par le vray Dieu iour ouurier ny feste,
Que ces carongnes là ne me rompent la teste,
Bien bien, ie m'en iray si tost qu'il sera iour,
On trouue dans Paris d'autres maisons d'amour.
Ie suis là cependant comme vn que l'on nazarde,
Ie demande que c'est? hé! n'y prenez pas garde,
Ce me respondit elle, on n'auroit iamais fait,
Mais bran, bran, i'ay laissé là-bas mon attifet,
Tousiours apres soupper ceste vilaine crie.
Monsieur, n'est-il pas temps, couchons nous ie vous prie.
Cependant elle met sur la table les dras,
Qu'en bouchons tortillez elle auoit sous le bras :
Elle approche du lict fait d'vne estrange sorte,
Sur deux treteaux boiteux se couchoit vne porte,
Où le lict reposoit, aussi noir qu'vn soüillon,
Vn garderobe gras seruoit de pauillon,
De couuerte vn rideau, qui fuyant (vert & iaune)
Les deux extremitez, estoit trop court d'vne aune.
Ayant consideré le tout de point en point,
Ie fis vœu ceste nuict de ne me coucher point,
Et de dormir sur pieds comme vn coq sur la perche;

Mais Ieanne tout en rut, s'aproche & me recherche,
D'amour ou d'amitié, duquel qu'il vous plaira,
Et moy, maudit soit-il, m'amour qui le fera.
Polyenne pour lors me vint en la pensee,
Qui sçeut que vaut la femme en amour offensee,
Lors que par impuissance, ou par mespris la nuit,
On fauce compagnie ou qu'on manque au desduit,
C'est pourquoy i'euz grand peur qu'on me troussast en malle,
Qu'on me foüetast pour voir si i'auois point la galle,
Qu'on me crachast au nez, qu'en perche on me le mist
Et que l'on me bernast si fort qu'on m'endormist,
Ou me baillant du Iean Ieanne vous remercie,
Qu'on me tabourinast le cul d'vne vessie :
Cela fut bien à craindre & si ie l'euité,
Ce fut plus par bon-heur que par dexterité.
Ieanne non moins que Circe entre ses dents murmure,
Sinon tant de vengeance, aumoins autant d'iniure,
Or pour flater enfin son mal-heur & le mien,
Ie dis quand ie fais mal, c'est quand ie paye bien,
Et faisant reuerence à ma bonne fortune,
En la remerciant ie le conte pour vne.
Ieanne rongeant son frein de mine s'apaisa
En prenant mon argent en riant me baisa,
Non pour ce que i'en dis, ie n'en parle pas, voire,
Mon maistre pensez-vous i'entends bien le grimoire,
Vous estes honneste homme & sçauez l'entre-gent,
Mais monsieur crayez vous que ce soit pour l'argent,
I'en faits autant d'estat comme de chaneuottes,
Non, ma foy i'ay encor vn demy-ceint, deux cottes,
Vne robe de sarge, vn chapperon, deux bas,
Trois chemises de lin, six mouchoirs, deux rabats,
Et ma chambre garnie aupres de sainct Eustache,
Pourtant ie ne veux pas que mon mary le sçache :
Disant cecy tousiours son lict elle brassoit,

Et les linceux trop cours par les pieds tiraſſoit,
Et fiſt à la fin tant par ſa façon adroite,
Qu'elle les fiſt venir à moitié de la coite.
Dieu ſçait quel lacs d'amour, quels chiffres, quelles fleurs,
De quels compartiments & combien de couleurs,
Releuoient leur maintien, & leur blancheur naïfue,
Blanchie en vn ſiué, non dans vne leſciue.
Comme ſon lict eſt fait, que ne vous couchez-vous,
Monſieur n'eſt-il pas temps, & moy de filer dous,
Sur ce point elle vient, me prend & me détache,
Et le pourpoint du dos par force elle m'arrache,
Comme ſi noſtre ieu fuſt au Roy deſpoüillé :
I'y reſiſte pourtant, & d'eſprit embroüillé,
Comme par compliment ie tranchois de l'honneſte,
N'y pouuant rien gaigner ie me gratte la teſte.
A la fin ie pris cœur, reſolu d'endurer
Ce qui pouuoit venir ſans me deſeſperer,
Qui fait vne follie il la doit faire entiere,
Ie détache vn ſoüillé, ie m'oſte vne iartiere
Froidement toutesfois, & ſemble en ce coucher,
Vn enfant qu'vn Pedant contraint ſe détacher,
Que la peur tout enſemble eſperonne & retarde :
A chacune eſguillette il ſe faſche, regarde,
Les yeux couuers de pleurs, le viſage d'ennuy,
Si la grace du Ciel ne deſcend point ſur luy.
L'on heurte ſur ce point, Catherine on appelle,
Ieanne pour ne reſpondre eſtaignit la chandelle,
Perſonne ne dit mot, l'on refrappe plus fort,
Et faiſoit-on du bruit pour réueiller vn mort :
A chaque coup de pied toute la maiſon tremble,
Et ſemble que le feſte à la caue s'aſſemble.
Bagaſſe ouuriras-tu? c'eſt ceſtuy-cy, c'eſt-mon,
Ieanne ce temps-pendant me faiſoit vn ſermon.
Que Diable auſſi, pourquoy? que voulez-vous qu'on face,

Que ne vous couchiez-vous. Ces gens de la menace
Venant à la priere essayoient tout moyen.
Or ilz parlent Soldat & ores Citoyen,
Ilz contrefont le guet & de voix magistrale,
Ouurez de par le Roy, au Diable vn qui deuale,
Vn chacun sans parler se tient clos & couuert.
Or comme à coups de pieds l'huis s'estoit presque ouuert,
Tout de bon le Guet vint, la quenaille fait Gille,
Et moy qui iusques-là demeurois immobile
Attendant estonné le succez de l'assaut,
Ce pensé-ie il est temps que ie gaigne le haut,
Et troussant mon pacquet de sauuer ma personne :
Ie me veux r'habiller, ie cherche, ie tastonne,
Plus estourdy de peur que n'est vn hanneton :
Mais quoy, plus on se haste & moins auance l'on.
Tout comme par despit se trouuoit souz ma pate,
Au lieu de mon chappeau ie prens vne sauate,
Pour mon pourpoint ses bas, pour mes bas son collet,
Pour mes gands ses souliers, pour les miens vn ballet,
Il sembloit que le Diable eust fait ce tripotage :
Or Ieanne me disoit pour me donner courage,
Si mon compere Pierre est de garde auiourd'huy,
Non, ne vous faschez point, vous n'aurez point d'ennuy.
Cependant sans delay Messieurs frapent en maistre,
On crie patience, on ouure la fenestre.
Or sans plus m'amuser apres le contenu,
Ie descends doucement pied chaussé l'autre nu,
Et me tapis d'aguet derriere vne muraille,
On ouure & brusquement entra ceste quenaille,
En humeur de nous faire vn assez mauuais tour,
Et moy qui ne leur dist ny bon soir ny bon iour,
Les voyant tous passez ie me sentis alaigre,
Lors dispos du talon ie vais comme vn chat maigre,
I'ensile la venelle, & tout leger d'effroy,

Ie cours vn fort long-temps ſans voir derriere moy :
Iuſqu'à tans que trouuant du mortier, de la terre,
Du bois, des eſtançons, mains plâtras, mainte pierre,
Ie me ſentis pluſtoſt au mortier embourbé,
Que ie ne m'aperçeus que ie fuſſe tombé.
On ne peut eſuiter ce que le Ciel ordonne,
Mon âme cependant de colere friſſonne,
Et prenant s'elle euſt peu le deſtin à party,
De deſpit à ſon nez elle l'euſt dementy,
Et m'aſſeure qu'il euſt reparé mon dommage.
Comme ie fus ſus pieds enduit comme vne image,
I'entendis qu'on parloit, & marchant à grands pas,
Qu'on diſoit haſtons-nous ie l'ay laiſſé fort bas,
Ie m'aproche, ie voy, deſireux de cognoiſtre,
Au lieu d'vn Medecin il lui faudroit vn Preſtre,
Diſt l'autre, puis qu'il eſt ſi proche de ſa fin,
Comment, diſt le valet, eſtes-vous medecin?
Monſieur pardonnez moy, le Curé ie demande,
Il s'encourt, & diſant Adieu me recommande,
Il laiſſe là monſieur faſché d'eſtre deceu.
Or comme allant touſiours de pres ie l'aperceu,
Ie cogneu que c'eſtoit noſtre amy, ie l'aproche,
Il me regarde au nez, & riant me reproche
Sans flambeau l'heure indeuë & de pres me voyant
Fangeux comme vn pourceau, le viſage effroyant,
Le manteau ſous le bras, la façon aſſoupie,
Eſtes-vous trauaillé de la Licantropie,
Diſt-il en me prenant pour me taſter le pous,
Et vous, dy-ie, Monſieur, quelle fiéure auez-vous?
Vous qui tranchez du ſage ainſi parmy la ruë,
Faites vous ſus vn pied toute la nuict la gruë?
Il voulut me conter comme on l'auoit pipé,
Qu'vn valet du ſommeil ou de vin occupé,
Souz couleur d'aller voir vne femme malade

L'auoit galantement payé d'vne caſſade :
Il nous faiſoit bon voir tous deux bien eſtonnez,
Auant iour par la ruë auecq' vn pied de nez,
Luy pour s'eſtre leué eſperant deux piſtoles
Et moy tout las d'auoir receu tant de bricolles.
Il ſe met en diſcours, ie le laiſſe en riant,
Auſſi que ie voyois aux riues d'Oriant
Que l'aurore s'ornant de ſaffran & de roſes,
Se faiſant voir à tous faiſoit voir toutes choſes,
Ne voulant pour mourir qu'vne telle beauté
Me viſt en ſe leuant ſi ſale & ſi crotté,
Elle qui ne m'a veu qu'en mes habits de feſte.
Ie cours à mon logis, ie heurte, ie tempeſte,
Et croyez à frapper que ie n'eſtois perclus :
On m'ouure, & mon valet ne me recognoiſt plus,
Monſieur n'eſt pas ici, que Diable à ſi bonne heure,
Vous frappez comme vn ſourd, quelque temps ie demeure,
Ie le vois, il me voit, & demande eſtonné,
Si le moine bouru m'auoit point promené,
Dieu, comme eſtes-vous fait, il va, moy de le ſuiure.
Et me parle en riant comme ſi ie fuſſe yure,
Il m'allume du feu, dans mon lict ie me mets.
Auec vœu ſi ie puis de n'y tomber iamais,
Ayant à mes deſpens appris ceſte ſentence,
Qui gay fait vne erreur, la boit à repentance,
Et que quand on ſe frotte auecq' les Courtiſants,
Les branles de ſortie en ſont fort deſplaiſants,
Plus on penetre en eux plus on ſent le remeugle.
Et qui troublé d'ardeur entre au bordel aueugle,
Quand il en ſort il a plus d'yeux & plus aigus,
Que Lyncé l'Argonaute ou le ialoux Argus.



A Monſieur Freminet.

SATYRE XII.

On dit que le grand Paintre ayant fait vn ouurage,
Des iugemens d'autruy tiroit ceſt auantage,
Que ſelon qu'il iugeoit qu'ils eſtoient vrays, ou faux,
Docile à ſon profit, reformoit ſes defaux,
Or c'eſtoit du bon tans que la hayne & l'enuye,
Par crimes ſupoſez n'attentoient à la vie,
Que le Vray du Propos eſtoit couſin germain,
Et qu'vn chacun parloit le cœur dedans la main.
Mais que ſeruiroit-il maintenant de pretendre
S'amander par ceux là qui nous viennent reprendre,
Si ſelon l'intereſt tout le monde diſcourt :
Et ſi la verité n'eſt plus femme de court :
S'il n'eſt bon Courtiſan, tant friſé peut-il eſtre,
S'il a bon apetit, qu'il ne iure à ſon maiſtre
Des la pointe du iour, qu'il eſt midy ſonné,
Et qu'au logis du Roy tout le monde a diſné,
Eſtrange effronterie en ſi peu d'importance.
Mais de ce coſté là ie leur donrois quittance,
S'ils vouloient s'obliger d'epargner leurs amys,

Où par raison d'estat il leur est bien permis.
Cecy pourroit suffire à refroidir vne ame
Qui n'ose rien tenter pour la crainte du blasme,
A qui la peur de perdre enterre le talent :
Non pas moy qui me ry d'vn esprit nonchalant,
Qui pour ne faillir point retarde de bien faire :
C'est pourquoy maintenant ie m'expose au vulgaire
Et me donne pour bute aux iugements diuers.
Qu'vn chacun taille, roigne, & glose sur mes vers,
Qu'vn resueur insolent d'ignorance m'accuse
Que ie ne suis pas net, que trop simple est ma Muse,
Que i'ai l'humeur bizarre, inégual le cerueau,
Et s'il luy plaist encor qu'il me relie en veau.
Auant qu'aller si vite, au moins ie le supplie
Sçauoir que le bon vin ne peut estre sans lie,
Qu'il n'est rien de parfait en ce monde auiourd'huy:
Qu'homme ie suis suget à faillir comme luy :
Et qu'au surplus, pour moy, qu'il se face paroistre
Aussi vray, que pour luy, ie m'efforce de l'estre.
Mais sçais-tu Freminet ceux qui me blasmeront,
Ceux qui dedans mes vers leurs vices trouueront,
A qui l'Ambition la nuit tire l'oreille,
De qui l'esprit auare en repos ne someille,
Tousiours s'alambiquant apres nouueaux partis,
Qui pour Dieu, ny pour loy, n'ont que leurs apetis,
Qui rodent toute nuict, troublez de ialousie,
A qui l'amour lascif regle la fantasie,
Qui preferent vilains le profit à l'honneur,
Qui par fraude ont rauy les terres d'vn myneur
Telles sortes de gens vont apres les Poetes,
Comme apres les hiboux vont criant les Chouëttes.
Leurs femmes vous diront, fuyez ce medisant,
Facheuse est son humeur, son parler est cuisant,
Quoy Monsieur! n'est-ce pas cest homme à la Satyre,

Qui perdroit son amy, plustost qu'vn mot pour rire,
Il emporte la piece! & c'est là de par-Dieu,
(Ayant peur que ce soit celle-là du milieu)
Où le soulier les blece, autrement ie n'estime
Qu'aucune eust volonté de m'accuser de crime.
Car pour elles depuis qu'elles viennent au point,
Elles ne voudroient pas que l'on ne le sçeut point,
Vn grand contentement mal-aisement se celle:
Puis c'est des amoureux la regle vniuerselle,
De defferer si fort à leur affection
Qu'ils estiment honneur leur folle passion.
Et quand est de l'honneur de leurs maris, ie pense
Qu'aucune à bon escient n'en prendroit la deffence,
Sçachant bien qu'on n'est pas tenu par charité,
De leur donner vn bien qu'elles leur ont osté.
Voilà le grand mercy que i'auray de mes paines,
C'est le cours du marché des affaires humaines,
Qu'encores qu'vn chacun vaille icy bas son pris
Le plus cher toutesfois est souuent à mépris.
Or amy ce n'est point vne humeur de médire
Qui m'ayt fait rechercher ceste façon d'écrire,
Mais mon Pere m'aprist que des enseignemens
Les humains aprentifs formoient leurs iugemens,
Que l'exemple d'autruy doibt rendre l'homme sage,
Et guettant à propos les fautes au passage,
Me disoit, considere où cest homme est reduict
Par son ambition, cest autre toute nuict
Boit auec des Putains, engage son domaine,
L'autre sans trauailler, tout le iour se promeyne,
Pierre le bon enfant aux dez a tout perdu,
Ces iours le bien de Iean par decret fut vendu,
Claude ayme sa voisine, & tout son bien luy donne:
Ainsi me mettant l'œil sur chacune personne
Qui valoit quelque chose, ou qui ne valoit rien,

M'aprenoit doucement & le mal & le bien,
Affin que fuyant l'vn, l'autre ie recherchaſſe,
Et qu'aux deſpens d'autruy ſage ie m'enſeignaſſe.
Sçays tu ſi ces propos me ſçeurent eſmouuoir,
Et contenir mon ame en vn iuſte deuoir,
S'ils me firent penſer à ce que l'on doit ſuiure,
Pour bien & iuſtement en ce bas monde viure.
Ainſi que d'vn voiſin le treſpas ſuruenu
Fait reſoudre vn malade en ſon lict detenu
A prendre malgré luy tout ce qu'on luy ordonne,
Qui pour ne mourir point de crainte ſe pardonne,
De meſmes les eſpris debonnaires & doux
Se façonnent prudens, par l'exemple des foux,
Et le blaſme d'autruy leur fait ces bons offices,
Qu'il leur aprend que c'eſt de vertus, & de vices.
Or quoy que i'aye fait, ſi m'en ſont-ils reſtez,
Qui me pouront par l'age, à la fin eſtre oſtez,
Ou bien de mes amis auec la remonſtrance,
Ou de mon bon Demon ſuyuant l'intelligence :
Car quoy qu'on puiſſe faire eſtant homme, on ne peut
Ny viure comme on doit, ny viure comme on veut.
En la terre icy bas il n'habitte point d'Anges :
Or les moins vicieux meritent des loüanges,
Qui ſans prendre l'autruy, viuent en bon Chreſtien,
Et ſont ceux qu'on peut dire & ſaincts & gens de bien.
Quand ie ſuis à par moy ſouuent ie m'eſtudie,
(Tant que faire ſe peut) apres la maladie
Dont chacun eſt blecé, ie penſe à mon deuoir,
I'ouure les yeux de l'ame, & m'efforce de voir
Au trauers d'vn chacun, de l'eſprit ie m'eſcrime,
Puis deſſus le papier mes caprices ie rime,
Dedans vne Satyre, où d'vn œil doux amer,
Tout le monde s'y voit, & ne s'y ſent nommer.
Voilà l'vn des pechez, où mon ame eſt encline,

On dit que pardonner eſt vne œuure diuine,
Celuy m'obligera qui voudra m'excuſer,
A ſon gouſt toutesfois chacun en peut vſer :
Quant à ceux du meſtier, ils ont de quoy s'ebatre,
Sans aller ſur le pré nous nous pouuons combatre,
Nous montrant ſeulement de la plume ennemis,
En ce cas là du Roy les duëls ſont permis :
Et faudra que bien forte ils facent la partie,
Si les plus fins d'entre eux s'en vont ſans repartie.
Mais c'eſt vn Satyrique il le faut laiſſer là :
Pour moi i'en ſuis d'auis, & cognois à cela
Qu'ils ont vn bon eſprit, Corſaires à Corſaires,
L'vn l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.





Macette

Satyre XIII.

La fameuse Macette à la Cour ſi connuë,
Qui s'eſt aux lieux d'honneur en credit maintenuë,
Et qui depuis dix ans, iuſqu'en ſes derniers iours,
A ſouſtenu le prix en l'eſcrime d'amours,
Laſſe en fin de ſeruir au peuple de quintaine,
N'eſtant paſſe-volant, ſoldat ny capitaine,
Depuis les plus chetifs iuſques aux plus fendants,
Qu'elle n'ait deſconfit & mis deſſus les dents,
Laſſe, di-ie, & non ſoule enfin s'eſt retiree
Et n'a plus autre obiet que la voute Etheree,
Elle qui n'euſt auant que plorer ſon delit
Autre ciel pour obiet que le ciel de ſon lict,
A changé de courage, & confitte en deſtreſſe
Imite auec ſes pleurs la ſaincte pechereſſe,
Donnant des ſainctes loix à ſon affection,
Elle a mis ſon amour à la deuotion.
Sans art elle s'habille & ſimple en contenance,
Son teint mortifié preſche la continence,
Clergeſſe elle fait ià la leçon aux preſcheurs,

Elle lit sainct Bernard, la Guide des Pecheurs,
Les Meditations de la mere Therese,
Sçait que c'est qu'hypostase, auecque synderese,
Iour & nuict elle va de conuent en conuent,
Visite les saincts lieux, se confesse souuent,
A des cas reseruez grandes intelligences,
Sçait du nom de Iesus toutes les Indulgences,
Que valent chapelets, grains benits enfilez,
Et l'ordre du cordon des peres recollez.
Loin du monde elle fait sa demeure & son giste,
Son œil tout penitent ne pleure qu'eau beniste,
En fin c'est vn exemple en ce siecle tortu
D'amour, de charité, d'honneur & de vertu.
Pour Beate par tout le peuple la renomme,
Et la Gazette mesme a des-ià dit à Rome
La voyant aymer Dieu & la chair maistriser
Qu'on n'attend que sa mort pour la canoniser.
Moy mesme qui ne croy de leger aux merueilles,
Qui reproche souuent mes yeux & mes oreilles,
La voyant si changée en vn temps si subit,
Ie creu qu'elle l'estoit d'ame comme d'habit,
Que Dieu la retiroit d'vne faute si grande,
Et disois à par moy, mal vit qui ne s'amende,
Ià des-ià tout deuot contrit & penitent,
Ie fus à son exemple esmeu d'en faire autant,
Quand par arrest du Ciel qui hait l'hypocrisie,
Au logis d'vne fille où i'ay ma fantaisie,
N'ayant pas tout à fait mis fin à ses vieux tours,
La vieille me rendit tesmoin de ses discours.
Tapy dans vn recoin & couuert d'vne porte
I'entendy son propos, qui fut de ceste sorte,
Ma fille, Dieu vous garde & vous vueille benir,
Si ie vous veux du mal, qu'il me puisse aduenir,
Qu'eussiez vous tout le bien dont le Ciel vous est chiche,

L'ayant ie n'en feroy plus pauure ny plus riche :
Car n'eftant plus du monde au bien ie ne pretens,
Ou bien fi i'en defire, en l'autre ie l'attens,
D'autre chofe icy bas, le bon Dieu ie ne prie :
A propos, fçauez-vous? on dit qu'on vous marie,
Ie fçay bien voftre cas, vn homme grand, adroit,
Riche & Dieu fçait s'il a tout ce qu'il vous faudroit,
Il vous ayme fi fort, auffi pourquoy ma fille
Ne vous aimeroit-il, vous eftes fi gentille,
Si mignonne & fi belle, & d'vn regard fi doux,
Que la beauté plus grande eft laide aupres de vous :
Mais tout ne refpond pas au traict de ce vifage,
Plus vermeil qu'vne rofe & plus beau qu'vn riuage,
Vous deuriez eftant belle auoir de beaux habits,
Efclater de fatin, de perles, de rubis.
Le grand regret que i'ay, non pas à Dieu ne plaife,
Que i'en ay' de vous voir belle & bien à voftre aife :
Mais pour moy ie voudrois que vous euffiez au moins
Ce qui peut en amour fatisfaire à vos foins,
Que cecy fuft de foye & non pas d'eftamine.
Ma foy les beaux habits feruent bien à la mine,
On a beau s'agencer & faire les doux yeux,
Quand on eft bien paré on en eft toufiours mieux :
Mais fans auoir du bien, que fert la renommee?
C'eft vne vanité confufement femee,
Dans l'efprit des humains vn mal d'opinion,
Vn faux germe auorté dans noftre affection.
Ces vieux contes d'honneur dont on repaift les Dames
Ne font que des appas pour les debiles ames
Qui fans chois de raifon ont le cerueau perclus.
L'honneur eft vn vieux fainct que l'on ne chomme plus.
Il ne fert plus de rien, finon d'vn peu d'excufe,
Et de fot entretien pour ceux là qu'on amufe,
Ou d'honnefte refus quand on ne veut aymer,

Il eſt bon en diſcours pour ſe faire eſtimer :
Mais au fonds c'eſt abus ſans excepter perſonne,
La ſage le ſçait vendre où la ſotte le donne.
Ma fille c'eſt par là qu'il vous en faut auoir,
Nos biens comme nos maux ſont en noſtre pouuoir,
Fille qui ſçait ſon monde a ſaiſon oportune,
Chacun eſt artiſan de ſa bonne fortune,
Le mal-heur par conduite au bonheur cedera.
Aydez vous ſeulement & Dieu vous aydera.
Combien pour auoir mis leur honneur en ſequeſtre,
Ont elles aux atours eſchangé le limeſtre,
Et dans les plus hauts rangs eſleué leurs maris :
Ma fille c'eſt ainſi que l'on vit à Paris,
Et la vefue auſſi bien comme la mariee,
Celle eſt chaſte ſans plus qui n'en eſt point priee.
Toutes au fait d'amour ſe chauſſent en vn poinct
Et Ieanne, que tu vois dont on ne parle point,
Qui fait ſi doucement la ſimple & la diſcrete
Elle n'eſt pas plus chaſte, ains elle eſt plus ſecrete,
Elle a plus de reſpect non moins de paſſion
Et cache ſes amours ſous ſa diſcretion.
Moy meſme croiriez vous pour eſtre plus âgee
Que ma part comme on dit en fuſt deſià mangee,
Non ma foy ie me ſents & dedans & dehors
Et mon bas peut encor vſer deux ou trois corps.
Mais chaſque âge a ſon temps, ſelon le drap la robe,
Ce qu'vn temps on a trop en l'autre on le deſrobe :
Eſtant ieune i'ay ſceu bien vſer des plaiſirs,
Ores i'ay d'autres ſoins en ſemblables deſirs,
Ie veux paſſer mon temps & couurir le myſtere,
On trouue bien la cour dedans vn monaſtere,
Et apres maint eſſay en fin i'ay reconnu
Qu'vn homme comme vn autre eſt vn moine tout nu,
Puis outre le ſainct vau qui ſert de couuerture,

Ils sont trop obligez au secret de nature
Et sçauent plus discrets apporter en aymant,
Auecque moins d'esclat plus de contentement.
C'est pourquoy desguisant les boüillons de mon ame,
D'vn long habit de cendre enuelopant ma flame,
Ie cache mon dessein aux plaisirs adonné,
Le peché que l'on cache est demi pardonné,
La faute seullement ne gist en la deffence,
Le scandale & l'opprobre est cause de l'offence,
Pourueu qu'on ne le sçache il n'importe comment,
Qui peut dire que non ne peche nullement,
Puis la bonté du Ciel nos offences surpasse,
Pourueu qu'on se confesse on a tousiours sa grace,
Il donne quelque chose à nostre passion,
Et qui ieune n'a pas grande deuotion,
Il faut que pour le monde à la feindre il s'exerce:
« C'est entre les deuots vn estrange commerce,
« Vn trafic par lequel au ioly temps qui court,
« Toute affaire fascheuse est facile à la Cour.
Ie sçay bien que vostre âge encore ieune & tendre,
Ne peut ainsi que moy ces mysteres comprendre:
Mais vous deuriez ma fille en l'âge où ie vous voy,
Estre riche, contente, auoir fort bien dequoy,
Et pompeuse en habits, fine, accorte & rusee,
Reluire de ioyaux ainsi qu'vne espousée:
Il faut faire vertu de la necessité,
Qui sçait viure icy bas n'a iamais pauureté,
Puis qu'elle vous deffend des dorures l'vsage,
Il faut que les brillants soient en vostre visage,
Que vostre bonne grace en acquiere pour vous:
« Se voir du bien, ma fille, il n'est rien de si doux,
« S'enrichir de bonne heure est vne grand' sagesse,
« Tout chemin d'acquerir se ferme à la vieillesse
« A qui ne reste rien auec la pauureté,

« Qu'vn regret eſpineux d'auoir iadis eſté,
Où lors qu'on a du bien, il n'eſt ſi decrepite
Qui ne trouue (en donnant) couuercle à ſa marmite.
Non, non, faites l'amour, & vendez aux amans
Vos accueils, vos baiſers & vos embraſſemens,
C'eſt gloire & non pas honte en ceſte douce peine
Des acqueſts de ſon lict accroiſtre ſon domaine,
Vendez ces doux regards, ces attraicts, ces appas,
Vous meſme vendez vous, mais ne vous liurez pas.
Conſeruez vous l'eſprit, gardez voſtre franchiſe,
Prenez tout s'il ſe peut, ne ſoyez iamais priſe.
Celle qui par amour s'engage en ces mal-heurs,
Pour vn petit plaiſir, a cent mille douleurs,
Puis vn homme au deſduit ne vous peut ſatisfaire,
Et quand plus vigoureux il le pourroit bien faire,
Il faut tondre ſur tout & changer à l'inſtant,
L'enuie en eſt bien moindre & le gain plus contant.
Sur tout ſoyez de vous la maiſtreſſe & la dame,
Faites s'il eſt poſſible, vn miroir de voſtre ame,
Qui reçoit tous obiects & tout content les pert,
Fuyez ce qui vous nuiſt, aymez ce qui vous ſert.
Faites profit de tout, & meſme de vos pertes,
A prendre ſagement ayez les mains ouuertes,
Ne faites s'il ſe peut iamais preſent ny don,
Si ce n'eſt d'vn chabot pour auoir vn gardon.
Par fois on peut donner pour les galands attraire,
A ces petits preſents ie ne ſuis pas contraire,
Pourueu que ce ne ſoit que pour les amorcer :
Les fines en donnant ſe doiuent efforcer
A faire que l'eſprit & que la gentilleſſe
Face eſtimer les dons & non pas la richeſſe.
Pour vous eſtimez plus qui plus vous donnera.
Vous gouuernant ainſi Dieu vous aſſiſtera,
Au reſte n'eſpargnez ny Gaultier ni Garguille,

Qui se trouuera pris ie vous pri' qu'on l'estrille,
Il n'est que d'en auoir, le bien est tousiours bien,
Et ne vous doit chaloir ny de qui, ny combien.
Prenez à toutes mains, ma fille & vous souuienne,
Que le gain a bon goust de quelque endroit qu'il vienne.
Estimez vos amans selon le reuenu :
Qui donnera le plus qu'il soit le mieux venu,
Laissez la mine à part, prenez garde à la somme,
Riche vilain vaut mieux que pauure Gentil-homme :
Ie ne iuge pour moy les gens sur ce qu'ils sont,
Mais selon le profit & le bien qu'ils me font.
Quand l'argent est meslé l'on ne peut reconnoistre
Celuy du seruiteur d'auec celuy du maistre,
L'argent d'vn cordon bleu n'est pas d'autre façon
Que celuy d'vn fripier ou d'vn aide à maçon,
Que le plus & le moins y mette difference
Et tienne seullement la partie en souffrance,
Que vous restablirez du iour au lendemain
Et tousiours retenez le bon bout à la main,
De crainte que le temps ne destruise l'affaire,
Il faut suiure de pres le bien que l'on differe
Et ne le differer qu'entant que l'on le peut,
Ou se puisse aisement restablir quand on veut.
Tous ces beaux suffisans, dont la cour est semee,
Ne sont que triacleurs & vendeurs de fumee,
Ils sont beaux, bien peignez, belle barbe au menton :
Mais quand il faut payer, au diantre le teston.
Et faisant des mouuans & de l'ame saisie,
Ils croyent qu'on leur doit pour rien la courtoisie,
Mais c'est pour leur beau nez : le puits n'est pas commun,
Si i'en auois vn cent, ils n'en auroient pas vn.
Et le Poëte croté auec sa mine austere
Vous diriez à le voir que c'est vn secretaire,
Il va melancolique & les yeux abaissez,

Comme vn Sire qui plaint ſes parens treſpaſſez,
Mais Dieu ſçait, c'eſt vn homme auſſi bien que les autres.
Iamais on ne luy voit aux mains des patenoſtres,
Il hante en mauuais lieux, gardez vous de cela,
Non, ſi i'eſtoy de vous, ie le planteroy là.
Et bien il parle liure, il a le mot pour rire :
Mais au reſte apres tout, c'eſt vn homme à Satyre,
Vous croiriez à le voir qu'il vous deuſt adorer,
Gardez, il ne faut rien pour vous des-honorer.
Ces hommes meſdiſans ont le feu ſous la leure,
Ils ſont matelineurs, prompts à prendre la cheure,
Et tournent leurs humeurs en bijarres façons,
Puis ils ne donnent rien ſi ce n'eſt des chanſons :
Mais non, ma fille non, qui veut viure à ſon aiſe,
Il ne faut ſimplement vn amy qui vous plaiſe,
Mais qui puiſſe au plaiſir ioindre l'vtilité,
En amour autrement c'eſt imbecilité,
Qui le fait à credit n'a pas grande reſource,
On y fait des amis, mais peu d'argent en bourſe.
Prenez moy ces Abbez, ces fils de financiers
Dont depuis cinquante ans les peres vſuriers,
Volans à toutes mains, ont mis en leur famille
Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Baſtille,
C'eſt là que voſtre main peut faire de beaux cous,
Ie ſçay de ces gens là qui languiſſent pour vous :
Car eſtant ainſi ieune en vos beautez parfaites,
Vous ne pouuez ſçauoir tous les coups que vous faites,
Et les traicts de vos yeux haut & bas eſlancez,
Belle, ne voyent pas tous ceux que vous bleſſez,
Tel s'en vient plaindre à moy qui n'oſe le vous dire,
Et tel vous rit de iour qui toute nuict ſouſpire,
Et ſe plaint de ſon mal, d'autant plus vehement,
Que vos yeux ſans deſſein le font innocemment.
En amour l'innocence eſt vn ſçauant myſtere,

Pourueu que ce ne ſoit vne innocence auſtere,
Mais qui ſçache par art donnant vie & treſpas,
Feindre auecques douceur qu'elle ne le ſçait pas :
Il faut aider ainſi la beauté naturelle,
L'innocence autrement eſt vertu criminelle,
Auec elle il nous faut & bleſſer & garir,
Et parmy les plaiſirs faire viure & mourir.
Formez vous des deſſeins dignes de vos merites,
Toutes baſſes amours ſont pour vous trop petites,
Ayez deſſein aux dieux, pour de moindres beautez
Ils ont laiſſé iadis les cieux des-habitez.
Durant tous ces diſcours, Dieu ſçait l'impatience :
Mais comme elle a touſiours l'œil à la deffiance,
Tournant deçà delà vers la porte où i'eſtois,
Elle viſt en ſurſaut comme ie l'eſcoutois,
Elle trouſſe bagage, & faiſant la gentille,
Ie vous verray demain, à Dieu, bon ſoir ma fille.
Ha vieille, dy-ie lors, qu'en mon cœur ie maudis,
Eſt-ce là le chemin pour gaigner Paradis,
Dieu te doint pour guerdon de tes œuures ſi ſainctes,
Que ſoient auant ta mort tes prunelles eſteintes,
Ta maiſon deſcouuerte & ſans feu tout l'Hyuer,
Auecque tes voiſins iour & nuict eſtriuer
Et trainer ſans confort triſte & deſeſperee,
Vne pauure vieilleſſe & touſiours alteree.





SATYRE XIIII.

I'ay pris cent & cent fois la lanterne en la main
Cherchant en plain midy parmy le genre humain,
Vn homme qui fust homme & de faict & de mine
Et qui peust des vertus passer par l'estamine :
Il n'est coing & recoing que ie n'aye tanté
Depuis que la nature icy bas m'a planté.
Mais tant plus ie me lime & plus ie me rabote,
Ie croy qu'à mon aduis tout le monde radote,
Qu'il a la teste vuide & sans dessus dessous
Ou qu'il faut qu'au rebours ie sois l'vn des plus fous.
C'est de nostre folie vn plaisant stratagesme,
Se flattant de iuger les autres par soy-mesme.
Ceux qui pour voyager s'embarquent dessus l'eau,
Voyent aller la terre & non pas leur vaisseau,
Peut estre ainsi trompé que faucement ie iuge,
Toutesfois si les fous ont leur sens pour refuge,
Ie ne suis pas tenu de croire aux yeux d'autruy.
Puis, i'en sçay pour le moins autant ou plus que luy.
Voylà fort bien parlé si l'on me vouloit croire,
Sotte presomption vous m'enyurez sans boire.

Mais apres en cherchant auoir autant couru
Qu'aux Auans de Noel fait le Moyne Bourru,
Pour retrouuer vn homme enuers qui la Satyre
Sans flater, ne trouuast que mordre & que redire,
Qui sceust d'vn chois prudent toute chose éplucher,
Ma foy si ce n'est vous ie n'en veux plus chercher.
Or ce n'est point pour estre esleué de fortune,
Aux sages comme aux fous c'est chose assez commune,
Elle auance vn chacun sans raison & sans chois,
Les fous sont aux echets les plus proches des Roys.
Aussi mon iugement sur cela ne se fonde,
Au compas des grandeurs ie ne iuge le monde,
L'esclat de ces clinquans ne m'esblouit les yeux,
Pour estre dans le Ciel ie n'estime les Dieux,
Mais pour s'y maintenir & gouuerner de sorte
Que ce tout en deuoir reglement se comporte,
Et que leur prouidence egallement conduit
Tout ce que le Soleil en la terre produit.
Des hommes tout ainsi ie ne puis recognoistre
Les grans : mais bien ceux là qui meritent de l'estre,
Et de qui le merite indomtable en vertu,
Force les accidens & n'est point abatu,
Non plus que de farceurs ie n'en puis faire conte.
Ainsi que l'vn descend on voit que l'autre monte,
Selon ou plus ou moins que dure le roollet,
Et l'habit faict sans plus le maistre ou le vallet.
De mesme est de ces gens dont la grandeur se ioüe,
Auiourd'huy gros, enflez sur le haut de la roüe,
Ilz font vn personnage, & demain renuersez,
Chacun les met au rang des pechez effacez.
La faueur est bizarre, à traitter indocille,
Sans arrest, inconstante, & d'humeur difficille,
Auecq' discretion il la faut carasser :
L'vn la perd bien souuent pour la trop embrasser,

Ou pour s'y fier trop, l'autre par insolence,
Ou pour auoir trop peu ou trop de violence,
Ou pour se la promettre ou se la desnier,
En fin c'est vn caprice estrange à manier,
Son Amour est fragile & se rompt comme verre,
Et faict aux plus Matois donner du nez en terre.
Pour moy ie n'ay point veu parmy tant d'auancez,
Soit de ces temps icy, soit des siecles passez,
Homme que la fortune ayt tasché d'introduire,
Qui durant le bon vent ait sceu se bien conduire.
Or d'estre cinquante ans aux honneurs esleué;
Des grands & des petits dignement approuué,
Et de sa vertu propre aux malheurs faire obstacle,
Ie n'ay point veu de sots auoir faict ce miracle.
Aussi pour discerner & le bien & le mal,
Voir tout, congnoistre tout, d'vn œil tousiours égal,
Manier dextrement les desseins de nos Princes,
Respondre à tant de gens de diuerses Prouinces,
Estre des estrangers pour Oracle tenu,
Preuoir tout accident auant qu'estre aduenu,
Destourner par prudence vne mauuaise affaire,
Ce n'est pas chose aysée ou trop facille à faire.
Voilà comme on conserue auecq' le iugement
Ce qu'vn autre dissipe & perd imprudemment :
Quand on se brusle au feu que soi mesme on attise,
Ce n'est point accident, mais c'est vne sottise.
Nous sommes du bon-heur de nous mesme artisans
Et fabriquons nos iours ou fascheux ou plaisans,
La fortune est à nous & n'est mauuaise ou bonne
Que selon qu'on la forme ou bien qu'on se la donne.
A ce point le mal-heur amy comme ennemy,
Trouuant au bord d'vn puis vn enfant endormy,
En risque d'y tomber à son ayde s'auance
Et luy parlant ainsi, le resueille & le tance :

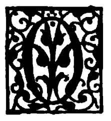
Sus badin leuez-vous : si vous tombiez dedans,
De douleur vos parens comme vous imprudens,
Croyant en leur esprit que de tout ie dispose,
Diroient en me blasmant que i'en serois la cause.
Ainsi nous seduisant d'vne fauce couleur,
Souuent nous imputons nos fautes au mal-heur
Qui n'en peut mais, mais quoy! l'on le prend à partie,
Et chacun de son tort cherche la garantie.
Et nous pensons bien fins, soit veritable ou faux,
Quand nous pouuons couurir d'excuses nos defaux :
Mais ainsi qu'aux petis aux plus grands personnages
Sondez tout iusqu'au fond, les fous ne sont pas sages.
Or c'est vn grand chemin iadis assez frayé,
Qui des rimeurs François ne fut oncq' essayé,
Suiuant les pas d'Horace entrant en la carriere,
Ie trouue des humeurs de diuerse maniere,
Qui me pourroient donner subiect de me mocquer,
Mais qu'est-il de besoin de les aller chocquer ?
Chacun ainsi que moy sa raison fortifie,
Et se forme à son goust vne philosophie,
Ils ont droit de leur cause & de la contester,
Ie ne suis chicanneur & n'aime à disputer.
Gallet a sa raison, & qui croira son dire,
Le hazard pour le moins luy promet vn Empire,
Toutesfois au contraire, estant leger & net,
N'ayant que l'esperance & trois dez au cornet,
Comme sur vn bon fond de rente ou de receptes
Dessus sept ou quatorze il assigne ses debtes,
Et trouue sur cela qui luy fournit dequoy :
Ils ont vne raison qui n'est raison pour moy,
Que ie ne puis comprendre, & qui bien l'examine :
Est-ce vice ou vertu qui leur fureur domine?
L'vn alleché d'espoir de gaigner vingt pour cent,
Ferme l'œil à sa perte, & librement consent

Que l'autre le despouille & ses meubles engage,
Mesmes s'il est besoin baille son heritage.
Or le plus sot d'entre eux, ie m'en rapporte à luy,
Pour l'vn il perd son bien, l'autre celuy d'autruy,
Pourtant c'est vn traficq qui suit tousiours sa route,
Où bien moins qu'à la place on a fait banqueroute,
Et qui dans le brelan se maintient brauement,
N'en desplaise aux arrests de nostre Parlement.
Pensez vous sans auoir ces raisons toutes prestes,
Que le Sieur de Prouins persiste en ses requestes,
Et qu'il ait sans espoir d'estre mieux à la Court,
A son long balandran changé son manteau court,
Bien que depuis vingt ans sa grimace importune
Ayt à sa desfaueur obstiné la fortune.
Il n'est pas le Cousin qui n'ait quelque raison,
De peur de reparer, il laisse sa maison,
Que son lict ne defonce, il dort dessus la dure,
Et n'a, crainte du chaud, que l'air pour couuerture:
Ne se pouuant munir encontre tant de maux
Dont l'air intemperé faict guerre aux animaux,
Comme le chaud, le froid, les frimas & la pluye,
Et mil autres accidens, bourreaux de nostre vie.
Luy selon sa raison souz eux il s'est sousmis,
Et forçant la Nature il les a pour amis.
Il n'est point enreumé pour dormir sur la terre,
Son poulmon enflammé ne touffe le caterre,
Il ne craint ny les dents ny les defluctions
Et son corps a tout sain libres ses fonctions,
En tout indifferent tout est à son vsage,
On dira qu'il est foux ie croy qu'il n'est pas sage,
Que Diogene aussi fust vn foux de tout point,
C'est ce que le Cousin comme moy ne croit point.
Ainsi ceste raison est vne estrange beste,
On l'a bonne selon qu'on a bonne la teste,

Qu'on imagine bien du ſens comme de l'œil,
Pour grain ne prenant paille, ou Paris pour Corbeil.
Or ſuiuant ma raiſon & mon intelligence,
Mettant tout en auant & ſoin & diligence,
Et criblant mes raiſons pour en faire vn bon chois,
Vous eſtes à mon gré l'homme que ie cherchois:
Afin doncq' qu'en diſcours le temps ie ne conſomme,
Ou vous eſtes le mien, ou ie ne veux point d'homme.
Qu'vn chacun en ait vn ainſi qu'il luy plaira,
Rozete nous verrons qui s'en repentira.
Vn chacun en ſon ſens ſelon ſon chois abonde,
Or m'ayant mis en gouſt des hommes & du monde,
Reduiſant bruſquement le tout en ſon entier
Encor faut il finir par vn tour du meſtier.
On dit que Iupiter Roy des Dieux & des hommes,
Se promenant vn iour en la terre où nous ſommes,
Receut en amitié deux hommes apparens,
Tous deux d'age pareils, mais de mœurs differens,
L'vn auoit nom Minos, l'autre auoit nom Tantale:
Il les eſleue au Ciel, & d'abord leur eſtale
Parmy les bons propos, les graces & les ris,
Tout ce que la faueur depart aux fauoris,
Ils mangeoient à ſa table, aualoient l'ambroſie,
Et des plaiſirs du Ciel ſouloient leur fantaſie;
Ils eſtoient comme chefs de ſon Conſeil priué:
Et rien n'eſtoit bien fait qu'ils n'euſſent approuué.
Minos eut bon eſprit, prudent, accord & ſage,
Et ſceut iuſqu'à la fin iouer ſon perſonnage,
L'autre fut vn langard, reuelant les ſecrets
Du Ciel & de ſon Maiſtre aux hommes indiſcrets,
L'vn auecque prudence au Ciel s'impatroniſe,
Et l'autre en fut chaſſé comme vn peteux d'Egliſe.



SATYRE XV.



uy i'escry rarement & me plais de le faire.
Non pas que la paresse en moy soit ordinaire,
Mais si tost que ie prens la plume à ce dessein,
Ie croy prendre en galere vne rame en la main,
Ie sen au second vers que la Muse me dicte,
Et contre sa fureur ma raison se despite.
Or si par fois i'escry suiuant mon Ascendant,
Ie vous iure encor est-ce à mon corps deffendant,
L'astre qui de naissance à la Muse me lie,
Me fait rompre la teste apres ceste folie,
Que ie recongnois bien : mais pourtant, malgré moy
Il faut que mon humeur fasse ioug à sa loy,
Que ie demande en moy ce que ie me desnie,
De mon ame & du Ciel, estrange tyrannie ;
Et qui pis est, ce mal qui m'afflige au mourir,
S'obstine aux recipez & ne se veut guarir,
Plus on drogue ce mal & tant plus il s'empire,
Il n'est point d'Elebore assez en Anticire,
Reuesche à mes raisons il se rend plus mutin
Et ma philosophie y perd tout son Latin.

Or pour estre incurable il n'est pas necessaire,
Patient en mon mal que ie m'y doiue plaire,
Au contraire il m'en fasche & m'en desplais si fort
Que durant mon accez ie voudrois estre mort:
Car lors qu'on me regarde, & qu'on me iuge vn poëte,
Et qui par consequent a la teste mal faite,
Confus en mon esprit ie suis plus desolé,
Que si i'estois maraut, ou ladre, ou verollé.
Encor' si le transport dont mon ame est saisie,
Auoit quelque respect durant ma frenaisie,
Qu'il se reglast selon les lieux moins importans,
Ou qu'il fist choix des iours, des hommes ou du temps,
Et que lors que l'hyuer me renferme en la chambre,
Aux iours les plus glacez de l'engourdy Nouembre,
Apollon m'obsedast, i'aurois en mon malheur,
Quelque contentement à flater ma douleur.
Mais aux iours les plus beaux de la saison nouuelle
Que Zephire en ses rets surprend Flore la belle,
Que dans l'air les oyseaux, les poissons en la mer,
Se pleignent doucement du mal qui vient d'aymer,
Ou bien lors que Ceres de fourment se couronne,
Ou que Bacchus souspire amoureux de Pomone,
Ou lors que le saffran, la derniere des fleurs,
Dore le Scorpion de ses belles couleurs,
C'est alors que la verue insolemment m'outrage,
Que la raison forcee obeyt à la rage,
Et que sans nul respect des hommes ou du lieu,
Qu'il faut que i'obeisse aux fureurs de ce Dieu:
Comme en ces derniers iours les plus beaux de l'annee,
Que Cibelle est par tout de fruicts enuironnee,
Que le paysant recueille emplissant à miliers
Greniers, granges, chartis, & caues & celiers,
Et que Iunon riant d'vne douce influance,
Rend son œil fauorable aux champs qu'on ensemence,

Que ie me resoudois loing du bruit de Paris
Et du soing de la Cour ou de ses fauoris,
M'esgayer au repos que la campagne donne,
Et sans parler Curé, Doyen, Chantre, ou Sorbonne,
D'vn bon mot faire rire en si belle saison,
Vous, vos chiens & vos chats, & toute la maison,
Et là dedans ces champs que la riuiere d'Oyse,
Sur des arenes d'or en ses bors se degoyse,
(Seiour iadis si doux à ce Roy qui deux fois
Donna Sydon en proye à ses peuples François)
Faire meint soubre-saut, libre de corps & d'ame,
Et froid aux appetis d'vne amoureuse flame,
Estre vuide d'amour comme d'ambition,
Des gallands de ce temps horrible passion.
Mais à d'autres reuers ma fortune est tournee,
Dés le iour que Phœbus nous monstre la iournee,
Comme vn hiboux qui fuit la lumiere & le iour,
Ie me leue & m'en vay dans le plus creux seiour
Que Royaumont recelle en ses forests secrettes,
Des renards & des loups les ombreuses retraittes,
Et là malgré mes dents rongeant & rauassant,
Polissant les noueaux, les vieux rapetassant,
Ie fay des vers, qu'encor qu'Apollon les aduouë,
Dedans la Cour, peut estre, on leur fera la mouë,
Ou s'ils sont à leur gré bien faicts & bien polis,
I'auray pour recompence, ils sont vrayment iolis :
Mais moy qui ne me reigle aux iugemens des hommes,
Qui dedans & dehors cognoy ce que nous sommes,
Comme le plus souuent ceux qui sçauent le moings,
Sont temerairement & iuges & tesmoings,
Pour blasme ou pour louange ou pour froide parole,
Ie ne fay de leger banqueroute à l'escolle
Du bon homme Empedocle, où son discours m'apprend
Qu'en ce monde il n'est rien d'admirable & de grand

Que l'esprit desdaignant vne chose bien grande,
Et qui Roy de soy-mesme à soy-mesme commande.
Pour ceux qui n'ont l'esprit si fort ny si trempé,
Afin de n'estre point de soy-mesme trompé,
Chacun se doibt cognoistre, & par vn exercice
Cultiuant sa vertu desraciner son vice,
Et censeur de soy-mesme auec soing corriger
Le mal qui croist en nous, & non le negliger,
Esueiller son esprit troublé de resuerie;
Comme doncq' ie me plains de ma forcenerie,
Que par art ie m'efforce à regler ses accés,
Et contre mes deffaux que i'intente vn procés,
Comme on voit par exemple en ces vers où i'accuse
Librement le caprice où me porte la Muse,
Qui me repaist de baye en ses foux passe-temps,
Et malgré moy me faict aux vers perdre le temps,
Ils deuoient à propos tascher d'ouurir la bouche,
Mettant leur iugement sur la pierre de touche,
S'estudier de n'estre en leurs discours trenchans
Par eux mesmes iugez ignares ou meschans,
Et ne mettre sans choix en égalle balance
Le vice, la vertu, le crime, l'insolence.
Qui me blasme auiourd'hui, demain il me louera,
Et peut estre aussi tost il se desaduouera.
La louange est à prix, le hazard la debite,
Où le vice souuent vaut mieux que le merite:
Pour moy ie ne fay cas ny ne me puis vanter
N'y d'vn mal ny d'vn bien que l'on me peut oster.
Auecq' proportion se depart la louange,
Autrement c'est pour moy du baragouyn estrange,
Le vrai me faict dans moy recognoistre le faux,
Au poix de la vertu ie iuge les deffaux,
I'affine l'enuieux cent ans apres la vie,
Où l'on dit qu'en Amour se conuertit l'Enuie:

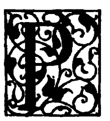
Le Iuge ſans reproche eſt la Poſterité,
Le temps qui tout deſcouure en fait la verité,
Puis la monſtre à nos yeux, ainſi dehors la terre
Il tire les treſors, & puis les y reſerre.
Doncq' moy qui ne m'amuſe à ce qu'on dit icy,
Ie n'ay de leurs diſcours ny plaiſir ny ſoucy,
Et ne m'eſmeus non plus quand leur diſcours fouruoye,
Que d'vn conte d'Vrgande & de ma mere l'Oye.
Mais puis que tout le monde eſt aueugle en ſon fait
Et que deſſous la Lune il n'eſt rien de parfait,
Sans plus ſe controller quand à moy ie conſeille
Qu'vn chacun doucement s'excuſe à la pareille,
Laiſſons ce qu'en reſuant ces vieux fous ont eſcrit,
Tant de philoſophie embaraſſe l'eſprit,
Qui ſe contraint au monde il ne vit qu'en torture.
Nous ne pouuons faillir ſuiuant noſtre nature.
Ie t'excuſe Pierrot, de meſme excuſe moy,
Ton vice eſt de n'auoir ny Dieu, ny foy, ny loy,
Tu couures tes plaiſirs auec l'hypocriſie,
Chupin ſe taiſant veut couurir ſa ialouſie,
Riſon accroiſt ſon bien d'vſure & d'intereſts,
Selon ou plus ou moins Ian donne ſes arreſts,
Et comme au plus offrant debite la Iuſtice.
Ainſi ſans rien laiſſer vn chacun a ſon vice,
Le mien eſt d'eſtre libre & ne rien admirer,
Tirer le bien du mal lors qu'il s'en peut tirer,
Sinon adoucir tout par vne indifference,
Et vaincre le mal-heur auecq' la patience,
Eſtimer peu de gens, ſuyure mon vercoquin,
Et mettre à meſme taux le noble & le coquin.
D'autre part ie ne puis voir vn mal ſans m'en plaindre,
Quelque part que ce ſoit ie ne me puis contraindre.
Voyant vn chicaneur riche d'auoir vendu
Son deuoir à celuy qui deuſt eſtre pendu,

Vn Aduocat instruire en l'vne & l'autre cause,
Vn Lopet qui partis dessus partis propose,
Vn Medecin remplir les limbes d'auortons,
Vn Banquier qui fait Rome icy pour six testons,
Vn Prelat enrichy d'interest & d'vsure,
Plaindre son bois saisy pour n'estre de mesure,
Vn Ian abandonnant femme, filles, & sœurs,
Payer mesmes en chair iusques aux rotisseurs,
Rousset faire le Prince, & tant d'autre mystere,
Mon vice est, mon amy, de ne m'en pouuoir taire.
Or des vices où sont les hommes attachez,
Comme des petits maux sont les petits pechez,
Ainsi les moins mauuais sont ceux dont tu retires
Du bien, comme il aduient le plus souuent des pires,
Au moins estimez tels : c'est pourquoi sans errer,
Au sage bien souuent on les peut desirer,
Comme aux Prescheurs l'audace à reprendre le vice,
La folie aux enfans, aux Iuges l'iniustice.
Vien doncq' & regardans ceux qui faillent le moins,
Sans aller rechercher ny preuues ny tesmoins,
Informans de nos faits sans haine & sans enuie,
Et iusqu'au fond du sac espluchons nostre vie.
De tous ces vices là, dont ton cœur entaché
N'est veu par mes escris si librement touché,
Tu n'en peux retirer que honte & que dommage,
En vendant la Iustice, au Ciel tu fais outrage,
Le pauure tu destruis, la veufue & l'orphelin,
Et ruines chacun auecq' ton patelin.
Ainsi consequemment de tout dont ie t'offence,
Et dont ie ne m'attens d'en faire penitence :
Car parlant librement ie pretens t'obliger
A purger tes deffaux, tes vices corriger,
Si tu le fais en fin, en ce cas ie merite,
Puis qu'en quelque façon mon vice te profite.



A Monſieur de Forqueuaus.

Satyre XVI.


uiſque le iugement nous croiſt par le dommage,
Il eſt temps Forqueuaus, que ie deuienne ſage,
Et que par mes trauaux i'apprenne à l'auenir
Comme en faiſant l'amour on ſe doit maintenir:
Apres auoir paſſé tant & tant de trauerſes,
Auoir porté le ioug de cent beautez diuerſes,
Auoir en bon ſoldat combatu nuict & iour,
Ie dois eſtre routier en la guerre d'Amour,
Et comme vn vieux guerrier blanchi deſſous les armes
Sçauoir me retirer des plus chaudes alarmes,
Deſtourner la fortune, & plus fin que vaillant,
Faire perdre le coup au premier aſſaillant,
Et ſçauant deuenu par vn long exercice,
Conduire mon bonheur auec de l'artifice,
Sans courir comm' vn fou ſaizy d'aueuglement,
Que le caprice emporte, & non le iugement:
Car l'eſprit en amour ſert plus que la vaillance,
Et tant plus on s'efforce, & tant moins on auance.
Il n'eſt que d'eſtre fin & de ſoir, ou de nuit,
Surprendre ſi l'on peut l'ennemy dans le lit.

Du temps que ma ieunesse à l'amour trop ardente
Rendoit d'affection mon ame violente,
Et que de tous costés sans chois ou sans raison
I'allois comme vn limier apres la venaison,
Souuent de trop de cœur i'ay perdu le courage,
Et piqué des douceurs d'vn amoureux visage
I'ay si bien combatu, serré flanc contre flanc,
Qu'il ne m'en est resté vne goutte de sang :
Or sage à mes despens i'esquiue la bataille,
Sans entrer dans le champ i'attens que l'on m'assaille,
Et pour ne perdre point le renom que i'ay eu,
D'vn bon mot du vieux temps ie couure tout mon ieu,
Et sans estre vaillant ie veux que l'on m'estime,
Ou si parfois encor i'entre en [la] vieille escrime,
Ie gouste le plaisir sans en estre emporté,
Et prens de l'exercice au pris de ma santé :
Ie resigne aux plus forts ces grands coups de maitrise,
Accablé sous le fais ie fuy toute entreprise,
Et sans plus m'amuser aux places de renom
Qu'on ne peut emporter qu'à force de Canon,
I'ayme vne amour facile & de peu de defense,
Si ie voi qu'on me rit, c'est là que ie m'auance,
Et ne me veux chaloir du lieu, grand ou petit,
La viande ne plaist que selon l'appetit.
Toute amour a bon goust pourueu qu'elle recrée
Et s'elle est moins louable, elle est plus asseurée :
Car quand le ieu déplait sans soupçon, ou danger
De coups, ou de poison, il est permis changer.
Aymer en trop haut lieu vne Dame hautaine
C'est aimer en soucy le trauail, & la peine,
C'est nourrir son amour de respect, & de soin,
Ie suis saoul de seruir le chapeau dans le poing,
Et fuy plus que la mort l'amour d'vne grand Dame,
Tousiours comme vn forçat il faut estre à la rame,

Nauiger iour, & nuit, & ſans profit aucun
Porter tout ſeul le fais de ce plaiſir commun :
Ce n'eſt pas, Forqueuaus, cela que ie demande,
Car ſi ie donne vn coup, ie veux qu'on me le rende,
Et que les combatans à l'egal collerez,
Se donnent l'vn à l'autre autant de coups fourez :
C'eſt pourquoy ie recherche vne ieune fillette
Experte des longtemps à courir l'eguillette,
Qui ſoit viue & ardente au combat amoureux,
Et pour vn coup receu qui vous en rende deux.
La grandeur en amour eſt vice inſupportable,
Et qui ſert hautement eſt touſiours miſerable,
Il n'eſt que d'eſtre libre, & en deniers contans,
Dans le marché d'amour acheter du bon temps,
Et pour le prix commun choiſir ſa marchandiſe,
Ou ſi l'on n'en veut prendre au moins on en deuiſe.
L'on taſte, l'on manie & ſans dire combien,
On ſe peut retirer, l'obiect n'en couſte rien :
Au ſauoureux traffic de ceſte mercerie,
I'ay conſumé les iours les plus beaux de ma vie,
Marchant des plus ruſez & qui le plus ſouuent,
Payoit ſes creanciers de promeſſe & de vent,
Et encore n'eſtoit le hazard, & la perte,
I'en voudrois pour iamais tenir boutique ouuerte,
Mais la riſque m'en faſche & ſi fort m'en deplaiſt
Qu'au malheur que ie crains ie poſtpoſe l'acqueſt,
Si bien que redoutant la verolle & la goutte,
Ie banny ces plaiſirs & leur fais banqueroutte,
Et reſigne aux mignons, aueuglez en ce ieu,
Auecques les plaiſirs tous les maux que i'ay eu,
Les boutons du printemps, & les autres fleurettes
Que l'on cueille au iardin des douces amourettes.
Le Mercure, & l'eau fort me ſont à contre-cœur,
Ie hay l'eau de Gaiac, & l'eſtouffante ardeur

Des fourneaux enfumez où l'on perd sa substance
Et où lon va tirant vn homme en quintessence.
C'est pourquoy tout à coup ie me suis retiré,
Voulant d'oresnauant demeurer asseuré,
Et comme vn marinier eschappé de l'orage,
Du haure seurement contempler le naufrage,
Ou si par fois encor ie me remets en mer,
Et qu'vn œil enchanteur me contraigne d'aymer,
Combattant mes esprits par vne douce guerre
Ie veux en seureté nauiger terre à terre :
Ayant premierement visité le vaisseau,
S'il est bien calfeutré, ou s'il ne prend point l'eau.
Ce n'est pas peu de cas de faire vn long voyage,
Ie tiens vn homme fous qui quitte le riuage,
Qui s'abandonne aux vents, & pour trop presumer
Se commet aux hazards de l'amoureuse mer :
Expert en ses trauaux pour moy ie la deteste,
Et la fuy tout ainsi comme ie fuy la peste.
Mais aussi, Forqueuaus, comme il est mal-aisé
Que nostre esprit ne soit quelquefois abusé
Des appas enchanteurs de cest enfant volage,
Il faut vn peu baisser le col sous le seruage,
Et donner quelque place aux plaisirs sauoureux :
Car c'est honte de viure & de n'estre amoureux :
Mais il faut en aymant s'aider de la finesse,
Et sçauoir rechercher vne simple maistresse,
Qui sans vous asseruir vous laisse en liberté,
Et ioigne le plaisir auecq la seureté,
Qui ne sache que c'est que d'estre courtisee,
Qui n'ait de maint amour la poitrine embrasee,
Qui soit douce & nicette, & qui ne sache pas,
Apprentiue au mestier, que vallent les appas,
Que son œil, & son cœur, parlent de mesme sorte.
Qu'aucune affection hors de soy ne l'emporte,

Bref qui ſoit toute à nous, tant que la paſſion
Entretiendra nos ſens en ceſte affection:
Si parfois ſon eſprit ou le noſtre ſe laſſe
Pour moy ie ſuis d'auis que l'on change de place,
Qu'on ſe range autre part, & ſans regret aucun
D'abſence ou de meſpris que l'on ayme vn chacun:
Car il ne faut iurer aux beautez d'vne Dame,
Ains changer par le temps & d'amour & de flame.
C'eſt le change qui rend l'homme plus vigoureux,
Et qui iuſqu'au tombeau le faict eſtre amoureux:
Nature ſe maintient pour eſtre variable,
Et pour changer ſouuent ſon eſtat eſt durable:
Auſſi l'affection dure eternellement,
Pourueu ſans ſe laſſer qu'on change à tout moment,
De la fin d'vne amour l'autre naiſt plus parfaitte,
Comme on voit vn grand feu naiſtre d'vne bluette.





Satyre XVII.



on non i'ay trop de cœur pour lafchement me rendre,
L'amour n'eft qu'vn enfant dont l'on fe peut deffendre,
Et l'homme qui flechit fous fa ieune valleur,
Rend par fes lafchetez coulpable fon malheur,
Il fe defait foy-mefmè & foy-mefme s'outrage,
Et doibt fon infortune à fon peu de courage:
Or moy pour tout l'effort qu'il faffe à me domter,
Rebelle à fa grandeur ie le veux effronter,
Et bien qu'auec les Dieux on ne doiue debattre,
Comme vn nouueau Toitan fi le veux-ie combatre,
Auecq' le defefpoir ie me veux affeurer,
C'eft falut aux vaincuz de ne rien efperer.
Mais helas! c'en eft faict quand les places font prifes,
Il n'eft plus temps d'auoir recours aux entreprifes,
Et les nouueaux deffeins d'vn falut pretendu
Ne feruent plus de rien lors que tout eft perdu.
Ma raifon eft captiue en triomphe menee,
Mon ame déconfite au pillage eft donnee,
Tous mes fens m'ont laiffé feul & mal aduerty,
Et chacun s'eft rangé du contraire party,

Et ne me reſte plus de la fureur des armes,
Que des cris, des ſanglots, des ſouſpirs & des larmes :
Dont ie ſuis ſi troublé qu'encor ne ſçay-je pas,
Où pour trouuer ſecours ie tourneray mes pas.
Auſſi pour mon ſalut que doi-ie plus attendre,
Et quel ſage conſeil en mon mal puis-ie prendre,
S'il n'eſt rien icy bas de doux & de clement,
Qui ne tourne viſage à mon contentement?
S'il n'eſt aſtre eſclairant en la nuict ſolitaire,
Ennemy de mon bien qui ne me ſoit contraire,
Qui ne ferme l'oreille à mes cris furieux :
Il n'eſt pour moy là haut ny clemence, ny Dieux,
Au Ciel comme en la terre il ne faut que i'attende
Ny pitié ny faueur au mal qui me commande,
Car encor' que la dame en qui ſeule ie vy,
M'ait auecque douceur ſous ſes loix aſſeruy,
Que ie ne puiſſe croire en voyant ſon viſage,
Que le Ciel l'ait formé ſi beau pour mon dommage,
Ny moins qu'il ſoit poſſible en ſi grande beauté
Qu'auecque la douceur loge la cruauté,
Pourtant toute eſperance en mon ame chancelle,
Il ſuffit pour mon mal que ie la trouue belle.
Amour qui pour obiect n'a que mes deſplaiſirs,
Rend tout ce que i'adore ingrat à mes deſirs,
Toute choſe en aymant eſt pour moy difficile,
Et comme mes ſouſpirs ma peine eſt infertile.
D'autre part ſçachant bien qu'on n'y doit aſpirer,
Aux cris i'ouure la bouche & n'oſe ſouſpirer,
Et ma peine eſtouffee auecques le ſilence,
Eſtant plus retenue a plus de violence.
Trop heureux ſi i'auois en ce cruel tourment,
Moins de diſcretion & moins de ſentiment,
Ou ſans me relaſcher à l'effort du martyre,
Que mes yeux, ou ma mort, mon amour peuſſent dire.

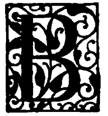
Mais ce cruel enfant insolent deuenu,
Ne peut estre à mon mal plus longtemps retenu,
Il me contrainct aux pleurs, & par force m'arrache
Les cris qu'au fond du cœur la reuerence cache.
Puis doncq' que mon respect peut moins que sa douleur
Ie lasche mon discours à l'effort du mal-heur,
Et poussé des ennuis dont mon ame est atteinte,
Par force ie vous fais ceste piteuse plainte,
Qu'encore ne rendrois je en ces derniers efforts,
Si mon dernier souspir ne la iette dehors.
Ce n'est pas toutesfois que pour m'escouter plaindre,
Ie tasche par ces vers à pitié vous contraindre,
Ou rendre par mes pleurs vostre œil moins rigoureux,
La plainte est inutile à l'homme mal-heureux :
Mais puis qu'il plaist au Ciel par vos yeux que ie meure,
Vous direz que mourant ie meurs à la bonne heure,
Et que d'aucun regret mon trespas n'est suiuy,
Sinon de n'estre mort le iour que ie vous vy,
Si diuine & si belle, & d'attrais si pourueuë.
Ouy ie deuois mourir des trais de vostre veuë,
Auec mes tristes iours mes miseres finir,
Et par feu comme Hercule immortel deuenir.
I'eusse bruslant là haut en des flammes si claires,
Rendu de vos regards tous les Dieux tributaires,
Qui seruant comme moy de trophee à vos yeux,
Pour vous aymer en terre eussent quitté les Cieux.
Eternisant par tout ceste haute victoire,
I'eusse engraué là haut leur honte & vostre gloire,
Et comme en vous seruant aux pieds de vos Autels,
Ils voudroient pour mourir n'estre point immortels.
  Heureusement ainsi i'eusse peu rendre l'ame,
Apres si bel effect d'vne si belle flamme.
Aussi bien tout le temps que i'ay vescu depuis,
Mon cœur gesné d'amour n'a vescu qu'aux ennuis,

Depuis de iour en iour s'est mon ame enflammee,
Qui n'est plus que d'ardeur & de peine animee,
Sur mes yeux esgarez ma tristesse se lit,
Mon age auant le temps par mes maux s'enuieillit,
Au gré des passions mes amours sont contraintes,
Mes vers bruslans d'amour ne resonnent que plaintes,
De mon cœur tout fletry l'alegresse s'enfuit,
Et mes tristes pensers comme oyseaux de la nuict,
Volant dans mon esprit à mes yeux se presentent,
Et comme ils font du vray du faux ils m'espouuantent,
Et tout ce qui repasse en mon entendement,
M'apporte de la crainte & de l'estonnement :
Car soit que ie vous pense ingrate ou secourable,
La playe de vos yeux est tousiours incurable,
Tousiours faut il perdant la lumiere & le iour,
Mourir dans les douleurs ou les plaisirs d'amour.
Mais tandis que ma mort est encore incertaine
Attendant qui des deux mettra fin à ma peine,
Ou les douceurs d'amour, ou bien vostre rigueur,
Ie veux sans fin tirer les souspirs de mon cœur,
Et deuant que mourir ou d'vne ou d'autre sorte,
Rendre en ma passion si diuine & si forte,
Vn viuant tesmoignage à la posterité,
De mon amour extresme, & de vostre beauté,
Et par mille beaux vers que vos beaux yeux m'inspirent,
Pour vostre gloire atteindre où les sçauans aspirent,
Et rendre memorable aux siecles à venir,
De vos rares vertus le noble souuenir.





Elegie Zelotipiqve.

*ien que ie ſçache au vray tes façons & tes ruſes,*
I'ay tant & ſi long temps excuſé tes excuſes,
Moy-meſme ie me ſuis mille fois démenty,
Eſtimant que ton cœur par douceur diuerty,
Tiendroit ſes laſchetez à quelque conſcience :
Mais en fin ton humeur force ma patience.
I'accuſe ma foibleſſe, & ſage à mes deſpens,
Si ie t'aymay iadis ores ie m'en repens,
Et briſant tous ces nœuds, dont i'ay tant fait de conte,
Ce qui me fut honneur m'eſt ores vne honte.
Penſant m'oſter l'eſprit, l'eſprit tu m'as rendu,
I'ay regaigné ſur moy ce que i'auois perdu,
Ie tire vn double gain d'vn ſi petit dommage,
Si ce n'eſt que trop tard ie ſuis deuenu ſage.
Toutes-fois le bon-heur nous doibt rendre contans,
Et pourueu qu'il nous vienne il vient touſiours à temps.
Mais i'ay doncq' ſupporté de ſi lourdes iniures,
I'ay doncq' creu de ſes yeux les lumieres pariures,
Qui me naurant le cœur me promettoient la paix,
Et donné de la foy à qui n'en eut iamais!

I'ay doncq' leu d'autre main ſes lettres contre-faites,
I'ay doncq' ſçeu ſes façons, recogneu ſes deſfaites,
Et comment elle endort de douceur ſa maiſon,
Et trouue à s'excuſer quelque fauce raiſon,
Vn procés, vn accord, quelque achapt, quelques ventes,
Viſites de couſins, de freres, & de tantes,
Pendant qu'en autre lieu ſans femmes & ſans bruict,
Sous pretexte d'affaire elle paſſe la nuict :
Et cependant aueugle en ma peine enflammee,
Ayant ſçeu tout cecy ie l'ay touſiours aymee :
Pauure ſot que ie ſuis, ne deuoy-ie à l'inſtant
Laiſſer là ceſte ingrate & ſon cœur inconſtant?
Encor' ſeroit ce peu ſi d'amour emportee,
Ie n'auois à ſon teint, & ſa mine affettee,
Leu de ſa paſſion les ſignes euidans,
Que l'amour imprimoit en ſes yeux trop ardans.
Mais qu'eſt il de beſoin d'en dire d'auantage,
Iray-ie rafraichir ſa honte & mon dommage?
A quoy de ſes diſcours diray-ie le deffaut,
Comme pour me piper elle parle vn peu haut,
Et comme baſſement à ſecretes volees,
Elle ouure de ſon cœur les flames recelees,
Puis ſa voix rehauſſant en quelques mots ioyeux,
Elle cuide charmer les ialoux curieux,
Faict vn conte du Roy, de la Reyne, & du Louure,
Quand malgré que i'en aye amour me le découure,
Me déchifre auſſi-toſt ſon diſcours indiſcret,
(Helas! rien aux ialoux ne peut eſtre ſecret)
Me fait veoir de ſes traits l'amoureux artifice,
Et qu'aux ſoupçons d'amour trop ſimple eſt ſa malice,
Ces heurtemens de pieds en feignant de s'aſſeoir,
Faire ſentir ſes gands, ſes cheueux, ſon mouchoir,
Ces rencontres de mains, & mille autres careſſes,
Qu'vſent à leurs amans les plus douces maiſtreſſes,

Que ie tais par honneur craignant qu'auecq' le sien
En vn discours plus grand i'engageasse le mien?
Cherche doncq' quelque sot au tourment insensible
Qui souffre ce qui m'est de souffrir impossible,
Car pour moy i'en suis las (ingrate) & ie ne puis
Durer plus longuement en la peine où ie suis,
Ma bouche incessamment aux plaintes est ouuerte,
Tout ce que i'apperçoy semble iurer ma perte,
Mes yeux tousiours pleurans de tourment éueillez,
Depuis d'vn bon sommeil ne se sont veuz sillez,
Mon esprit agité fait guerre à mes pensees,
Sans auoir reposé vingt nuicts se sont passees,
Ie vais comme vn Lutin deça delà courant,
Et ainsi que mon corps mon esprit est errant.
Mais tandis qu'en parlant du feu qui me surmonte,
Ie despeins en mes vers ma douleur & ta honte,
Amour dedans le cœur m'assaut si viuement,
Qu'auecque tout desdain ie perds tout iugement.
Vous autres que i'emploie à l'espier sans cesse,
Au logis, en visite, au sermon, à la Messe,
Cognoissant que ie suis amoureux & ialoux,
Pour flatter ma douleur que ne me mentez vous?
Ha pourquoy m'estes vous, à mon dam, si fidelles?
Le porteur est fascheux de fascheuses nouuelles,
Defferez à l'ardeur de mon mal furieux,
Feignez de n'en rien voir, & vous fermez les yeux.
Si dans quelque maison sans femme elle s'arreste,
S'on luy fait au Palais quelque signe de teste,
S'elle rit à quelqu'vn, s'elle appelle vn valet,
S'elle baille en cachete ou reçoyue vn poullet,
Si dans quelque recoin quelque vieille incogneue,
Marmotant vn Pater luy parle ou la saluë,
Déguisez en le fait, parlez m'en autrement,
Trompant ma ialousie & vostre iugement,

Dites moy qu'elle eſt chaſte, & qu'elle en a la gloire,
Car bien qu'il ne ſoit vray ſi ne le puis-ie croire,
De contraires efforts mon eſprit agité,
Douteux s'en court de l'vne à l'autre extremité,
La rage de la hayne & l'amour me tranſporte,
Mais i'ay grand peur enfin que l'amour ſoit plus forte.
Surmontons par meſpris ce deſir indiſcret,
Au moins s'il ne ſe peut l'aymeray-ie à regret,
Le bœuf n'ayme le ioug que toutesfois il traine,
Et meſlant ſagement mon amour à la hayne,
Donnons luy ce que peut ou que doit receuoir
Son merite égallé iuſtement au deuoir.
En Conſeiller d'Eſtat de diſcours ie m'abuſe,
Vn Amour violent aux raiſons ne s'amuſe,
Ne ſçay ie que ſon œil ingrat à mon tourment,
Me donnant ce deſir m'oſta le iugement?
Que mon eſprit bleſſé nul bien ne ſe propoſe,
Qu'aueugle & ſans raiſon ie confonds toute choſe,
Comme vn homme inſenſé qui s'emporte au parler,
Et deſſigne auec l'œil mille chaſteaux en l'air.
C'en eſt fait pour iamais la chance en eſt iettee,
D'vn feu ſi violent mon ame eſt agittee,
Qu'il faut bon-gré, mal-gré laiſſer faire au deſtin,
Heureux ſi par la mort i'en puis eſtre à la fin,
Et ſi ie puis mourant en ceſte freneſie,
Voir mourir mon amour auecq' ma ialouſie.
Mais Dieu que me ſert il en pleurs me conſommer,
Si la rigueur du Ciel me contrainct de l'aymer?
Où le Ciel nous incline à quoy ſert la menace?
Sa beauté me rappelle où ſon deffaut me chaſſe,
Aymant & deſdaignant par contraires efforts,
Les façons de l'eſprit & les beautez du corps :
Ainſi ie ne puis viure auec elle, & ſans elle.
Ha Dieu que fuſſes-tu ou plus chaſte ou moins belle,

Ou peusses-tu congnoistre, & voir par mon trespas,
Qu'auecque ta beauté ton humeur ne sied pas :
Mais si ta passion est si forte & si viue,
Que des plaisirs des sens ta raison soit captiue,
Que ton esprit blessé ne soit maistre de soy,
Ie n'entends en cela te prescrire vne loy,
Te pardonnant par moy ceste fureur extresme,
Ainsi comme par toy ie l'excuse en moy mesme :
Car nous sommes tous deux en nostre passion,
Plus dignes de pitié que de punition.
Encor en ce mal-heur où tu te precipites,
Doibs-tu par quelque soin t'obliger tes merites,
Cognoistre ta beauté, & qu'il te faut auoir,
Auecques ton Amour esgard à ton deuoir.
Mais sans discretion tu vas à guerre ouuerte,
Et par sa vanité triumphant de ta perte,
Il monstre tes faueurs, tout haut il en discourt,
Et ta honte & sa gloire entretiennent la Court.
Cependant me iurant tu m'en dis des iniures,
O Dieux! qui sans pitié punissez les pariures,
Pardonnez à Madame, ou changeant vos effects,
Vengez plustost sur moy les pechez qu'elle a faicts.
S'il est vray sans faueur que tu l'escoutes plaindre,
D'où vient pour son respect que l'on te voit contraindre,
Que tu permets aux siens lire en tes passions,
De veiller iour & nuict dessus tes actions,
Que tousiours d'vn vallet ta carrosse est suiuie,
Qui rend comme espion compte exact de ta vie,
Que tu laisse vn chacun pour plaire à ses soupçons,
Et que parlant de Dieu tu nous faits des leçons,
Nouuelle Magdelaine au desert conuertie,
Et iurant que ta flamme est du tout amortie,
Tu pretends finement par ceste mauuaitié,
Luy donner plus d'Amour, à moy plus d'amitié,

Et me cuidant tromper tu voudrois faire accroire,
Auecque faux ferments que la neige fuft noire.
Mais comme tes propos, ton art eft defcouuert,
Et chacun en riant en parle à cœur ouuert,
Dont ie creue de rage, & voyant qu'on te blafme,
Trop fenfible en ton mal de regret ie me pafme,
Ie me ronge le cœur, ie n'ay point de repos,
Et voudrois eftre fourd pour l'eftre à ces propos,
Ie me hay de te voir ainfi mefeftimee,
T'aymant fi dignement i'ayme ta renommee,
Et fi ie fuis ialoux ie le fuis feulement
De ton honneur, & non de ton contentement.
Fay tout ce que tu fais, & plus s'il fe peut faire,
Mais choifi pour le moins ceux qui fe peuuent taire.
Quel befoin peut-il eftre, infenfee en Amour,
Ce que tu fais la nuict, qu'on le chante le iour?
Ce que fait vn tout feul, tout vn chacun le fçache?
Et monftres en Amour ce que le monde cache?
Mais puis que le Deftin à toy m'a fçeu lier,
Et qu'oubliant ton mal ie ne puis t'oublier,
Par ces plaifirs d'Amour tous confits en delices,
Par tes apas iadis à mes vœuz fi propices,
Par ces pleurs que mes yeux & les tiens ont verfez,
Par mes foufpirs, au vent fans profit difperfez,
Par les Dieux qu'en pleurant tes fermens appellerent,
Par tes yeux qui l'efprit par les miens me volerent,
Et par leurs feux fi clairs & fi beaux à mon cœur,
Excufe par pitié ma ialoufe rancœur,
Pardonne par mes pleurs au feu qui me commande :
Si mon peché fut grand ma repentance eft grande,
Et voy dans le regret dont ie fuis confommé,
Que i'euffe moins failly, fi i'euffe moins aymé.



AVTRE.



ymant comme i'aymois que ne deuois ie craindre?
Pouuois ie estre asseuré qu'elle se deust contraindre?
Et que changeant d'humeur au vent qui l'emportoit,
Elle eust pour moy cessé d'estre ce qu'elle estoit?
Que laissant d'estre femme inconstante & legere,
Son cœur traistre à l'Amour, & sa foy mensongere,
Se rendant en vn lieu l'esprit plus arresté,
Peust au lieu du mensonge aymer la verité?
Non, ie croyois tout d'elle, il faut que ie le die,
Et tout m'estoit suspect horsmis la perfidie,
Ie craignois tous ses traits que i'ay sçeu du depuis,
Ses iours de mal de teste, & ses secrettes nuicts,
Quand se disant malade & de fieure enflammee
Pour moy tant seullement sa porte estoit fermée,
Ie craignois ses attrais, ses ris, & ses couroux,
Et tout ce dont Amour allarme les ialoux.
Mais la voyant iurer auecq' tant d'asseurance,
Ie l'aduoüe, il est vray, i'estois sans deffiance :
Aussi qui pouuoit croire apres tant de serments,
De larmes, de souspirs, de propos ve hements

Dont elle me iuroit que iamais de ſa vie,
Elle ne permettroit d'vn autre eſtre ſeruie,
Qu'elle aymoit trop ma peine, & qu'en ayant pitié,
Ie m'en deuois promettre vne ferme amitié;
Seulement pour tromper le ialoux populaire,
Que ie deuois, conſtant, en mes douleurs me taire,
Me feindre touſiours libre, ou bien me captiuer,
Et quelqu'autre perdant, ſeule la conſeruer.
Cependant deuant Dieu dont elle a tant de crainte,
Au moins comme elle dict; ſa parolle eſtoit feinte,
Et le Ciel luy ſeruit en ceſte trahiſon,
D'infidele moyen pour tromper ma raiſon:
Et puis il eſt des Dieux teſmoins de nos parolles,
Non, non, il n'en eſt point, ce ſont contes friuolles,
Dont ſe repaiſt le peuple, & dont l'antiquité
Se ſeruit pour tromper noſtre imbecilité:
S'il y auoit des Dieux ils ſe vengeroient d'elle,
Et ne la voiroit on ſi ſiere ny ſi belle,
Ses yeux s'obſcurciroient qu'elle a tant pariurez,
Son teint ſeroit moins clair, ſes cheueux moins dorez
Et le Ciel pour l'induire à quelque penitence,
Marqueroit ſur ſon front ſon crime & leur vengeance.
Ou s'il y a des Dieux ils ont vn cœur de chair,
Ainſi que nous d'amour ils ſe laiſſent toucher,
Et de ce ſexe ingrat excuſant la malice,
Pour vne belle femme ils n'ont point de Iuſtice.





IMPVISSANCE.

Imitation d'Ouide.



uoy? ne l'auois-ie assez en mes vœuz desiree,
N'estoit elle assez belle, ou assez bien paree?
Estoit elle à mes yeux sans grace & sans appas?
Son sang estoit il point issu d'vn lieu trop bas?
Sa race, sa maison n'estoit elle estimee,
Ne valoit elle point la peine d'estre aymee?
Inhabile au plaisir n'auoit elle dequoy?
Estoit elle trop laide, ou trop belle pour moy?
Ha! cruel souuenir, cependant ie l'ay euë,
Impuissant que ie suis en mes bras toute nuë,
Et n'ay peu le voulans tous deux esgallement,
Contenter nos desirs en ce contentement:
Au surplus à ma honte, Amour, que te diray-ie?
Elle mit en mon col ses bras plus blancs que neige,

. . . .

Et sa langue mon cœur par ma bouche embrasa,
Me suggerant la manne en sa leure amassee,
Sa cuisse se tenoit en la mienne enlassee,
Les yeux luy petilloient d'vn desir langoureux,
Et son ame exiloit maint souspir amoureux,

Sa langue en begayant d'vne façon mignarde,
Me disoit : mais mon cœur qu'est ce qui vous retarde?
N'auroy-ie point en moy quelque chose qui peust
Offencer vos desirs, ou bien qui vous depleust?
Ma grace, ma façon, ha Dieu! ne vous plaist elle?
Quoy? n'ay-ie assez d'amour, ou ne suis-ie assez belle?
Cependant de la main animant ses discours,
Ie trompois impuissant sa flamme & mes amours,
Et comme vn tronc de bois, charge lourde & pesante,
Ie n'auois rien en moy de personne viuante :
Mes membres languissans perclus & refroidis,
Par ses attouchemens n'estoient moins engourdis.
Mais quoy? que deuiendray ie en l'extresme vieillesse,
[Puis que ie suis rectif au fort de ma ieunesse.]
Et si las! ie ne puis & ieune & vigoureux,
Sauourer la douceur du plaisir amoureux.
Ha! i'en rougis de honte & dépite mon âge,
Age de peu de force & de peu de courage,
Qui ne me permet pas en cest accouplement,
Donner ce qu'en amour peut donner vn amant :
Car, Dieu! ceste beauté par mon deffaut trompee,
Se leua le matin de ses larmes trempee,
Que l'amour de despit escouloit par ses yeux,
Ressemblant à l'Aurore alors qu'ouurant les Cieux,
Elle sort de son lict hargneuse & depitee,
D'auoir sans vn baiser consommé la nuictee,
Quand baignant tendrement la terre de ses pleurs,
De chagrain & d'amour elle en iette ses fleurs.
Pour flater mon deffaut : Mais que me sert la gloire,
De mon amour passee, inutile memoire,
Quand aymant ardemment, & ardemment aymé,
Tant plus ie combatois, plus i'estois animé :
Guerrier infatigable, en ce doux exercice,
Par dix ou douze fois ie r'entrois en la lice,

Où vaillant & adroit apres auoir brisé,
Des Cheualiers d'amour, i'estois le plus prisé.
Mais de cest accident ie fais vn mauuais conte,
Si mon honneur passé m'est ores vne honte,
Et si le souuenir trop prompt de m'outrager,
Par le plaisir receu ne me peut soulager.
O ciel! il falloit bien qu'ensorcelé ie fusse,
Ou trop ardent d'Amour que ie ne m'apperceusse
Que l'œil d'vn enuyeux nos desseins empeschoit,
Et sur mon corps perclus son venim espandoit:
Mais qui pourroit atteindre au point de son merite,
Veu que toute grandeur pour elle est trop petite?
Si par l'egal ce charme a force contre nous,
Autre que Iupiter n'en peut estre ialoux,
Luy seul comme enuyeux d'vne chose si belle,
Par l'emulation seroit seul digne d'elle.
Hé! quoy? là haut au Ciel mets tu les armes bas,
Amoureux Iupiter, que ne viens tu ça bas,
Iouir d'vne beauté sur les autres aymable?
Assez de tes Amours n'a caqueté la fable:
C'est ores que tu dois en amour vif & pront,
Te mettre encore vn coup les armes sur le front,
Cacher ta deité dessous vn blanc plumage,
Prendre le feint semblant d'vn Satyre sauuage,
D'vn serpent, d'vn cocu, & te répendre encor,
Alambiqué d'amour, en grosses gouttes d'or,
Et puis que sa faueur à moy seul octroyee,
Indigne que ie suis fust si mal employee,
Faueur qui de mortel m'eust fait égal aux Dieux,
Si le Ciel n'eust esté sur mon bien enuieux.
Mais encor tout bouillant en mes flames premieres,
De quels vœux redoublez & de quelles prieres,
Iray-ie derechef les Dieux sollicitant,
Si d'vn bienfait nouueau i'en attendois autant?

Si mes deffauts passez leurs beautez mescontentent,
Et si de leurs bien-faicts ie croy qu'ils s'en repentent?
Or quand ie pense! ô Dieu quel bien m'est aduenu,
Auoir veu dans vn lict ses beaux membres à nu,
La tenir languissante entre mes bras couchee,
De mesme affection la voir estre touchee,
Me baiser haletant d'amour & de desir,
Par ses chatouillemens resueiller le plaisir,
Ha! Dieux, ce sont des traicts si sensibles aux ames,
Qu'ils pourroient l'amour mesme eschauffer de leurs flames,
Si plus froid que la mort ils ne m'eussent trouué,
Des mysteres d'amour, amant trop reprouué.
Ie l'auois cependant viue d'amour extresme,
Mais si ie l'eus ainsi elle ne m'eust de mesme,
O mal heur! & de moy elle n'eust seulement
Que des baisers d'vn frere, & non pas d'vn amant.
En vain cent & cent fois, ie m'efforce à luy plaire,
Non plus qu'à mon desir ie n'y puis satisfaire,
Et la honte pour lors qui me saisit le cœur,
Pour m'acheuer de peindre esteignist ma vigueur.
Comme elle recognust, femme mal satisfaite,
Qu'elle perdoit son temps, du lict elle se iette,
Prend sa iupe, se lace, & puis en se mocquant,
D'vn ris, & de ces motz, elle m'alla picquant,
Non! si i'estois lasciue, ou d'Amour occupée,
Ie me pourrois fascher d'auoir esté trompée,
Mais puis que mon desir n'est si vif, ne si chaud,
Mon tiede naturel m'oblige à ton defaut,
Mon Amour satis-faicte ayme ton impuissance,
Et tire de ta faute assez de recompence,
Qui tousiours dilayant m'a faict par le desir,
Esbatre plus long temps à l'ombre du plaisir.
Mais estant la douceur par l'effort diuertie,
La fureur à la fin rompit sa modestie,

Et dit en esclatant, pourquoy me trompes-tu?
A quoy ton impudence a venté ta vertu?
Si en d'autres Amours ta vigueur s'est vsée?
Quel honneur reçois tu de m'auoir abusée?
Assez d'autres propos le despit luy dictoit,
Le feu de son desdain par sa bouche sortoit.
En fin voulant cacher ma honte & sa colere,
Elle couurit son front d'vne meilleure chere,
Se conseille au miroir, ses femmes appella,
Et se lauant les mains, le faict dissimula.
Belle, dont la beauté si digne d'estre aymée
Eust rendu des plus mortz la froideur enflamée;
Ie confesse ma honte, & de regret touché,
Par les pleurs que i'espands i'accuse mon peché,
Peché d'autant plus grand que grand' est ma ieunesse,
Si homme i'ay failly, pardonnez moy, Deesse,
I'auouë estre fort grand le crime que i'ay fait,
Pourtant iusqu'à la mort, si n'auoy-ie forfait,
Si ce n'est qu'à present qu'à vos pieds ie me iette,
Que ma confession vous rende satisfaicte,
Ie suis digne des maux que vous me prescrirez,
I'ay meurtry, i'ay vollé, i'ay des vœuz pariurez,
Trahy les Dieux benins : inuentez à ces vices,
Comme estranges forfaicts, des estranges supplices.
O beauté faictes en tout ainsi qu'il vous plaist,
Si vous me condamnez à mourir ie suis prest,
La mort me sera douce, & d'autant plus encore,
Si ie meurs de la main de celle que i'adore.
Auant qu'en venir là, au moins souuenez vous,
Que mes armes, non moy causent vostre courrouz,
Que Champion d'Amour entré dedans la lice,
Ie n'eus assez d'haleine à si grand exercice,
Que ie ne suis chasseur iadis tant approuué,
Ne pouuant redresser vn deffaut retrouué.

Mais d'où viendroit cecy, feroit-ce point maiſtreſſe,
Que mon eſprit du corps precedaſt la pareſſe,
Ou que par le deſir trop prompt & vehement,
I'allaſſe auec le temps le plaiſir conſommant?
Pour moy, ie n'en ſçay rien, en ce fait tout m'abuſe,
Mais enfin, ô beauté, receuez pour excuſe,
S'il vous plaiſt, de rechef que ie r'entre en l'aſſaut,
I'eſpere auec vſure amender mon deffaut.





Sur le trespas de Monsieur Passerat.



asserat le seiour & l'honneur des Charites,
Les delices de Pinde & son cher ornement,
Qui loin du monde ingrat que bien heureux tu quittes,
Comme vn autre Apollon reluis au firmament.

A fin que mon deuoir s'honore en tes merites,
Que mon nom par le tien viue eternellement,
Que dans l'Eternité ces parolles escrites
Seruent à nos neueuz comme d'vn testament.

Passerat fut vn Dieu sous humaine semblance,
Qui vit naistre & mourir les Muses en la France,
Qui de ses doux accords leurs chansons anima.

Dans le champ de ses vers fut leur gloire semée,
Et comme vn mesme sort leur fortune enferma,
Ils ont à vie esgale esgale renommée.





STANSES.



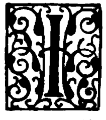
Le tres puiſſant Iupiter
Se ſert de l'Aigle à porter
Son foudre parmi la nuë ;
Et Iunon du haut des Cieux,
Sur les Paons audacieux,
Eſt ſouuent icy venuë.

Saturne a pris le Corbeau,
Noir meſſager du tombeau,
Mars l'Eſperuier ſe reſerue,
Phebus les Cygnes a pris,
Les Pigeons ſont à Cipris,
Et la Cheueſche à Minerue.

Ainſi les Dieux ont eſleu
Tel oyſeau qui leur a pleu;
Priape qui ne veoid goute,
Hauſſant ſon rouge muſeau,
A tatons au lieu d'oyſeau,
Print vn Aze qui vous f.....



La C. P.


nfame baſtard de Cythere,
Fils ingrat d'vne ingrate mere,
Auorton, traiſtre & deguiſé,
Si ie t'ay ſuiuy des l'enfance,
De quelle ingrate recompence
As tu mon ſeruice abuſé?

Mon cas fier de mainte conqueſte
En Eſpagnol portoit la teſte,
Triomphant, ſuperbe & vainqueur,
Que nul effort n'euſt ſceu rabattre,
Maintenant laſche & ſans combatre
Faict la cane, & n'a plus de cœur.

De tes Autels vne Preſtreſſe
L'a reduict en telle detreſſe
Le voyant au choc obſtiné,
Qu'entouré d'onguent & de linge,
Il m'eſt auis de voir vn ſinge
Comme vn enfant embeguiné.

Sa façon robuste & raillarde
Pend l'aureille & n'est plus gaillarde,
Son teint vermeil n'a point d'esclat,
De pleurs il se noye la face,
Et faict aussi laide grimace
Qu'vn boudin creué dans vn plat.

Aussy penaud qu'vn chat qu'on chastre,
Il demeure dans son emplastre,
Comme en sa coque vn limaçon,
En vain d'arrasser il essaye,
Encordé comme vne lamproye
Il obeyt au caueçon.

Vne saliue mordicante
De sa narine distillante
L'vlcere si fort par dedans,
Que crachant l'humeur qui le pique
Il baue comme vn pulmonique
Qui tient la mort entre ses dents.

Apollon, dés mon âge tendre
Poussé d'vn courage d'apprendre
Aupres du ruisseau Parnassin,
Si ie t'inuocqué pour Poëte,
Ores en ma douleur secrete
Ie t'inuocque pour medecin.

Seuere Roy des destinées,
Mesureur des vistes années,
Cœur du monde, œil du firmament,
Toy qui presides à la vie,
Garis mon cas ie te supplie
Et le conduis à sauuement.

Pour recompense dans ton Temple,
Seruant de memorable exemple
Aux ioüeurs qui viendront apres,
I'appendray la mesme figure
De mon cas malade en peinture
Ombragé d'ache & de cyprés.





Sur le portraict d'vn Poëte couronné.



raueur vous deuiez auoir ſoin
De mettre deſſus ceſte teſte,
Voyant qu'elle eſtoit d'vne beſte
Le lien d'vn botteau de foin.

RESPONSE.

Ceux qui m'ont de foin couronné
M'ont fait plus d'honneur que d'iniure.
Sur du foin Ieſus-Criſt fuſt né,
Mais ils ignorent l'eſcripture.

REPLIQVE.

Tu as vne mauuaiſe grace,
Le foin dont tu fais ſi grand cas,
Pour Dieu n'eſtoit en ceſte place,
Car Ieſus-Criſt n'en mangeoit pas :
Mais bien pour ſeruir de repas
Au premier aſne de ta race.



Contre vn amoureux tranſy.



Pourquoy perdez vous la parole,
Auſſi toſt que vous rencontrez
Celle que vous idolatrez?
Deuenant vous meſme vne idole,
Vous eſtes là ſans dire mot,
Et ne faictes rien que le ſot.

Par la voix Amour vous ſuffoque,
Si vos ſouſpirs vont au deuant,
Autant en emporte le vent :
Et voſtre Deeſſe s'en mocque
Vous iugeant de meſme imparfaict
De la parole & de l'effect.

Penſez vous la rendre abatuë
Sans voſtre faict luy déceler?
Faire les doux yeux ſans parler,
C'eſt faire l'Amour en tortuë :
La belle faict bien de garder
Ce qui vaut bien le demander.

Voulez vous en la violence
De vostre longue affection
Monstrer vne discretion?
Si on la voit par le silence,
Vn tableau d'Amoureux transi
Le peut bien faire tout ainsi.

Souffrir mille & mille trauerses,
N'en dire mot, pretendre moins,
Donner ses tourmens pour tesmoins
De toutes ses peines diuerses,
Des coups n'estre point abbatu,
C'est d'vn asne auoir la vertu.





QVATRAINS.



i des maux qui vous font la guerre
Vous voulez guerir desormais,
Il faut aller en Angleterre
Où les loups ne viennent iamais.

Ie n'ay peu rien voir qui me plaise
Dedans les Psalmes de Marot :
Mais i'ayme bien ceux là de Beze,
En les chantant sans dire mot.

Ie croy que vous auez faict vœu
D'aymer & parent & parente ;
Mais puis que vous aymez la Tante,
Espargnez au moins le nepueu.

Le Dieu d'Amour se deuoit peindre
Aussy grand comme vn autre Dieu,
Mais il suffit qu'il puisse atteindre
Iusqu'à la piece du milieu.

Ceste femme à couleur de bois
En tout temps peut faire potage :
Car dans sa manche ell' a des poix,
Et du beure sur son visage.





DISCOVRS

AU ROY.

Il estoit presque iour, & le ciel souriant
Blanchissoit de clairté les peuples d'Oriant,
L'Aurore aux cheueux d'or, au visage de roses,
Desia comme à demy decouuroit toutes choses,
Et les oyseaux, perchez en leur feuilleux seiour,
Commençoient s'eueillant à se plaindre d'amour :
Quand ie vis en sursaut, vne beste effroyable,
Chose estrange à conter, toutesfois veritable,
Qui plus qu'vne Hydre affreuse à sept gueulles meuglant,
Auoit les dens d'acier, l'œil horible, & sanglant,
Et pressoit à pas torts vne Nimphe fuyante,
Qui reduite aux abois, plus morte que viuante,
Halétante de peine, en son dernier recours,
Du grand Mars des François imploroit le secours,
Embrassoit ses genoux, & l'appellant aux armes,
N'auoit autre discours que celuy de ses larmes.
Ceste Nimphe estoit d'âge, & ses cheueux meslez
Flotoient au gré du vent, sur son dos aualez.
Sa robe estoit d'azur, où cent fameuses villes
Eleuoient leurs clochers sur des plaines fertilles,
Que Neptune arosoit de cent fleuues épars,

Qui diſperſoient le viure aux gens de toutes pars.
Les vilages epais fourmilloient par la plaine ;
De peuple, & de betail, la campaigne eſtoit plaine :
Qui s'employant aux ars meloient diuerſement,
La fertile abondance auecque l'ornement :
Tout y reluiſoit d'or, & ſur la broderie
Eclatoit le brillant de mainte piererie.
La mer aux deux coſtés ceſte ouurage bordoit :
L'Alpe de la main gauche en biais s'epandoit
Du Rhain iuſqu'en Prouence, & le mont qui partage
D'auecque l'Eſpagnol le François heritage,
De l'Aucate à Bayonne en cornes ſe hauſſant,
Monſtroit ſon front pointu de neges blanchiſſant.
Le tout eſtoit formé d'vne telle maniere,
Que l'art ingenieux excedoit la matiere.
Sa taille eſtoit auguſte, & ſon front couronné,
De cent fleurs de lis d'or eſtoit enuironné.
Ce grand Prince voyant le ſoucy qui la greue,
Touché de pieté, la prend & la releue,
Et de feux eſtouſant ce funeſte animal,
La deliura de peur auſſi-toſt que de mal,
Et purgeant le venin dont elle eſtoit ſi plaine,
Rendit en vn inſtant la Nimphe toute ſaine.
Ce Prince ainſi qu'vn Mars en armes glorieux,
De palmes ombrageoit ſon chef victorieux,
Et ſembloit de ſes mains au combat animées,
Comme foudre ietter la peur dans les armées.
Ses exploits acheuez en ſes armes viuoient :
Là les camps de Poytou d'vne part s'éleuoient,
Qui ſuperbes ſembloient s'honorer en la gloire,
D'auoir premiers chanté ſa premiere victoire.
Diepe de l'autre part ſur la mer s'alongeoit,
Où par force il rompoit le camp qui l'aſſiegeoit,
Et pouſſant plus auant ſes troupes epanchées

Le matin en chemise il surprit les tranchées.
Là Paris deliuré de l'Espagnolle main,
Se dechargeoit le col de son ioug inhumain.
La campagne d'Iury sur le flanc cizellée,
Fauorisoit son prince au fort de la meslée,
Et de tant de Ligueurs par sa dextre vaincus
Au Dieu de la bataille apendoit les escus.
Plus haut estoit Vandome, & Chartres, & Pontoise,
Et l'Espagnol defait à Fontaine Françoise,
Où la valeur du foible emportant le plus fort
Fist voir que la vertu ne craint aucun effort.
Plus bas dessus le ventre au naif contrefaite
Estoit pres d'Amiens la honteuse retraite
Du puissant Archiduc, qui creignant son pouuoir,
Creut que c'estoit en guerre assez que de le voir.
Deçà delà luitoit mainte troupe rangée,
Mainte grande cité gemissoit assiegée,
Où si tost que le fer l'en rendoit possesseur,
Aux rebelles vaincus il vsoit de douceur,
Vertu rare au vainqueur, dont le courage extreme
N'a gloire en la fureur que se vaincre soy-mesme.
Le chesne, & le laurier cest ouurage ombrageoit,
Où le peuple deuot sous ses loys se rangeoit,
Et de vœus, & d'ençens, au ciel faisoit priere
De conseruer son Prince en sa vigueur entiere.
Maint puissant ennemy domté par sa vertu,
Languissoit dans les fers sous ses pieds abatu,
Tout semblable à l'enuie à qui l'estrange rage
De l'heur de son voisin enfielle le courage,
Hideuse, bazanée, & chaude de rancœur,
Qui ronge ses poulmons, & se mache le cœur.
Apres quelque priere en son cœur prononcée,
La Nimphe en le quittant au ciel s'est elancée,
Et son corps dedans l'air demourant suspendu:

Ainsi comme vn Milan sur ses aisles tendu,
S'areste en vne place, où changeant de visage,
Vn brullant eguillon luy pique le courage;
Son regard estincelle, & son cerueau tremblant
Ainsi comme son sang d'horreur se va troublant :
Son estommac pantois sous la chaleur frissonne,
Et chaude de l'ardeur qui son cœur epoinçonne,
Tandis que la fureur precipitoit son cours,
Veritable Prophéte elle fait ce discours.
Peuple, l'obiet piteux du reste de la terre,
Indocile à la paix, & trop chaud à la guerre,
Qui fecond en partis, & leger en desseins,
Dedans ton propre sang souilles tes propres mains,
Entens ce que ie dis, atentif à ma bouche,
Et qu'au plus vif du cœur ma parolle te touche.
Depuis qu'irreuerent enuers les Immortels,
Tu taches de mépris l'Eglise & ses autels,
Qu'au lieu de la raison gouuerne l'insolence,
Que le droit alteré n'est qu'vne violence,
Que par force le foible est foullé du puissant,
Que la ruse rauit le bien à l'innocent,
Et que la vertu saincte en public méprisée,
Sert aux ieunes de masque, aux plus vieux de risée.
(Prodige monstrueux) & sans respect de soy,
Qu'on s'arme ingratement au mépris de son Roy,
La Iustice, & la Paix, tristes & desolées,
D'horreur se retirant au ciel s'en sont volées :
Le bon-heur aussi tost à grand pas les suiuit,
Et depuis de bon œil le Soleil ne te vit.
Quelque orage tousiours qui s'éleue à ta perte,
A comme d'vn brouillas ta personne couuerte,
Qui tousiours prest à fondre en échec te retient,
Et mal-heur sur mal-heur à chaque heure te vient.
On a veu tant de fois la ieunesse trompée,

De tes enfans passez au tranchant de l'espée,
Tes filles sans honneur errer de toutes pars,
Ta maison, & tes biens saccagez des Soldars,
Ta femme insolemment d'entre tes bras rauie,
Et le fer tous les iours s'atacher à ta vie.
Et cependant aueugle en tes propres effets,
Tout le mal que tu sens, c'est toy qui te le faits;
Tu t'armes à ta perte, & ton audace forge
L'estoc dont furieux tu te coupes la gorge.
Mais quoy tant de mal-heurs te suffisent-ils pas?
Ton Prince comme vn Dieu, te tirant du trespas,
Rendit de tes fureurs les tempestes si calmes,
Qu'il te fait viure en paix à l'ombre de ses palmes:
Astrée en sa faueur demeure en tes citez,
D'hommes, & de betail les champs sont habitez:
Le Paysant n'ayant peur des bannieres estranges,
Chantant coupe ses bleds, riant fait ses vandanges,
Et le Berger guidant son troupeau bien noury
Enfle sa cornemuse en l'honneur de Henry.
Et toy seul cependant, oubliant tant de graces,
Ton aise trahissant de ses biens tu te lasses.
Vien ingrat respon-moy, quel bien esperes tu,
Apres auoir ton Prince en ses murs combatu?
Apres auoir trahy pour de vaines chimeres,
L'honneur de tes ayeux, & la foy de tes peres?
Apres auoir cruel tout respect violé,
Et mis à l'abandon ton pays desolé?
Atten tu que l'Espaigne, auecq' son ieune Prince,
Dans son monde nouueau te donne vne Prouince?
Et qu'en ces trahisons, moins sage deuenu,
Vers toy par ton exemple il ne soit retenu?
Et qu'ayant dementy ton amour naturelle,
A luy plus qu'à ton Prince il t'estime fidelle?
Peut estre que ta race, & ton sang violent,

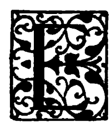
Iſſu comme tu dis d'Oger, ou de Roland,
Ne te veut pas permetre encore ieune d'age,
Qu'oyſif en ta maiſon ſe rouille ton courage,
Et rehauſſant ton cœur que rien ne peut ployer,
Te fait chercher vn Roy qui te puiſſe employer,
Qui la gloire du ciel, & l'effroy de la terre,
Soit comme vn nouueau Mars indomtable à la guerre,
Qui ſçache en pardonnant les diſcords étoufer,
Par clemence auſſi grand, comme il eſt par le fer.
Cours tout le monde entier de Prouince en Prouince,
Ce que tu cherches loing habite en noſtre Prince.
Mais quels exploits ſi beaux a fait ce ieune Roy,
Qu'il faille pour ſon bien que tu fauces ta foy,
Trahiſſes ta patrie, & que d'iniuſtes armes,
Tu la combles de ſang, de meurtres & de larmes?
Si ton cœur conuoiteux eſt ſi vif, & ſi chaud,
Cours la Flandre, où iamais la guerre ne defaut,
Et plus loing ſur les flancs d'Autriche & d'Alemagne,
De Turcs, & de turbans enionche la campagne,
Puis tout chargé de coups, de vielleſſe, & de biens,
Reuien en ta maiſon mourir entre les tiens.
Tes fils ſe mireront en ſi belles depouilles,
Les vieilles au foyer en fillant leurs quenouilles,
En chanteront le conte, & braue en argumens,
Quelque autre Iean de Mun en fera des Romans.
Ou ſi trompant ton Roy tu cours autre fortune,
Tu trouueras ingrat toute choſe importune,
A Naples, en Sicille, & dans ces autres lieux,
Où l'on t'aſſignera, tu ſeras odieux,
Et l'on te fera voir auecq' ta conuoitiſe,
Qu'apres les trahiſons les traiſtres on mepriſe.
Les enfans étonnez s'enfuiront te voiant,
Et l'Artiſan mocqueur, aux places t'efroyant,
Rendant par ſes brocards ton audace flétrie,

Dira, ce traiſtre icy nous vendit ſa patrie,
Pour l'eſpoir d'vn Royaume en Chimeres conçeu,
Et pour tous ſes deſſeins du vent il a reçeu.
Ha! que ces Paladins viuans dans mon Hiſtoire,
Non comme toy touchez d'vne batarde gloire
Te furent differens, qui courageux par tout,
Tindrent fidellement mon enſeigne debout,
Et qui ſe repandants ainſi comme vn tonnerre,
Le fer dedans la main firent trembler la terre,
Et tant de Roys Payens ſous la Croix deconfis,
Aſſeruirent vaincus aux pieds du Crucifis,
Dont les bras retrouſſez, & la teſte panchée,
De fers honteuſement au triumphe atachée
Furent de leur valeur teſmoins ſi glorieux,
Que les noms de ces preux en ſont eſcris aux Cieux.
Mais ſi la pieté, de ton cœur diuertie,
En toy pauure inſenſé n'eſt du tout amortie,
Si tu n'as tout à fait reietté loing de toy
L'amour, la charité, le deuoir, & la foy,
Ouure tes yeux fillez, & voy de quelle ſorte
D'ardeur precipité la rage te tranſporte,
T'enuelope l'eſprit, t'eſgarant inſenſé,
Et iuge l'auenir par le ſiecle paſſé.
Si toſt que ceſte Nimphe en ſon dire enflamée,
Pour finir ſon propos eut la bouche fermée,
Plus haute s'eleuant dans le vague des Cieux,
Ainſi comme vn éclair diſparut à nos yeux,
Et ſe monſtrant Déeſſe en ſa fuite ſoudaine,
La place elle laiſſa de parfun toute plaine,
Qui tombant en roſée aux lieux les plus prochains,
Reconforta le cœur & l'eſprit des humains.
HENRY le cher ſuget de nos ſainctes prieres,
Que le Ciel reſeruoit à nos peines dernieres,
Pour rétablir la France au bien non limité

Que le Destin promet à son eternité,
Apres tant de combats, & d'heureuses victoires,
Miracles de noz tans, honneur de noz Histoires,
Dans le port de la paix, Grand Prince puisses-tu,
Mal-gré tes ennemis exercer ta vertu :
Puisse estre à ta grandeur le Destin si propice,
Que ton cœur de leurs trets rebouche la malice,
Et s'armant contre toy puisse-tu dautant plus
De leurs efforts domter le flus, & le reflus,
Et comme vn saint rocher opposant ton courage,
En écume venteuse en dissiper l'orage,
Et braue t'éleuant par dessus les dangers
Estre l'amour des tiens, l'effroy des estrangers.
Attendant que ton fils instruit par ta vaillance,
De sous tes étendars sortant de son enfance,
Plus fortuné que toy, mais non pas plus vaillant,
Aille les Othomans iusqu'au Caire assaillant,
Et que semblable à toy foudroyant les armées
Il ceuille auecq' le fer les Palmes idumées,
Puis tout flambant de gloire en France reuenant,
Le Ciel mesme là haut de ses faits s'etonnant,
Qu'il epande à tes pieds les depouilles conquises,
Et que de leurs drapeaux il pare noz Eglises.
Alors raieunissant au recit de ses faits,
Tes desirs, & tes vœus en ses œuures parfaits,
Tu ressentes d'ardeur ta vielleße eschauffée,
Voyant tout l'Vniuers nous seruir de trophée.
Puis n'estant plus icy chose digne de toy,
Ton fils du monde entier restant paisible Roy,
Sous tes modelles saincts & de paix, & de guerre,
Il regisse puissant en Iustice la terre,
Quand apres vn long-tans ton Esprit glorieux
Sera des mains de Dieu couronné dans les Cieux.



PLAINTE.


n quel obſcur ſeiour le Ciel m'a-il reduit,
Mes beaux iours ſont voilez d'vne effroyable nuit,
Et dans vn meſme inſtant comme l'herbe fauchee,
Ma ieuneſſe eſt ſeichee.

Mes diſcours ſont changez en funebres regrets,
Et mon ame d'ennuis eſt ſi fort eſperduë,
Qu'ayant perdu Madame en ces triſtes foreſts,
Ie crie, & ne ſçay point ce qu'elle eſt deuenuë.

O bois! ô prez! ô monts! qui me fuſtes iadis
En l'Auril de mes iours vn heureux Paradis,
Quand de mille douceurs la faueur de Madame
Entretenoit mon ame,

Or que la triſte abſence en l'Enfer où ie ſuis,
D'vn piteux ſouuenir me tourmente & me tuë,
Pour conſoler mon mal & flater mes ennuis,
Helas! reſpondez-moi, qu'eſt-elle deuenuë?

Où sont ces deux beaux yeux? que sont-ils deuenus?
Où sont tant de beautez, d'Amours & de Venus,
Qui regnoient dans sa veuë, ainsi que dans mes veines,
Les soucis & les peines?

Helas! fille de l'air qui sens ainsi que moy,
Dans les prisons d'Amour, ton ame detenuë,
Compagne de mon mal assiste mon émoy,
Et responds à mes cris, qu'est-elle deuenuë?

Ie voy bien en ce lieu triste & desesperé
Du naufrage d'amour ce qui m'est demeuré,
Et bien que loin d'icy le destin l'ait guidee,
Ie m'en forme l'idee.

Ie voy dedans ces fleurs les tresors de son teint,
La fierté de son ame en la mer toute esmeuë,
Tout ce qu'on voit icy viuement me la peint,
Mais il ne me peint pas ce qu'elle est deuenuë.

Las voicy bien l'endroit où premier ie la vy,
Où mon cœur de ses yeux si doucement rauy,
Reiettant tout respect descouurit à la belle,
Son amitié fidelle.

Ie reuoy bien le lieu : mais ie ne reuoy pas
La Reyne de mon cœur qu'en ce lieu i'ai perduë.
O bois! ô prez! ô monts! ses fidelles esbats,
Helas! respondez-moy, qu'est-elle deuenuë?

Durant que son bel œil ces lieux embellissoit,
L'agreable Printemps sous ses pieds florissoit,
Tout rioit aupres d'elle, & la terre paree
Estoit énamouree.

Ores que le malheur nous en a ſçeu priuer,
Mes yeux touſiours moüillez d'vne humeur continuë
Ont changé leurs ſaiſons en la ſaiſon d'hyuer
N'ayant ſçeu découurir ce qu'elle eſt deuenuë.

Mais quel lieu fortuné ſi long temps la retient?
Le Soleil qui s'abſente au matin nous reuient,
Et par vn tour reglé ſa cheuelure blonde
Eſclaire tout le monde.

Si toſt que ſa lumiere à mes yeux ſe perdit,
Elle eſt comme vn éclair pour iamais diſparuë,
Et quoy que i'aye faict malheureux & maudit
Ie n'ay peu deſcouurir ce qu'elle eſt deuenuë.

Mais Dieu, i'ay beau me plaindre, & touſiours ſoupirer
I'ay beau de mes deux yeux deux fontaines tirer,
I'ay beau mourir d'amour & de regret pour elle,
Chacun me la recelle.

O bois! ô prez! ô monts! ô vous qui la cachez!
Et qui contre mon gré l'auez tant retenuë,
Si iamais de pitié vous vous viſtes touchez,
Helas! reſpondez-moi, qu'eſt-elle deuenuë?

Fut-il iamais mortel ſi malheureux que moy?
Ie ly mon infortune en tout ce que ie voy,
Tout figure ma perte, & le Ciel & la Terre
A l'enuy me font guerre.

Le regret du paſſé cruellement me point,
Et rend, l'obiet preſent, ma douleur plus aiguë,
Mais las! mon plus grand mal eſt de ne ſçauoir point,
Entre tant de mal-heurs, ce qu'elle eſt deuenuë.

Ainſi de toutes parts ie me ſens aſſaillir,
Et voyant que l'eſpoir commence à me faillir,
Ma douleur ſe rengrege, & mon cruel martyre
S'augmente & deuient pire.

Et ſi quelque plaiſir s'offre deuant mes yeux,
Qui penſe conſoler ma raiſon abattuë,
Il m'afflige, & le Ciel me ſeroit odieux,
Si là haut i'ignorois ce qu'elle eſt deuenuë.

Geſné de tant d'ennuis, ie m'eſtonne comment
Enuironné d'Amour & du faſcheux tourment,
Qu'entre tant de regrets ſon abſence me liure,
Mon eſprit a peu viure.

Le bien que i'ay perdu me va tyranniſant,
De mes plaiſirs paſſez mon ame eſt combatuë,
Et ce qui rend mon mal plus aigre & plus cuiſant,
C'eſt qu'on ne peut ſçauoir ce qu'elle eſt deuenuë.

Et ce cruel penſer qui ſans ceſſe me ſuit,
Du traict de ſa beauté me pique iour & nuict,
Me grauant en l'eſprit la miſerable hiſtoire
D'vne ſi courte gloire.

Et ces biens qu'en mes maux encor il me faut voir
Rendroient d'vn peu d'eſpoir mon ame entretenuë,
Et m'y conſolerois ſi ie pouuois ſçauoir
Ce qu'ils ſont deuenus & qu'elle eſt deuenuë.

Plaiſirs ſi toſt perdus, helas! où eſtes vous?
Et vous chers entretiens qui me ſembliez ſi doux,
Où eſtes-vous allez? & où s'eſt retiree
Ma belle Cytheree?

Ha triste souuenir d'vn bien si tost passé,
Las! pourquoy ne la voy-ie? ou pourquoy l'ay-ie veuë?
Ou pourquoy mon esprit d'angoisses oppressé,
Ne peut-il descouurir ce qu'elle est deuenuë.

En vain, helas! en vain, la vas-tu dépaignant
Pour flatter ma douleur, si le regret poignant
De m'en voir separé, d'autant plus me tourmente
Qu'on me la represente.

Seulement au sommeil i'ay du contentement,
Qui la fait voir presente à mes yeux toute nuë,
Et chatouille mon mal d'vn faux ressentiment,
Mais il ne me dit pas ce qu'elle est deuenuë.

Encor ce bien m'afflige, il n'y faut plus songer,
C'est se paistre de vent que la nuict s'alleger
D'vn mal qui tout le iour me poursuit & m'outrage
D'vne impiteuse rage.

Retenu dans des nœuds qu'on ne peut deslier,
Il faut priué d'espoir que mon cœur s'esuertuë
Ou de mourir bien tost, ou bien de l'oublier,
Puis qu'on ne peut sçauoir ce qu'elle est deuenuë.

Comment! que ie l'oublie? Hà Dieu ie ne le puis,
L'oubly n'efface point les amoureux ennuis
Que ce cruel tyran a graué dans mon ame
En des lettres de flame.

Il me faut par la mort finir tant de douleurs,
Ayons donc à ce point l'ame bien resoluë,
Et finissant nos iours finissons nos mal-heurs,
Puis qu'on ne peut sçauoir ce qu'elle est deuenuë.

Adieu donc clairs Soleils, ſi diuins & ſi beaux,
Adieu l'honneur ſacré des foreſts & des eaux,
Adieu monts, adieu prez, adieu campagne verte
De vos beautez deſerte.

Las! receuez mon ame en ce dernier adieu,
Puis que de mon mal-heur ma fortune eſt vaincuë,
Miſerable amoureux ie vay quiter ce lieu,
Pour ſçauoir aux Enfers ce qu'elle eſt deuenuë.

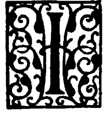
Ainſi dit Amiante alors que de ſa voix
Il entama les cœurs des roches & des bois,
Plorant & ſouſpirant la perte d'Iacee,
L'obiet de ſa penſee.

Affin de la trouuer, il s'encourt au treſpas,
Et comme ſa vigueur peu à peu diminuë,
Son ombre plore & crie en deſcendant là bas,
Eſprits, hé! dites-moy, qu'eſt-elle deuenuë?





Ode.

*amais ne pourray-ie bannir*
Hors de moy l'ingrat ſouuenir
De ma gloire ſi toſt paſſee?
Touſiours pour nourrir mon ſoucy,
Amour cet enfant ſans mercy,
L'offrira-il à ma penſee?

Tiran implacable des cœurs,
De combien d'ameres langueurs
As-tu touché ma fantaſie?
De quels maux m'as-tu tourmenté,
Et dans mon eſprit agité,
Que n'a point fait la ialouſie?

Mes yeux aux pleurs accouſtumez,
Du ſommeil n'eſtoient plus fermez,
Mon cœur fremiſſoit ſous la peine,
A veu d'œil mon teint iauniſſoit,
Et ma bouche qui gemiſſoit,
De ſouſpirs eſtoit touſiours pleine.

Aux caprices abandonné,
I'errois d'vn esprit forcené,
La raison cedant à la rage,
Mes sens des desirs emportez
Flottoient confus de tous costez,
Comme vn vaisseau parmy l'orage.

Blasphemant la terre & les Cieux,
Mesmes ie m'estois odieux
Tant la fureur troubloit mon ame,
Et bien que mon sang amassé
Autour de mon cœur fust glassé
Mes propos n'estoient que de flame.

Pensif, frenetique, & resuant,
L'esprit troublé, la teste au vent,
L'œil hagard, le visage blesme,
Tu me fis tous maux esprouuer
Et sans iamais me retrouuer
Ie m'allois cherchant en moy mesme.

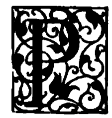
Cependant lors que ie voulois
Par raison enfreindre tes loix
Rendant ma flame refroidie,
Pleurant i'accusay ma raison,
Et trouuay que la guerison
Est pire que la maladie.

Vn regret pensif & confus
D'auoir esté & n'estre plus
Rend mon ame aux douleurs ouuerte,
A mes despens las! ie voy bien,
Qu'vn bonheur comme estoit le mien
Ne se cognoist que par la perte.



Sonnet

Sur la mort de M. Rapin.



Paſſant, cy giſt RAPIN, la gloire de ſon âge,
Superbe honneur de Pinde & de ſes beaux ſecrets,
Qui viuant ſurpaſſa les Latins & les Grecs,
Soit en profond ſçauoir, ou douceur de langage.

Eterniſant ſon nom auecq' maint haut ouurage,
Au futur il laiſſa mile poignants regrets,
De ne pouuoir attaindre, ou de loin, ou de pres,
Au but où le porta l'eſtude & le courage.

On dit, & ie le croy, qu'Apollon fut ialoux,
Le voyant comme vn dieu reueré parmy nous,
Et qu'il miſt de rancœur ſi toſt fin à ſa vie.

Conſidere, paſſant, quel il fut icy bas,
Puiſque ſur ſa Vertu les dieux eurent enuie,
Et que tous les humains y pleurent ſon treſpas.





DISCOVRS

D'vne Maquerelle.



epuis que ie vous ay quitté
Ie m'en suis allé depité,
Voire aussi remply de colere
Qu'vn voleur qu'on meine en gallere,
Dans vn lieu de mauuais renom
Où iamais femme n'a dit non,
Et là ie ne vis que l'hostesse,
Ce qui redoubla ma tristesse,
Mon amy, car i'auois pour lors
Beaucoup de graine dans le corps.
Ceste vieille branslant la teste,
Me dit excusez, c'est la feste
Qui fait que l'on ne trouue rien,
Car tout le monde est Ian de bien,
Et si i'ay promis en mon ame
Qu'à ce iour pour euiter blasme,
Ce peché ne seroit commis.
Mais vous estes de nos amis,
Parmanenda ie vous le iure,
Il faut pour ne vous faire iniure,

Apres mesme auoir eu le soing
De venir chez nous de si loing,
Que ma chambriere i'enuoye
Iusques à l'escu de Sauoye :
Là mon amy tout d'vn plain saut
On trouuera ce qu'il vous faut.
Que i'ayme les hommes de plume,
Quand ie les voy mon cœur s'allume,
Autresfois i'ay parlé Latin,
Discourons vn peu du destin,
Peut-il forcer les professies,
Les pourceaux ont-ils des vessies,
Dites nous quel autheur escrit
La naissance de l'Antechrist.
O le grand homme que Virgille,
Il me souuient de l'Euangile
Que le prestre a dit auiourd'huy :
Mais vous prenez beaucoup d'ennuy :
Ma seruante est vn peu tardiue,
Si faut-il vrayment qu'elle arriue
Dans vn bon quart d'heure d'icy,
Elle m'en fait tousiours ainsi.
En attendant prenez vn siege
Vos escarpins n'ont point de liege,
Vostre collet fait vn beau tour.
A la guerre de Montcontour
On ne portoit point de rotonde :
Vous ne voulez pas qu'on vous tonde,
Les choses grands sont de saison,
Ie fus autresfois de maison
Docte, bien parlante, & habille
Autant que fille de la ville,
Ie me faisois bien decroter,
Et nul ne m'entendoit peter

Que ce ne fust dedans ma chambre.
I'auoy tousiours vn collier d'ambre,
Des gands neufs; mes soulliers noircis,
I'eusse peu captiuer Narcis,
Mais hélas! estant ainsi belle
Ie ne fus pas long temps pucelle.
Vn cheualier d'authorité
Achepta ma virginité,
Et depuis auec vne drogue,
Ma mere qui faisoit la rogue
Quand on me parloit de cela
En trois iours me repucela.
I'estois faicte à son badinage:
Apres pour seruir au mesnage,
Vn prelat me voulant auoir,
Son argent me mist en deuoir
De le seruir, & de luy plaire,
Toute chose requiert sallaire:
Puis apres voyant en effect
Mon pucelage tout refait,
Ma mere en son mestier sçauante,
Me mit vne autresfois en vente,
Si bien qu'vn ieune tresorier,
Fust le troisiesme aduenturier
Qui fit boüillir nostre marmite:
I'apris autresfois d'vn Hermite
Tenu pour vn sçauant parleur,
Qu'on peut desrober vn voleur,
Sans se charger la conscience,
Dieu m'a donné ceste science.
Cest homme aussi riche que lait,
Me fist espouser son valet,
Vn homme qui se nommoit Blaise.
Ie ne fus onc tant à mon aise

Qu'à l'heure que ce gros manant
Alloit les restes butinant,
Non pas seullement de son maistre,
Mais du cheualier & du prestre.
De ce costé i'eus mille frans,
Et i'auois ià depuis deux ans
Auec ma petite pratique,
Gaigné de quoy leuer boutique
De tauernier à Mont-lhery
Où naquist mon pauure mary,
Helas! que c'estoit vn bon homme,
Il auoit esté iusqu'à Rome,
Il chantoit comme vn rossignol.
Il sçauoit parler Espagnol
Il ne receuoit point d'escornes
Car il ne porta pas les cornes,
Depuis qu'auecques luy ie fus.
Il auoit les membres touffus,
Le poil est vn signe de force,
Et ce signe a beaucoup d'amorce,
Parmy les femmes du mestier.
Il estoit bon arbalestrier,
Sa cuisse estoit de belle marge.
Il auoit l'espaule bien large,
Il estoit ferme de roignons,
Non comme ces petits mignons,
Qui font de la saincte nitouche,
Aussi tost que leur doigt vous touche,
Ils n'osent pousser qu'à demy,
Celuy-là poussoit en amy,
Et n'auoit ny muscle ny veine
Qu'il ne poussast sans perdre haleine :
Mais tant & tant il a poussé,
Qu'en poussant il est trespassé.

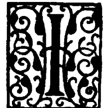
Soudain que ſon corps fuſt en terre,
L'enfant amour me fiſt la guerre,
De façon que pour mon amant,
Ie prins vn bateleur Normant,
Lequel me donna la verolle,
Puis luy pretay ſur ſa parole,
Auant que ie cogneuſſe rien
A ſon mal, preſque tout mon bien.
Maintenant nul de moy n'a cure,
Ie fleſchy aux loix de nature,
Ie ſuis auſſi ſeiche qu'vn os,
Ie ferois peur aux huguenos
En me voyant ainſi ridee,
Sans dents & la gorge bridee,
S'ils ne mettoient nos viſions
Au rang de leurs deriſions.
Ie ſuis vendeuſe de chandelle
Il ne s'en voit point de fidelle,
En leur eſtat, comme ie ſuis,
Ie cognois bien ce que ie puis,
Ie ne puis aimer la ieuneſſe
Qui veut auoir trop de fineſſe,
Car les plus fines de la Cour
Ne me cachent point leur amour.
Telle va ſouuant à l'Egliſe
De qui ie cognois la feintiſe,
Telle qui veut ſon fait nier
Dit que c'eſt pour communier,
Mais la choſe m'eſt indiquee,
C'eſt pour eſtre communiquee
A ſes amys par mon moyen,
Comme Heleine fuſt au Troyen.
Quand la vieille ſans nulle honte,
M'euſt acheué ſon petit conte,

Vn Commiſſaire illec paſſa,
Vn ſergent la porte pouſſa,
Sans attendre la chambriere
Ie ſortis par l'huis de derriere,
Et m'en allay chez le voiſin
Moitié figue & moitié raiſin,
N'ayant ny triſteſſe ny ioye
De n'auoir point trouué la proye.





Epitaphe de Regnier.



'ay vescu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle,
Et ne sçaurois dire pourquoy
La mort daigna penser à moy,
Qui n'ay daigné penser en elle.



ŒVVRES POSTHVMES



Dialogue.

Cloris & Phylis.

CLORIS.



hylis œil de mon cœur & moitié de moy mesme,
Mon amour, qui te rend le visage si blesme?
Quels sanglots, quels souspirs, quelles nouuelles pleurs,
Noyent de tes beautez les graces & les fleurs?

PHYLIS.

Ma douleur est si grande & si grand mon martyre
Qu'il ne se peut Cloris, ny comprendre ny dire.

CLORIS.

Ces maintiens égarez, ces pensers esperdus,
Ces regrets & ces cris par ces bois espandus:
Ces regards languissans en leurs flammes discrettes,
Me sont de ton Amour les parolles secrettes.

PHYLIS.

Hà Dieu qu'vn diuers mal diuersement me point!
I'ayme! hélas non, Cloris, non non, ie n'ayme point.

CLORIS.

La honte ainsi dément ce que l'Amour decelle,
La flamme de ton cœur par tes yeux étincelle :
Et ton silence mesme en ce profond malheur,
N'est que trop eloquent à dire ta douleur :
Tout parle en ton visage, & te voulant contraindre,
L'Amour vient malgré toy sur ta léure à se plaindre :
Pourquoy veux-tu Phylis, aymant comme tu fais,
Que l'Amour se demente en ses propres effets?
Ne sçay-tu que ces pleurs, que ces douces œillades,
Ces yeux qui se mourant font les autres malades,
Sont theatres du cœur où l'Amour vient iouër
Les pensers que la bouche a honte d'auouër?
N'en fay doncq' point la fine & vainement ne cache
Ce qu'il faut malgré toy que tout le monde sçache,
Puis que le feu d'Amour dont tu veux triompher,
Se monstre d'autant plus qu'on le pense estouffer.
L'Amour est vn enfant nud, sans fard & sans crainte,
Qui se plaist qu'on le voye & qui fuit la contrainte :
Force doncq tout respect, & ma fillete croy
Qu'vn chacun est suiet à l'Amour comme toy.
En ieunesse i'aymé, ta mere fit de mesme :
Lycandre aima Lisis, & Felisque Philesme :
Et si l'aage esteignit leur vie & leurs souspirs,
Par ces plaines encor' on en sent les Zephirs;
Ces fleuues sont encor' tout enflez de leurs larmes,
Et ces prez tout rauis de tant d'amoureux charmes,
Encor voit-on l'Echo redire leurs chansons,
Et leurs noms sur ces bois grauez en cent façons.

Mesmes que penses-tu Hermione la belle
Qui semble contre Amour si fiere & si cruelle,
Me dit tout franchement en plorant l'autre iour,
Qu'elle estoit sans amant mais non pas sans Amour :
Telle encor qu'on me voit i'aime de telle sorte,
Que l'effet en est vif si la cause en est morte,
Es cendres d'Amyante Amour nourrit ce feu
Que iamais par mes pleurs estaindre ie n'ay peu :
Mais comme d'vn seul trait fut nostre ame entamée,
Par sa mort mon amour n'en est moins enflammée.

PHYLIS.

Hà n'en dy dauantage & de grace ne rends
Mes maux plus douloureux ny mes ennuys plus grands.

CLORIS.

D'où te vient le regret dont ton ame est saisie,
Est ce infidélité, mépris ou ialousie?

PHYLIS.

Ce n'est ny l'vn ny l'autre, & mon mal rigoureux
Excede doublement le tourment amoureux.

CLORIS.

Mais ne peut-on sçauoir le mal qui te possede?

PHYLIS.

A quoy seruiroit-il puis qu'il est sans remede?

CLORIS.

Volontiers les ennuis s'alegent aux discours.

PHYLIS.

Las! ie ne veux aux miens ny pitié ny secours.

CLORIS.

La douleur que lon cache est la plus inhumaine.

PHYLIS.

Qui meurt en se taisant semble mourir sans peine.

CLORIS.

Peut-estre la disant te pourray-ie guarir.

PHYLIS.

Tout remede est fascheux alors qu'on veut mourir.

CLORIS.

Au moins auant ta mort dy où le mal te touche.

PHYLIS.

Le secret de mon cœur ne va point en ma bouche.

CLORIS.

Avec toy mourront donc tes ennuis rigoureux.

PHYLIS.

Mon cœur est vn sepulchre honorable pour eux.

CLORIS.

Ie voy bien en tes yeux quelle est ta maladie.

PHYLIS.

Si tu la voy, pourquoy veux-tu que ie la die?

CLORIS.

Si ie ne me deçoy ce mal te vient d'aimer.

PHYLIS.

Cloris, d'vn double feu ie me sens consommer.

CLORIS.

La douleur malgré-toy la langue te desnouë.

PHYLIS.

Mais faut-il à ma honte helas que ie l'aduouë?
Et que ie die vn mal pour qui iusques icy,
I'eus la bouche fermée & le cœur si transi,
Qu'estouffant mes souspirs, aux bois, aux prez, aux pleines,
Ie ne peux, & n'osé discourir de mes peines?
Auray-ie assez d'audace à dire ma langueur?
Ha perdons le respect où i'ay perdu le cœur.
I'aime, i'aime, Cloris, & cét enfant d'Eryce
Qui croit que c'est pour moy trop peu que d'vn suplice,
De deux traits qu'il tira des yeux de deux amans,
Cause en moy ces douleurs & ces gemissemens:
Chose encore inouye & toutesfois non fainte,
Et dont iamais Bergere à ces bois ne s'est plainte.

CLORIS.

Seroit-il bien possible?

PHYLIS.

A mon dam tu le vois.

CLORIS.

Comment qu'on puisse aimer deux hommes à la fois?

PHYLIS.

Mon malheur en cecy n'eſt que trop veritable :
Mais las! il eſt bien grand puis qu'il n'eſt pas croyable.

CLORIS.

Qui ſont ces deux Bergers dont ton cœur eſt époint?

PHYLIS.

Aminte, & Philemon, ne les cognoy-tu point?

CLORIS.

Ceux qui furent bleſſez lors que tu fus raue.

PHYLIS.

Ouy ces deux, dont ie tiens & l'honneur & la vie.

CLORIS.

I'en ſçay tout le diſcours, mais dy moy ſeulement
Comme amour par leurs yeux charma ton iugement.

PHYLIS.

Amour tout deſpité de n'auoir point de fleſche
Aſſez forte pour faire en mon cœur vne breſche,
Voulant qu'il ne fuſt rien dont il ne fuſt vainqueur,
Fit par les coups d'autruy cette plaie en mon cœur,
Quand ces Bergers naurés, ſans vigueur & ſans armes.
Tout moites de leur ſang, comme moy de mes larmes.
Prés du Satyre mort & de moy que l'ennuy
Rendoit en apparence auſſi morte que luy,

Firent voir à mes yeux d'vne piteuſe ſorte
Qu'autant que leur amour leur valeur eſtoit forte.
Ce traiſtre tout couuert de ſang & de pitié,
Entra dedans mon cœur, ſous couleur d'amitié,
Et n'y fut pas pluſtoſt que morte, froide, & bleſme.
Ie ceſſé tout en pleurs d'eſtre plus à moy-meſme,
I'oublié pere & mere, & troupeaux, & maiſon,
Mille nouueaux deſirs ſaiſirent ma raiſon :
I'erré deçà delà, furieuſe inſenſee,
De penſers, en penſers, s'eſgara ma penſee,
Et comme la fureur eſtoit plus douce en moy,
Reformant mes façons, ie leur donnois la loy,
I'accommodois ma grace, agençois mon viſage,
Vn ialoux ſoin de plaire excitoit mon courage :
I'allois plus retenuë & compoſois mes pas,
I'apprenois à mes yeux à former des appas,
Ie voulois ſembler belle, & m'efforçois à faire
Vn viſage qui peuſt également leur plaire,
Et lors qu'ils me voyoient par haſard tant ſoit peu,
Ie friſſonnois de peur, craignant qu'ils euſſent veu
Tant i'eſtois en amour innocemment coupable,
Quelque façon en moy qui ne fuſt agreable.
Ainſi touſiours en trance en ce nouueau ſoucy
Ie diſois à par-moy, las mon Dieu qu'eſt-cecy!
Quel ſoin qui de mon cœur s'eſtant rendu le maiſtre.
Fait que ie ne ſuis plus ce que ie ſoulois eſtre :
D'où vient que iour & nuict ie n'ay point de repos?
Que mes ſouſpirs ardens trauerſent mes propos,
Que loin de la raiſon tout conſeil ie reiette.
Que ie ſois ſans ſuiet aux larmes ſi ſuiette!
Ha! ſotte reſpondoy-ie apres en me tançant.
Non ce n'eſt que pitié que ton ame reſſant
De ces Bergers bleſſez, te faſche-tu cruelle.
Aux doux reſſentimens d'vn acte ſi fidelle?

Serois-tu pas ingrate en faisant autrement?
Ainsi ie me flattois en ce faux iugement,
Estimant en ma peine aueugle & langoureuse,
Estre bien pitoyable, & non pas amoureuse.
Mais las! en peu de temps ie cogneu mon erreur,
Tardiue cognoissance à si prompte fureur!
I'apperceu, mais trop tard, mon amour vehemente,
Les cognoissant amans, ie me cogneus amante,
Aux rayons de leur feu qui luit si clairement,
Helas! ie vy leur flame & mon embrasement,
Qui croissant par le temps s'augmenta d'heure en heure,
Et croistra, s'ay-ie peur iusqu'à tant que ie meure.
Depuis de mes deux yeux le sommeil se bannit,
La douleur de mon cœur mon visage fannit,
Du Soleil à regret la lumiere m'esclaire,
Et rien que ces Bergers au cœur ne me peut plaire.
Mes flesches & mon arc me viennent à mespris,
Vn choc continuël fait guerre à mes esprits,
Ie suis du tout en proye à ma peine enragee,
Et pour moy comme moy toute chose est changee:
Nos champs ne sont plus beaux, ces prés ne sont plus verts,
Ces arbres ne sont plus de feuillages couuerts,
Ces ruisseaux sont troublez des larmes que ie verse,
Ces fleurs n'ont plus d'émail en leur couleur diuerse,
Leurs attraits si plaisans sont changez en horreur,
Et tous ces lieux maudits n'inspirent que fureur.
Icy comme autresfois, ces pâtiz ne fleurissent,
Comme moy de mon mal mes troupeaux s'amaigrissent,
Et mon chien m'abayant semble me reprocher,
Que i'aye ore à mespris ce qui me fut si cher:
Tout m'est à contre-cœur horsmis leur souuenance:
Hélas! ie ne vy point sinon lors que i'y pense,
Ou lors que ie les vois, & que viuante en eux.
Ie puize dans leurs yeux vn venin amoureux.

Amour qui pour mon mal me rend ingenieuse,
Donnant tréue à ma peine ingrate & furieuse,
Les voyant me permet l'vsage de raison,
Afin que ie m'efforce apres leur guarison,
Me fait penser leurs maux, mais las! en vain i'essaye
Par vn mesme appareil pouuoir guarir ma playe:
Ie sonde de leurs coups l'estrange profondeur,
Et ne m'estonne point pour en voir la grandeur:
I'estuue de mes pleurs leurs blesseures sanglantes,
Helas à mon malheur blesseures trop blessantes!
Puisque vous me tuez, & que mourant par vous,
Ie souffre en vos douleurs, & languis en vos coups.

CLORIS.

Bruslent ils comme toy d'amour demesuree?

PHYLIS.

Ie ne sçay, toutesfois, i'en pense estre asseuree.

CLORIS.

L'amour se persuade assez legerement.

PHYLIS.

Mais ce que lon desire on le croit aisément.

CLORIS.

Le bon amour pourtant n'est point sans desfiance.

PHYLIS.

Ie te diray sur quoy i'ay fondé ma croyance:
Vn iour comme il aduint qu'Aminte estant blecé,
Et qu'estant de sa playe & d'amour oppressé,

Ne pouvant clorre l'œil esueillé du martyre,
Se plaignoit en plorant d'vn mal qu'il n'osoit dire:
Mon cœur qui du passé le voyant, se souuint,
A ce piteux obiect toute pitié deuint,
Et ne pouuant souffrir de si dures alarmes,
S'ouurit à la douleur, & mes deux yeux aux larmes.
En fin comme ma voix ondoyante à grans flots,
Eust trouué le passage entre mille sanglots,
Me forçant en l'accez du tourment qui me gréue,
I'obtins de mes douleurs à mes pleurs quelque tréue,
Ie me mis à chanter, & le voyant gemir,
En chantant i'inuitois ses beaux yeux à dormir:
Quand luy tout languissant tournant vers moy sa teste,
Qui sembloit vn beau lys battu de la tempeste,
Me lançant vn regard qui le cœur me fendit,
D'vne voix rauque & casse ainsi me respondit:
Phylis comment veux-tu qu'absent de toy ie viue,
Ou bien qu'en te voyant, mon ame ta captiue,
Trouue pour endormir son tourment furieux,
Vne nuit de repos au iour de tes beaux yeux?
Alors toute surprise en si prompte nouuelle,
Ie m'enfuy de vergongne où Filemon m'appelle,
Qui nauré comme luy de pareils accidens,
Languissoit en ces maux trop vifs & trop ardans.
Moy qu'vn deuoir esgal à mesme soing inuite,
Ie m'approche de luy, ses playes ie visite,
Mais las en m'apprestant à ce piteux dessein,
Son beau sang qui s'esmeut iallit dessus mon sein;
Tombant esuanouy toutes ses playes s'ouurent,
Et ses yeux comme morts de nuages se couurent.
Comme auecque mes pleurs ie l'eus fait reuenir,
Et me voyant sanglante en mes bras le tenir,
Me dit, Belle Phylis, si l'amour n'est vn crime,
Ne mesprisez le sang qu'espand cette victime.

On dit qu'estant touché de mortelle langueur
Tout le sang se resserre & se retire au cœur,
Las! vous estes mon cœur, où pendant que i'expire,
Mon sang bruslé d'amour, s'vnit & se retire.
Ainsi de leurs desseins ie ne puis plus douter,
Et lors moy que l'amour oncques ne sceut dompter,
Ie me sentis vaincuë, & glisser en mon ame,
De ces propos si chauds & si bruslans de flame,
Vn rayon amoureux qui m'enflamma si bien,
Que tous mes froids dédains n'y seruirent de rien.
Lors ie m'en cours de honte où la fureur m'emporte,
N'ayant que la pensée & l'amour pour escorte,
Et suis comme la Biche à qui l'on a percé
Le flanc mortellement d'vn garrot trauersé,
Qui fuit dans les forests, & tousiours auec elle
Porte sans nul espoir sa blesseure mortelle :
Las! ie vais tout de mesme, & ne m'apperçoy pas,
O malheur! qu'auec moy, ie porte mon trespas,
Ie porte le tyran qui de poison m'enyure,
Et qui sans me tuer en ma mort me fait viure,
Heureuse sans languir si long temps aux abois,
I'en pouuois eschaper pour mourir vne fois.

CLORIS.

Si d'vne mesme ardeur leur ame est enflammée,
Te plains-tu d'aimer bien & d'estre bien aimée?
Tu les peux voir tous deux, & les fauoriser.

PHYLIS.

Vn cœur se pourroit-il en deux parts diuiser?

CLORIS.

Pourquoy non! c'est erreur de la simplesse humaine.
La foy n'est plus aux cœurs qu'vne Chimere vaine,

Tu dois ſans t'arreſter à la fidelité,
Te ſeruir des amans comme des fleurs d'Eſté,
Qui ne plaiſent aux yeux qu'eſtant toutes nouuelles:
Nous auons de nature au ſein doubles mammelles,
Deux oreilles, deux yeux, & diuers ſentimens,
Pourquoy ne pourrions-nous auoir diuers amans?
Combien en cognoiſſai-ie à qui tout eſt de miſe?
Qui changent plus ſouuent d'amans que de chemiſe;
La grace, la beauté, la ieuneſſe & l'amour,
Pour les femmes ne ſont qu'vn empire d'vn iour:
Encor que d'vn matin (car à qui bien y penſe)
Le midy n'eſt que ſoin, le ſoir que repentance;
Puis donc qu'amour te fait d'amans prouiſion,
Vſes de ta ieuneſſe, & de l'occaſion,
Toutes deux comme vn trait de qui lon perd la trace,
S'enuolent, ne laiſſant qu'vn regret en leur place:
Mais ſi ce proceder encore t'eſt nouueau,
Choiſi lequel des deux te ſemble le plus beau.

PHYLIS.

Ce remede ne peut à mon mal ſatisfaire,
Puis nature & l'amour me deffend de le faire,
En vn choix ſi douteux s'eſgare mon deſir,
Ils ſont tous deux ſi beaux qu'on n'y peut que choiſir,
Comment beaux, ha! Nature admirable en ouurages,
Ne fiſt iamais deux yeux, ny deux ſi beaux viſages!
Vn doux aſpect qui ſemble aux amours conuier;
L'vn n'a rien qu'en beauté l'autre puiſſe enuier,
L'vn eſt brun, l'autre blond & ſon poil qui ſe dore,
En filets blondiſſans, eſt ſemblable à l'Aurore,
Quand toute écheuelée, à nos yeux ſouſriant,
Elle émaille de fleurs les portes d'Oriant:
Ce taint blanc & vermeil où l'amour rit aux graces,
Cét œil qui fond des cœurs les rigueurs & les glaces,

Qui foudroye en regards, éblouyt la raiſon,
Et tuë en Baſilic d'amoureuſe poiſon;
Cette bouche ſi belle & ſi pleine de charmes,
Où l'amour prend le miel dont il trempe ſes armes,
Ces beaux traits de diſcours ſi doux & ſi puiſſans,
Dont amour par l'oreille aſſuietit mes ſens,
A ma foible raiſon font telle violence,
Qu'ils tiennent mes deſirs en égale balance:
Car ſi de l'vn des deux ie me veux departir,
Le Ciel non plus que moy ne le peut conſentir:
L'autre pour eſtre brun aux yeux n'a moins de flammes,
Il ſeme en regardant du ſoufre dans les ames,
Donne aux cœurs aueuglez la lumiere & le iour,
Ils ſemblent deux Soleils en la Sphere d'amour:
Car ſi l'vn eſt pareil à l'Aurore vermeille,
L'autre en ſon taint plus brun a la grace pareille
A l'Aſtre de Venus qui doucement reluit,
Quand le Soleil tombant dans les ondes s'enfuit:
Sa taille haute & droite & d'vn iuſte corſage,
Semble vn pin qui s'eſleue au milieu d'vn bocage;
Sa bouche eſt de corail, où lon voit au dedans,
Entre vn plaiſant ſouſris les perles de ſes dents,
Qui reſpirent vn air embaumé d'vne haleine
Plus douce que l'œillet ny que la mariolaine,
D'vn brun meſlé de ſang ſon viſage ſe paint,
Il a le iour aux yeux & la nuit en ſon taint:
Où l'amour flamboyant entre mille eſtincelles,
Semble vn amas brillant des eſtoiles plus belles,
Quand vne nuit ſeraine avec ſes bruns flambeaux,
Rend le Soleil ialoux en ſes iours les plus beaux,
Son poil noir & retors en gros floccons ondoye,
Et creſpelu reſſemble vne toiſon de ſoye:
C'eſt en fin comme l'autre vn miracle des Cieux:
Mon ame pour les voir vient toute dans mes yeux,

Et rauie en l'obiet de leurs beautés extrémes,
Se retrouuant en eux, se perd toute en soy-mesmes.
Las ainsi ie ne sçay que dire ou que penser,
De les aimer tous deux n'est-ce les offencer?
Laisser l'vn, prendre l'autre, ô Dieux est-il possible!
Ce seroit les aimant vn crime irremissible;
Ils sont tous deux égaux de merite, & de foy;
Las je n'aime rien qu'eux, ils n'aiment rien que moy;
Tous deux pour me sauuer hazarderent la vie,
Ils ont mesme dessein, mesme amour, mesme enuie.
De quelles passions me sentay-ie émouuoir!
L'amour, l'honneur, la foy, la pitié, le deuoir,
De diuers sentimens également me troublent,
Et me pensant aider mes angoisses redoublent:
Car si pour essayer à mes maux quelque paix,
Parfois oubliant l'vn, en l'autre ie me plais,
L'autre tout en colere à mes yeux se presente,
Et me monstrant ses coups, sa chemise sanglante,
Son amour, sa douleur, sa foy, son amitié,
Mon cœur se fend d'amour & s'ouure à la pitié.
Las ainsi combatuë en ceste estrange guerre,
Il n'est grace pour moy au Ciel ny sur la terre,
Contre ce double effort debile est ma vertu,
De deux vents opposez mon cœur est combatu,
Et reste ma pauure ame entre deux estouffée,
Miserable despouille & funeste trophée.





Satyre.

N'avoir crainte de rien, & ne rien espérer,
Amy, c'est ce qui peut les hommes bien-heurer;
I'ayme les gens hardis, dont l'ame non commune,
Morgant les accidens, fait teste à la fortune,
Et voyant le soleil de flamme reluisant,
La nuit au manteau noir les Astres conduisant,
La Lune se masquant de formes differentes,
Faire naître les mois en ses courses errantes,
Et les Cieux se mouvoir par ressorts discordans,
Les vns chauds tempérez, & les autres ardens,
Qui ne s'emouvant point, de rien n'ont l'ame attainte,
Et n'ont en les voyant, esperance ni crainte.
Mesme si pesle mesle avec les Elemens,
Le Ciel d'airain tomboit iusques aux fondemens,
Et que tout se froissast d'vne étrange tempeste,
Les esclats sans frayeur leur frapperoyent la teste,
Combien moins les assauts de quelque passion
Dont le bien & le mal n'est qu'vne opinion?
Ni les honneurs perdus, ni la richesse acquise,
N'auront sur son esprit, ni puissance, ni prise.

Dy moy, qu'eſt-ce qu'on doit plus cherement aymer
De tout ce que nous donne ou la Terre ou la Mer?
Ou ces grans Diamans, ſi brillans à la veuë,
Dont la France ſe voit à mon gré trop pourveuë,
Ou ces honneurs cuiſans, que la faveur depart
Souvent moins par raiſon, que non pas par hazard,
Ou toutes ces grandeurs apres qui l'on abbaye,
Qui font qu'vn Preſident dans les procés s'égaye.
De quel œil, trouble, ou clair, dy-moy, les doit-on voir,
Et de quel appetit au cœur les recevoir?
Ie trouue, quant à moy, bien peu de difference
Entre la froide peur, & la chaude eſpérance,
D'autant que meſme doute également aſſaut
Noſtre eſprit qui ne ſçait au vray ce qu'il luy faut.
Car eſtant la Fortune en ſes fins incertaine,
L'accident non prévû nous donne de la peine;
Le bien ineſperé nous ſaiſit tellement,
Qu'il nous gele le ſang, l'ame & le jugement,
Nous fait fremir le cœur, nous tire de nous-meſmes;
Ainſi diverſement ſaiſis des deux extremes,
Quand le ſuccés du bien au deſir n'eſt égal,
Nous nous ſentons troublez du bien comme du mal,
Et trouvant meſme effet en vn ſujet contraire,
Le bien fait dedans nous ce que le mal peut faire.
Or donc, que gagne-t-on de rire, ou de pleurer?
Craindre confuſement, bien, ou mal eſperer?
Puiſque meſme le bien excedant notre attente,
Nous ſaiſiſſant le cœur, nous trouble, & nous tourmente,
Et nous deſobligeant nous meſme en ce bon-heur,
La ioie & le plaiſir nous tient lieu de douleur.
Selon ſon roolle, on doit iouër ſon perſonnage,
Le bon ſera méchant, inſenſé l'homme ſage,
Et le prudent ſera de raiſon deveſtu,
S'il ſe monſtre trop chaud à ſuivre la vertu;

Combien plus celuy-la dont l'ardeur non commune
Eléve ses desseins jusqu'au Ciel de la Lune,
Et se privant l'esprit de ses plus doux plaisirs,
A plus qu'il ne se doit, laisse aller ses desirs?
Va donc, & d'vn cœur sain voyant le Pont-au-change,
Desire l'or brillant sous mainte pierre étrange;
Ces gros lingots d'argent, qu'à grans coups de marteaux,
L'art forme en cent façons de plats, & de vaisseaux;
Et deuant que le iour aux gardes se découvre,
Va, d'vn pas diligent, à l'Arcenac, au Louvre;
Talonne vn President, suy-le comme vn valet,
Mesme, s'il est besoin, estrille son mulet,
Suy jusques au Conseil les Maistres des Requestes,
Ne t'enquiers curieux s'ils sont hommes ou bestes,
Et les distingues bien, les vns ont le pouvoir
De iuger finement vn proces sans le voir;
Les autres comme Dieux pres le soleil résident,
Et Demons de Plutus, aux finances presìdent,
Car leurs seules faveurs peuuent, en moins d'vn an,
Te faire devenir Chalange, ou Montauban.
Ie veux encore plus, démembrant ta Province,
Ie veux, de partisan que tu deviennes Prince.
Tu seras des Badauts en passant adoré,
Et sera iusqu'au cuir ton carosse doré;
Chacun en ta faveur mettra son espérance,
Mille valets sous toy desolèront la France,
Tes logis tapissés en magnifique arroy,
D'éclat aveugleront ceux-la mesmes du Roy.
Mais si faut-il, enfin, que tout vienne à son conte,
Et soit auec l'honneur, ou soit auec la honte,
Il faut, perdant le jour, esprit, sens, & vigueur,
Mourir comme Enguerand, ou comme Iacques Cœur,
Et descendre la-bas, où, sans choix de personnes,
Les escuelles de bois s'égalent aux Couronnes.

En courtiſant pourquoy perdrois-ie tout mon temps,
Si de bien & d'honneur mes eſprits ſont contens?
Pourquoy d'ame & de corps, faut-il que ie me peine,
Et qu'eſtant hors du ſens, auſſi bien que d'haleine,
Ie ſuiue vn financier, ſoir, matin, froid, & chaud,
Si i'ay du bien pour viure autant comme il m'en faut?
Qui n'a point de procés, au Palais n'a que faire,
Vn Preſident pour moy n'eſt non plus qu'vn notaire,
Ie fais autant d'état du long comme du court,
Et mets en la Vertu ma faueur, & ma Court.
Voilà le vray chemin, franc de crainte & d'enuie,
Qui doucement nous meine à cette heureuſe vie,
Que parmy les rochers & les bois deſertez,
Ieuſne, veille, oraiſon, & tant d'auſteritez,
Les Hermites iadis, ayant l'Eſprit pour guide,
Chercherent ſi longtemps dedans la Thebaïde:
Adorant la Vertu, de cœur, d'ame, & de foy,
Sans la chercher ſi loin, chacun l'a dedans ſoy,
Et peut, comme il luy plaiſt, luy donner la teinture,
Artiſan de ſa bonne ou mauvaiſe aventure.





SATYRE.



Perclus d'vne jambe, & des bras,
Tout de mon long entre deux dras,
Il ne me reste que la langue
Pour vous faire cette harangue.
Vous sçavés que i'ay pension,
Et que l'on a pretention,
Soit par sotise, ou par malice,
Embarrassant le Benefice,
Me rendre, en me torchant le bec,
Le ventre creux comme vn rebec.
On m'en baille en discours de belles,
Mais de l'argent point de nouvelles;
Encore au lieu de payement,
On parle d'vn retranchement,
Me faisant au nez grise mine,
Que l'Abbaye est en ruine,
Et ne vaut pas, beaucoup s'en faut,
Les deux mille francs qu'il me faut;
Si bien que ie juge, à son dire,
Malgré le feu Roy nostre Sire,

Qu'il desireroit volontiers
Lâchement me reduire au tiers.
Ie laisse à part ce facheux conte;
Au Primtemps que la bile monte
Par les veines dans le cerveau,
Et que l'on sent au renouveau,
Son Esprit fécond en sornettes,
Il fait mauvais se prendre aux Poëtes;
Toutesfois, ie suis de ces Gens
De toutes choses négligens,
Qui vivant au iour la iournée,
Ne contrôllent leur destinée,
Oubliant, pour se mettre en paix,
Les injures & les bien-faits,
Et s'arment de Philosophie;
Il est pourtant fou qui s'y fie;
Car la Dame indignation
Est vne forte passion.
Estant donc en mon lit malade,
Les yeux creux, & la bouche fade,
Le teint iaune comme vn espy,
Et non pas l'esprit assoupy,
Qui dans ses caprices s'égaye,
Et souvent se donne la baye,
Se feignant, pour passer le temps,
Avoir cent mille escus contans,
Avec cela large campagne;
Ie fais des chasteaux en Espagne,
I'entreprens partis sur partis,
Toutesfois, je vous avertis,
Pour le Sel, que ie m'en deporte,
Que ie n'en suis en nulle sorte,
Non plus que du droit Annuël,
Ie n'ayme point le Casuël,

I'ay bien vn avis d'autre estoffe,
Dont du Luat le Philosophe,
Désigne rendre au Consulat
Le nez fait comme vn cervelat :
Si le Conseil ne s'y oppose,
Vous verrez vne belle chose.
Mais laissant-là tous ces proiets,
Ie ne manque d'autres suiets,
Pour entretenir mon caprice
En vn fantastique exercice;
Ie discours des neiges d'antan,
Ie prens au nid le vent d'autan,
Ie pete contre le Tonnerre,
Aux papillons ie fais la guerre,
Ie compose Almanachs nouveaux,
De rien ie fais brides à Veaux,
A la S. Iean ie tends aux Gruës,
Ie plante des pois par les ruës,
D'vn baston ie fais vn cheval,
Ie voy courir la Seine à val,
Et beaucoup de choses, beau sire,
Que ie ne veux, & n'ose dire.
Apres cela, ie peinds en l'air,
I'apprens aux asnes à voler,
Du Bordel ie fais la Chronique,
Aux chiens j'apprens la Rhetorique;
Car, enfin, ou Plutarque ment,
Ou bien ils ont du iugement.
Ce n'est pas tout, ie dis sornettes,
Ie dégoise des Chansonnettes,
Et vous dis, qu'auec grand effort,
La Nature pâtit tres-fort.
Ie suis si plein que ie regorge,
Si vne fois ie rens ma gorge,

Eclatant ainsi qu'vn petard,
On dira, le Diable y ayt part.
Voila comme le temps ie passe,
Si ie suis las, ie me délasse,
I'écris, ie lis, ie mange & boy,
Plus heureux cent fois que le Roy,
(Ie ne dis pas le Roy de France,)
Si ie n'estois court de finance.
Or, pour finir, voila comment
Ie m'entretiens bisarrement,
Et prenez-moy les plus extremes
En sagesse, ils vivent de mesmes,
N'estant l'humain entendement
Qu'vne grotesque seulement.
Vuidant des bouteilles cassées,
Ie m'embarasse en mes pensées,
Et quand i'y suis bien embrouillé,
Ie me couvre d'vn sac mouillé.
Faute de papier, bona sere,
Qui a de l'argent, si le serre.
Votre Serviteur à iamais,
Maistre Ianin du Pontalais.





Elegie.

L'homme s'oppose en vain contre la destinée,
Tel a domté sur mer la tempeste obstinée,
Qui deceu dans le port, esprouue en vn instant
Des accidens humains le reuers inconstant,
Qui le jette au danger, lors que moins il y pense.
Ores, à mes depens i'en fais l'experience,
Moy, qui tremblant encor du naufrage passé,
Du bris de mon navire au rivage amassé,
Bâtissois vn autel aux Dieux legers des Ondes,
Iurant mesme la mer, & ses vagues profondes,
Instruit à mes dépens, & prudent au danger,
Que je me garderois de croire de leger,
Sçachant qu'injustement il se plaint de l'orage,
Qui remontant sur mer fait vn second naufrage.
Cependant ay-ie à peine essuyé mes cheveux,
Et payé dans le port l'offrande de mes vœux,
Que d'vn nouveau desir le courant me transporte,
Et n'ay pour l'arrester la raison assez forte.
Par vn destin secret mon cœur s'y voit contraint,
Et par vn si doux nœud si doucement estreint,

Que me trouuant espris d'vne ardeur si parfaite,
Trop heureux en mon mal, ie benis ma defaite,
Et me sens glorieux, en vn si beau tourment,
De voir que ma grandeur serve si dignement;
Changement bien étrange en vne amour si belle!
Moy, qui rangeois au joug la terre vniuerselle,
Dont le nom glorieux aux Astres esleve,
Dans le cœur des mortels par vertu s'est gravé,
Qui fis de ma valeur le hazard tributaire,
A qui rien, fors l'Amour, ne put estre contraire,
Qui commande par tout, indomptable en pouvoir,
Qui sçay donner des loix, & non les recevoir;
Ie me voy prisonnier aux fers d'vn ieune Maistre,
Où ie languis esclave, & fais gloire de l'estre,
Et sont à le servir tous mes vœux obligez;
Mes palmes, mes lauriers en myrthes sont changez,
Qui servant de trophée aux beautez que i'adore,
Font en si beau suiet que ma perte m'honnore.
Vous, qui dés le berceau de bon œil me voyez,
Qui du troisiéme Ciel mes destins envoyez,
Belle & sainte planete, Astre de ma naissance,
Mon bon-heur plus parfait, mon heureuse influënce,
Dont la douceur preside aux douces passions,
Venus, prenez pitié de mes affections,
Soyez-moy favorable, & faites à cette heure,
Plustost que découvrir mon amour, que ie meure:
Et que ma fin témoigne, en mon tourment secret,
Qu'il ne vescut iamais vn amant si discret,
Et qu'amoureux constant, en vn si beau martyre,
Mon trépas seulement mon amour puisse dire.
Ha! que la passion me fait bien discourir!
Non, non, vn mal qui plaist, ne fait jamais mourir.
Dieux! que puis-je donc faire au mal qui me tourmente!
La patience est foible, & l'amour violente,

Et me voulant contraindre en ſi grande rigueur,
Ma plainte ſe dérobbe, & m'échappe du cœur,
Semblable à cet enfant, que la Mere en colere,
Apres vn châtiment veut forcer à ſe taire,
Il s'efforce de crainte à ne point ſoupirer,
A grand peine oſe-t-il ſon haleine tirer;
Mais nonobſtant l'effort, dolent en ſon courage,
Les ſanglots, à la fin, debouchent le paſſage,
S'abandonnant aux cris, ſes yeux fondent en pleurs,
Et faut que ſon reſpect défere à ſes douleurs.
De meſme, ie m'efforce au tourment qui me tuë,
En vain de le cacher mon reſpect s'evertuë,
Mon mal, comme vn torrent, pour vn temps retenu,
Renverſant tout obſtacle, eſt plus fier devenu.
Or puis-que ma douleur n'a pouvoir de ſe taire,
Et qu'il n'eſt ni deſert, ni rocher ſolitaire,
A qui de mon ſecret ie m'oſaſſe fier,
Et que juſqu'à ce point ie me dois oublier,
Que de dire ma peine en mon cœur ſi contrainte,
A vous ſeule, en pleurant, j'addreſſe ma complainte;
Auſſi puis-que voſtre œil m'a tout ſeul aſſervy,
C'eſt raiſon que luy ſeul voye comme ie vy,
Qu'il voye que ma peine eſt d'autant plus cruelle,
Que ſeule en l'Vnivers, ie vous eſtime belle;
Et ſi de mes diſcours vous entrez en courroux,
Songez qu'ils ſont en moy, mais qu'ils naiſſent de vous,
Et que ce ſeroit eſtre ingrate en vos defaites,
Que de fermer les yeux aux playes que vous faites.
Donc, Beauté plus qu'humaine, objet de mes plaiſirs,
Delices de mes yeux, & de tous mes deſirs,
Qui regnez ſur les cœurs d'vne contrainte aimable,
Pardonnez à mon mal, hélas! trop veritable,
Et liſant dans mon cœur que valent vos attraits,
Le pouvoir de vos yeux, la force de vos traits,

La preuve de ma foy, l'aigreur de mon martyre,
Pardonnez à mes cris de l'avoir osé dire,
Ne vous offencez point de mes justes clameurs,
Et si mourant d'amour, ie vous dis que ie meurs.





VERS SPIRITUELS.

STANCES.



uand ſur moy je jette les yeux,
A trente ans me voyant tout vieux,
Mon cœur de frayeur diminuë,
Eſtant vieilly dans vn moment,
Ie ne puis dire ſeulement
Que ma jeuneſſe eſt devenuë.

Du berceau courant au cercueil,
Le jour ſe dérobe à mon œil,
Mes ſens troublez s'évanouiſſent,
Les hommes ſont comme des fleurs,
Qui naiſſent & vivent en pleurs,
Et d'heure en heure ſe faniſſent.

Leur âge à l'inſtant écoulé,
Comme vn trait qui s'eſt envolé,
Ne laiſſe apres ſoy nulle marque,
Et leur nom ſi fameux icy,
Si toſt qu'ils ſont morts, meurt auſſi,
Du pauvre autant que du Monarque.

N'agueres verd, ſain, & puiſſant,
Comme vn Aubeſpin floriſſant,
Mon printemps eſtoit délectable,
Les plaiſirs logeoient en mon ſein,
Et lors eſtoit tout mon deſſein
Du jeu d'amour, & de la table.

Mais las! mon ſort eſt bien tourné;
Mon âge en vn rien s'eſt borné,
Foible languit mon eſperance,
En vne nuit, à mon malheur,
De la joye & de la douleur
I'ay bien appris la difference!

La douleur aux traits veneneux,
Comme d'vn habit epineux
Me ceint d'vne horrible torture,
Mes beaux jours ſont changés en nuits,
Et mon cœur tout fleſtry d'ennuys,
N'attend plus que la ſepulture.

Enyvré de cent maux divers,
Ie chancelle, & vay de travers,
Tant mon ame en regorge pleine,
I'en ay l'eſprit tout hebêté,
Et ſi peu qui m'en eſt reſté,
Encor me fait-il de la peine.

La memoire du temps paſſé,
Que j'ay folement depencé,
Eſpand du fiel en mes vlceres;
Si peu que j'ay de jugement,
Semble animer mon ſentiment,
Me rendant plus vif aux miſeres.

Ha! pitoyable ſouvenir!
Enfin, que dois-je devenir!
Où ſe reduira ma conſtance!
Eſtant ja defailly de cœur,
Qui me donra de la vigueur,
Pour durer en la penitence?

Qu'eſt-ce de moy? foible eſt ma main,
Mon courage, hélas! eſt humain,
Ie ne ſuis de fer ni de pierre;
En mes maux monſtre-toy plus doux.
Seigneur, aux traits de ton courroux.
Ie ſuis plus fragile que verre.

Ie ne ſuis à tes yeux, ſinon
Qu'vn feſtu ſans force, & ſans nom,
Qu'vn hibou qui n'oſe paroiſtre,
Qu'vn fantoſme icy bas errant,
Qu'vne orde eſcume de torrent,
Qui ſemble fondre avant que naiſtre.

Où toy, tu peux faire trembler
L'Vnivers, & deſaſſembler
Du Firmament le riche ouvrage,
Tarir les Flots audacieux,
Ou, les élevant juſqu'aux Cieux,
Faire de la Terre vn naufrage.

Le Soleil fléchit devant toy,
De toy les Aſtres prennent loy,
Tout fait joug deſſous ta parole:
Et cependant, tu vas dardant
Deſſus moy ton courroux ardent,
Qui ne ſuis qu'vn bourrier qui vole.

Mais quoy! si ie suis imparfait,
Pour me defaire m'as-tu fait?
Ne sois aux pecheurs si severe;
Ie suis homme, & toy Dieu Clement,
Sois donc plus doux au châtiment,
Et punis les tiens comme Pere.

I'ay l'œil seellé d'vn seau de fer,
Et déja les portes d'Enfer
Semblent s'entr'ouvrir pour me prendre;
Mais encore, par ta bonté,
Si tu m'as osté la santé,
O Seigneur, tu me la peux rendre.

Le tronc de branches devestu
Par vne secrette vertu
Se rendant fertile en sa perte,
De rejettons espere vn jour
Ombrager les lieux d'alentour,
Reprenant sa perruque verte.

Où, l'homme en la fosse couché,
Apres que la mort l'a touché,
Le cœur est mort comme l'escorce;
Encor l'eau reverdit le bois,
Mais l'homme estant mort vne fois,
Les pleurs pour luy n'ont plus de force.



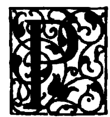


SVR LA NATIVITÉ

DE NOSTRE SEIGNEVR,

HYMNE.

Par le commandement du Roy Louis XIII. pour ſa Muſique de la Meſſe de minuit.



our le ſalut de l'Vnivers,
Aujourd'huy les Cieux ſont ouvers,
Et par vne conduite immenſe,
La grace deſcend deſſus nous,
Dieu change en pitié ſon courroux,
Et ſa Iuſtice en ſa Clemence.

Le vray Fils de Dieu Tout-puiſſant,
Au fils de l'homme s'vniſſant,
En vne charité profonde,
Encor qu'il ne ſoit qu'vn Enfant,
Victorieux & triomphant,
De fers affranchit tout le monde.

Deſſous ſa divine vertu,
Le peché languit abbatu,

Et de ses mains à vaincre expertes,
Etouffant le serpent trompeur,
Il nous asseure en nostre peur,
Et nous donne gain de nos pertes.

Ses oracles sont accomplis,
Et ce que par tant de replis
D'âge, promirent les Prophetes,
Aujourd'huy se finit en luy,
Qui vient consoler nostre ennuy,
En ses promesses si parfaites.

Grand Roy, qui daignas en naissant,
Sauver le Monde perissant,
Comme Pere, & non comme Iuge,
De Grace comblant nostre Roy,
Fay qu'il soit des meschans l'effroy,
Et des bons l'assuré refuge.

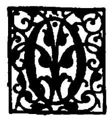
Qu'ainsi qu'en Esté le Soleil,
Il dissipe, aux rays de son œil,
Toute vapeur, & tout nuage,
Et qu'au feu de ses actions,
Se dissipant les factions,
Il n'ayt rien qui luy fasse ombrage.





SONNETS.

I.



Dieu, si mes pechez irritent ta fureur,
Contrit, morne & dolent, i'espere en ta clemence,
Si mon duëil ne suffit à purger mon offence,
Que ta grace y supplée, & serve à mon erreur.

Mes esprits éperdus frissonnent de terreur,
Et ne voyant salut que par la penitence,
Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repentance,
Et me hay tellement, que ie m'en fais horreur.

Ie pleure le present, le passé ie regrette,
Ie crains à l'avenir la faute que i'ay faite,
Dans mes rebellions je lis ton jugement.

Seigneur, dont la bonté nos injures surpasse,
Comme de Pere à fils vses-en doucement;
Si i'avois moins failly, moindre seroit ta grace.

II.

Quand devot vers le Ciel j'ose lever les yeux,
Mon cœur ravy s'emeut, & confus s'emerveille,
Comment, disje à part-moy, cette œuvre nompareille
Est-elle perceptible à l'esprit curieux?

Cet Astre ame du monde, œil vnique des Cieux,
Qui travaille en repos, & jamais ne sommeille
Pere immense du jour, dont la clarté vermeille,
Produit, nourrit, recrée, & maintient ces bas lieux.

Comment t'eblouïs-tu d'vne flamme mortelle,
Qui du soleil vivant n'est pas vne étincelle,
Et qui n'est devant luy sinon qu'obscurité?

Mais si de voir plus outre aux Mortels est loisible,
Croy bien, tu comprendras mesme l'infinité,
Et les yeux de la foy te la rendront visible.

III.

Cependant qu'en la Croix plein d'amour infinie,
Dieu pour nostre salut tant de maux supporta,
Que par son juste sang nostre ame il racheta
Des prisons où la mort la tenoit asservie,

Alteré du desir de nous rendre la vie,
I'ay soif, dit-il aux Iuifs; quelqu'vn lors apporta
Du vinaigre, & du fiel, & le luy presenta;
Ce que voyant sa Mere en la sorte s'écrie :

Quoy! n'est-ce pas assez de donner le trepas
A celuy qui nourrit les hommes icy bas,
Sans frauder son desir, d'vn si piteux breuvage?

Venez, tirez mon sang de ces rouges canaux,
Ou bien prenez ces pleurs qui noient mon visage,
Vous serez moins cruels, & i'auray moins de maux.





COMMENCEMENT D'VN POEME SACRÉ.

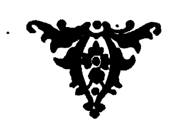
J'ay le cœur tout ravy d'vne fureur nouvelle,
Or' qu'en vn S. ouvrage vn S. Démon m'appelle,
Qui me donne l'audace & me fait essayer
Vn sujet qui n'a peû ma jeunesse effrayer.
Toy, dont la providence en merveilles profonde,
Planta dessus vn rien les fondemens du monde,
Et baillant à chaque estre & corps, & mouvemens,
Sans matiere donnas la forme aux Elemens;
Donne forme à ma Verve, inspire mon courage;
A ta gloire, ô Seigneur, j'entreprens cet ouvrage.
Avant que le Soleil eust enfanté les Ans,
Que tout n'estoit qu'vn rien, & que mesme le temps
Confus n'estoit distinct en trois diverses faces,
Que les Cieux ne tournoyent vn chacun en leurs places,
Mais seulement sans temps, sans mesure, & sans lieu,
Que seul parfait en soy regnoit l'Esprit de Dieu,
Et que dans ce grand Vuide, en Majesté superbe,
Estoit l'Estre de l'Estre en la vertu du Verbe;
Dieu qui forma dans soy de tout temps l'Vnivers,
Parla; quand à sa voix vn mélange divers....



EPIGRAMME.

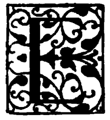


ialard, plein d'hypocrisie,
Par sentences & contredits,
S'estoit mis dans la fantaisie
D'avoir mon bien & Paradis.
Dieu se gard de chicanerie.
Pour cela, je le sçay fort bien
Qu'il n'aura ma chanoinerie :
Pour Paradis ie n'en sçay rien.





ODE SVR VNE VIEILLE MAQVERELLE.



ſprit errant, ame idolaſtre,
Corps verolé couuert d'emplaſtre,
Aueuglé d'vn laſcif bandeau,
Grande Nymphe à la harlequine,
Qui s'eſt briſé toute l'eſchine
Deſſus le paué du bordeau,

Dy-moy pourquoy, vieille maudite,
Des Rufians la calamite,
As-tu ſitoſt quitté l'Enfer?
Vieille à nos maux ſi preparée,
Tu nous rauis l'aage dorée,
Nous ramenant celle de fer.

Retourne donc, ame ſorciere,
Des Enfers eſtre la portiere,
Pars & t'en va ſans nul delay
Suyure ta noire deſtinée,
Te ſauuant par la cheminée,
Sur ton eſpaule vn vieil balay.

Ie veux que par tout on t'appelle
Louue, chienne, ourſe cruelle,
Tant deçà que delà les monts,
Ie veux de plus qu'on y adiouſte :
Voylà le grand Diable qui iouſte
Contre l'Enfer & les Demons.

Ie veux qu'on crie emmy la ruë,
Peuple, gardez-vous de la gruë
Qui deſtruit tous les eſguillons,
Demandant ſi c'eſt aduenture,
Ou bien vn effect de nature
Que d'accoucher des ardillons.

De cent clous elle fut formée,
Et puis pour en eſtre animée,
On la frotta de vif-argent :
Le fer fut premiere matiere,
Mais meilleure en fut la derniere,
Qui fiſt ſon cul ſi diligent.

Depuis honorant ſon lignage,
Elle fit voir vn beau meſnage
D'ordure & d'impudicitez,
Et puis par l'excez de ſes flames,
Elle a produit filles & femmes
Au champ de ſes lubricitez.

De moy tu n'auras paix ny treſue
Que ie ne t'aye veuë en Greue,
La peau paſſée en maroquin,
Les os briſez, la chair meurtrie,
Preſte à porter à la voirie,
Et miſe au fond d'vn mannequin.

Tu merites bien dauantage,
Serpent dont le maudit langage
Nous perd vn autre paradis :
Car tu changes le Diable en Ange,
Noſtre vie en la mort tu change
Croyant cela que tu nous dis.

Ha dieux! que ie te verray ſouple,
Lorſque le bourreau couple à couple
Enſemble lira tes putains,
Car alors tu diras au monde
Que malheureux eſt qui ſe fonde
Deſſus l'eſpoir de ſes deſſeins.

Vieille ſans dens, grande halebarde,
Vieil baril à mettre mouſtarde,
Grand morion, vieux pot caſſé,
Plaque de lict, corne à lanterne,
Manche de luth, corps de guiterne,
Que n'es-tu deſià in pace.

Vous tous qui malins de nature,
En deſirez voir la peinture,
Allez-vous en chez le bourreau,
Car s'il n'eſt touché d'inconſtance,
Il la faict voir à la potence,
Ou dans la ſalle du bordeau.





Stances.



Ma foy, ie fus bien de la feſte
Quand ie fis chez vous ce repas,
Ie trouuay la poudre à la teſte,
Et le poyure vn bien peu plus bas.

Vous me monſtrez vn Dieu propice,
Portant vn arc & vn brandon,
Appelez-vous la chaude piſſe
Vne fleſche de Cupidon?

Mon cas, qui ſe leue & ſe hauſſe,
Baue d'vne eſtrange façon,
Belle, vous fourniſtes la ſauſſe
Lors que ie fournis le poiſſon.

Las! ſi ce membre euſt l'arrogance
De foüiller trop les lieux ſacrez,
Qu'on luy pardonne ſon offence,
Car il pleure aſſez ſes pechez.



EPIGRAMMES.

I.



mour est vne affection
Qui par les yeux dans le cœur entre,
Puis par vne defluction
S'escoule par le bas du ventre.

II.

Madelon n'est point difficile
Comme vn tas de mignardes sont,
Bourgeois & gens sans domicile
Sans beaucoup marchander luy font,
Vn chacun qui veut la racoustre,
Pour raison elle dit vn poinct,
Qu'il faut estre putain tout outre,
Ou bien du tout ne l'estre point.

III.

Hier la langue me fourcha,
Deuisant auec Anthoinette,

Ie dis f....., & ceste finette
Me fit la mine & se fascha.
Ie descheus de tout mon credit,
Et vis à sa couleur vermeille,
Qu'elle aimoit ce que i'auois dit,
Mais en autre part qu'en l'oreille.

IV.

Lors que i'estois comme inutile
Au plus doux passe-temps d'Amour,
I'auois vn mary si habile
Qu'il me caressoit nuict & iour.

Ores celuy qui me commande
Comme vn tronc gist dedans le lict,
Et maintenant que ie suis grande,
Il se repose iour & nuict.

L'vn fut trop vaillant en courage,
Et l'autre est trop alangoury,
Amour, rends-moy mon premier aage,
Ou rends moy mon premier mary!

V.

Dans vn chemin vn pays trauersant
Perrot tenoit sa Iannette accollée,
Si que de loin aduisant vn passant,
Il fut d'aduis de quitter la meslée,
Pourquoy fais-tu, dict la garce affolée,
Tresue du cu, ha! dit-il, laisse moy,
Ie voy quelqu'vn, c'est le chemin du Roy.
Ma foy, Perrot, peu de cas te desbauche.

Il n'eſt pas faiſt pluſtoſt comme ie croy,
Pour vn pieton que pour vn qui cheuauche.

VI.

Lizette à qui l'on faiſoit tort,
Vint à Robin toute eſplorée,
Ie te prie donne-moy la mort,
Que tant de fois i'ay deſirée.
Luy, qui ne la refuſe en rien,
Tire ſon... vous m'entendez bien,
Et au bout du ventre il la frappe.
Elle qui veut finir ſes iours,
Luy dit, mon cœur, pouſſe touſiours,
De crainte que ie n'en réchappe :
Mais Robin, las de la ſeruir,
Craignant vne nouuelle plainte,
Luy dit, haſte-toy de mourir,
Car mon poignard n'a plus de pointe.





Stances.

*i voſtre œil tout ardant d'amour & de lumiere,*
De mon cœur votre eſclaue eſt la flamme premiere,
Que comme vn Aſtre ſainct ie reuere à genoux,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Si vous que la beauté rend ores ſi ſuperbe,
Deuez comme vne fleur qui fleſtrit deſſus l'herbe,
Eſprouuer des ſaiſons l'outrage & le courroux,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Voulez-vous que voſtre œil en amour ſi fertille,
Vous ſoit de la nature vn preſent inutille?
Si l'Amour comme vn Dieu ſe communique à tous,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Attendez-vous vn iour qu'vn regret vous ſaiſiſſe?
C'eſt à trop d'intereſt imprimer vn ſupplice.
Mais puis que nous viuons en vn aage ſi doux,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Si voſtre grand' beauté toute beauté excelle,
Le Ciel pour mon malheur ne vous fit point ſi belle :
S'il ſemble en ſon deſſein auoir pitie de nous,
Pourquoy ne m'aymez-vous ?

Si i'ay pour vous aymer ma raiſon offenſée,
Mortellement bleſſé d'vne fleſche inſenſée,
Sage en ce ſeul eſgard que i'ay beny les coups,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

La douleur m'eſtrangeant de toute compagnie,
De mes iours malheureux a la clarté bannie,
Et ſi en ce malheur pour vous ie me reſous,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

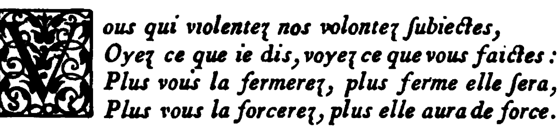
Faſſe le Ciel qu'en fin vous puiſſiez recognoiſtre
Que mon mal a de vous ſon eſſence & ſon eſtre :
Mais Dieu puis qu'il eſt vray, yeux qui m'eſtes ſi doux,
Pourquoy ne m'aymez-vous?





COMPLAINTE.

Stances.



Vous qui violentez nos volontez ſubiectes,
Oyez ce que ie dis, voyez ce que vous faictes :
Plus vous la fermerez, plus ferme elle ſera,
Plus vous la forcerez, plus elle aura de force.
Plus vous l'amortirez, plus elle aura d'amorce,
Plus elle endurera, plus elle durera.

Cachez-la, ſerrez-la, tenez-la bien contrainte,
L'atache de nos cœurs d'vne amoureuſe eſtrainčte
Nous couple beaucoup plus que l'on ne nous deſioinct ;
Nos corps ſont deſunis, nos ames enlacees,
Nos corps ſont ſeparez & non point nos penſees :
Nous ſommes deſunis, & ne le ſommes point.

Vous me faictes tirer profit de mon dommage,
En croiſſant mon tourment vous croiſſez mon courage ;
En me faiſant du mal vous me faictes du bien,
Vous me rendez content me rendant miſerable,
Sans vous eſtre obligé ie vous ſuis redeuable,
Vous me faictes beaucoup & ne me faictes rien.

Ce n'eſt pas le moyen de me pouuoir diſtraire,
L'ennemy ſe rend fort voyant ſon aduerſaire,
Au fort de mon malheur ie me roidis plus fort.
Ie meſure mes maux auecques ma conſtance :
I'ay de la paſſion & de la patience,
Ie vis iuſqu'à la mort, i'ayme iuſqu'à la mort.

Bandez vous contre moi : que tout me ſoit contraire,
Tous vos efforts ſont vains, & que pourrez-vous faire?
Ie ſens moins de rigueur que ie n'ay de vigueur.
Comme l'or ſe rafine au milieu de la flamme,
Ie deſpite ce feu où i'eſpure mon ame,
Et vay contre-carrant ma force & ma langueur.

Le Palmier genereux, d'vne conſtante gloire
Touſiours s'opiniaſtre à gaigner la victoire,
Qui ne ſe rend iamais à la mercy du poids,
Le poids le faict plus fort & l'effort le renforce,
Et ſurchargeant ſa charge on renforce ſa force.
Il eſleue le faix en eſleuant ſon bois.

Et le fer refrappé ſous les mains réſonnantes
Deffie des marteaux les ſecouſſes battantes,
Eſt battu, combattu & non pas abbatu,
Ne craint beaucoup le coup, ſe rend impenetrable,
Se rend en endurant plus fort & plus durable,
Et les coups redoublez redoublent ſa vertu,

Par le contraire vent en ſoufflantes bouffées
Le feu va ratiſant ſes ardeurs eſtouffées :
Il bruit au bruit du vent, ſouffle au ſoufflet venteux.
Murmure, gronde, cracque à longues hallenees,
Il tonne, eſtonne tout de flammes entonnees :
Ce vent diſputé bouffe & bouffit deſpiteux.

Le faix, le coup, le vent, roidit, durcit, embraze
L'arbre, le fer, le feu par antiperistase.
On me charge, on me bat, on m'esuente souuent.
Roidissant, durcissant & bruslant en mon ame,
Ie fais comme la palme & le fer & la flamme
Qui despite le faix & le coup & le vent.

Le faix de mes trauaux esleue ma constance,
Le coup de mes malheurs endurcit ma souffrance,
Le vent de ma fortune attise mes desirs.
Toy pour qui ie patis, subiect de mon attente,
O ame de mon ame, sois contente & constante,
Et ioyeuse iouys de mes tristes plaisirs.

Nos deux corps sont à toy, ie ne suis plus que d'ombre,
Nos ames sont à toy, ie ne sers que de nombre,
Las, puis que tu es tout, & que ie ne suis rien,
Ie n'ay rien en t'ayant, ou i'ay tout au contraire.
Auoir, & rien, & tout, comme se peut-il faire?
C'est que i'ay tous les maux, & ie n'ay point de bien.

I'ay vn ciel de desirs, vn monde de tristesse,
Vn vniuers de maux, mille feux de détresse,
I'ay vn ciel de sanglots & vne mer de pleurs,
I'ay mille iours d'enuis, mille iours de disgrace,
Vn printemps d'esperance, & vn hyuer de glace,
De souspirs vn automne, vn esté de chaleurs.

Clair soleil de mes yeux, si ie n'ay ta lumiere,
Vne aueugle nuee enuite ma paupiere,
Vne pluie de pleurs decoule de mes yeux,
Les clairs esclairs d'amour, les esclats de son foudre
Entrefendent mes nuicts & m'ecrasent en poudre :
Quand i'entonne mes cris, lors i'estonne les Cieux.

Vous qui lisez ces vers larmoyez tous mes larmes,
Souspirez mes souspirs vous qui lisez mes Carmes,
Car vos pleurs & mes pleurs amortiront mes feux,
Vos souspirs, mes souspirs animeront ma flame,
Le feu s'estaint de l'eau & le soufle l'enflamme.
Pleurez doncques tousiours & ne souspirez plus.

Tout moite, tout venteux, ie pleure, ie souspire
Pour esteignant mon feu, amortir le martyre,
Mais l'humeur est trop loing, & le soufle trop pres.
Le feu s'esteint soudain, soudain il se renflamme.
Si les eaux de mes pleurs amortissent ma flamme,
Les vents de mes desirs la ratisent apres.

La froide Sallamandre au chaud antipatique,
Met parmy le brasier sa froideur en pratique,
Et la bruslante ardeur n'y nuict que point ou peu;
Ie dure dans le feu comme la Sallamandre,
Le chaud ne la consomme, il ne me met en cendre,
Elle ne craint la flamme, & ie ne crains le feu.

Mais elle est sans le mal, & moy sans le remede,
Moi extremement chaud, elle extremement froide,
Si ie porte mon feu, elle porte son glas,
Loing ou pres de la flamme, elle ne craint la flamme,
Ou pres ou loing du feu, i'ay du feu dans mon ame,
Elle amortit son feu, & ie ne l'esteins pas.

Belle ame de mon corps, bel esprit de mon ame,
Flamme de mon esprit & chaleur de ma flamme,
I'enuie tous les vifs, i'enuie tous les morts,
Ma vie, si tu veux, ne peut estre rauie,
Veu que ta vie est plus la vie de ma vie
Que ma vie n'est pas la vie de mon corps.

Ie vis par & pour toy ainsi que pour moy mesme,
Tu vis par & pour moy ainsi que pour toy mesme :
Nous n'auons qu'vne vie & n'auons qu'vn trespas.
Ie ne veux pas ta mort, ie desire la mienne,
Mais ma mort est ta mort, & ma vie est la tienne,
Aussi ie veux mourir & ie ne le veux pas.





Stances povr la belle Cloris.



i le bien qui m'importune
Peut changer ma condition,
Le changement de ma fortune
Ne finit pas ma paßion.

Mon amour eſt trop legitime,
Pour ſe rendre à ce changement,
Et vous quitter ſeroit vn crime
Digne d'vn cruel chaſtiment.

Vous avez deſſus moy, madame,
Vn pouuoir approuué du temps,
Car les vœux que i'ay dans mon ame
Seruent d'exemple aux plus contents.

Quelque force dont on eſſaye
D'aſſubiettir ma volonté,
Ie beniray touſiours la playe
Que ie ſens par voſtre beauté.

Ie veux que mon amour ſidelle
Vous oblige autant à m'aymer
Comme la qualité de belle
Vous faict icy bas eſtimer.

Mon ame à vos fers aſſeruie,
Et par amour, & par raiſon,
Ne peut conſentir que ma vie
Sorte iamais de ſa priſon.

N'adorant ainſi que vos chaiſnes,
Ie me plais ſi fort en ce lien,
Qu'il ſemble que parmy mes peines
Mon ame gouſte quelque bien.

Vos vœux où mon ame ſe fonde,
Me ſeront à iamais ſi chers
Que mes vœux ſeront en ce monde
Auſſi fermes que des rochers.

Ne croyez donc pas que ie laiſſe
Voſtre priſon qui me retient,
Car iamais vn effect ne ceſſe,
Tant que la cauſe le maintient.





EPIGRAMMES.

I.


aut auoir le cerueau bien vide
Pour brider des Muses le Roy;
Les Dieux ne portent point de bride,
Mais bien les asnes comme toy.

II.

Le violet tant estimé
Entre vos couleurs singulieres,
Vous ne l'auez iamais aimé,
Que pour les deux lettres premieres.

III.

L'argent, tes beaux iours & ta femme
T'ont fait ensemble vn mauuais tour,

Car tu penſois au premier iour
Que Ieanneton deuſt rendre l'ame.
Eſtant ieune & bien aduenant,
Tu tromperois incontinent
Pour ton argent vne autre dame.
Mais, Iean, il va bien autrement :
Ta ieuneſſe s'eſt retirée,
Ton bien s'en va tout doucement,
Et ta vieille t'eſt demeurée.

IV.

Quelque moine de par le monde
Preſchoit vn iour dans vne pippe,
Et par le pertuis de la bonde,
Paroiſſoit vn bout de ſa trippe.
Gardons nous bien qu'il ne nous pippe,
Dirent les Dames en riant.
Lors dict le preſcheur en criant,
Tout remply de courroux & d'ire,
Tout beau, paix là, laiſſez moy dire,
Ou par Dieu vous irez dehors,
Que le diable qui vous fait rire,
Vous puiſſe entrer dedans le corps.

V.

TOMBEAV D'VN COVRTISAN.

Vn homme giſt ſous ce tombeau,
Qui ne fut vaillant qu'au bordeau,

Mais au reſte plein de diffame :
Ce fut, pour vous le faire court,
Vn Mars au combat de l'amour,
Au combat de Mars vne femme.





APPENDICE.

POUR M. LE DAUPHIN.

Delos flottant fur l'onde s'agitoit
Ains que Phebus en elle euft pris naiffance;
Ainfy la France en l'orage flottoit
Lorfque naquit vn foleil à la France.
Sainte Latonne, ardent but de nos vœux,
Par ta vertu fi chafte & fi feconde,
Pour affurer la terre à fes nepueux,
De petits dieux tu repeuples le monde,
Et, relevant noftre empire abattu
Tu le remets en fa bafe fi ferme,
Qu'eftant fans fin, ainfi que ta vertu
Il n'eft du Ciel limité d'aucun terme.

SUR UN LIVRE DU LEGER ET DU PESANT

Fait par le Cardinal du Perron.

Cher lecteur, ce livre prefent
Eft du leger & du pefant,
Mais il a, pour en bien iuger,
Moins de pefant plus de leger.

SUR LA TRADUCTION DU LIVRE DE L'ENEIDE

Par le même Cardina

Au lieu de precher l'Evangile
Il traduit les vers de Virgile.

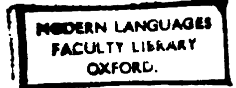
DU CARDINAL DU PERRON.

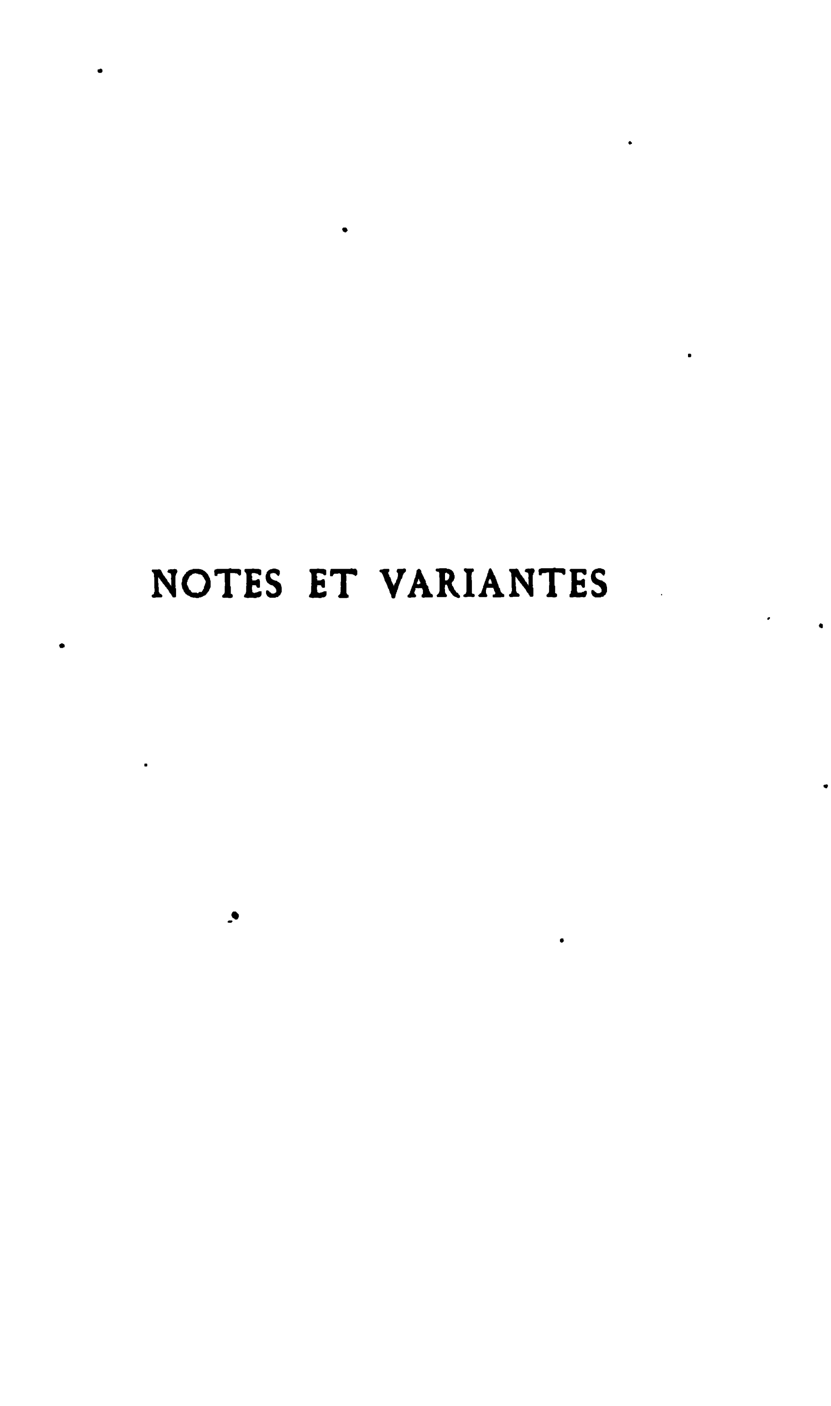
Quand Paris fors Enone, aymera rien au monde,
Xante retournera contre ſon propre cours.
Xante, retourne donc contre le flus de l'onde :
Paris delaiſſe Enone, & fait d'autres amours.

EPIGRAMME.

Quand il diſne il tient porte cloſe,
Elle eſt fermee aux ſurvenans,
Et toute nuit quand il repoſe,
Elle eſt ouverte à tous venans.
Ie ne l'ay pas deſagreable,
C'eſt à luy ſagement veſcu,
Toutefois ce n'eſt pas à table,
C'eſt au lit qu'on le fait cocu.







NOTES ET VARIANTES



NOTES ET VARIANTES.



ES éditions des Satires de Regnier, publiées du vivant de l'auteur, étant fort rares, il ne paraît pas hors de propos de donner le titre de chacune d'elles en même temps qu'une defcription fommaire du volume. Voici donc, par ordre de date, la courte lifte de ces éditions :

Les premieres oeuures de M. Regnier. Au Roy. A Paris, Chez Touffainčts du Bray, rue fainčt-Iacques, aux Efpies murs, & en fa boutique au Palais, en la gallerie des prifonniers. M.DC.VIII. Auec priuilege du Roy.

In-4° de 45 ff. plus 8 pages lim. non numérotées, titre compris.

Au verfo du titre fe trouve l'épigraphe :

> Verùm, vbi plura nitent in Carmine, non ego paucis
> Offendar maculis.

Cette particularité fubfifte à la même place dans toutes les éditions originales.

Vient enfuite après l'Épître limineaire & l'Ode à Regnier, le privilége du Roy, donné au poëte pour fix ans. Il eft daté de Paris le 23 avril 1608. Au pied de ce document on lit la mention fuivante :

Et ledit fieur Regnier a permis, & permet, concent & accorde, que Touffainćts du Bray, marchant Libraire à Paris, Imprime ou face Imprimer, vende & diftribue & Iouiffe dudit Priuilege, ainfi qu'il a été accordé entre eux. Fait ce 13. may 1608.

Au dos du 4e ff. lim. fe trouve l'épigr. :

Difficile eft fatyram non fcribere.

Cette édition contient dix fatires, plus le Difcours au Roy. Au folio 15, verfo, fe trouve la fatire adreffée à Bertault, evefque de Sées, dont le nom imprimé par erreur : Betault, eft habituellement couvert d'un bandeau rećtificatif.

Les fleurons des pages 2 lim., 12, 16, 21, 26, 28, 33, 38 & 41, portent le nom de Gabriel Buon, d'où l'on peut conclure que Touffainćts du Bray était en relations particulières avec l'éditeur de Ronfard.

Les Satyres du Sieur Regnier. Reueues & augmentées de noueau : Dediées au Roy. A Paris, chez Touffaint du Bray, &c. M.DC.IX. Avec priuilege du Roy.

In-8° de 133 pages, plus 4 ff. non chiff., tit. comp.

On lit à la fin de ce volume, avant le privilége qui eft le même que celui de l'édition originale :

De l'imprimerie de P. Pautonnier, au mont Sainćt-Hilaire.

Les fatires font difpofées dans l'ordre adopté en 1608. Il convient d'obferver toutefois que la Xe fatire, adreffée à Freminet, devient ici la XIIe, par l'intercalation de deux pièces nouvelles que Broffette a intitulées *le Souper ridicule* & *le Mauvais Gifte*. Ainfi, dans la préfente édition, elles font fuite à la fatire dédiée à Rapin.

Les Satyres du Sieur Regnier, &c. (même titre que ci-deffus). M.DC.XII. Auec priuilege du Roy.

In-8°, de 80 ff., favoir : 8 pages lim. non chiffr., tit. comp.; 68 (imp. 66) ff. numér. & 8 ff. poftlim. non num.; ces derniers feuillets contenant le Difcours au Roy & le privilége du 23 avril 1608.

Cette édition renferme, dans l'ordre fuivi pour celle de 1609, douze pièces à la fuite defquelles fe trouve, f° 63, la XIIIe fatire : Macette, qui paraiffait alors pour la première fois. Nous fignalons plus bas les variantes du texte original.

Il faut remarquer en outre que des pages 1 à 47 & 51 à la fin de l'Epiftre au Roy, l'édition de 1612 contient page pour page le

même nombre de vers. On pourrait croire à une réimpreffion exacte, fi les fleurons, les titres, & enfin, ce qui eft plus important, le texte, n'offraient des différences bien marquées.

Les Satyres du Sieur Regnier. Reueuës, &c. Paris, M.DC.XIII. Auec priuilege du Roy.

In-8° de 93 ff., plus 8 pages non num., tit. comp. Priuilege à la fin comme dans 1609.

Cette édition contient de plus que la précédente, à la fuite de la fatire de Macette & avant le Difcours au Roy, dix-fept pièces: les fatires XIV & XV, la fuivante adreffée à monfieur de Forquevaus, la fatire XVII, les deux *Élégies Zelotipiques*, celle *fur l'Impuiffance*, le Sonnet *fur le trefpas de monfieur Pafferat, les Stanfes* (fur le choix des divins oifeaux), *la C. P.*, les épigrammes *fur le portraict d'un poète couronné*, les ftances *contre vn amoureux tranfy*, & enfin cinq *Quatrains* fatiriques.

Parmi ces pièces, deux avaient déjà été publiées : la première, fur le trefpas de Pafferat, dans le Recueil des œuvres poétiques de Ian Pafferat. Paris, 1606; la feconde fur le choix des divins oifeaux avait paru anonyme dans les Mufes gaillardes, recueillies des plus beaux efprits de ce temps. Paris, Anthoine du Breuil, 1609.

La plupart des bibliographes, fe référant à la date de ce volume plutôt qu'aux fingularités du texte & au claffement des pièces, ont cru pouvoir affirmer que cette édition des fatires était la dernière publiée du vivant de l'auteur.

Nous avons, dans la dernière partie de la notice placée en tête du préfent volume, expofé les raifons d'après lefquelles il y a tout lieu de croire que Regnier était mort depuis quelques mois au moment où fes fatires furent publiées par l'un de fes plus intimes amis.

Page 8.

Motin (Pierre), né à Bourges. Ce poëte, ami de Regnier, a laiffé de nombreufes pièces de vers éparfes dans les anthologies publiées au commencement du XVII° fiècle. M. Tricotel a donné la lifte des recueils contenant des vers de Motin, dans fes *Variétés bibliographiques*, & l'on peut fe convaincre par cette énumération que le poëte en queftion jouiffait d'une grande vogue. Motin mourut vers 1615, comme il paraît réfulter des vers de fon neveu Bonnet, dans les *Délices de la Poefie françoife* de F. de Roffet.

S. I, p. 10, v. 15.

Auiourd'huy que ton fils. — Le Dauphin, qui fut plus tard Louis XIII, né à Fontainebleau le 27 ſeptembre 1601.

— v. 21.

Il luy trouſſe les bras *de* meurtres entachés, 1608 & 1609; *des* meurtres, 1612 & 1613.

Page 12, v. 21.

I'imite les Romains encore *ieunes* d'ans, 1608 & 1613; *ieune* d'ans, 1609 & 1612.

— v. 28.

Auſſi que les vertus *floriſſent* en ceſt' age, 1608; *fleuriſſent*, 1609 & 1612.

Page 13, v. 6.

Sinon qu'en ſa biſarrerie, 1608 & 1609; ſinon en, 1612 & 1613.

— v. 30.

Que Parnaſſe *m'adopte*, 1608 & 1609; *m'adore*, 1612 & 1613.

S. II, p. 14.

A monſieur le Cte de Caramain, 1608; de Garamain, 1609 à 1613.

Cette permutation était fréquente dans les noms propres comme dans les noms communs, au commencement auſſi bien que dans le corps des mots. On écrivait croteſque & intriques pour groteſque & intrigues. Dans les éditions des Satyres de Regnier de 1609 & 1612, on trouve (S. X) tronguez & quignon pour tronquez & guignon.

Adrien de Montluc-Monteſquiou, comte de Cramail, petit-fils du maréchal de Montluc, né en 1568, mort en 1646. Compromis lors de la journée des Dupes, il paſſa douze ans à la Baſtille. On a de lui *les Jeux de l'inconnu* (1630), *l'Infortune des filles de Ioie & la Comedie des Proverbes* (1633).

— v. 9.

Qu'elle ait *ſéche* la chair, 1608; *ſeché*, 1609 à 1613.

Page 15, v. 29.

Pour moy ſi mon habit par tout *cycatriſé*, 1608; *cicatriſé*, 1609 & 1612; *cicatricé*, 1613.

Page 16, v. 7.

En la court d'vn Prelat.

Broſſette a ſuppoſé qu'il s'agiſſait ici du cardinal de Joyeuſe. Cette hypothèſe, juſtifiée par le grand luxe du cardinal, & les liaiſons de Deſportes avec le frère aîné du prélat, Anne de Joyeuſe, tué à Coutras, a été depuis préſentée comme un fait certain par Niceron & les éditeurs de Regnier, ſans autre indice à l'appui.

— v. 31.

Qui relève vn pédant de nouueau baptiſé.

Ce pédant nous ſemble être Duperron, dont la fortune, faite par Deſportes, a dû plus d'une fois ſurprendre Regnier. Duperron, né à Berne en 1556, fut en effet converti au catholiciſme par Deſportes, & par ſon ſavoir comme par l'appui de ſon directeur, le nouveau catéchumène devint confeſſeur de Henri III. Il prit enſuite part à la converſion d'Henri IV, qui le nomma évêque d'Evreux en 1591. Il devint enfin cardinal en 1604.

Page 17, v. 16.

Et chacun à ſon dire; *en* ſon dire, 1609 à 1613.

— v. 22.

De Socrate à ce point l'*arreſt*; l'*oracle*, 1609 à 1613.

Page 18, v. 18.

Au pris de la vertu *n'eſtime* point les hommes, 1608 & 1613; *n'eſtiment*, 1609 & 1612.

— v. 22.

S'aſſeſſent en Prelats, 1608 à 1612; *s'aſſent*, 1613.

— v. 24.

Semblent auoir des yeux regret au *demourant*; *demeurant*, 1609 à 1613.

Page 19, v. 6.

Meditant vn ſonnet, medite *vne* Eueſché; *vn* Eueſché, 1609 à 1613.

Page 19, v. 27.

Mais pourtant *quelque* esprit, 1608 & 1613 ; *quel* esprit, 1609 & 1612.

— v. 28.

Sçait *trier* le sçauoir, 1608 & 1609 ; sçait *tirer*, 1612 & 1613.

— v. 34.

De race en race au peuple vn ouurage *fais* voir ; *fait* voir, 1609.

Page 20, v. 4.

Ne couche *de rien* moins que l'immortalité ; ne couche *de rien* moins *de*, 1609 & 1612, ne *touche de rien* moins *de*, 1613.

Touche au lieu de *couche* constitue une faute typographique assez fréquente au XVIe siècle. On lit dans les Odes d'Olivier de Magny, Paris, 1559, fo 45 vo *in fine :*

> Luy que iadis Calliope
> Sur le mont à double trope (crope)
> Combla de ses douceurs.

Dans Regnier même, édition de 1612, on trouve, sat. XI :

> Fist il auec son arc quinaude la Nature.

Moins de, plus de s'employaient concurremment avec *moins que, plus que :*

> Or te ferai apercevoir
> Que ge sai plus de toi assez
> Et si fu mieldres menestrez
> De toi...

Recueil général des Fabliaux. Paris, 1871. Tome I, p. 7. Des deux bordeors.

Regnier a dit aussi : Et de mal discourir il vaut bien mieux se taire (S. III).

La bonne leçon est donc : Ne couche de rien moins que (ou de) l'immortalité.

— v. 18.

Tous ses papiers seruir à la *chaire* percée, 1608 ; *chaise* percée, 1609 & 1613.

Page 20, v. 24.

Selon que le requiert ou l'age ou la ſanté, 1612 & 1613; *et* ſelon que, 1603.

— v. 26.

Ie n'ay comme ce Grecq des Dieux grand interprete.

Héſiode, auteur d'une théogonie où il expoſe la généalogie & les amours des dieux.

— v. 30.

Refuant comme vn oyſon *qu'on mene* à la pature; *allant* à la pature, 1609 à 1613.

Variante vicieuſe qui répète le mot *allant* du vers antérieur.

Page 21, v. 9.

Mais retournons à nous, & *ſages* deuenus, 1613; & *ſage* deuenus, 1608 & 1612.

S. III, p. 22.

Cœuvres (Marquis de), François-Annibal d'Eſtrées, né en 1573, mort en 1670, frère de Gabrielle; il fut nommé évêque de Noyon à vingt & un ans, puis, douze années plus tard, en 1626, il devint maréchal de France.

Page 23, v. 28.

Eſtant ſerf *du deſir d'aprendre* & de ſçauoir; *du deſir, d'aprendre,* 1609.

— v. 34.

Si la ſcience pauure, affreuſe *eſt* meſpriſée, 1608; affreuſe *&* meſpriſée, 1609 à 1613.

Page 24, v. 3.

Et ſi *lon neſt* docteur ſans prendre ſes degrés; ſi *l'on n'eſt,* 1612 & 1613.

Neſt pour *naiſt,* comme plus loin, p. 61, v. 23, *treſne* pour *traiſne*. La véritable leçon paraît être : *Si l'on eſt*.

— v. 10.

En credit eſleuez ils diſpoſent *de* tout, 1608 & 1613; *du* tout, 1609 & 1612.

Page 24, v. 22.

Entre l'efpoir du bien, & la peur du *danger* de froiffer...; du *danger,* 1609 & 1612.

Page 25, v. 8.

Et le furnom de bon me *va t'on* reprochant, correction; 1608 donne tou pour ton. Cette inverfion eft très-fréquente chez notre poëte :

Et moins avance t'on.
(S. XI.)

Et change la nature
De fept ans en fept ans noftre temperature.
(S. V.)

D'autre part, 1609, 1612 & 1613 portent : Et le furnom de bon me va *tout* reprochant.

Cette dernière leçon eft correcte. Le vers devient moins dur; mais la penfée perd en précifion.

— v. 24.

Offrir tout de la bouche & d'vn *propos* menteur; *repos,* 1613.

— v. 29.

Ainfi qu'afnes ces gens font *tout* veftus de gris; *tous* veftus, 1609 à 1613.

Page 26, v. 27.

N'eft plus rien qu'*vne* idolle; *vn* idole, 1612 & 1613.

— v. 34.

Il faut eftre trop *pront,* efcrire à tout propos, 1608 & 1612; trop *prompt à* efcrire, 1613.

Page 29, v. 15.

Compere, ce dit-il, 1608 & 1609; — *Et comme,* 1612 & 1613. Faute évidente due au vers précédent & au fuiuant qui tous deux commencent par Et comme.

— v. 19.

Et d'vn œil innocent il couuroit *fa* penfée, 1608 & 1612; *la* penfée, 1613.

Page 29, v. 32.

N'en deplaise aux Docteurs, Cordeliers, *Iacopins; Iacobins*, 1609 à 1613.

Page 30, v. 14.

Et qui morts *nous* profite; même leçon en 1609 & 1612 *ne* profite, 1613.

Page 31, v. 2.

Puis qu'en ce monde icy on *n'en faict differance;* on *en fait difference*, 1613.

— v. 15.

De tout, peut estre en fin; *du* tout, 1612 & 1613.

— v. 19.

.. Sinon *de dire voire*, 1609 à 1613; sinon *dire voire*, 1608.

— v. 23.

Puis que pauure & *quémande*, 1608 à 1612; *quaymande*, 1613.

Page 32, v. 1.

I'aurais vn beau *teston*, 1608 & 1613; vn beau *teton*, 1609 & 1612.

— v. 15.

S'auancer par *cet'* art; *cet* art, 1609 à 1613.

— v. 21.

S'acorde d'*armonie;* s'acorde d'*harmonies*, 1612.

— v. 25.

D'vn autre œil nous verrons les *fieres* destinées, 1608 à 1612; les *hautes* destinées, 1613.

Page 33, v. 15.

Qui sert de fable au peuple, *aux plus grands* de risée; & *aux grands*, 1612 à 1613.

Page 33, v. 25.

Apollon eſt gené par *de* ſauuages loix; *des* ſauuages loix, 1609 à 1613.

— v. 31.

Les poetes plus *eſpais*; *eſpois*, 1612 & 1613.

Page 34, v. 27.

Qu'ils ont tiré *cet'* art; *cet* art, 1609 à 1613.

Page 35, v. 8.

Et que c'eſt mon amy, vn *gremoire* & des mots; vn *grimoire*, 1609 à 1613.

— v. 11.

Mon tans en *cent caquets*, 1609 à 1613; *ces caquets*, 1608.

— v. 14.

Doncq' ſans mettre *l'enchere*; mettre *enchere*, 1609 à 1613.

S. V, p. 36.

Bertault (Jean), né à Caen en 1552, mort en 1611. Secrétaire & lecteur de Henri III dès 1577, il devint abbé d'Aulnay au diocèſe de Bayeux en 1594, & premier aumônier de Marie de Médicis en 1600. Enfin, en 1606, il fut nommé évêque de Sées.

— v. 5.

Chaque fat a ſon ſens, correction; *à* ſon ſens, 1608 & 1609; *chaſque fait* à ſon ſens, 1612; *chaſqu'vn fait* à ſon ſens, 1613.

— v. 17.

Et diſent, ô chetifs *qui* mourant ſur vn liure; *que* mourant, 1609 à 1613.

Page 37, v. 3.

Comme la mort vous fait, la taigne *le* deuore; *vous* deuore, 1609 à 1613.

— v. 14.

Digerent *la* viande; *leur* viande, 1609 à 1613.

Page 37, v. 20.

De la douce liqueur *rouſſoyante* du ciel; *roſoyante*, 1609 à 1613.

— v. 28.

Or ſans me tourmenter *des* diuers apetis, 1608; *de* diuers apetis, 1612 & 1613.

Page 38, v. 2.

C'eſt ce qui *m'en deplaiſt*; *me deſplaiſt*, 1609 à 1613.

— v. 5.

Qui dans le four l'Eueſque *enterine* ſa grace; *entherine*, 1609 à 1613.

— v. 11.

Et *que* iamais ſergent, 1608 & 1613; & *qui* iamais, 1609 & 1612.

— v. 20.

Scaures du temps preſent; *Sçaurez*, 1609 à 1613.

— v. 34.

Et ores on contraire, on *m'obiecte* à peché, 1608 & 1609; on *m'abiecte*, 1612 & 1613.

Page 39, v. 5.

Au vif entendement; *en cet* entendement, 1609 à 1613.

— v. 11.

Et brauant les faueurs; *En* brauant, 1612 & 1613.

— v. 22.

Chaque a ſes façons & change *la* Nature; *de* nature, 1609 à 1613.

— v. 26.

Auecq' l'age s'altere, 1608 & 1612: *auec l'ame*, 1613.

Page 40, v. 13.

Et d'vn cœur obſtiné *ſe heurte* à ce qu'il aime, 1612 & 1613; *s'heurte* à ce qu'il aime, 1608.

Page 40, v. 25.

Imbecile, *douteux*, 1608 & 1612; *douteur*, 1613.

Page 41, v. 31.

Gouuernoit vn enfant & *faisant* le preud'homme; *faisoit*, 1609 à 1613.

Page 42, v. 1.

De son pedant qu'il fut, *deuient* son maquereau, 1608 & 1612 *deuint* son maquereau, 1613.

— v. 16.

Peres des siecles vieux, *exemple* de la vie, 1608 & 1612; *exemples*, 1613

— v. 32.

Et *de* façons nouuelles, 1608 & 1612; & *des* façons, 1613.

Page 43, v. 5.

Sçait escrire & porter les vers, & *les* poulets; *tes* poulets, 1612.

S. VI, p. 44.

Béthune (Philippe de), comte de Selles, 1561-1649. Frère puîné de Sully, il fut chargé d'ambassades importantes en Écosse & à Rome. Louis XIII l'envoya en Autriche. Il fut gouverneur de Gaston d'Orléans. On trouve dans les manuscrits de la Bibl. nat., n° 3484 f. fr., les instructions dont il fut pourvu avant son départ, le 23 août 1501.

— v. 5.

Où comme *au* grand Hercule; *vn* grand hercule, 1612 & 1613.

— v. 8.

Tissu *bijarement; bigarrement*, 1609 à 1613.

Page 45, v. 4.

Je ne veux qu'à mes vers *vostre* Honneur se derobe; *nostre*, 1 12 & 1613.

Page 46, v. 25.

A toy qui des ieunesse apris en son *escolle*, *As adoré* l'honneur, 1608 & 1612; appris en son *escole A adorer*, 1613.

Page 47, v. 1.

L'honneur que foubs faux titre habite *auecque* nous; *auecq'* nous, 1609 à 1612.

— v. 7.

Qui nous veut faire entendre en *fes* vaines chimeres; *ces* vaines, 1609 à 1613.

Page 48, v. 3.

Que la terre de foy le *fourment* raportoit, 1608 & 1609; le *froment*, 1612 & 1613.

— v. 24.

Qui de l'auoir d'autruy ne fe *foulent* iamais, 1608 & 1609; fe *faoulent*, 1612 & 1613.

— v. 27.

D'où naquit le *Bordeau*, 1608 & 1609; le *bourdeau*, 1612 & 1613.

Page 49, v. 1.

Ce fier ferpent qui couue vn *venin* foubs des fleurs; *venim*, 1609 & 1612.

— v. 17.

Qu'il n'eft rien de fi beau, 1608 & 1612; *qui* n'eft rien, 1613.

— v. 32.

Cil qui mift les Souris en bataille. — Homère dans la *Batracho-myomachie*.

— v. 33.

Qui fceut à la Grenouille aprendre fon caquet. — Ariftophane, auteur de la comédie des *Grenouilles*.

— v. 34.

L'autre qui fift en vers vn Sopiquet. — Virgile & fon petit poëme intitulé *Moretum*.

Page 50, v. 1.

Ie *ferois* efloigné; *ferois*, 1609 à 1613.

Page 50, v. 12.

Ce malheureux honneur a *tint* le becq en l'eau; a *tins*, 1609 à 1613.

— v. 15.

Qui s'en va doucement; *qu'il* s'en va, 1609 & 1612.

— v. 17.

S'il veut que plus long tans à *ces* difcours ie croye; *ce* difcours, 1609 à 1613.

— v. 23.

Et le mal qui caché nous ofte l'*embon-point*; l'*embom-point*, 1609 & 1612; l'*embompoint*, 1613.

S. VII, p. 52, v. 8.

Et duquel il vaut *moins*; il vaut *mieux*, 1609 à 1613.

Page 53, v. 6.

Tant il eft mal aifé d'ofter auecq' *eftude*; auecq' *l'eftude*, 1609 à 1613.

— v. 23.

Mes amours *ne* limitent, 1608; *me* limitent, 1612 & 1613.

— v. 34.

Toutesfois eftant femme, elle aura *fes* delices; *les* delices, 1612.

Page 54, v. 2.

Qui dans l'eftat d'amour la *fçauront* maintenir; *fçauroit*, 1609 à 1613.

— v. 6.

Captiuant les Amans *des* mœurs ou *du* difcours; *de* mœurs ou *de*, 1609 à 1613.

— v. 9.

Qui voyant les deffaux; *que* voyant, 1612 & 1613.

Page 55, v. 1.

Et qu'au *sarail* du Turc, 1608 & 1612; & qu'au *serrail*, 1613.

— v. 29.

Se la promet *sçauante*, 1608 & 1612; *sçauant*, 1613.

— v. 30.

Que l'autre parle liure & fasse *des* merueilles, 1608 & 1609; *de* merueilles, 1612 & 1613.

Page 57, v. 1.

Que i'aimeray, ie *croye*; ie *croy*, 1609 & 1612.

— v. 4.

Sans *cordes*, sans timon, 1608; sans *corde*, 1612 & 1613.

— v. 7.

Se rit de voir *de* flots, 1608; *des* flots, 1609 à 1613.

S. VIII, p. 58.

Charles de Beaumanoir de Lavardin, 1586-1637, descendant des Beaumanoir & fils du maréchal de France, Jean de Lavardin, gouverneur du Maine. Il fut à huit ans pourvu de l'abbaye de Beaulieu-les-Mans, & en 1601, le roi l'appela à l'évêché du Mans, laissé vacant par Claude d'Angennes de Rambouillet. Il ne prit toutefois possession du siége que dix années plus tard.

— v. 5.

Faisant mainte *oraison*, 1608 & 1612; *oraisons*, 1613.

— v. 6.

Et tout percé *des* pointes, 1608 & 1612; *de* pointes, 1613.

Page 59, v. 8.

Entre les mains des *Iuys*, 1608; des *Iuifs*, 1612 & 1613.

— v. 23.

Il poursuyt, mais amy, laissons le discourir, correction; *Ie* poursuyt, 1608; *Ie* poursuis, 1609 à 1613.

Page 60, v. 29.

Te iurant mon amy que *ie* quitté ce lieu, 1608 & 1609; *i'ay* quitté, 1612 & 1613.

Page 62, v. 20.

Pour vn qui n'a du tout nul acquis *de* ſcience; acquis *nulle* ſcience, 1609 à 1613.

Page 63, v. 4.

M'euſt donné l'*anguillade,* 1608; *anguilade,* 1612 & 1613.

Page 64, v. 8.

Comme on fait ſon trauail, ne *derobroit* ſa gloire, 1608; *deſroboit,* 1609 à 1613.

— v. 17.

Encor l'euſſe-ie fait *eſtant* deſeſperé, 1612; *s'eſtant* deſeſperé, 1613.

Page 65, v. 8.

Et prie Dieu *qu'il* nous garde, 1613; *qui* nous garde, 1608 à 1612.

S. IX, p. 66.

Rapin (Nicolas), né en 1535 à Fontenay-le-Comte, mort en 1608. Il fut l'un des auteurs de la ſatire Menippée, dans laquelle il a notamment écrit les harangues de Monſieur de Lyon & du recteur Roſe, jadis évêque de Senlis. Il a laiſſé des poéſies latines & françaiſes qui ont été publiées collectivement en 1610 avec un recueil de vers meſurés.

Page 67, v. 2.

Et leur dire *à* leur nez, 1608 & 1613; *en* leur nez, 1609 & 1612.

— v. 24.

Que le cheual volant n'ait *piſſé* que pour eux, 1608 & 1609; 1612 & 1613 : *paſſé.*

Cette dernière variante, qui ſatisfait les lecteurs pudibonds, n'a aucun ſens, tandis que la véritable leçon eſt une alluſion comique à la fable, ſuivant laquelle Pégaſe fit d'un coup de pied jaillir de l'Hélicon la ſource d'Hippocrène.

Page 68, v. 16.

Ils attifent leurs mots, *ageolliuent* leur frase, 1608; *attifent* leurs mots, *enioliuent*, 1609 & 1612; *attifent* leurs mots, *eniolivent*, 1613.

— v. 21 & suiv.

Qui gentes en habits & *fades* en façons, 1608; *fades* en façons, 1609 à 1613.

— v. 27 & suiv.

Leur visage reluit de *cereuse* & de peautre, *Propres* en leur coifure, 1608; de *ceruse* & de peautre, *propre* en leur coifure, 1609 & 1612.

— v. 29.

Où *ses* diuins esprits, 1608 à 1613. Correction : *ces* diuins.

Page 69, v. 3.

Éclaté d'vn beau teint, 1608; *esclaté*, 1609 à 1613

— v. 4.

La nature *l'a* peint; *la* peint, 1609 à 1612.

— v. 7.

Or Rapin quant à *moy qui* n'ay point tant d'esprit; *moy ie* n'ay, 1609 à 1613.

— v. 14.

Leur don'ra comme *à* luy; comme luy, 1609 & 1612.

Page 70, v. 5.

Hercule, *Ænée*, Achil', 1608 & 1609; *Ælee*, Achil', 1612 & 1613.

— v. 12.

L'homme le plus parfaict a *manque* de ceruelle, 1608; *manqué*, 1609 à 1613.

— v. 23.

Les *brouillas* nous embrouillent, 1608; *broüillars*, 1609 à 1613.

Page 70, v. 24.

Et de *lieures* cornus le cerueau nous barbouillent; & de *liures* cornus, 1613.

— v. 28.

Et pesez vos discours mesme, dans sa balance, 1608 & 1609; vos discours, mesme, 1612.

— v. 33.

Quelle main *fus* la terre; *sur* la terre, 1609 à 1613.

Page 72, v. 6.

Que son *taint* fait la nique, 1608 & 1609; que son *teynt*, 1612; *teint*, 1613.

— v. 16.

La court *&* sa maistresse, 1608; *est* sa maistresse, 1612 & 1613.

Page 73, v. 28.

Et mangeons des *chardons; charbons*, 1612.

Page 74, v. 18.

Larcanciel. Leçon des éditions originales.

Page 75, v. 9.

Qu'ils fissent à *leurs* frais; à *leur* frais, 1609 & 1612.

— v. 14.

L'ame *bizarément*, 1608 & 1609; *bizarrement*, 1612 & 1613.

— v. 28.

Il ne *guarit* de rien, 1608 & 1609; *garit*, 1612.

Page 76, v. 2.

Il met ses *partis* en auant, 1608 & 1609; ses *parties*, 1612.

Page 77, v. 6.

Trebuschant *sur* le cul, 1608 & 1609; *par* le cul, 1612 & 1613.

Page 77, v. 11.

Devers nous se *vint* rendre, 1609 & 1612; se *vient*, 1613.

— v. 20.

Ie *regorgeois* d'ennuy; *regorgois*, 1609 & 1612.

— v. 25.

Ie n'en *pense* pas moings, 1609 & 1612; *pensois* pas moins, 1613.

— v. 32.

Lors ie fus asseuré de ce que *i'auois* creu, 1608 & 1609; *i'aurois* creu, 1612.

Page 78, v. 16.

Sa race *autres fois* ancienne, 1608 & 1609; *autrefois*, 1612.

Page 79, v. 12.

Aux veilles *des* bons iours; *de* bons iours, 1612.

— v. 29.

Au temps *qu'il auoit* consommé, 1609 & 1612; *qui l'auoit* consommé, 1613.

Page 80, v. 22.

Luy pendoient au costé, qui *sembloit*, 1608, 1609; qui *sembloient*, 1612 & 1613.

— v. 29.

Qu'il fleuroit bien plus fort, correction; *qui* fleuroit, 1609 & 1612.

— v. 33.

Que *sans* robe il a veu la matière première, correction; que *sa* robe, 1609 & 1612; *qu'en son globe*, 1613.

La leçon adoptée est celle qui se rapproche le plus du texte italien traduit par Regnier.

... E qui si stima
Haver.....
Veduta *ignuda* la materia prima.

(CAPORALI, *Rime piacevole*. In Venetia, 1592. Presso G. B. Bonfadino, p. 94, v. 26.)

Page 81, v. 11.

Le pain *quotidian* de la pédanterie, 1609; *quotidien*, 1612.

Page 83, v. 14.

Quand *sainct* Marc s'habilla, 1609; *S.* Marc, 1612.

— v. 15.

Ie *l'acomparerois*, corr.; Ie *la comparerois*, 1609 & 1612.

— v. 24.

Qui dedans *ses* escrits; *ces* escrits, 1609 & 1612.

Page 84, v. 10.

Ainsi que la *charté*, 1609; *cherté*, 1612.

— v. 33.

De sa grace il *gressa*, 1609; *graissa*, 1612.

Page 85, v. 29.

Par force les *chassant*; les *chassants*, 1609 & 1612.

Page 87, v. 8.

I'y suis, ie le voy bien, 1609; *Ie* suis, 1612

Page 89, v. 24.

Et *mainte* estrange beste; *maint*, 1609 & 1612.

Page 90, v. 10.

Bien que maistre Denis *soit* sçauant en sculture, 1609; Denis sçauant en *la* sculture, 1612.

— v. 11.

Fist-il auec son *art*, correction; son *arc*, 1609 & 1612.

— v. 14.

De ces trois corps *tronquez*, corr.; *tronguez*, 1609 & 1612.

Page 91, v. 15.

Monsieur, me dist-elle, *auez*-vous point soupé, 1609; *aurez* vous, 1612.

Page 92, v. 32.

Le mufeau *vermoulu*, 1609; *vermolu*, 1612.

Page 93, v. 11.

Qui me porte *guignon*, corr.; *quignon*, 1609 & 1612.

— v. 27.

Deux grands *departiez*, 1609; *desfpariez*, 1612.

Page 95, v. 11.

Et que l'on me *bernaſt*, 1609; *berçaſt*, 1612.

— v. 21.

Ie le *conte* pour vne; ie le *conté*, 1612.

— v. 27.

Mais monſieur *crayez* vous; *croyez*, 1612.

— v. 28.

Comme de *chaneuottes*; *cheneuottes*, 1612.

Page 96, v. 1.

Et les *linceux* trop cours; *linceuls*, 1612.

— v. 20.

Ie detache vn *foüillé*, ie m'oſte *vne* iartiere; vn *foüiller*, ie m'oſte *vn'* iartiere, 1612.

Page 97, v. 28.

Et me tapis *d'aguet*; *daguet*, 1612.

Page 98, v. 4.

Au *mortier* embourbé; *mourtier*, 1612.

S. XII, p. 100.

Freminet (Martin Freminel dit), né à Paris en 1567, mort en 1619. Parti de bonne heure pour l'Italie (1589), où il étudia beaucoup Michel-Ange, il fut à ſon retour en France, en 1600, nommé premier peintre du Roi & chargé, en 1608, de la décoration de la chapelle de la Trinité à Fontainebleau. Sept ans plus tard, Marie de Médicis lui conféra l'ordre de Saint-Michel.

Page 100, v. 17.

Eftrange effronterie *en* fi peu d'importance, 1608; *de* fi peu, 1609 & 1612.

Page 101, v. 5.

Non pas moy qui *me* ry, 1608; qui *ne* ry, 1609 & 1612.

— v. 31.

Vont criant les *chouëttes*, 1608; *chuëttes*, 1609 & 1612.

Page 102, v. 11.

Qu'ils eftiment *honneur*, 1608; eftiment *l'honneur*, 1612.

Page 103, v. 17.

Qui me *pouront* par l'age, 1608, 1609 & 1613; *pourroit*, 1612.

Page 106, v. 28.

N'ayant pas tout à fait mis fin à fes vieux tours,
La vieille me rendit tefmoin de fes difcours.
Tapy dans vn recoin & couuert d'vne porte...

Ces trois vers ont été remplacés, dans l'édition de 1613, par les fuivants :

Cefte vieille Chouette à pas lents & pofez,
La parolle modefte & les yeux compofez,
Entra par reuerence, & refferrant la bouche,
Timide en fon refpect fembloit Saincte Nitouche,
D'vn Aue Maria luy donnant le bon-iour,
Et de propos communs bien efloignez d'amour,
Entretenoit la belle en qui i'ay la penfee
D'vn doux imaginer fi doucement bleffee
Qu'aymans & bien aymez, en nos doux paffe-temps
Nous rendons en amour ialoux les plus contans,
Enfin comme en caquet ce vieux fexe fourmille
De propos en propos & de fil en efguille,
Se laiffant emporter au flus de fes difcours,
Ie penfé qu'il falloit que le mal euft fon cours.
Feignant de m'en aller, daguet ie me recule
Pour voir à quelle fin tendoit fon preambule,
Moy qui voyant fon port fi plein de fainctetė
Pour mourir, d'aucun mal ne me feuffe doubté :
Enfin me tapiffant au recoin d'vne porte,
I'entendy fon propos...

Page 107, v. 18.

Pour moy ie *voudrois; ie voudroy*, 1613.

Page 108, v. 6.

Fille qui fçait fon monde a faifon oportune.

Ce vers & les treize fuivants manquent dans l'édition de 1613.

Page 109, v. 6.

Ie cache mon *deffin; deffein*, 1613.

— v. 9.

Le fcandale & l'opprobre, 1612; le fcandale, l'opprobre, 1613.

Page 110, v. 22.

Et *mefme* de vos pertes; *mefmes*, 1613.

Page 111, v. 28.

Et faifant des *mouuans; mouuants*, 1613; mourans, 1729.

— v. 32.

Et *le* Poëte croté; & *ce* poëte, 1613.

S. XIV, p. 114.

Cette fatire eft adreffée à Sully. En 1614, elle a paru fous le nom de *Maître Guillaume*, le Pafquin français. Enfin elle a été réimprimée dans le Recueil A. Z. A Paris, 1761 (Q, p. 207 à 216).

S. XV, p. 121, v. 20.

Se *pleignent* doucement, correction; se *pleigent*, 1613.

Page 123, v. 17.

Ils *deuoient* à propos tafcher d'ouurir la bouche, 1613; correction, ils *deuroient*.

Cette faute fe retrouve fat. VIII : Comme on fait fon trauail ne *defrobott* fa gloire, 1613; au lieu de *defrobroit*.

Page 125, v. 21.

Informans de nos faits fans haine & fans enuie, 1613; variante, *informons*.

Page 125, v. 24.

N'eſt veu par mes eſcris ſi librement touché, *1613*; correction, *ſ'eſt* veu.

S. XVI, p. 126.

Forquevaus (François Pavie de), gentilhomme de la maiſon de la reine Marguerite. Il était du Midi, & il mourut en *1611*. On lui attribue à tort l'*Eſpadon ſatyrique*, dont l'auteur, ainſi qu'il réſulte de certains paſſages de ce livre, était Franc-Comtois & vivait en *1615*. Ces particularités viennent confirmer l'opinion d'après laquelle l'*Eſpadon* ferait l'œuvre de Claude d'Eſternod, ſeigneur de Refranche & d'Eſternod, près Ornans.

Page 127, v. 14.

Ou ſi parfois encor l'entre en *la* vieille eſcrime, correction; l'entre en vieille eſcrime, *1613*.

S. XVII, p. 131.

Suivant Broſſette, commentaire de *1729*, cette ſatire aurait été écrite pour le roi Henri IV.

— v. 10.

Comme vn nouueau *Toitan* ſi le veux-ie combattre, *1613*; correction de *1642*, *Titan*.

Page 133, v. 6.

Ie laſche *mon* diſcours, correction; *ton* diſcours, *1613*; *ce* diſcours, *1642*.

— v. 10.

Si mon dernier ſouſpir ne la *iette* dehors, *1613*; variante, *iettoit*.

Page 137, v. 4.

Qui ſouffre ce qui *m'eſt* de ſouffrir impoſſible, correction; ce qui *n'eſt*, *1613*.

Page 143, v. 15.

. . . .
Et *ſa* langue mon cœur par ma bouche embraſa.

Correction. Le texte original porte :

Et *fa* langue mon cœur par ma bouche embrafée
Me fuggerant la manne en fa leure amaffée.

Il y a ici une mauvaife fin de vers & une lacune. Les Elzévirs, d'après le texte fourni pour le *Second Livre des délices de la Poéfie francoife*, de I. Beaudouin, Paris, Touffainct du Bray, M.DC.XX, p. 679, ont rétabli ce paffage de la manière fuivante :

Et fa langue mon cœur par fa bouche embrafa,
Bref tout ce qu'ofe amour, ma Déeffe l'ofa.

Ce dernier vers, brufquement jeté dans une énumération, ne paraît pas en fon lieu. Il eft en outre d'une médiocre facture.

En lifant avec attention le paffage dont il s'agit, on eft porté à croire que le vers manquant n'eft pas là, où les Elzévirs l'ont rétabli.

Après ce vers :

Elle mit en mon col fes bras plus blancs que neige,

il y a une lacune; puis le récit reprend fa marche logique avec la correction finale du vers :

Et fa langue mon cœur par ma bouche embrafa
Me fuggerant...

Page 144, v. 14.

Puis que ie fuis rectif au fort de ma ieuneffe.

Ce vers manque dans l'édition de 1613 ainfi que dans toutes les fuivantes, à l'exception de celle d'Antoine du Breuil publiée en 1614, & celle d'Antohine Eftoc, Paris, 1619. On le trouve en outre en 1615 dans le texte de l'*Impuiffance*, imprimée avec les *Satyres baftardes & autres Œuures folaftres* du cadet Angoulevent, Paris MDC.XV, in-12 de 164 pages plus 4 lim., tit. comp.

Notons en paffant que ce livre fingulier, fans nom d'imprimeur, porte pages 2 lim. 1, 115, 127 & 149, le fleuron à tête de lion accoté de deux cornes d'abondance que l'on remarque dans l'édition de Regnier de 1612.

C'eft donc à l'aide de l'un ou de l'autre de ces divers volumes que les Elzévirs ont, dans leur édition de 1642, complété le texte où ils étaient accufés d'avoir fait une interpolation.

Page 145, v. 9.

Que l'œil d'vn *enuyeux* nos deffeins empefchoit, correction; d'vn *ennuyeux*, 1613.

Page 145, v. 15.

Luy seul comme *ennuyeux* d'vne chose si belle, correction; comme *ennuyeux*, 1613.

Page 146, v. 20.

Pour m'acheuer de *peindre* esteignit ma vigueur.

Dans son excellente édition du *Cabinet satyrique*, M. Poulet-Malassis propose avec raison de lire : Pour m'acheuer de *poindre*.

— v. 34.

La *fureur* à la fin rompit sa modestie, correction; la *faueur*, 1613.

Page 147, v. 22.

I'ay meurtry, i'ay vollé, *i'ay* des vœuz pariurez, Trahy les Dieux *benins*, correction; vollé, *ay* des vœuz... les Dieux; *venins*, 1613.

Page 149.

Sur le trespas de Monsieur Passerat.

Ce sonnet est tiré du *Recueil des Œuures poetiques de Ian Passerat*, lecteur & interprete du Roy, augmenté de plus de la moitié outre les précédentes impressions. Dédié à Monsieur de Rosny. A Paris, chez Claude Morel, rüe Saint-Iaques, à l'enseigne de la Fontaisne, M.DC.VI. Avec priuilege du Roy.

Il se trouve à la fin du volume, p. 46 non chiff.

Page 150.

Stanses. Pièce tirée f° 200, des *Muses gaillardes recueillies des plus beaux esprits de ce temps* par A. D. B. parisien. A Paris, de l'Imprimerie d'Anthoine du Breuil, au mont Saint-Hilaire, rue d'Écosse à la Couronne: & en sa boutique au Palais en la Gallerie des Prisonniers, M DC IX. Avec priuilege du Roy (du 7 aout 1609).

— v. 5.

Sur *les* paons audacieux, 1609; sur *ces* paons, 1613.

— v. 12.

Et la *Cheuesche* à Minerue, 1609; & la *Chouette*, 1613.

— v. 14.

Tel oyseau qui leur *a* pleu, 1609; *tels* oyseaux qui leur *ont* pleu, 1613.

Page 150, v. 17.

A tatons *au lieu d'*oyseau, 1609; *pour son* oyseau, 1613.

— v. 18.

Print vn *Aze* qui vous f....., 1609; vn *Asnon* qui *void goute*, 1613.

Page 152, v. 1.

Sa façon, correction; 1613 : *De* façon.

— v. 12.

Vne saliue, correction; 1613 : *D'vne* saliue.

— v. 18.

Qui tient la mort entre ses dents. — Après ce vers Brossette a intercalé la stance suiuante d'après le texte du *Cabinet satyrique* :

Ha! que ceste humeur languissante
Du temps iadis est differente,
Quand braue, courageux & chaut,
Tout passoit au fil de sa rage,
N'estant si ieune pucelage
Qu'il n'enfilast de prime assaut!

Page 156, contre vn Amoureux transy.

L'édition de 1642 contient de plus que celle de 1613 les sept strophes suiuantes prises dans le recueil cité plus haut. Elles font suite aux cinq qui précèdent.

L'effort fait plus que le merite,
Car pour trop meriter vn bien
Le plus souuent on n'en a rien;
Et dans l'amoureuse poursuite,
Quelquesfois l'importunité
Fait plus que la capacité.

I'approuue bien la modestie,
Ie hay les amans effrontez;
Euitons les extremitez :
Mais des Dames vne partie,
Comme estant sans election,
Iuge en discours l'affection.

En discourant à sa Maistresse,
Que ne promet l'amant subtil?

Car chacun, tant pauure soit-il,
Peut estre riche de promesse;
« Les Grands, les Vignes, les Amans
« Trompent tousiours de leurs sermens.

Mais vous ne trompez que vous-mesme,
En faisant le froid à dessein.
Ie crois que vous n'estes pas sain :
Vous auez le visage blesme.
Où le front a tant de froideur,
Le cœur n'a pas beaucoup d'ardeur.

Vostre Belle qui n'est pas lourde,
Rit de ce que vous en croyez.
Qui vous voit pense que soyez
Ou vous muet, ou elle sourde.
Parlez, elle vous oira bien;
Mais elle attend, & n'entend rien.

Elle attend d'vn desir de femme,
D'ouyr de vous quelques beaux mots.
Mais s'il est vray qu'à nos propos
On recognoist quelle est nostre ame,
Elle vous voit, à ceste fois,
Manquer d'esprit comme de voix.

Qu'vn honteux respect ne vous touche,
Fortune ayme vn audacieux.
Pensez, voyant Amour sans yeux,
Mais non pas sans mains ny sans bouche,
Qu'apres ceux qui font des presens
L'Amour est pour les bien-disans,

Page 157, QVATRAINS.

Le Dieu d'Amour.

Cette petite pièce, qui a paru pour la première fois dans la deuxième édition des *Fleurs des plus excellens poëtes* donnée en 1601 chez Nicolas & Pierre Bonfons, p. 240, offre un texte un peu différent dans la réimpression des *Satyres* de Régnier de 1613. On lit en effet dans ce dernier volume :

Le Dieu d'Amour se deuoit peindre
Aussy grand comme vn autre Dieu,
N'estoit qu'il luy suffit d'atteindre
Iusqu'à la piece du milieu.

Peu importent, d'ailleurs, les variantes. Le quatrain en question est d'une authenticité douteuse. On le trouve en effet dans les manu-

ſcrits de la Bib. nat. (1662, f. fr., fº 27) tel que nous l'avons donné, avec le titre : *Sur un Petit dieu d'amour,* & la ſignature *T. S.* qui déſigne Theodorus Seba, c'eſt-à-dire Théodore de Bèze.

C'eſt probablement en raiſon de cette particularité révélée par les frères du Puy, gardes de la Bibliothèque du Roy, que les Elzeviers n'ont pas reproduit ce quatrain dans leur édition de 1642.

Page 159, Diſcours au Roy, v. 9.

Qui plus qu'*vne* Hydre affreuſe ; *vn* Hydre, 1609 & 1612.

— v. 12.

Qui reduite aux *abois ;* aux *bois,* 1609 & 1612.

Page 160, v. 7.

Qui *s'employant* aux ars ; *s'employoient,* 1609 & 1612.

— v. 11.

La mer aux deux coſtés *ceſte* ouurage bordoit, 1608 & 1609 ; *ceſt* ouurage, 1612.

— v. 12.

De l'Aucate à Bayonne.

Leçon des éditions originales. Leucate, *Leocata,* autrefois ville forte, fut aſſiégé en 1590 par les Eſpagnols.

— v. 25.

Et purgeant le *venin ; venim,* 1609 & 1612.

Page 161, v. 14.

Du puiſſant archiduc, le cardinal d'Autriche. Amiens fut repris le 25 ſeptembre 1597. Voir dans l'Eſtoile, édition Champollion, II, 287, deux dépêches ſur les diverſes phaſes du ſiége & les évolutions de l'armée de ſecours.

— v. 18.

Où ſi toſt que le fer *l'en* rendoit poſſeſſeur, 1608 ; *s'en* rendoit. 1609 & 1612.

Page 162, v. 8.

Tandis que la *fureur* précipitoit ſon cours.

Hors 1608 & 1609, toutes les éditions, même les plus récentes, portent : Tandis que la *faueur,* leçon défectueuse dont on a déjà rencontré un exemple p. 146, v. 34 :

La faueur à la fin rompit sa modestie.

Page 162, v. 29.

Et *depuis de bon œil le Soleil;* & *depuis le Soleil de bon œil,* 1609 & 1612.

Page 163, v. 3.

Saccagez des *soldars; soldats,* 1609 & 1612.

— v. 21.

En *ses* murs combatu ; en *ces* murs, 1609 & 1612.

Page 164, v. 1.

Issu comme tu dis ; *Yssu,* 1609 & 1612.

— v. 34.

Rendant par *ses* brocards ; *tes* brocards, 1609 & 1612

Page 165, v. 18.

Reietté loing de toy, 1608 & 1609 ; *retiré loin,* 1612.

— v. 26.

S'éleuant dans *le* vague des Cieux ; *la* vague, 1609 & 1612.

Page 167.

Plainte.

Cette pièce a paru pour la première fois dans le *Temple d'Apollon ou nouueau recueil des plus excellens vers de ce temps.* A Rouen, de l'imprimerie de Raphaël du Petit Val, libraire & imprimeur du Roy (1611). Tome I, p. 5.

Elle a été réunie à l'œuvre de Regnier en 1642, dans l'édition donnée par les Elzeviers.

Page 173.

Ode.

Le texte original de cette ode se trouve dans le premier volume

du *Temple d'Apollon*, p. 33, d'où il a été tiré avec les ſtances précédentes pour l'édition déjà citée de 1642.

Page 175.

Sonnet ſur la mort de M. Rapin. — Ce ſonnet fait partie *in fine* des Œuures latines & françoiſes de Nicolas Rapin poictevin, grand préuoſt de la conneſtablie de France. Tombeau de l'autheur auec pluſieurs éloges, à Paris, chez Pierre Cheualier, au mont S. Hilaire à la Court d'Albret CIↃ.IↃↃ. X. Auec priuilege du Roy. In-4°.

Page 176.

Diſcours d'vne maquerelle. — Cette ſatire a paru ſous ce titre dans les *Muſes gaillardes* en 1609, ſans nom d'auteur. Neuf ans plus tard, elle a été réimprimée dans le *Cabinet ſatyrique* avec le titre de Diſcours d'une vieille maquerelle & le nom de Regnier. C'eſt d'après ce dernier recueil que l'éditeur de 1729 l'a donnée. Nous avons cru devoir reproduire ici le texte original ſuivant le plan de notre édition.

— v. 1.

Depuis *que ie vous ay* quitté, on lit dans le *Cabinet ſatyrique* de 1618 : Philon, depuis *t'auoir* quitté; & dans l'édit. de Rouen, 1627 : depuis *t'auoir irrité*. Lenglet Dufreſnoy, pour éviter l'expreſſion *depuis t'auoir*, qui lui paraiſſait incorrecte, a dans ſon édition du *Montparnaſſe*, imaginé la ſuivante :

Philon, en t'ayant irrité,

et Broſſette a adopté cette leçon.

Page 178, v. 15.

Vn prelat me *voulant* avoir ; var. : vn prelat me *voulut*.

Page 182.

Epitaphe. — Cette pièce, attribuée à Regnier par le P. Garaſſe, p. 648, dans les *Recherches des Recherches*, Paris, Sebaſtien Chappelet, 1622, a paru dans les *Muſes gaillardes* dont nous donnons le texte de préférence à celui qui a été ſuivi juſqu'à ce jour.

— v. 4.

Et ne ſçaurois dire pourquoy. Ces vers & les deux ſuivants

diffèrent de ceux qui, d'après les *Recherches*, terminent ainsi l'épitaphe du poëte :

> Et si m'estonne fort pourquoy,
> La mort oza songer en moy,
> Qui ne songeay iamais en elle.

Page 185.

Dialogue, Cloris & Philis.

Les Elzeviers ont tiré cette pièce du *Cabinet des muses* (Rouen, David du Petit Val, 1619, t. I, p, 251) pour leur édition de 1652. Nous avons rétabli la leçon originale, & le lecteur trouvera ici les plus curieuses infidélités de la réimpression.

Page 186, v. 21.

Force donc tout respect, & ma *fillette croy*, 1619 ; ma *chere fille, & croy*, 1652.

Page 187, v. 1.

Hermione la belle, 1619 ; *Berenice* la belle, 1652.

— v. 7.

Es cendres d'*Amyante*, 1619 ; es cendres d'*Alexis*, 1652.

— v. 9.

> .... *Fut nostre ame entamée,*
> *Par sa mort mon amour n'en est moins enflammée*, 1619 ;
> .... *Notre ame fut blessée,*
> *S'il n'auoit qu'vn desir ie n'eus qu'vne pensée*, 1652.

Page 188, v. 8.

Avec toy mourront donc tes ennuis rigoureux. Dans l'édition donnée par les Elzeviers, ce vers & les trois suivants se trouvent rejetés huit vers plus bas, après :

> Ie ne peux, & n'osé discourir de mes peines.

Le développement de la pensée, qui était absolument troublé par cette interversion, reprend son cours régulier dans le texte du *Cabinet des Muses*.

Page 194, v. 5.

De si *dures* alarmes, 1619 ; *rudes* alarmes, 1652.

Page 195, v. 22.

I'en pouuois eſchaper, 1619; *ſi i'en puis echapper*, 1652.

Page 198, v. 2.

Se *retrouuant en* eux, 1619; ſe *retrouue dans* eux, 1652.

Pages 198 à 220.

Pièces tirées de l'édition de 1652 (Leiden, Jean & Daniel Elſevier), où elles ont paru pour la première fois. Les deux premières ſont ſuite à la ſatire XVII, & l'élégie : *L'homme s'oppoſe*, que Regnier écrivit pour Henri IV, placée avant le dialogue de Cloris & Philis, forme, avec les vers ſpirituels, le complément du volume.

Page 221.

Epigramme tirée de l'*Anti-Baillet*. Toutes les éditions de Regnier portent à tort : Dieu me gard.

Pages 222 à 228.

Ode ſur une vieille maquerelle. Cette ode, les ſtances & les épigrammes qui ſuivent ont été jointes pour la première fois à l'œuvre de Regnier par l'éditeur de 1729, qui les a recueillies dans le *Cabinet Satyrique*.

Page 227.

Lorſque i'eſtois comme inutile.

Traduction de l'épigramme latine : *Impuber nupſi valido* de Jacques Bouju (voir le *Menagiana* de 1715, t. III, p. 312).

On croit que ce petit poëme, ſouvent traduit, a été inſpiré par Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint, épouſe à douze ans d'Alexandre de Médicis & à vingt ans d'Octave Farnèſe. Lors de leur mariage, ces deux perſonnages avaient, le premier, vingt-ſept ans & le ſecond treize ans.

Pages 229 à 237.

Pièces empruntées au *Parnaſſe Satyrique* par Viollet-le-Duc pour ſon édition de 1822. La *Complainte* que l'on ſerait tenté de retirer à Regnier, ſur la foi de l'Eſtoile qui l'attribue à la reine

Marguerite, eſt un modèle de mauvais goût, dont on trouve des exemples dans les œuvres des poëtes du XVIe ſiècle. Ainſi on peut lire, ſous le nom de Pibrac, dans les *Fleurs des plus excellents poëtes de ce temps,* Paris, Nicolas & Pierre Bonfons, 1601, des ſtances auſſi obſcures & auſſi tourmentées. Du reſte, les anthologies du temps contiennent beaucoup de pièces en galimatias, où la penſée n'eſt pas moins torturée que la langue. En proſe enfin le comte de Cramail, dans ſes *Jeux de l'inconnu,* n'a pas dédaigné d'écrire en une ſérie de coq-à-l'âne, l'hiſtoriette du Courtiſan Groteſque.

Devant ces témoignages officiels des traveſtiſſements impoſés à la poéſie, nous n'avons pas cru devoir écarter de l'œuvre de Regnier, l'ami de Forquevaus, gentilhomme de la reine Marguerite, une pièce qui, ſelon quelque apparence, a pu être demandée pour cette princeſſe.

Page 238.

Épigrammes.

La première de ces petites pièces eſt rapportée par Tallemant dans l'hiſtoriette de Deſportes. Pour les ſuivantes, leur authenticité a été établie par M. Tricotel dans le *Bulletin du bouquiniſte* du 15 juin 1860. Voir auſſi les *Variétés bibliographiques* publiées par cet érudit, Paris, Gay, 1863.

Page 239.

Quelque moine de par le monde.

Le trait final de cette épigramme ſe retrouve dans une hiſtoriette des *Serees* de Guillaume Bouchet, liv. III, Ser. 26. Il s'agit d'un gros ventru brocardé par de bonnes galoiſes. Pour toutes ſortes de raiſons, je ſuis forcé de laiſſer au lecteur le ſoin de ſe renſeigner davantage.

Page 241.

Pour M. le Dauphin. Cette pièce, tirée du manuſcrit 12491 f. fr., Bib. nat., eſt attribuée à Regnier par l'Eſtoile.

Les trois épigrammes qui ſuivent nous ont été communiquées par M. Tricotel qui les a découvertes dans les mss. de Conrart, t. XVIII, in-4°, p. 323-324. La dernière n'eſt pas ſignée.

Le livre du peſant & du leger du cardinal Duperron ne nous eſt point parvenu, mais voici ce qu'on lit dans l'*Analecta Biblion*

du marquis du Roure, t. II, p. 206 : « *Asinus inter omnes*, comme disoit Joseph Scaliger de monseigneur du Perron, lequel, dix ans devant qu'il fut cardinal, pour paroître savant auprès des dames de la cour de Henri III, les entretenoit *de æstu maris, de leui & graui & de ente metaphysico.* »

La dernière épigramme est tirée du mss. 884, f. fr., fol. 307, v°. Elle a été publiée pour la première fois par M. Pierre Jannet, dans son édition des œuvres de Regnier. Paris, Picard, 1868.







GLOSSAIRE.

Abolitions, 38. — Les abolitions, ou plus exactement les lettres d'abolitions, font des lettres du prince obtenues en grande chancellerie, par lefquelles il abolit & efface un crime qui, de fa nature, n'eft pas rémiffible, & par la plénitude de fa puiffance en remet la peine portée par la loi, de manière qu'il ne refte aucun examen à faire touchant les circonftances du crime. (Ferrière, *Dict. de droit.*)

Acort, 25. — Difcret, avifé, *circumfpect, forefeing, of good fpirit.* (Cotgrave.)

Il faut fe taire acort, ou parler faucement.

(Sat. III.)

Les auditeurs iugeans en eux-mêmes que ce prédicateur deuoit eftre quelque homme d'efprit & accort.

(Bouchet, *Seres* XXXIV.)

Accostable, 82. — Propre, convenable, *fit.* (Cotgrave.)

Adulteriser, 43. — Dénaturer, transformer.

Voilà comme à prefent chacun l'adulterife.

(S. V.)

Comp. Rabelais, I, 24. — Vifitoient les boutiques des drogueurs, confideroient les fruits, racines, enfemble auffi comment on les adulteroit.

Affoler, 15. — Tourmenter, navrer, bleffer, fouiller, profaner.

La pauureté comme moy les affolle.

(S. V.)

Ah, le brigand, il m'a tout affolée.
(La Fontaine, *Le Diab. de Pap.*)

Montaigne a dit :

Et leur sembloit que c'estoit affoler les mysteres de Venus, que de les oster du retiré sacraire de son temple. (*Essais*, II, 12).

Aguets, 10. — Embûches.

Que l'innocent ne tombe aux aguets du meschant.
(S. I.)

Ains, 57, 108, mais; Ains que, 241, avant que.

Digne non de risee ains de compassion,
(S. VII.)
Ains que Phebus eust pris naissance.
(*Append.*)

Alourder, 18. — Accabler.

Vous alourdent de vers, d'alaigresse vous priuent.
(S. II.)

Amenuisé, 14. — Exténué, épuisé.

Le corps amenuisé.
(S. II.)

Conf. : I'amenuise mon cœur d'vne poison amere.
(Baïf, *Amours*, 1573, f° 77.)

Anguillade, 63. — Coups de lanières faites de peau d'anguille.

M'eust donné l'anguillade & puis m'eust laissé là.
(S. VIII.)

Le patissier luy bailla l'anguillade si bien que sa peau n'eust rien vallu à faire cornemuse. (Rabelais, II, 30.)

Appendre, 61. — Consacrer, offrir en ex-voto.

Au dieu de la bataille apendoit les escus.
(*Disc. au Roy.*)

Ie Berger plein de vitesse,
Par humblesse
Aux dieux cheurepieds, i'appens
Ceste despouille conquise.
(Ronsard, *Voyage d'Hercueil.*)

Ardez, 91. — Syncope de Agardez, voyez.

Ardez le beau museau.
(Molière, *Le Dépit am.*, IV, 4.)

Armet, 89. — Tête, proprement armure de tête.

> Quand l'humeur ou le vin luy barbouïllent l'armet.
> (S. XI.)

On disait morion dans le même sens.

Et tant plus voyoient les beaux peres honteux & baisser leur morion, de peur d'estre cogneus.

(*Comptes du Monde Adv.*, 1595, p. 81.)

Arrasser, 152, **arser**, 59, 89. — Dresser, lever.

Faire arser son épée, porter l'épée en verrouil.

> En vain d'arrasser il essaie.
> (La C. P.)

Arroy, 80, 201. — Équipage. Le sens primitif est charrue, train.

Arsenac, 201. — Arsenal.

La porte Saint-Victor vis-à-vis de l'arsenac. (Malherbe, *Lettres à Peiresc*, 20 janv. 1608.)

V. les *Observations de Ménage sur la langue françoise*, Paris, 1672, p. 20.

Asseurement, 40. — Avec assurance.

> L'enfant...
> Qui marque asseurement la terre de ses pas.
> (S. V.)

Assiner, 123. — Assigner, ajourner.

> I'assine l'enuieux cent ans apres la vie.
> (S. XV.)

Atours, 108. — Parures. Atour au singulier signifiait chaperon.

Madame se mit en cotte simple & print son atour de nuit.

(Louis XI, *Nouv.* 39.)

> Ie la vois de maint diamant
> Et de maint rubiz atournée.
> (O. de Magny, *Épithalame de Jean Flebard.*)

Attenter, 12. — Tendre avec effort vers.

> Attenter par ta gloire à l'immortalité.
> (S. I.)

Attifet, 94. — Parure, ornement de tête, de tifer par Attifer, le ſeul mot qui nous reſte.

Autentique, 77. — Scellé de rouge comme une charte revêtue du grand ſceau de cire rouge.

Et iugé ce lourdaut à ſon nez autentique.
(S. X.)

La cire verte était employée pour tous les arrêts, la cire jaune pour les expéditions. Enfin la cire blanche était réſervée pour la chancellerie de l'ordre du Saint-Eſprit.

Avaler, 159. — Deſcendre, tomber, auſſi bien que boire ou manger avidement.

Ses cheueux... ſur ſon dos auallez.
(*Diſc. au Roy.*)

Si ie montois auſſi bien comme i'avalle.
(Rabelais, I, 5.)

Vn propos avalé, eſt un propos dit en pinçant les lèvres avec affectation, comme ſi l'on retenait (avalait) ſes paroles.

Avancer (S'), 16, 32, 33. — S'élever au-deſſus d'autrui.

Et ſans eſtre auancé ie demeure contant.
(S. II.)

... Et ſi ton oncle a ſçeu
S'auancer par cet art.
(S. IV.)

Encor ſeroit ce peu, ſi ſans eſtre auancé.
(*Ibid.*)

Bander (Se), 23. — S'efforcer, ſe révolter.

Qui voudroit ſe bander contre vne loy ſi forte.
(S. III.)

Barbe (Faire barbe de paille), 48. — Expreſſion vicieuſe née de la confuſion d'une locution : faire la barbe, avec une autre : faire garbe de paille (H. Eſtienne, *Precell. du Lang. franç.*); faire garbe de paille, c'eſt proprement payer à l'Égliſe, en gerbes de paille, la redevance due en gerbes de blé.

Que veut dire... quand elle dit : il ne faut point faire à Dieu

barbe de feurre; en lieu qu'on deuroit dire : il ne faut point faire à Dieu gerbe de feurre, ou de fourre.

(Bouchet, *Seree* XXXV.)

Barisel, 48. — *Lictorum præfectus* (Hornkens), capitaine des sbires, de l'italien *barigello*.

Barragouin, 123. — Langage étranger, plus particulièrement breton.

Il fault feuilleter sans distinction, toutes sortes d'auteurs & vieils & nouueaux, & barragouins & françoys, pour y apprendre les choses de quoy diuersement ils traitent. (Montaigne, *Essais*, II, 10.)

Quand nous voulons dire qu'vn homme parle mal, nous l'appelons Barragoüin, qui est autant à dire comme si nous disions, il parle breton, car *barra* en breton, c'est-à-dire du *pain*, & *goüin* du *vin* : tellement que ceux qui parlent ainsi : appellans du pain barra & goüin du vin, nous disons, qu'ils sont Barragoüins, c'est-à-dire qu'ils parlent fort mal. (G. Bouchet, *Seree* XXXV.)

Baye (Repaître de), 123. — Donner de vaines espérances, proprement faire bayer, bailler, beer, du bas latin *badare*.

Les gentilz hommes de Beauce desieunent de bailler & s'en trouuent fort bien. (Rab., I, 16.)

Bleu (Cordon), 111. — Chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. La croix du petit ordre se portait avec un ruban bleu.

L'argent d'vn cordon bleu n'est pas d'autres façons
Que celuy d'vn fripier ou d'vn aide à maçons.
(S. XIII.)

Bonadies, 25. — Bonjour.

Pour cent bonadies s'arrester en la ruë.
(S. III.)

Bonneter, 63. — Tirer le bonnet, saluer.

Apres ces Messieurs bonneter.
(S. VIII.)

Bonneter tout vn iour vn financier superbe.
(Auvray, *Banquet des muses*, 1628, p. 154.)

Bord (A), 52. — A terre.

BOUCHON, 34, 94. — Botte de verdure feruant d'enfeigne aux cabarets; braffée de paille pour la litière des animaux.

Font vn bouchon à vin du laurier du Parnaffe.
(S. IV.)

Qu'en bouchons tortillez elle auoit fous le bras.
(S. XI.)

BOURRIER, 213. — Flocon, duvet, de bourre (Cotg.). Ce mot a fervi de fous-titre à un recueil de poéfies : *Les Mufes incognues ou la feille aux bourriers, pleine de defirs & imaginations d'amours* (Rouen, Iean-Petit, 1604), où l'on trouve des vers de Beroalde de Verville, de Motin & un portrait fatirique de Rabelais.

BRIDER, 24. — Porter la mouftache droite ou relevée fur les joues.

Qu'on bride fa mouftache.
(S. III.)

BRUIRE, 11. — Pris activement.

Où tout le monde entier ne bruit que tes proiets.
(S. I.)

BRUIT, 19. — Dire, propos.

Contraire en iugement au commun bruit de tous.
(S. II.).

CABAN, 80. — *Gabardine, or cloake of felt* (Cotgrave). Manteau de feutre dont le tiffu eft fait de bourre de laine & de poils d'animaux.

CABINET, 19. — Bahut rempli de petits tiroirs fur lefquels fe fermait une porte à deux battants. Dans ce meuble, d'une ornementation habituellement très-recherchée, on enfermait les ouvrages graveleux auffi bien que les objets de prix.

Ie m'ennuie que mes *Effais* feruent les dames de meuble commun feulement, de meuble de fale. Ce chapitre me fera du cabinet. (MONTAIGNE, *Effais,* III, 5, fur des vers de Virgile.)

Cabinet avait auffi le fens de privé, retrait. C'eft fur cette double fignification qu'Alcefte joue, lorfqu'il dit :

Franchement ils font bons à mettre au cabinet.

CACHOTS, 7. — Retraites.

Les beftes fauuages laiffent leurs cauernes & cachots.
(AMBROISE PARÉ, XXIV, 6.)

Calamite, 222. — Aimant, *magnes*. (Nicot.)

Voyez à la calamite de voftre bouffole. (Rab., IV, 16.)

Carousse (Faire), 19. — *To quaffe, carouffe*. Faire beuverie, de l'allemand : Gar aus, tout vide. (H. Eftienne, *Dial. du nouv. lang. franc.*, Envers, 1579, p. 42.)

> Ils font iournellement carouffe auec les dieux.
> (S. II.)

Trinquer, voire, carous & alluz. (Rab., IV, Prol.)

Gar aus & all aus ont en allemand la même fignification : tout hors le verre.

Cervelle (En), 26, 83. — En fouci, en peine. Ce mot a été très-torturé. Broffette veut qu'il fignifie : de mauvaife humeur; M. Lacour lui donne le fens d'imaginairement.

> Mais pour dire le vray ie n'en ay la ceruelle.
> (S. III.)
>
> ... Où l'efclanche en ceruelle.
> (S. X.)

Chaire, 82.

Chaire eft conforme à l'étymologie. Chaife eft un refte du zezaiement à la mode dont Marot (V. le biau fiz de Pazi) nous a laiffé un exemple ainfi que Lafphrife dans fon fonnet :

> Hé! mé, mé, bine-moy, bine-moy, ma pouponne.
> (Éd^on Blanchemain, Turin, 1870, p. 325.

Chalan, 83. — Gros pain venant par les bateaux chalands de Corbeil & de Villeneuve-Saint-Georges. (Furetière.)

Chartis, 121. — Hangar.

Chauvir de l'oreille, 61. — Baiffer, remuer les oreilles.

To clape downe the eares, as an horfe, or affe doth.
(Cotgrave.)

Chacun ne fe plaift pas à attendre dix ans pour vn baifer, mefmes d'vne qui en derriere chauuift des oreilles.
(Du Fail, *Propos ruftiques*, 14)

Chauuent des oreilles comme Afnes de Arcadie au chant des muficiens. (Rab., III, Prol.)

CHERE, 15. — Viſage.

Belle chere & cueur arrière, dit un vieux proverbe français rapporté par H. Eſtienne (*Precell. du Lang. fr.*).

> ... A qui meſme la mère
> Pour ne ſe deſcouurir fait plus mauuaiſe chère.
> (S. II.)

CHEVRE (Prendre la), 112. — Prendre de l'humeur. Cette expreſſion eſt reſtée longtemps en uſage dans notre langue.

> C'eſt prendre la chevre vn peu bien viſte auſſi.
> (MOLIÈRE, *Sgan.*, XII.)

Les Italiens diſent encore en ce ſens : *Pigliar la monna*, prendre la guenon.

CHIFFLER, 81. — Siffler. *To Whiſtle.* (Cotgrave.)

On a dit de même longtemps capuchins poûr capucins. (Voir Ménage, *Obſervations ſur la langue fr.*, p. 458, édit. cit.)

CHOPPER, 53. — Heurter du pied, faire un faux pas.

CICATRISÉ, 15. — Portant des traces de recouſures, comme les bleſſures ou les plaies refermées.

> Si mon habit par tout cicatriſé.
> (S. II.)

CINQ PAS, 42. — Danſe fort en vogue au XVIe siècle, & décrite par Antoine Arena dans ſon poëme macaronique adreſſé *ad ſuos compagnones ſtudiantes, qui ſunt de perſona friantes baſſas danſas in galanti ſtylo biſognatas.*

Voici d'après l'édition de Lyon (1601, in-8° de 78 p., tit. comp.) la deſcription d'Arena :

> ..... *Paſſus ſiunt ordine quinque ſuo :*
> *Vna duos primos marchet tantummodo gamba,*
> *Ac alium poſt hoc altera gamba dabit.*
> *Tibia ſed faciet quartum gentiſſima paſſum*
> *Quæ primos fecerit ante duos...*
> *Vna dabit finem.*

COFFRE, 22. — Meuble ſervant de banc dans les antichambres où ſe tiennent les gens de ſervice.

> Mourir deſſus vn coffre en vne hoſtellerie.
> (S. III.)

Coite, 96. — Lit de plume, de *culcita* qui a donné coulte, couefte & coite. Le premier mot eft entré dans coutepointe, devenu enfin courte-pointe.

Commune, 27. — La foule, le vulgaire.

> Qui n'abaye & n'afpire ainfy que la commune
> Apres l'or du Perou.
> (S. III.)

Constable, 80. — Forme contractée de conneftable, qui lui-même vient de l'allemand *Kœnigftapel*, aide du roi, & non de *comes ftabuli*. (Nicot.)

Convenant, 12. — Approprié.

> Iugez comme au fubiect l'efprit eft conuenant.
> (S. I.)

Convent, 106. — Du latin *conventus*, & par euphonie couvent. Cette double forme fe retrouve dans mouftier & monftier, de *monafterium*. Enfin on a fait pareillement mouton de *montone*.

Cornette, 31. — Bande de foie que les docteurs en droit portaient autour du cou, pendant jufqu'à terre. (Littré.)

> Vne cornette au col debout dans vn arquet.
> (S. IV.)

Cornus, 85.

Cornus du bon père. Enhardis par le vin.

Le bon père eft Bacchus; & pour l'explication de cornus, voici un extrait de Guillaume Bouchet :

Les cornes augmentans la hardieffe : car fi à vn mouton vous oftez les cornes il deuient timide & doux, laiffant fa hardieffe. Nous baillons à Bacchus des cornes pour monftrer que le vin rend les perfonnes hardies. (*Serees*, liv. I, 8.)

Conf. : Depuis quand auez-vous pris les cornes qu'eftes tant rogues deuenus? (Rab., I, 25.)

Coucher, 20. — Avoir pour enjeu, vifer.

> Ne couche de rien moins que l'immortalité.
> (S. II.)

Les princes ne craignans point de gager la vie de trente mille hommes où ils ne couchent rien du leur.

(Bouchet, éd. Roybet, t III, p. 17.)

COUPEAU ou Coupet, 20. — D'une montagne. *Montis cacumen.* (Nicot.)

Vient à Vannes à pied pour grimper au coupeau
Du Parnaſſe françois.
(S. II.)

COURAGE, 16, 25, 39. — Ce mot eſt pris ſouvent pour cœur.

I'allay vif de courage & tout chaud d'eſperance.
(S. II.)

Ie n'en ay pas l'eſprit non plus que le courage.
(S. III.)

Suiect à ſes plaiſirs, de courage ſi haut.
(S. V.)

COURANTE, 53. — Impulſion irréſiſtible.

Au gouffre du plaiſir la courante m'emporte.
(S. VII.)

COURTAUX, 42. — Cheval de petite taille à qui l'on a coupé les oreilles, la crinière & la queue.

Fait creuer les courtaux, en chaſſant aux foreſts.
(S. V.)

DAMOYSELLE, 26. — Nom donné aux femmes mariées de nobleſſe inférieure. Ce titre permettait de porter la robe de velours & une bordure d'or au chaperon. Plus tard il s'étendit à toutes les femmes mariées, nobles ou roturières.

En honneur les auance & les fait Damoyſelles.
(S. III.)

DARIOLET, 42. — Entremetteur. Dariolette eſt le nom de la confidente d'Eliſenne dans *Amadis.*

De vertueux qu'il fut le rend dariolet.
(S. V.)

Sont-ce pas les dariolettes
Et les meſſagers d'amourettes
Qui peuplent France de cocus?
(AUVRAY, *Banquet des muſes*, 1628, p. 194.)

Qu'il ſoit bon Sibillot, ruzé dariolet,
Qu'il ſçache finement preſenter vn poullet.
(COURVAL SONNET, *Œuv. ſat.*, 1622, p. 91.)

DEGOISER, 122. — Cette expreſſion paraît dans l'origine ne s'être dite que des oiſeaux. Les oyſeaux ſe degoyſent, *garriunt aves.*

(Nicot)

To chirpe or warble (as a ſinging bird). (Cotgrave.)

DÉGOUT, 86. — Écoulement, débordement d'eau.

Et du haut des maiſons tomboit vn tel degout.
(S. X.)

Et là n'euſſent rencontré ſource, ou degout d'eaux.
(RAB., III, 5.)

Ce mot ſe retrouve au figuré dans les *Quatrains* de Pibrac :

A bien parler ce que l'homme on appelle,
C'eſt vn rayon de la diuinité,
C'eſt vn degout de la ſource eternelle.
(Éd. de 1584. *Quat.* XIII.)

DEGREZ, 24. — Grades.

Et ſi l'on eſt docteur ſans prendre ſes degrez.
(S. III.)

DEPITER, 57. — Maudire.

Ie ſemble depiter, naufrage audacieux,
L'infortune, les vents, la marine & les cieux.
(S. VII.)

Ie deſpite à ce coup ton inique puiſſance,
O nature cruelle à tes propres enfants.
(D'AUBIGNÉ, *Hécat. à Diane,* LX.)

DILAYANT, 40. — Delayer, temporiſer.

Dilayant, qui touſiours a l'œil ſur l'auenir.
(S. V.)

DOUTEUX, 40. — Héſitant.

Imbecille, douteux, qui voudroit, & qui n'oſe.
(S. V.)

ÉGUILLETTE (Courir l'), 128. — Chercher des aventures galantes. Cette expreſſion eſt reſtée longtemps obſcure, parce qu'on a voulu la rattacher au mot aiguillette, déſignant le ſigne que les courtiſanes de Toulouſe portaient ſur l'épaule pour ſe diſtinguer des autres femmes. C'eſt aller, ce ſemble, chercher un peu loin une explication. L'aiguillette eſt un double cordon ferré, ſervant à fermer la

brayette. Nouer l'aiguillette, courir l'aiguillette, sont des locutions très-claires : la première signifie rendre un homme impuissant, & la seconde, faire métier de dénouer les aiguillettes de tout venant.

Encastelé, 59. — Mot vsité en matière de pieds de bêtes de pied rond, comme cheuaux, mulets, quand on veut dénoter que la corne du talon s'entre approche presque à ioindre, qui est vn grand vice au pied; pour auquel obuier il faut au ferrer faire ouurir le talon auec le boutoir iusques au vif. (Nicot.) Encastellé, qui a le talon étroit; *narrow heeled,* dit Cotgrave.

Enteriner, 38. — Ratifier juridiquement.

Qui dans le four l'Euesque enterine sa grace.
(S. V.)

Entrant, 21, 24, 25. — Hardi, audacieux. *A bould or audacious fellow.* (Cotgrave.)

I'entre sur ma louange & bouffy d'arrogance.
(S. II.)

Sois entrant, effronté.
(S. III.)

Ie ne suis point entrant.
(*Ibid.*)

Épée (Chevalier de la petite), 82. — Coupeur de bourse.

Esclater, 69, 107. — Reluire, briller.

Son front laué d'eau claire, esclaté d'vn beau teint.
(S. IX.)

Esclater de satin, de perles, de rubis.
(S. XIII.)

Veaux dorez que tu crains pour leur voir esclater
Le clinquant au chapeau, sur le dos l'escarlate.
(Courval Sonnet, *Œuv. sat.*, 1622, p. 103.

Esclater en clinquant gorrierement vestu
Piaffer en vn bal, gauffer, dire sornettes.
(Auvray, *Banquet des muses*, 1628, p. 159.)

Escornes, 179. — Affront.

Esgayer, 13, 16, 39, 42. — Divertir, ébattre.

Pour esgayer ma force.
(S. I.)

Un repos qui s'esgaye en quelque oisiveté.
(S. II.)

Egayer sa fureur parmy des precipices.
(S. V.)

Qui dans vn labeur iuste egayoit son repos.
(*Ibid.*)

Espoinçonne, 28. — Piquer, pousser en avant.

Iadis vn loup dit-il, que la fain espoinçonne.
(S. III.)

Pour nous espoinçonnez d'vne loüable ardeur,
Nous offrons à seruir vostre illustre grandeur.
(Auvray, *Banquet des muses*, 1628, p. 182.)

Estamine, 107, 114. — Petite étoffe légère & de peu de prix Tissu de crin ou de laine servant à filtrer.

Que cecy fust de soye & non pas d'estamine.
(S. XIII.)

Et qui peust des vertus passer par l'estamine.
(S. XIV.)

Estriver, 113. — Quereller, disputer; d'estrif, qui signifie peine & aussi débat.

Estude, 23. — Ce mot variait d'acception suivant le genre qui lui était donné.

Une estude désignait un cabinet de travail, & l'estude (subst. masc.) avait le sens de soin, souci.

Encores que mon feu pere eust adonné tout son estude à ce que ie prouffitasse en toute perfection. (Rabelais, II, 8.)

Estuver, 193. — Sécher. *To warme*. (Cotgrave.)

Eveaolle, 79. — Ampoule.
Du vieux mot français éve, eau, qui a donné éveux, humide, plein d'eau, & évier, demeuré dans la langue.

De nuages éveux.
(Baïf, *Les Jeux*, 1593, f° 41.)

Voir, ſur éve & aigue, venus tous deux d'*aqua*, H. Eſtienne, *Precellence du Lang. franc.*, 1579.

Evesché, 19, 27. — Ce mot était alors habituellement féminin, comme duché.

Medite vne eueſché.
(S. II.)

Et ſi le faix leger d'vne double Eueſché.
(S. III.)

Avec une comté de Plume, & un marquiſat d'Ancre, il ne lui falloit plus qu'une duché de Papier, pour aſſortir tout l'équipage.
(Malherbe, éd. Lalanne, III, 207.)

Exemple, 41, 83.

Pour exemple parfaitte ils n'ont que l'aparance.
(S. V.)

A Paris, dans la ville, on fait exemple ordinairement feminin, & l'erreur vient de ce que exemple eſt de ce dernier genre quand il ſignifie le modelle d'eſcriture que les maiſtres Eſcrivains donnent aux enfans. (Vaugelas, *Remarques ſur la langue françoiſe*, 1665, p. 171.)

Fanir, 192.

Tu es vn pré ſans fleur qui faniſt.
(Baif, *Am. de Franc.*, IV.)

Faquin, 43. — Mannequin contre lequel on joutait dans les manéges. Tournant ſur un pivot, il frappait d'un ſabre de bois le cavalier qui ne l'atteignait pas en plein milieu.

Court le faquin, la bague.
(S. V.)

Le lendemain des noces on courra la bague & rompra t'on au faquin. (Malherbe, éd. Lalanne, III, 90.)

Fée (Courroucer la), 84. — Irriter les génies.

Figue, 47, 77. — Nazarde, plus particulièrement ſigne de mépris, qui conſiſte à montrer le pouce entre l'index & le médium. Pour l'éclairciſſement hiſtorique de cette expreſſion, voir G. Paradin, *De antiq. Burgundiæ ſtatu*, Lyon, Eſt. Dolet, 1542, p. 49, & auſſi Rabelais, IV, 45.

Forains (Alibis), 91. — Échappatoires.

Dans Rabelais, liv. II, ch. xxi, cette expreſſion déſigne les recoins les plus écartés, *all the corners*. (Cotgrave.)

Fourche (Fait à la), 77. — Mal tourné, de groſſière façon.

Fourneaux, 129.

> Des fourneaux enfumez où l'on perd ſa ſubſtance.

Ambroiſe Paré a donné la deſcription de cet appareil à fumigation dans ſes œuvres (Paris, Buon, 1585), liv. XIX, ch. xxvi.

Par ironie, on diſait de ceux qui ſuivaient ce traitement, qu'ils voyageaient au pays de Surie, Syrie ou Suède.

Fraisé, 39. — Portant une fraiſe, ſorte de collet pliſſé & empeſé.

> L'homme ne ſe plaiſt pas d'eſtre touſiours fraiſé.
>
> (S. V.)

Fusté, 34. — Bâtonné, accablé, de fuſt, bâton.

> Les grands & la fortune
> Qui fuſtez de leurs vers en font ſi rebattus.
>
> (S. IV.)

Marotte Duflos, pour ſoupechon de larrecin, fut fuſtée à la banlieue. (*Livre rouge d'Abbeville.*) Génin, dans ſes *Récréations philologiques*, t. I, p. 161, prétend mal à propos que ce mot vient de fuſtigé.

Garite, 86. — Guerite, lieu de refuge & ſauueté en vn deſaſtre & deroute. (Nicot.)

Garot, 195. — Trait d'arbalète. *A boult for a croſſe bow*. (Cotgrave.)

Gaule, 34. — Houſſine, cravache.

> Nous voyent d'vn bon oeil & tenant vne gaule
> Ainſi qu'à leurs cheuaux nous en flatte l'eſpaule.
>
> (S. IX.)

Gay, 94. — Geai.

> Le Perroquet, & le Gay caqueteur.
>
> (Vauq. de La Fresnaye, éd. Travers, I, 251.)

GENET, 43. — Cheval de main, de petite taille & bien proportionné, que l'on tirait d'Efpagne & de Sardaigne.

Talonne le genêt.
(S. V.)

GENTILLY, 49.

Aller à Gentilly careffer vne roffe.
(S. V.)

Claude Binet nous apprend, dans fa *Vie de Ronfard*, que le poëte « fe delectoit ou à Meudon, tant à caufe des bois, que du plaifant regard de la riuiere de Seine, ou à *Gentilly*, Hercueil, Sainct-Clou, & Vannes pour l'agréable fraifcheur du ruiffeau de Biéure, & des fontaines que les mufes ayment naturellement. »

Hercueil fut le théâtre de la Pompe du Bouc de Jodelle. C'eft à Vanves que fe trouvait la maifon de campagne où Defportes recevait fes amis; enfin le petit Olympe d'Iffy a été chanté par Bouteroue. « C'eftoit, dit Leftoile, une fadeze dediée à la reine Marguerite fur fes beaux jardins d'Iffy, dont on difoit que le dieu Priapus eftoit gouuerneur, & Bajaumont fon lieutenant. »

Dans Rabelais, liv. I, ch. XXIV, Comment Gargantua employoit le temps, nous lifons enfin que Ponocrates, « pour le féjourner de la vehemente contention des efprits, l'emmenoit à Gentilly, à Montrouge ou à Vanves, & là paffoient la journée à faire ripaille.»

GEORGES (Saint), 41, 51.

Et que l'en rende vn jour les armes à Sainct-Georges.
(S. V.)

Releuez, emplumez, braues comme Sainct-George.
(S. VIII.)

La légende a fait de faint Georges un type héroïque. Comme Perfée, il a délivré une jeune vierge des griffes d'un dragon. Auffi les Anglais & les Génois l'avaient-ils du temps des croifades choifi pour leur patron.

GILLE (Faire), 62, 97. — Fleury de Bellingen explique ainfi cette expreffion :

Quand quelqu'un s'en eft fuï fecrettement, on dit qu'il a fait Gile, parce que Saint Gille, prince du Languedoc, s'enfuit ainfi de peur d'être fait roi.

(*Étymologie ou explication des Proverbes françois*. La Haye, 1656, p. 133.)

GOULET, 94. — Goulet, diminutif de Goule, aujourd'hui gueule. (Littré.) Sur la permutation *eu* & *ou*, voir page 94, feugere pour fougère.

GOURMANDER, 84. — Se repaiſtre avec avidité de.

Son poulmon tu gourmandes.
(S. X.)

GRAIN (Dans le), 86. — Dans l'abondance, à l'aiſe.

GREMOIRE, pour grimoire (comme letanie, cemetiere), 35, 95

C'eſt mon amy, vn gremoire & des mots.
(S. IV.)

Mon maiſtre... i'entends bien le Grimoire.
(S. XI.)

On diſait auſſi gramoire.

Et par ma foy, ſi vous voulez,
Leur montrer meſtier ou gramoire.
(*Anc. th. franç.*, III, 12.)

Grimoire eſt donc véritablement un doublet du mot grammaire.

GUET (Laiſſer du), 62. — Échapper à quelqu'un & le laiſſer en quête de ſoi.

HOUSSE (En), 14. — A cheval, comme s'il y avait en ſelle. La houſſe eſt une forte de couverture attachée à la ſelle.

En caroſſe & en houſſe.
(S. II.)

Autrefois pour parler d'un qui paroiſſoit dans le monde, ſoit financier ou autre, l'on diſoit de luy : Il ne va plus qu'en houſſe; mais maintenant cela n'eſt plus guères propre qu'aux medecins ou à ceux qui ne ſont pas des plus relevez.

(*Les Loix de la Galanterie*, 1644.)

HYPOSTASE, 106. — Terme de théologie qui ſignifie eſſence, nature & perſonne de Dieu.

INFINITÉ pour Infini, 11, 218.

Ne pouuant le fini ioindre l'infinité.
(S. I.)

Ja pour déjà, 12. — Ce mot était hors d'uſage au moment où l'employait Regnier.

Ia riante en ſon coeur.
(S. I.)

Jacopins pour Jacobins, 29. — Voir, ſur cette double forme, les *Obſervations de Ménage ſur la langue françoiſe*. Éd. citée, p. 24.

Jean qui ne peut, 89. — Homme impuiſſant. Titre d'un poëme écrit en 1577 par Remy Belleau ſur le cas de Mᵉ Eſtienne de Bray, & rapporté dans le regiſtre journal de *Leſtoile*.

Jean (Saint-), 67. — Place Saint-Jean-en-Greve, lieu de ſtationnement des crocheteurs ou portefaix.

Jouo (Faire), 120, 213. — Italianiſme, de *far giu*, céder, ſe ſoumettre, s'abaiſſer.

Dans Marot, il eſt écrit faire *jou*. Plus tard il prend un *g* euphonique, & les lexicographes le confondent à tort avec le mot joug.

Anjou fait jou, Angoulême eſt de même.
(Marot, *Complainte de Madame Louiſe de Savoye*.)

Jupon, 80. — Jupe. Nicot donne deux explications de ce mot : ſquenie ou ſouquenie, roquet ou rochet, ſurueſtement qui eſt pendant par deuant & par derriere bien bas.

Le comte d'Egmont... eſtoit veſtu d'vne juppe de damas cramoiſi & d'un manteau noir avec du paſſement d'or.
(Brantome, éd. Jannet, II, 169.)

Juys pour Juyfs, 59. — *f* muet.

A coups de poings, de pieds, de grifs,
S'entredechiroient leurs habits.
(Auvray, *Banquet des muſes*, 1628, p. 189.)

Voir, dans les poéſies de Malherbe, l'épitaphe de M. d'Is, dont le nom exactement orthographié était d'Ifs.

Langard, 119. — Bavard.

Languards picquans plus fort qu'vn hériſſon.
(Marot, *Bal. des Enf. ſans ſoucy*.)

LANTERNES VIVES, 89. — On appelait ainsi des lanternes dans l'intérieur desquelles un mécanisme particulier faisait mouvoir des figures grotesques, « Comme de harpies, satyres, oisons bridés, lievres cornus, canes batées, boucs volans, cerfs limoniers, & autres telles peintures contrefaites à plaisir pour exciter le monde à rire. » (RABELAIS, liv. I, *Prol. de l'auteur.*)

LAVER, 82. — On se lavait les mains avant de se mettre à table & aussi au sortir du repas.

Laquelle ayant pris de l'eau pour lauer, s'assit incontinent à table. (*Le Banquet* du comte d'Arete, 1594, p. 15.)

Ie voy ia qu'on dessert,
Ie voy ia l'espouze qui laue.
(O. DE MAGNY, *Epithal.* de J. Flehard.)

LEGENDE, 62. — Lecture, récit.

Pour affaires, projets, on disait faciendes.
(Voir TAHUREAU, *Dialogues*, éd. Lemerre, p. 146.)

LEGER (De), 106, 122, 207. — A la légère, à l'étourdie.

De leger il n'espere & croit au souuenir.
(S. V.)

Il oit trop les causeurs, il croit trop de leger.
(VAUQ. DE LA FRESN., éd. Travers, I, 227.)

LIEVRE, 81. — Bailler le lièvre par l'oreille, leurrer de promesses.

Me bailla gentiment le lieure par l'oreille.
(S. X.)

LIMESTRE, 108. — Drap de Limestre, étoffe grossière dont on faisait des capes. On appelle aussi Limestres les gens qui portaient cette partie de vêtement. (V. Cotgrave, v° *Limestre.*)

LINCEUX, 96. — Draps de lit.

Les linceux trop cours par les pieds tirassoit.
(S. XI.)

Ce mot n'avait pas encore le sens précis de drap pour ensevelir les morts.

Entre deux lincieulx
Allez reposer votre teste.
(MAROT, éd. Jannet, 271° Épigr.)

LIPÉE, 82. — Proprement bouchée. Suivant de madame Lipée, parasite.

LOS, 11. — Louange &, par extension, gloire.

Qui leurs vers à ton los ne peuuent efgaler.
(S. I.)

LUITEUR, 12, 161. — Vieille forme du mot lutteur.
Ceux qui ayment la luicte, plusieurs bons luicteurs.
(LA BOÉTIE, éd. Feugères, p. 286.)

MALLE (Trouffer en), 95. — Emporter de force à la façon d'vne malle qu'on charge fur les épaules.
Les nouueaux receus pour ne fçauoir l'art de la vollerie, font trouffez en malle, & conduits à Montfaucon pour là faire des cabriolles en l'air.
(*Règles, ftatuts*, &c., de la Caballe des filous. V. Ed. Fournier, *Var. hift. & lit.*, t. III.)

MARINE, 57. — Mer.

Les vents, la marine & les cieux.
(S. VII.)

Creignant les flots de la marine,
Elle trouffoit fa vefture pourprine.
(BAÏF, *Poèmes*, 1573, f° 253, v°.)

MARISSON, 88. — Mot formé régulièrement comme uniffon, nourriffon, qui font reftés en ufage.
Ébloui fuivant la même règle avait formé éblouiffon.

D'vn éblouiffon trouble a les yeux empefchez.
(BAÏF, *Amours*, 1573, f° 77, v°.)

MARJOLLET, 25. — Petit homme fanfaron, de l'italien *mariolo*, homme de rien.

Entendre vn mariollet qui dit auec mefpris.
(S. III.)

MATELINEUX, 112. — Fantafque, diminutif francifé de *matto*, fou.

MATINES, 19. — Livre d'heures où fe trouvent les offices du matin.

Que portez à l'Eglife ils valent des matines.
(S. II.)

Médard (Ris de Saint), 59. — Ris forcé. On appelait mal Saint-Médard le mal de dents, &, fuivant d'autres, l'emprifonnement. Un proverbe du XVII[e] fiècle dit :

> Ris qui eft de Saint Médart,
> Le cœur n'y prent pas grant part.
> (Voir Le Roux de Lincy, *Livre des Proverbes*.)

Menestre, 82. — Soupe, de l'italien *mineftra*.

Mercerie, 126. — Marchandife.

> Chacun vante fa mercerie.
> (Baïf, *Mimes*, III.)

Mercier, le marchand par excellence. Voir, pour la juftification de ce fens, le *Dictionnaire de Trevoux* (1732) & le *Guide des Corps des Marchands*, Paris, 1766, in-12, p. 358. Le corps des merciers eft le plus nombreux & le plus puiffant des fix corps des marchands, lit-on dans le premier des ouvrages cités plus haut. Voir auffi les *Variétés hift. & litt.* de M. Ed. Fournier.

Michel (Ceux de Saint-), 35. — Pèlerins que l'on appelait Michelets, du nom de leur patron.

Poiffons que nous appelons fourdons, defquels les Michelets en enrichiffent leurs bonnets ou chappeaux en venant de Saint-Michel.
(B. Palissy, éd. Cap., p. 365.)

Minuter, 61, 76. — Projeter.

> Minutant me fauuer de cette tyrannie.
> (S. X.)
>
> Auecq' vn froid adieu, ie minute ma fuitte.
> (S. X.)

Moine-Bourru, 99, 115. — Lutin qui, dans la croyance du peuple, court les rues aux Avents de Noël en faifant des cris effroyables. (Furetière.) Suivant Cotgrave, moyne bourry ou moyne beur defigne *a lubberly monke or in ftead of beuveur a quaffing monke*.

Comp. le grezille d'eftre marié & labourer en diable bur deffus ma femme. (Rab., III, 7.)

Mon (C'eft). — Particule affirmative dont l'origine a été diverfement expliquée. H. Eftienne y voit c'eft moult; Nicot y trouve le mot grec μέν francifé; Furetière veut que ce foit l'abréviation

de c'eſt mon avis. D'après Ménage & les helléniſtes Périon, Trippault, Lancelot, mon, dans c'eſt mon, dérive du grec μὼν, certes, aſſurément. Cette interprétation s'applique également aux locutions ſavoir mon, faire mon.

Montre, 81. — Revue.

Monument, 10, *66*. — Tombeau.

Deterrer les Grecs du monument.
(S. IX.)

Morgant, 24, 50, 82, 199. — Hautain, menaçant.

Faire une morgue, c'eſt montrer un viſage irrité. D'où est venu qu'au pluriel morgue ſignifie outrages, malheurs.

La centurie qui promettoit morgues à la France.
(Malherbe, éd. Lalanne, III, 532.)

Moutons, 17.

Or laiſſant tout cecy retourne à nos moutons.
(S. II.)

Mais comme dit Marot, repreuons nos moutons.
(Courval Sonnet, *Œuv. ſat.*, 1622, p. 166.)

Mouvant, 111. — Fringant, pétulant.

L'apothicaire qui etoit vn grand mouueur.
(Bouchet, *Serees*, liv. I, 9.)

Dans un ſens plus proche de l'exemple tiré de Regnier, Pedoue, chanoine de Chartres, a fait dire par une maîtreſſe à ſon amant :

Monſieur vous eſtes ſi preſſant & ſi mouueux, qu'on ne ſçauroit eſtre vn quart d'heure en repos auec vous.
(*Le Bourgeois Poli.* Chartres, Cl. Peigné, 1631. Dialog. viii.)

On trouve également dans l'ancien théâtre français, avec une acception peu différente, le mot ſaillant.

Touſiours ma femme ſe demaine
Comme vng ſaillant.
(*La Farce du Cuvier.*)

Naviger, 46, 128, 129.

Tous les gens de mer diſent, naviguer, mais à la Cour on dit, naviger & tous les bons Autheurs l'écrivent ainſi.
(Vaugelas, *Remarques ſur la langue françoiſe.*)

NAZARDE, 88, 94. — Coup ſur le nez.

NICE, 129. — Ignorance, de *neſcia*.

Voulant tromper vne nice pucelle
Il ſe deguiſe.
(BAIF, *Poëmes*, 1573, fº 252.)

OFFUSQUER, 13, 33, 54. — Obſcurcir, priver de ſon éclat.

Offuſque tout ſçauoir.
(S. I.)

Apollon eſt geſné par de ſauuages loix,
Qui retiennent ſous l'art ſa nature offuſquée.
(S. IV.)

Le miroir ne peut repréſenter le ſimulacre des choſes objectées ſi ſa poliſſure eſt par haleines ou temps nebuleux offuſquée.
(RAB., III, 13.)

OPILÉ, 18. — Obſtrué.

Et durant quelques iours i'en demeure opilé.
(S. II.)

Ses larris tant furent oppilés & refferés. (RAB., I, 6.)

ORES, 72. — Maintenant. Or' répété ſignifie tantôt... tantôt.

PANTIÈRE, 25. — Filet à prendre les oiſeaux.

PANTOIS, 162. — Hors d'haleine. Le primitif Pantais (Pantess, en anglais) eſt un terme de fauconnerie qui déſigne l'aſthme chez le faucon.

PARANIMPHE, 43. — Panégyrique.

Baſtit vn paranimphe à ſa belle vertu.
(S. V.)

PARQUET, 31. — Enceinte réſervée aux juges d'un tribunal, y compris la barre, lieu de plaidoirie des avocats, laquelle établit la démarcation de l'eſpace abandonné au public. On déſigna de bonne heure ainſi l'enceinte réſervée aux gens du Roi, & par extenſion ces magiſtrats eux-mêmes reçurent le nom de Parquet.

PARTIS, 125. — Fermes d'impôts.

Les gentils hommes n'eſtant pas inſtruits à faire valoir leur bien par le trafic, le preſt d'argent ou les partis.
(*Les Loix de la galanterie*, éd. Aubry, p. 3.)

PASSE VOLANT, 81, 105. — Soldats de parade qu'on louait aux jours de revue pour montrer des régiments complets.

PATELIN, 125. — Jargon insidieux.

Dans le recueil des *Poésies calvinistes* publié par M. Tarbé, Reims, 1866 p. 59, on trouve un exemple de cette expression.

Le prestre se vest...
Puis chante vne epistre...
Puis vne legende
En prose, en latin,
De peur qu'on entende
Tout son patelin.

Chanson nouvelle contenant la forme & manière de dire la messe. 1562.

PAVILLON, 94.

Un garde robe gras seruoit de pavillon.
(S. XI.)

Ce vers doit s'entendre ainsi : un fourreau de robe servait de couronne de lit.

Voici du reste un extrait de la correspondance de Malherbe qui éclaircira le sens du mot pavillon.

Son pavillon, pour la mettre quand elle aura accouchée est déjà pendu & dressé en sa ruelle, & celui de son travail est pendu au haut du plancher, troussé dans une enveloppe d'écarlate.
(*Lettre à Peiresc* du 28 oct. 1609.)

PEAUTRE, 68. — Sel d'étain dont on faisait un fard, comme de la céruse qui est un sel de plomb. — Plus tard par confusion on a dit plâtre.

Et mettant la ceruse & le platre en usage
Composa de sa main les fleurs de son visage.
(BOILEAU, *Ép.* IX.)

PERCHE 95.

Qu'en perche on me le mist.
(S. XI.)

Cette expression signifie ici, dans la langue de Regnier, faire *arrasser* quelqu'un & probablement le soumettre à un congrès improvisé.

Et à ces paroles, affeurément tira fon membre à perche.
(*Cent Nouv. nouv.*, XIII.)

Comp. — Maiftre moyne luy leue fes draps & en lieu du doy de la main bouta fon perchant dur & roidde. (*Ib.*, XCV.)

Perruque, II, 214. — Cheveluré.

Qui fa perruque blonde en guirlandes eftraint.
(S. I.)

Et ma perruque en ma tefte veluë
Comme perfil fe frifoit crepeluë.
(Baïf, *Les Jeux*, 1573, fo 36.)

Piolé, 68. — De couleurs diverfes & tranchées. Le primitif *pie* nous eft refté. Un cheval pie.

L'arc-en-ciel piolé.
(Baïf, *Poëmes*, 1573, fo 1 vo.)

Piot, 84. — Vin, proprement boiffon.

Cy gift qui a bien aymé le piot :
C'eft grand dommage aux taverniers de Vire.
(Jean le Houx, éd. Gafté. Paris, Lemerre, p. 49.)

Piqué, 14. — Irrité.

Trop difcret eft Horace
Pour vn homme picqué.
(S. II.)

Les Béotiens, piqués du meurtre de leur capitaine général.
(Malherbe, éd. Lalanne, I, 397.)

Pisser, 15, 67.

Piffent au beneftier affin qu'on parle d'eux.
(S. II.)

Que le Cheual volant n'ait piffé que pour eux.
(S. IX.)

Ce grippe auffi toft
L'on accufoit d'auoir piffé deffus le roft.
(Auvray, *B. des mufes*, 1628, p. 158.)

Le bled y provient comme fi Dieu y euft piffé.
(Rab., IV, 7.)

PLAINDRE, 125. — Pleurer, regretter.

Comme vn fire qui plaint fes parents trefpaffez.
(S. XIII.)

PLATS, 28. — Propos.

Et beaucoup d'autres plats qui feroient longs à dire.
(S. III.)

Faire trois plats s'eft dit pour faire beaucoup de bruit au fujet de quelque chofe.

Ils en vinrent faire trois plats au roy.
(BASSOMPIERRE, *Mem.*, t. III, p. 12. Voir Lacurne & Littré.)

PLUME, 47. — Paffer la plume par le bec. Abufer.

Qui feure les defirs & paffe mechamment
La plume par le becq' à mon entendement.
(S. VI.)

Tous les peuples s'allechent viftement à la fervitude pour la moindre plume qu'on leur paffe devant la bouche.
(LA BOÉTIE, éd. Feug., p. 52.)

POIL, 39, 68, 71, 196, 197. — Chevelure.

Et comme noftre poil blanchiffent nos défirs.
(S. V.)

Que fon poil dés le foir frifé dans la boutique.
(S. IX.)

POINDRE, 18. — Aiguillonner.

Et quand la faim les poind.
(S. II.)

POINT, 19, 32, 41. — But, vifées.

Suant, touchant, crachant, penfant venir au point.
(S. II.)

Contrefaire l'honnefte & quand viendroit au point.
(S. IV.)

Et rangent leur difcours au point de l'intereft.
(S. V.)

POINT-COUPPÉ. — Dentelle à jour.

Vn mignard point-couppé fait d'expertes lingeres.
(COURVAL SONNET, *Œuv. fat.*, 1622, p. 159.)

On n'y laiffoit pas de voir quelques dentelles de point couppé au travers defquelles la chair paroiffoit.
(ILE DES HERMAPHRODITES, 1724, p. 15.)

POINTE, 39. — Acuité.

Qui donne cette pointe au vif entendement.
(S. V.)

POMMADES, 43. — Terme d'équitation. Saut fait en felle en appuyant feulement la main fur le pommeau.

Monte vn cheual de bois, fait deffus des pommades.
(S. V.)

PONT NEUF. — Que le Pont neuf s'acheue.

Le Pont-Neuf, achevé dans les premiers mois de 1604, fut commencé en mai 1578 par Henri III, qui en avait pofé la première pierre. Palma Cayet rapporte, dans fa *Chronologie feptennaire*, qu'à la mort du roi deux arcades feulement étaient terminées & les piles des arches amenées à fleur d'eau. « Tellement, dit le P. du Breul, qu'au moyen de certaines poutres & planches par deffus l'on pouuoit paffer ayfément des Auguftins en l'Ifle du Palais. Le vendredy 20 du mois de juin 1603, Henri IV traverfa le pont qui n'eftoit pas encore très affuré, & plufieurs perfonnes en ayant voulu faire l'effai, fe rompirent le col & tomberent dans la rivière. »

PORFIL, 79. — Profil. — Voir de même, p. 78 & 82, Berlan pour Brelan.

POSTPOSER, 128. — Mettre après, rejeter.

Plutarque poftpofe Ariftide à Marcus Caton, la fortune épargnant fa vertu. (BOUCHET, *Seree* XXXI.)

POT POURRY, 13.

Comme vn pot pourry des Freres mandians.

Noël du Faïl a donné, au début du chap. XXII des *Contes & Difcours d'Eutrapel* : Du temps prefent & paffé, la recette du pot pourry. On meftoit le pot fur la table fur laquelle y avoit feulement un grand plat garny de bœuf, mouton, veau & lard,

& la grand' braſſee d'herbes cuites & compoſees enſemble dont ſe faiſoit vn brouet, vray reſtaurant & elixir de vie.

Il y a quatre ordres mendiants, les Dominicains, les Franciſcains, les Carmes & les Auguſtins.

Poulle, 24.

Fils de la poulle blanche.
(S. III.)

Broſſette a donné de ce vers une interprétation compliquée. Fils de la poule blanche déſigne un homme né ſous un ſigne heureux, non pas le fils de la femme que l'on aime.

Feliciter natum, albæ gallinæ dicimus.
(*Adagiorum Eraſmi epitome*, 1650, p. 73.)

Quia tu gallinæ filius albæ,
Nos viles pulli nati infelicibus ovis.
(Juvénal, xiii, 141.)

Petits mignons du Ciel, fils de la Poulle blanche.
(Auvray, *B. des muſes*, 1628, p. 156.)

Pourquoy (Le), 26. — La choſe, *atto venereo.*

Qu'on ne s'enquiert plus s'elle a fait le pourquoy.
(S. III.)

Poussinière (Étoile), 50. — Nom populaire de la conſtellation que les aſtronomes appellent les Pléiades, & plus particulièrement de l'étoile la plus brillante du groupe.

Quintaine, 105. — Poteau fiché en terre & contre lequel on s'exerçait à lancer des dards ou à rompre des lances. Le mot *quaintin* avait le ſens de devanteau, tablier.

De là la ſignification équivoque attachée à ces deux expreſſions

Il donne bien dans la quintaine,
Il y fait du grand capitaine
Et l'embroche le plus ſouvent.
(*Le Songe*, pièce contre le maréchal d'Ancre. Fournier, *Var. hiſt. & litt.*, t. IV.)

Meſdames ſans le linge
On verroit votre petit ſinge
Qui enrage ſous le quaintin
Et de la pature demande.
(*L'Éventail ſatyrique. Var. litt.*, t. VIII.)

Ranc, 38, 48. — Eftre fur le ranc (nous dirions aujourd'hui fur le tapis), fignifie être en butte à la critique, à la médifance.

> Et cependant Bertaut ie fuis deffus le ranc.
> (S. V.)

Rancoeur, 140. — Rancune.

> Arrière, vaines chimères
> De haines & de rancueur.
> (Malherbe, éd. Lalanne, I, 90.)

Reboucher, 166. — Émouffer. Se reboucher fe difait d'une arme qui fe fauffe par fuite d'un choc.

Vne petite pointe de convoitife qui fe rebouche foudain contre le danger. (La Boétie, *Œuvres*, éd. Feugère, p. 17.)

> Ses traits impetueux
> Ne font que reboucher contre les vertueux.
> (Auvray, *B. des mufes*, 1628, p. 156.)

Rechape, 32. — Traveftiffement du mot *recipe*, par lequel tous les médecins commençaient leurs ordonnances.

> D'vn rechape s'il peut former vne ordonnance.
> (S. IV.)

Recreu, 77. — A bout de forces.

> Le voyageur laffé, l'artifan hors d'haleine,
> Et le foldat recreu s'empreffent pour m'avoir.
> (Le P. Carneau, *La Pièce de cabinet*.)

Ce mot commençait à vieillir en 1648. Racine l'a fouligné, avec les termes paffés de mode, dans le *Quinte Curce* de Vaugelas (1653, p. 248) qui lui a appartenu, & qui fe trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. (Fournier, *Var.*, III, 288.)

Remeugle pour Remugle, 99. — Moifi, relent, *muftie*. (Cotgrave.)

Respect, 18, 139. — Confidération, prévoyance.

> Mais que pour leur refpeƈt l'ingrat fiecle où nous fommes.
> (S. II.)

> Où les lois par refpeƈt fages humainement.
> (S. III.)

RESSENTIMENT, 171, 191. — Renouvellement d'impreffion, fouvenir.

Chatouille mon mal d'vn faux reffentiment.
(PLAINTE.)

Doux reffentimens d'vn acte fi fidelle.
(DIAL. DE CL. & PH.)

ROME (Faire), 125. — Délivrer à vil prix des expéditions de faux brefs & de fauffes bulles du pape.

Vn banquier qui fait Rome icy pour fix teftons.
(S. XV.)

RONDACHE, 85, 88. — Bouclier.

Qui pour vne rondache empoigne vn efcabeau.
(S. X.)

ROTONDE, 177 — Collet empefé & monté fur du carton.

ROUSOYANT, 37. — Rofoyante. De rofée, humecté par la rofée.

De la douce liqueur rofoyante du Ciel.
(S. V.)

Et ces herbes & ces plaines
Toutes pleines
De rofoyante blancheur.
(RONSARD, *Les Bacchanales.*)

Des perles blanches qui pendoyent
Aux raincelets rofoyans nées.
(BAIF, *Poëmes*, 1573, f° 115 v°.)

RUSTIQUE, 25. — Simple; proprement, de payfan.

Ma façon eft ruftique.
(S. III.)

SADE, 68. — Doux, agréable; proprement, qui a de la faveur.

SADINETTES, 56. — Même fens, avec l'idée de délicateffe attachée à tout diminutif.

Je l'ayme de propre nature
Et elle moy, la douce fade.
(VILLON, *Gr. Teft.*, 138.)

Comp.

Le fadinet
Affis fur groffes fermes cuiffes.
(VILLON, *Les Reg. de la belle Heaumiere.*)

SAGETTES, 37. — Traits.

> Mais ces diuers rapors sont de faibles sagettes.
> S. V.

SAINT (Mal de). — Mal placé sous l'invocation d'un saint.

> Si c'estoit mal de saint ou de fieure quartaine.

SARAIL, 55. — Sérail. Nous avons vu de même, page 113, garir pour guérir, & p. 115, caraffer pour careffer.

SEAU (Drape du), 80. — Il faut Usseau : Petit village près de Carcaffonne, où un fieur de Varennes avait établi des manufactures. Voir le *Dictionnaire* de Furetière, v° Draps.

SILLER, 137, 165. — Priver de la vue. Se disait primitivement des oiseaux de proie dont on fillait les yeux en les cousant d'un point d'aiguille, quand on n'avait pas de chaperon pour leur couvrir la tête.

SIVÉ, 96. — D'après tous les commentateurs, à commencer par Broffette, l'eau de five ou fivé ferait une eau de mare ou d'égout. Un paffage tronqué du *Grand Teftament* de Villon a donné naiffance à cette interprétation inexacte :

> Dont l'un eft noir, l'autre plus vert que cive
> Où nourrices effangent leurs drappeaux.

Il faut lire, Ballade IX du *Grand Teftament* :

> En fang qu'on meft en poylettes fecher
> Chez ces barbiers, quand plaine lune arrive,
> Dont l'un eft noir, l'autre plus vert que cive;
> En chancre & fix, & en ces ords cuveaux,
> Où nourrices effangent leurs drapeaux,
> . . . .
> Soient frittes ces langues venimeufes.

Cive eft évidemment employé ici pour ciboule. Mais dans Regnier, fivé a un tout autre fens. Suivant Nicot, five ou fivé, *fuillum jus conditum, jus e fuillis inteftinis,* défigne une fauce faite avec des épices & de la graiffe de porc, du jus de tripes de porc.

SOPIQUET, 49. — Saupiquet.

Meflez en la lefchefrite des oignons comme dit eft, & quand l'oifel fera cuit, fi mettez en la lefchefrite vn petit de verjus

& moitié vin moitié vinaigre, ce tout bouli ensemble & après mis la tostée. Et ceste derreniere sausse est appelée le Saupiquet.

(*Le Ménagier de Paris,* Crapelet, 1846, t. II, p. 181. Voir plus loin, p. 233, la recette peu différente du saupiquet pour connin, ou pour oiseau de rivière, ou coulon ramier.)

Soudre, 85. — Résoudre, éclaircir.

Syndereise, 106. — Reproche secret que nous adresse notre conscience.

Quemande ou Caimande, 31. — Mendiante. Caimand, *a beggar* (Cotgrave). *Mendicus* (Nicot).

Puisque pauure & quémande on voit la poësie.
(S. IV.)

Tache (Malle), 85. — Tache mauvaise, rebelle à un nettoyage ordinaire. Cri des dégraisseurs ambulants.

Elles te firent mainte tache
Où le crieur de maletache
Eust bien perdu tout son latin.
(*Cabinet satyrique.* Sur le bas de soye d'un courtisan, par le S[r] de la Ronce, St. 19.)

Temperature, 139. — Constitution, santé.

Et change la nature
De sept ans en sept ans nostre temperature.
(S. V.)

Le cardinal de Lorraine fut d'une température où il n'y avoit rien à desirer. (Malherbe. éd. Lalanne, IV, 204.)

Tiercelet, 18.

De tes enfants bastards, ces tiercelets des poetes.
(S. II.)

On dit, il fait du tiercelet de prince, du gentilhomme qui veut enjamber pardessus le reng & ha quelques façons qui sentent non-seulement le bien grand seigneur, mais le prince, ou pour le moins le petit prince. Car en fauconnerie, le masle s'appelle tiercelet, comme estant un tiers plus menu que la femelle.

(H. Estienne, *De la precellence du langage françois.* Paris, éd. Feugère, p. 130.)

Tinel, 51. — Réfectoire des officiers ou des familiers d'un grand feigneur. De l'italien Tinello, *luogo dove mangiano i cortigiani.*

Torche, Lorgne, 85.—Ces deux mots font fynonymes de frappe.

Lorgne fe trouve dans la 98ᵉ nouvelle de Des Periers: A grands coups de poing lorgnoit deffus.

D'autre part on lit dans les *Modèles de la converfation* tirés du manufcrit 3988 du Mus. brit. Harl. (Paris, A. Franck, 1873, p. 398) :

Se ton maiftre te trouueroit icy chantant, il te torcheroit tres bien fur la tefte.

Toussir, 31. — Touffer. Voir p. 192, Fanir.

Sans ofer ny cracher, ny touffir, ny s'affeoir.
(S. IV.)

Triacleur, 111. — Theriacleur. Vendeurs de thériaque. Charlatans.

Veaux, 34. — Niais, nigaud. *A Iobbernoll* (Cotg.) ; propr., groffe tête vide.

Ce malheur eft venu de quelques ieunes veaux.
(S. IV.)

Velours (ongles de), 79. — Ongles craffeux. Le velours fervait à border les vêtements. Des ongles de velours défignent donc des ongles bordés de noir.

Vent, 39.

Porter la tefte baffe & l'efprit dans le vent.
(S. V.)

Vercoquin, 70, 124. — Sorte de ver attaché à la cervelle de l'homme & dont la morfure provoquait l'emportement ou la folie. Telle était la croyance populaire que Cotgrave rapporte en ces termes : A certain worme bred in a mans head, and making him cholericke, humorous and fantafticall, when it biteth, alfo the Vine fretter or Dewills goldring. Les expreffions *Vine fretter* & *Dewills goldring* donnent les fens figurés de Vercoquin. La première défigne le trouble de l'ivreffe & la feconde les vifions de l'efprit.

Vert (fur le), 68. — Sur le pré. Laiffer fur le vert, abandonner.

VIEUX, 11, 23, 40, 42, dans le sens de vieillards, anciens.

Chose permise aus vieus.
(S. I.)

Mais n'en deplaise aux vieux.
(S. III.)

Facille au vice, il hait les vieux & les desdaigne.
(S. V.)

Peres des siecles vieux, exemples de la vie.
(*Ibid.*)

VISIERE, 77. — Vue.

Que les gens de sauoir ont la visiere tendre.
(S. X.)

Vos deportements luy blessent la visiere.
(MOL., *L'Et.*, 1, 2.)

Ce monsieur bas-normand me choque la visiere.
(REGNARD, *Le Bal.*)

VISTE, 152. — Rapide.

Mesureur des vistes années.

VOIRE, 29, 31, 91. — En vérité; du latin *vere*.

Comme ces courtisans qui s'en faisant acroire
N'ont point d'autre vertu sinon de dire voire.
(S. IV.)

VOIS, 75.

Et m'en vois à grands pas.
(S. X.)

Ne voise au bal, qui n'aymera la dance.
(PIBRAC, *Quatrain* 105.)

VOLÉES, 136. — Essor, échappée.

Et comme bassement à secretes volees,
Elle ouure de son coeur les flames recelees.



INDEX.



FAC SIMILE DE LA PROFESSION DE FOI DE MATHURIN REGNIER

38.

D'après le livre de profession des chanoines de Chartres, conservé aux Archives d'Eure-et-Loir



TABLE DES MATIERES

ŒVVRES POSTHVMES.









